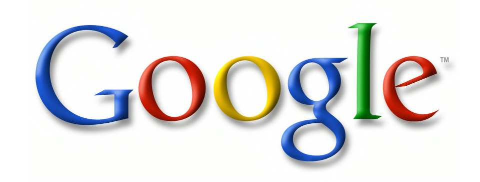








HISTOIRE GÉNÉRALE

DE

L'ÉTABLISSEMENT

DU

CHRISTIANISME

DANS TOUTES LES CONTRÉES OÙ IL A PÉNÉTRÉ
DEPUIS LE TEMPS DE JÉSUS-CHRIST.

D'après l'allemand de C. G. Blumhardt,

Par A. BOST,
MINISTRE DU SAINT ÉVANGILE.

Tome Premier.

VALENCE,
MARC AUREL FRÈRES, Impr.-Libr., Éditeurs.

GENÈVE,
Chez **L'AUTEUR**, Plainpalais, chemin des Savoises, 50.
ET CHEZ LES PRINCIPAUX LIBRAIRES.

1838.



HISTOIRE GÉNÉRALE

DE

L'ÉTABLISSEMENT

DU

CHRISTIANISME

DANS TOUTES LES CONTRÉES OÙ IL A PÉNÉTRÉ
DEPUIS LE TEMPS DE JÉSUS-CHRIST.

D'après l'allemand de C. G. Blumhardt.

Par A. ROST,
MINISTRE DU SAINT ÉVANGILE.

Tome Premier.

VALENCE,
MARC AUREL FRÈRES, Impr.-Libr., Éditeurs.

GENÈVE,
Chez **L'AUTEUR**, Plainpalais, chemin des Savoises, 60.
ET CHEZ LES PRINCIPAUX LIBRAIRES.

1838.





HISTOIRE GÉNÉRALE

DE

L'ÉTABLISSEMENT

DU

CHRISTIANISME.

I.

HISTOIRE GÉNÉRALE

DE

L'ÉTABLISSEMENT

DU

CHRISTIANISME.

I.

SE TROUVE AUSSI :

A PARIS, chez Cherbuliez, et Risler, libraires.

A NISMES, chez Bianquis-Gignoux, libraire.

A BORDEAUX, chez Reclus, libraire.

A STRASBOURG, chez Levrault, libraire.

A MONTAUBAN, chez Renous jeune, libraire.

A GENÈVE, chez Cherbuliez, et Suzanne Guers, libraires.

A LAUSANNE, chez Marc Ducloux, libraire.

A NEUCHATEL, chez Richaud, libraire.

A LONDRES, chez Nisbet, Berners Street, 21.

Typographie de Marc Aurel frères.

HISTOIRE GÉNÉRALE

DE

L'ÉTABLISSEMENT

DU

CHRISTIANISME

DANS TOUTES LES CONTRÉES OÙ IL A PÉNÉTRÉ
DEPUIS LE TEMPS DE JÉSUS-CHRIST.

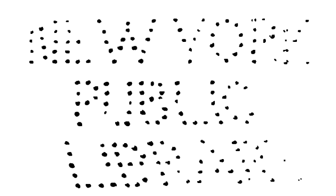
D'après l'allemand de C. G. Blumhardt,

Par A. BOST,
MINISTRE DU SAINT ÉVANGILE.

Tome Premier.

VALENCE,
MARC AUREL FRÈRES, Impr.-Libr., Éditeurs.
GENÈVE,
Chez L'AUTEUR, Plainpalais, chemin des Savoises, 60.
ET CHEZ LES PRINCIPAUX LIBRAIRES.

1838.



où je la consigne ici par écrit; car une préface ne s'écrit guère, on le sait, qu'au moment où l'ouvrage est achevé : aussi n'ai-je pas non plus attendu à cette heure pour invoquer ce secours d'en haut. Mais dans le moment décisif où je m'assieds pour écrire ces mots qui doivent marcher en tête d'un ouvrage important et de longue haleine, j'ai senti avec une nouvelle force la nécessité de l'assistance du Seigneur; comme le lecteur lui-même, s'il est instruit de Dieu, devra la rechercher pour sa lecture.

D'ailleurs je ne dois pas dissimuler que j'ai quelque responsabilité dans cet ouvrage, puisque j'en ai fait quelque chose de plus qu'une simple traduction. Sans doute les grands traits de l'écrit, toute son érudition, son vaste travail, et les principes généraux qui l'animent sont à M. Blumhardt; mais l'annonce de cette publication a déjà fait entrevoir que j'avais pourtant été appelé à rédiger jusqu'à un certain point par moi-même la traduction que j'en donne; et c'est un devoir pour moi de le dire, quand ce ne serait que pour ne pas rendre l'auteur allemand solidaire, malgré lui, de tout ce que j'ai pu retrancher ou ajouter à son travail.

L'origine même de l'entreprise m'appelait à prendre cette liberté. Plusieurs amis des missions, en Angleterre, avaient témoigné à M. Blumhardt le désir que son ouvrage parût, abrégé, dans une traduction française; or abréger c'est déjà composer jusqu'à un certain point. Mais il y a plus encore. M. Blumhardt a travaillé à cette histoire depuis vingt ans : la publication même s'en est faite par volumes successifs pendant le cours de neuf années (1828—1837); et une lecture suivie de l'ouvrage allemand semble indiquer qu'il nous présente une suite de leçons que l'auteur a données dans son institut; or on sent que ces circonstances ont dû exercer une grande

influence sur la composition de l'ouvrage. Ses derniers volumes contiennent nécessairement un surcroît de connaissances historiques qui ne pouvaient se trouver dans les premiers au même degré ; plus d'une anticipation ou d'un pressentiment exprimés dans le commencement de l'écrit, se trouvent quelquefois considérablement modifiés par ce qui vient quelques années plus tard ; ce qui se publiait à de si grands intervalles, ou ce qui s'enseignait à des générations successives d'élèves devait exiger de fréquens retours à ce qui avait déjà été dit : l'élève missionnaire de 1837 ne pouvait être censé savoir ce qui avait été enseigné à celui de 1828 : le maître même ne pouvait en avoir le souvenir assez vif ; et on ne pouvait non plus exiger que le possesseur des volumes successifs se rappelât toujours parfaitement, à de si grandes distances, tout ce qu'il avait lu auparavant. Toutes ces circonstances faisaient donc à l'auteur allemand presque une nécessité et un devoir de se répéter quelquefois. Enfin, en travaillant par livraisons successives, l'auteur ne pouvait avoir devant les yeux l'ensemble de son ouvrage ; et il était impossible que ce mode de publication ne portât quelque atteinte à la distribution des sujets. Dans un édifice qui se bâtit à mesure que les pierres se taillent, on pourrait, une fois parvenu à un étage supérieur, vouloir y mettre une des pierres qui sont entrées dans le bas : et ce serait trop tard.

On sent que je n'allègue ces considérations que pour justifier la liberté que j'ai prise de faire, de temps à autres, quelques modifications au bel ouvrage que j'ai été invité à traduire ; car si on se souvient du travail que doit occasionner à M. Blumhardt non-seulement la direction d'un institut de 40 élèves missionnaires, mais celle de plusieurs missionnaires effectifs, restés au service de la société de Bâle, une correspondance suivie avec

tous les autres évangélistes sortis de ce même institut, depuis vingt ans, et placés au service de quelques autres sociétés, la rédaction du *Magasin des missions* et d'une autre feuille périodique, une foule de négociations de tout genre qu'entraînent les travaux que je viens d'indiquer, et si l'on considère après tout cela la vaste étendue du seul ouvrage dont nous publions la traduction, ouvrage toujours fait sur les sources les plus originales qu'on ait pu se procurer, bien loin de faire à son auteur un reproche des légères imperfections dont nous venons de parler, on sera presque confondu à la pensée qu'il ait pu, au milieu de tant d'occupations, trouver encore le temps de se livrer à des recherches qui auraient pu absorber tout le temps d'un littérateur exercé.

Mais on sentira aussi que les lecteurs de M. Blümhardt devaient profiter des avantages qu'il leur avait fournis lui-même, et qu'un traducteur devait se faire un devoir de perfectionner, s'il y avait lieu, dans quelques détails, le grand ouvrage qu'il avait maintenant tout entier devant lui. Le savant professeur de Bâle nous a tiré les matériaux d'une profonde carrière, et les a même ordonnés dans leurs principaux groupes : ceux qui viennent après lui peuvent s'appliquer à arranger quelques détails avec un peu plus de soin; et il me sera sûrement permis, pour la partie littéraire de ce travail, de me rappeler ces mots du collége :

.... ego apis matinæ
More modoque,
Grata carpentis thyma per laborem
Plurimum circa nemus, uvidique
Tiburis ripas, operosa parvus *carmina fingo.*

Quelquefois, il est vrai, et j'ai touché au plan même : mais ce n'a pas été fréquent; les détails à ce sujet n'intéresseraient que peu de lecteurs. Le principal change-

ment de ce genre a consisté à prendre pour terme de l'histoire générale des missions de l'empire romain, l'invasion des barbares (400) au lieu de l'avénement de Constantin au trône (325). Ce sont tous deux de grands événemens sans doute : mais je trouve, après tout, que le bouleversement qui éclate à l'époque que j'ai choisie, produit dans l'histoire une sensation tout autrement profonde que l'arrivée même du christianisme sur le trône des Césars. Le long chapitre 16, comprenant l'histoire suivie de l'invasion des barbares, est aussi tout entier de ma rédaction, quoique je l'aie composé en grande partie de morceaux tirés de l'ouvrage allemand.

Voilà donc une partie du travail que j'ai été obligé de prendre sur moi : et j'ose dire que la comparaison des deux ouvrages montrera à ceux qui voudront la faire, que je m'y suis appliqué avec soin. J'ai dû lire, à côté de notre auteur allemand, comme je l'ai aussi dit dans l'annonce, plusieurs autres ouvrages historiques, et surtout les deux grands historiens Gibbon et Guizot. Je ne crains pas de répéter ici la peine que j'ai éprouvée en voyant le premier de ces écrivains dégrader le ton de l'histoire et se déshonorer lui-même par les impures gentillesses dont il a parsemé son travail ; et tout homme ami d'un sain raisonnement, regrettera pareillement que cet auteur ait avancé tant de sophismes et tant de faussetés contre un évangile qu'il n'était pas disposé à apprécier. Par une coïncidence singulière, il a fallu que, même en travaillant sur cet écrivain, je me retrouvasse encore avec M. Guizot, dont j'ai recherché la traduction à cause des notes dont il a enrichi les premiers volumes. C'est dommage que ce dernier auteur, qui sait respecter le christianisme, n'ait pas cru pouvoir prendre sur lui de combattre encore plus souvent les erreurs, peut-être faut-il dire quelquefois les mensonges, de l'auteur

l'homme fort et bien armé dont parle l'évangile; et d'autant plus fort et bien armé, qu'à tous les moyens de la violence il sait unir tous ceux de la ruse et des plus infatigables intrigues, en leur associant même en bien des cas ceux d'une piété profonde. Tour à tour les mains jointes, les yeux au ciel, et couvert d'un cilice; missionnaire ardent et sublime; puis homme de cour rampant, adulateur, impérieux, s'attaquant à la politique comme à la religion; s'emparant de la conscience des hommes pieux, et flattant l'ambition des diplomates; caressant les révolutionnaires et les despotes; ennemi des républiques et assassin des rois; changeant de couleur comme un caméléon, suivant que vous le trouvez à Londres, à Dublin, à Madrid ou à Paris; attirant les ames austères par ses trappistes et les libertins par ses madones; vous menant au ciel par son encens, ses concerts et ses pompes sacrées, et vous laissant glisser en enfer par ses absolutions à bon marché et par ses pénitences qui vous exemptent de la repentance du cœur; fondant des écoles en Italie et les renversant en France; tour à tour O'Connel, La Mennais, Xavier, Vincent de Paule, Ravaillac et Fénélon : c'est lui qui dans les siècles du moyen-âge nous copiait les Écritures, que maintenant il brûle. — Or, il se réveille à cette heure des coups que lui avait portés, il faut le dire, l'incrédulité encore plus que le zèle pour Dieu; et si nous savons quelle sera sa fin, nous n'en savons pas encore le moment; et surtout nous ne savons point tout ce qu'il pourra encore obtenir avant de succomber. Il menace l'Angleterre, il s'infiltre partout dans les États-Unis, il se relève en France; et delà — voici l'observation que nous avons en vue — esprit de parti chez les adversaires, penchant à le traiter comme on traite ordinairement ses ennemis, avec des coups, toujours des coups, et rien que des coups :

mauvais côtés de l'église romaine, considérée soit dans un moment donné de son existence, soit à des époques différentes. Je m'arrêterai avec quelque étendue sur ce grave sujet.

S'il ne s'agissait que de le traiter absolument et en thèse générale, la chose serait de la dernière facilité : l'histoire nous montre dans cette église, d'un côté des choses si grandes et si belles, et de l'autre, des choses si atroces, qu'il n'y a aucun moyen de persister à son égard dans ce jugement étroit et borné qui la verrait ou toute divine ou toute diabolique : on y trouve, au contraire, jusqu'à l'évidence, un mélange prononcé de l'œuvre de Dieu et de l'œuvre de Satan, comme on voit, à quelques pas des lieux où j'écris, deux fleuves couler l'un à côte de l'autre dans un même lit, l'un bourbeux, l'autre bleu de ciel; plus tard ils se confondent, mais ils sont là encore tous deux : le bien ne détruit pas le mal : le mal ne détruit pas le bien. Ce ne serait donc rien que de juger cette question dans la paix du cabinet, dans le silence de la retraite; elle est toute simple, et hors de contestation : l'église romaine a présenté dans tous les temps, comme elle présente encore de nos jours, un alliage prononcé de bien et de mal, portés l'un et l'autre peut-être à des dimensions qui dépassent ce qu'on trouve ailleurs.

Mais si nous exprimons ce jugement devant le public, aussitôt les passions s'enflamment, les intérêts s'agitent, et on touche en quelque sorte à des chairs vives. Le papisme en effet, comme un serpent qui a été broyé sous les roues d'un chariot, mais qui n'est point mort encore, tant s'en faut, se relève et recommence à faire siffler ses dards. Impuissant devant Dieu, quand Dieu jugera à propos de le renvoyer dans l'abîme, mais plus puissant que les hommes, il semble être, sous plus d'un rapport,

amène les questions les plus profondes et les plus abstraites aux principes les plus populaires et les plus pratiques, à des questions d'obéissance, d'amour et d'humilité ?

Soyons donc protestans, mais soyons humbles ! Soyons protestans, mais n'allons pas, de peur de nuire à la doctrine de la miséricorde divine, tomber dans la peur des bonnes œuvres, ou regarder peut-être comme des bonnes œuvres bien suffisantes ce mouvement de manivelle de quelques sociétés, où l'on fait le bien avec l'argent d'autrui, et où, tout ambitieux de convertir le monde on oublie trop souvent sa sanctification propre et personnelle ! Soyons protestans, mais sachons pardonner à d'autres qu'à saint Paul, s'ils mortifient leur corps et le tiennent assujetti, « *de peur qu'après avoir prêché aux autres, ils ne soient* » *eux-mêmes rejetés !* » Laissons là ces déclamations générales et méprisantes contre la superstition, qui vont mieux aux ennemis de l'évangile qu'aux disciples de Jésus ; et souvenons-nous que s'il est mal de « bâtir sur le bon fondement du chaume et du bois, » il faut également savoir respecter celui qui, à côté de ces mauvais matériaux, apporte de l'or et des pierres précieuses, peut-être en plus grande abondance que nous-mêmes ! Nous ne craignons pas d'en faire la déclaration : Du moment où l'église protestante aura imité, embrassé et respecté tout ce qu'il y a de bien et de supérieur dans la communion romaine, dès ce moment-là la communion romaine devra tomber et tombera effectivement, à cause des crians abus qu'elle renferme ; mais pas un instant plus tôt. Et jusque là elle subsistera au contraire, pour nous humilier, pour nous tenir en bride, pour nous contrebalancer dans les points où nous refusons d'obéir, et pour faire un genre de bien que nous ne savons faire. Dieu compense les extrêmes les uns par les autres ; et ce n'est qu'au jour où nos principes n'auront plus de lacune que nous pour-

rons prétendre à voir tomber un système qui n'aura plus que des infériorités à nous opposer. Alors les deux communions, comme deux noirs nuages chargés de feux contraires, se rapprocheront pour se confondre : une étincelle des régions supérieures produira une fusion soudaine; et une rosée de grâces fondant sur la terre, il en éclora une foule de choses nouvelles, de part et d'autre.

Mais ce n'est pas le purisme des doctrines qui aura l'honneur de produire cette merveille : ce sera l'alliage sacré de la vérité et de la sainteté ; et Dieu sera rendu admirable alors, non chez quelques-uns de ses disciples seulement, mais dans tous ses saints.

Voilà des déclarations que j'ai cru devoir faire dès le début, en publiant cet ouvrage : quelques lecteurs, je le crois, en avaient besoin. Nous trouverons sur notre chemin, et long-temps avant le 16ᵉ siècle, bien des protestans, il est vrai : mais cependant nous verrons que Dieu se glorifiait aussi dans des hommes déjà imbus de bien des préjugés; et il faudrait avoir l'ame bien peu chrétienne pour ne pas être touché d'admiration et d'attendrissement à la vue d'une foule de choses que nous présenteront les siècles mêmes où les superstitions avaient déjà envahi l'église.

Du reste, tout cela étant dit et convenu, il est très-vrai aussi, et l'histoire le montre jusqu'à l'évidence, qu'à mesure que Rome intervient davantage dans le gouvernement de l'église, à mesure aussi l'esprit de Dieu s'en retire. Le salut et la vie de toute église quelconque est dans l'obéissance aux lois de Jésus.

Mais je ne veux pas anticiper davantage sur l'ouvrage : je devais excuser d'avance une vue et, ce qu'on appelle presque emphatiquement, une largeur de principes qui me paraissent réclamés par la vérité, la sagesse, et l'hu-

milité chrétiennes : j'abandonne une foule d'autres réflexions aux lecteurs; et je finis par quelques mots sur le matériel de cette publication.

Je n'ai pu me refuser à accompagner cet écrit de quelques cartes géographiques. Lire l'histoire sans ce secours n'est guère moins qu'une absurdité; et quelque modestes que paraissent et que soient ces cartes, quelque manquée qu'en soit l'exécution, dans quelques-unes de leurs parties, par des négligences qui ne viennent pas de moi, c'est un fait pourtant, comme je l'ai dit aussi dans l'annonce, que pour les composer j'ai dû consulter deux grands atlas (La Pie et Andriveau), et m'aider en outre des directions d'un professeur de géographie qui m'a conduit, surtout pour la carte de l'Asie centrale, à travers plus d'une difficulté dont je n'aurais pu me tirer seul. J'eusse pu garnir ces feuilles d'une plus grande quantité de villes; mais, sauf un très-petit nombre, que j'ai placées comme des points de comparaison, je me suis borné à dessein à celles qui sont mentionnées dans l'ouvrage, afin qu'elles fussent d'autant plus faciles à trouver. Quiconque essaiera de comparer ces cartes à d'autres, verra qu'elles contiennent, chacune, diverses choses qui ne se trouvent ailleurs que répandues dans plusieurs cartes différentes; je n'ai même trouvé nulle part la désignation de l'emplacement de plusieurs peuplades du moyen-âge, qu'on rencontre dans la carte d'Allemagne que je donne; et je n'ai pu le déterminer qu'en m'orientant d'après les historiens, et surtout d'après l'ouvrage même que je traduisais. Sans doute que ces cartes présentent encore bien des lacunes; et l'ouvrage nomme un nombre considérable de villes ou d'autres endroits qui n'y sont pas marqués : mais c'est que je n'ai trouvé ces villes nulle part, et que probablement plusieurs sont détruites ou ont changé de nom.

J'en finirai sur ces cartes par un seul mot : chacun peut

voir que j'ai mis le prix de cet ouvrage à un prix modéré, même pour le cas où il n'y aurait point eu de cartes; je les ai réellement ajoutées à l'écrit sans les faire payer au lecteur : celui donc qui aura mieux peut les laisser; mais bien des petites fortunes se trouveront heureuses d'avoir ces quatre feuilles, qui pourront leur servir pour d'autres objets encore que la lecture de l'ouvrage actuel. Quant aux négligences d'exécution dont je viens de parler, il est difficile de donner de l'intelligence, ou de la tempérance aux ouvriers. Je sais bien qu'en consacrant à l'entreprise des sommes plus fortes on eût pu avoir mieux; mais je ne voulais pas trop augmenter le prix de l'ouvrage. Une autre fois, il faut l'espérer, on fera mieux.

Mais il faut finir. Ni cette préface, ni l'ouvrage même n'indiquent la multitude de réflexions auxquelles conduit l'histoire si variée qui passe sous les yeux du lecteur. Tant de peuples et de siècles, de mœurs, de principes et d'événemens divers, parlent assez haut pour que l'homme ait pu, dans la plupart des cas, se contenter de rapporter les faits : chacun en tirera les leçons qu'il croira convenable. En voyant l'église, d'abord pure, puis déchue, remonter insensiblement vers sa vérité primitive, pendant même que s'opère l'œuvre de son extension au-dehors, on se demande avec émotion ce qu'elle sera, soit en pureté évangélique, soit dans ses rapports avec une saine philosophie, au moment où la multitude des Gentils sera entrée dans son sein.

HISTOIRE GÉNÉRALE

DE

L'ÉTABLISSEMENT

DU

CHRISTIANISME.

LIVRE PREMIER.

ÉPOQUE APOSTOLIQUE.

(DEPUIS LA FONDATION DE L'ÉGLISE DE CHRIST JUSQU'A LA MORT DE L'APÔTRE JEAN*.)

(1—100.)

CHAPITRE PREMIER.

MÊME SUJET.

§ 1.

Les douze premières années de l'église jusqu'au départ de Paul et de Barnabas pour leur première mission.

DANS un coin inaperçu d'une petite contrée de l'Asie occidentale parut, il y a 1838 ans, sous l'enveloppe d'une nature mortelle, Jésus-Christ le Fils de Dieu. Il était attendu de plusieurs, et promis depuis des milliers d'années : des anges an-

* Après avoir beaucoup pesé le pour et le contre, nous avons cru plus sage de ne pas nous conformer à une rigoureuse uniformité dans l'emploi de l'épithète de *saint* que les catholiques romains ont appliquée, d'abord

noncèrent sa naissance, qui eut lieu dans une étable. Cet événement est sans contredit le plus heureux et le plus important de tous ceux qu'ait jamais pu raconter l'histoire du monde. Il eut lieu à l'époque la plus favorable possible, à celle où le monde civilisé, presque tout entier, était réuni sous l'administration unique et puissante des empereurs romains : une paix universelle régnait momentanément parmi tous les peuples; et elle se prolongea encore quelque temps : une seule langue, la grecque, suffisait au besoin pour se faire comprendre partout, depuis Rome jusqu'à Jérusalem, depuis l'Euphrate jusqu'en Espagne.

Excepté le peuple juif, le monde entier était plongé dans l'idolâtrie, et dans la dépravation qui en est la suite nécessaire, comme l'enseigne saint

aux apôtres, puis à un grand nombre de personnes qu'ils ont jugées éminentes par leur sainteté. L'Écriture elle-même ne dit pas saint Jean, saint Étienne, saint Paul, mais Jean, Étienne, Paul, etc. A plus forte raison ne sommes-nous pas obligés de dire saint Augustin, saint Jérome, etc., et surtout d'appliquer cette épithète à des personnes dont la piété est restée fort douteuse. Dans un certain sens tous les chrétiens sont appelés *saints*, c'est-à-dire, mis à part, consacrés à Dieu; dans l'autre, qui indiquerait l'arrivée d'un croyant à l'état où il ne pécherait plus, Dieu seul sait s'il y en a de tels, et qui ils sont. Mais, d'un autre côté, cette épithète est devenue pour plusieurs noms, du moins en français, presque une partie intégrante de ce nom même; ainsi on dit saint Just aussi bien que saint Paul : il y a même certains noms qui sont d'une prononciation désagréable sans cette addition, comme Loup, Éloi, etc. Nous avons donc partagé le différent entre les deux règles : quelquefois nous avons retranché l'épithète pour rappeler le principe de la vérité, d'autrefois nous avons sacrifié à l'oreille ou à l'usage. Le lecteur en étant averti, il nous semble que nous avons paré par cet avertissement à tous les inconvéniens qui eussent pu résulter d'un attachement continu à l'un des deux systèmes que nous venons d'indiquer.

Paul (Rom. 1 et 2). Sans une régénération le monde devait tomber dans un désordre dont on ne peut calculer l'étendue; les hommes éclairés se moquaient de leur propre religion, tout en travaillant à la maintenir parmi le peuple; et l'histoire de ces temps nous montre avec évidence que dans les grands intérêts de l'humanité, c'est-à-dire dans les choses divines qui en forment la base véritable, les hommes les plus sages peuvent être remplis de folie.

Une multitude de sectes cherchaient une doctrine qui pût leur apporter la lumière et la paix de l'ame; mais aucune ne la trouva. Les Stoïciens n'offraient à l'homme souffrant qu'une raison froide et que le fatalisme : les Platoniciens cherchaient une pâture creuse et illusoire dans le beau plutôt que dans le bien : les Épicuriens, utilitaires de l'époque, se rabattaient sur les jouissances directes, et parmi celles-là presque uniquement sur celles des sens : les Sceptiques se mirent à douter de tout; et les Éclectiques, prenant dans chaque système une portion imparfaite de vérité, formèrent malgré eux un nouveau système qui ne se distinguait des autres que par son incohérence : le monde civilisé en était venu à un état assez semblable à celui qui fatigue la société de nos jours : il sentait le vide de ses systèmes et leur insuffisance à procurer le bonheur, sans avoir encore de quoi satisfaire ce besoin si profond.

Une autre circonstance extrêmement favorable à la propagation de l'évangile à l'époque où il parut, c'est que les apôtres trouvaient dans toutes

les contrées du monde civilisé des synagogues juives, qui contenaient et répandaient depuis longtemps quelques connaissances préliminaires, nécessaires au prompt succès de la doctrine chrétienne, et qui en outre, par les priviléges civils dont elles jouissaient, favorisaient l'action et la prédication des apôtres dans toute l'étendue de l'empire romain. Pendant quelques années le christianisme put profiter des franchises accordées à la religion judaïque, dont il n'était en effet que l'épanouissement.

Quant à l'état des Juifs à l'époque de la venue de Christ, il est connu par les évangiles. Les Pharisiens constituaient une secte formaliste et sans vie; les Saddücéens étaient incrédules déclarés; et quelques Esséens, mieux intentionnés, se réunissaient dans des sortes de couvens, mais tombaient dans cette fausse piété monastique, contre laquelle nous prémunit l'Écriture (Col. 2, 8, 18, etc.), et que nous retrouverons plus tard partout sur notre chemin.

C'est au milieu de ces circonstances que parut Jésus. Il employa d'abord douze hommes particulièrement élus à cet effet; puis à côté d'eux, et comme pour leur ouvrir la voie, septante autres disciples : on trouve les instructions de ces missionnaires dans le 10e chapitre de saint Matthieu. Au bout de quelques années d'un ministère personnel Jésus offrit sa vie sur la croix, comme victime de propitiation pour les péchés du monde entier. Puis il ressuscita, et il envoya ses apôtres annoncer la bonne nouvelle du salut à toutes les créatures (Marc 16, 15). La lettre de créance de ces premiers

envoyés comme aussi de leurs successeurs de tous les temps, est dans ces paroles que Jésus adressa aux siens à son départ : « Voici, je suis avec vous tous les jours, jusqu'à la fin du monde. » (Matthieu 28, 18-20.)

Le grand but des envoyés de Jésus ne fut autre, dès le commencement, que de rendre un témoignage vivant aux faits accomplis par leur divin Maître et à sa doctrine. Le Saint-Esprit devait être leur force. La vocation et les moyens sont restés les mêmes.

Le dixième jour après son ascension, le jour de la Pentecôte, le Saint-Esprit est répandu sur les apôtres, et non-seulement sur eux, mais sur l'église entière, en ramifiant ses dons suivant les diverses circonstances. Pierre prend la parole et annonce le salut à des hommes d'une multitude de nations différentes : les autres apôtres appuient son témoignage : trois mille ames se convertissent en un jour. Voilà la première église. Et la multitude de croyans qui étaient venus de tant de contrées diverses remporte avec elle une foi, ou du moins des impressions qui vont préparer puissamment la prochaine prédication des apôtres par tout le monde connu.

Du reste nulle pensée encore de se séparer du culte établi par Moïse : la foi en Christ, loin d'en être la contradiction, n'en était que l'accomplissement; et la sainteté de la vie des disciples, qui rend témoignage à la prédication de la parole, devait seule, dans le fond, distinguer la société chrétienne de toute autre association religieuse.

Il paraît que Pierre et Jean furent, jusqu'à la conversion de Paul, plus spécialement placés en tête de l'œuvre nouvelle : elle éclate : les autorités, surtout l'autorité ecclésiastique, s'effraient : les deux apôtres qu'on vient de nommer sont cités, emprisonnés et battus de verges; mais ils persévèrent avec joie, ou plutôt leur joie naît avec les souffrances. La persécution s'anime et devient plus générale : Étienne a l'honneur du premier martyre; et son sang, coulant aux pieds de Paul encore jeune, semble venir fertiliser d'avance cette plante elle-même, qui sera bientôt si puissante parmi toutes celles qui commencent à éclore dès ce moment solennel.

La première persécution disperse les disciples comme autant de prédicateurs, et lance des brandons jusqu'au-delà de la Judée et de la Samarie; mais Pierre, Jean et Jaques restent à Jérusalem. Chacun peut connaître avec détail par nos saints écrits ce qui en était de l'état de cette église primitive, et de toutes celles qui se formèrent dans la contrée.

L'œuvre se répand comme un puissant incendie. Les septante qui, déjà du temps de Jésus avaient vu les démons soumis à leur puissance (Luc 10, 17), voient maintenant des milliers d'hommes se joindre à eux, pleins des mêmes dons que ceux qu'ils ont reçus eux-mêmes, et aussi disposés qu'eux à rendre témoignage à l'évangile.

Samarie, où Jésus avait déjà trouvé plusieurs ames qui avaient cru en lui (Jean 4, 39), voit arriver Philippe, l'un des aides des apôtres, et

accueille sa parole avec joie (Act. 8, 6). Les apôtres qui avaient seuls reçu, à ce qu'il paraît, non pas les dons du Saint-Esprit (ils étaient communs à toute l'église), mais le pouvoir de les communiquer par l'imposition des mains, apprenant ces succès de Philippe à Samarie, députent Pierre et Jean dans cette ville, pour y conférer aux fidèles les dons miraculeux, et annoncent ensuite la parole dans toute la contrée (Act. 8, 25). Voilà le premier pas que fait le christianisme hors de l'enceinte de l'Israël selon la chair. C'est un moment d'une grande solennité dans les annales du monde: Dieu l'a laissé passer presque inaperçu.

Philippe l'évangéliste, continuant ses courses, rencontre un officier considéré d'une cour d'Éthiopie, et lui ouvre l'intelligence des Écritures. Eusèbe (*Hist. ecclés.*, l. 2, ch. 1) et encore avant lui Irénée, racontent que rentré chez lui, cet homme pieux prêcha l'évangile et répandit la religion chrétienne dans les contrées environnantes.

Mais un ouvrier plus puissant que tous les autres est appelé : c'est Saul de Tarse, qui reçoit le nom de Paul. Cet ennemi furibond devient un instrument d'élite : la persécution s'arrête momentanément; et ici commence, pour les missions chrétiennes, une nouvelle époque. Il paraîtrait que Paul se retira pour quelques années en Arabie avant d'agir publiquement comme propagateur de la nouvelle doctrine; mais une visite qu'il fit à Jérusalem acheva de lever toute incertitude sur sa position; et ce grand ouvrier, quoiqu'il ne soit pas l'un des douze, se joint aux apôtres comme

l'un d'eux. Plusieurs passages des saintes Écritures nous montrent que d'autres encore participèrent à cette haute vocation (V. Act. 14, 14; Rom. 16, 7; Phil. 2, 25, dans l'original). Ce n'est pas ici le lieu de rechercher en quoi consistait l'apostolat, ni comment il était conféré : comme sur toute autre question on a avancé sur ce sujet beaucoup de choses fausses de part et d'autre, ce qui semble y être le plus clair, c'est que cette charge sacrée se désignait d'une manière sensible, et de manière à ne pas laisser de doute aux vrais fidèles, qui ne doivent pas plus admettre de faux apôtres qu'en repousser de vrais; et pour exprimer cette pensée encore plus clairement, il paraît qu'en général *on reconnaissait un apôtre à ses œuvres plutôt qu'à la manière de sa nomination* (1 Cor. 12, 12, etc.). C'est là du moins le principe dont l'apôtre Paul paraît partir dans toutes ses discussions à ce sujet.

Cependant Pierre aussi parcourt les pays qui entourent Jérusalem, Lidde, Sidon, Joppe, Césarée (vers les années 38 ou 39). Dans cette dernière ville où résidaient des procurateurs romains, demeurait le centenier Corneille, qui, sur une vision qu'il avait eue, envoie chercher Pierre : celui-ci, averti de son côté par une vision correspondante, se rend à l'appel : Corneille et tous les siens reçoivent l'évangile, et avec lui le Saint-Esprit, qui leur fait parler des langues. Ils sont baptisés : voilà la première église d'entre les païens. Les fidèles de Jérusalem s'étonnent au premier moment; mais ils se rendent au récit de Pierre, et ils se réjouissent avec admiration.

Il ne manquait plus, pour lever les derniers scrupules des hommes encore imbus de préjugés judaïques, que de voir se former dans quelque grande ville païenne une église-mère pareille à celle que Jérusalem présentait parmi les Juifs; et c'est Antioche qui devient ce centre. Cette ville était la résidence des rois de Syrie; plus tard, elle le fut des gouverneurs romains. Des chrétiens chassés par la persécution y apportent la foi : les apôtres instruits du fait y députent Barnabas (vers l'an 40). L'œuvre y est si grande que Barnabas va chercher Paul qu'il paraît avoir connu depuis quelque temps, pour le ramener avec lui dans cette ville, où ils travaillent pendant un an. C'est là que les croyans reçurent pour la première fois le nom de chrétiens *(christiens)*, ce beau nom que les apôtres adoptèrent volontiers (Act. 11, 26), et qui durera jusqu'à la fin des siècles.

On conçoit par tout ce qui précède à quel point l'église chrétienne devait trancher avec la partie incrédule du peuple juif, puisque même les fidèles de la circoncision étaient encore remplis pour la plupart de profonds préjugés en faveur du maintien de la loi mosaïque : mais tout se préparait à la grande crise prédite par notre Sauveur (Matthieu 24), la ruine de Jérusalem, celle de la nation juive, et par conséquent la chute de l'ancien édifice lévitique, lequel devait céder le pas au christianisme comme l'échafaudage le fait au bâtiment.

Cependant Hérode Agrippa, petit-fils d'Hérode le Grand, favori de l'empereur Claude, est élevé par ce dernier à la dignité royale; et la Judée fait

partie de son royaume. Agrippa était un Juif zélé; et pour plaire au peuple il commence par faire exécuter l'apôtre Jaques, l'aîné des deux qui portaient ce nom, et frère de Jean * (Act. 12, 1). Jésus le lui avait prédit (Matthieu 20, 20-23). Mais il fut bientôt remplacé, sinon pour l'apostolat au moins dans ses fonctions de conducteur spécial de l'église de Jérusalem, par un autre Jaques, l'auteur de l'épître, qui mourut aussi comme martyr peu avant la ruine de Jérusalem. Eusèbe raconte de ce dernier (*Hist. ecclés.*, l. 2, ch. 9) « que l'huissier qui le conduisait à l'audience, ayant vu la fermeté de son témoignage, en fut si touché qu'il se déclara sur-le-champ pour la religion chrétienne, et que tous deux furent conduits à l'échafaud. En chemin l'huissier demandait pardon à l'homme de Dieu : Jaques réfléchit un moment, puis il lui dit en l'embrassant : « paix te soit! » et

* Un grand nombre de théologiens (parmi lesquels M. Sardinoux), comptent trois Jaques, dont deux apôtres :

1° Jaques, l'auteur de l'épître, fils de *Joseph* et de *Marie* [puisqu'il est appelé frère du Seigneur (Gal. 1, 19; Act. 12, 17)].
C'est le conducteur de l'église de Jérusalem,
l'une des colonnes de l'église,
le chef de la portion de l'église encore judaïsante.
Il n'est nulle part appelé apôtre, quoiqu'on lui donne généralement cette qualification.

2° Jaques, le *majeur* (fils de Zébédée),
décapité dès le commencement; celui par conséquent dont il s'agit ici.

3° Jaques, le *mineur* (fils d'Alphée),
dont l'histoire ne dit rien.

Quelques théologiens distinguent autrement ces trois Jaques. D'autres n'en admettent que deux; nous ne pouvons entrer ici dans cette discussion.

ils furent décapités dans le même moment. » — Nous revenons à l'histoire des Actes.

Pierre aussi fut emprisonné; mais l'église, qui venait déjà de perdre un des douze dans la personne de Jaques le majeur, obtint du Seigneur que Pierre lui fût rendu; quoique gardé par seize soldats, dont deux étaient toujours enchaînés avec lui, il sort de prison, délivré par un ange; et il va rejoindre ses frères chez une femme chrétienne, la mère de ce Marc qui l'accompagna plus tard dans ses voyages, et qui nous a laissé un des évangiles.

Hérode Agrippa va bientôt cesser de régner : il était retourné à Césarée sa résidence. Un jour de fête, placé dès le matin sur une estrade élevée, couvert d'un manteau chargé d'argent que le soleil levant couvrait d'éclat, il écoutait les flatteries du peuple : « Voix d'un Dieu, et non d'un homme, » s'écriait la foule; mais les vers attaquent ce dieu, et il meurt dans les tourmens. Le récit des Actes (12, 19-23) est confirmé par Josephe (*Antiq.*, l. 19, ch. 7). La persécution s'arrête de nouveau; et le gouvernement plus libéral et plus indifférent des procurateurs romains rend aux chrétiens quelques momens de paix et de repos. C'est à cette même époque (44) que l'église de Jérusalem, qui venait de souffrir d'une longue cherté de vivres, voit arriver Paul et Barnabas qui lui apportent des secours de leurs frères d'Antioche.

Voilà l'histoire des douze premières années de l'église chrétienne, mais nous arrivons à l'époque d'un développement rapide et comme tout nouveau qu'elle va prendre par des missions plus étendues.

Déjà elle a deux grandes stations dans deux des plus grandes villes de l'Orient, Jérusalem et Antioche; la Judée, la Galilée, la Samarie, la Syrie, jusqu'à l'île de Chypre retentissent de la prédication de l'évangile; et le christianisme se dessine toujours plus nettement vis-à-vis du judaïsme et du paganisme; mais Paul, le grand apôtre des Gentils, va nous présenter une suite de travaux et de succès toute particulière. Nous allons donner une rapide esquisse de ce que les Écritures nous en racontent : puis nous tâcherons ensuite de recueillir sur le compte des autres apôtres ce que l'histoire en rapporte de plus authentique. Mais avant de quitter notre première époque de l'église primitive, nous devons jeter un coup-d'œil sur la constitution des troupeaux de ces premiers temps.

Il paraîtrait que cette constitution fût modelée presque en entier sur celle des synagogues, d'où sortaient les premiers chrétiens; car les Juifs avaient leurs chefs de synagogues, leurs inspecteurs (évêques), leurs anciens et leurs diacres; et sous ce rapport la nouvelle économie conserve des liens nombreux avec l'ancienne. L'Écriture énumère une fois ou deux les diverses charges de l'église (Éphés. 4, 11): les apôtres étaient en tête, les évangélistes les secondaient dans la prédication; les pasteurs, ou évêques, ou anciens à poste fixe, paissaient les troupeaux; il paraît en outre que de très-bonne heure on crut devoir, dans les églises nombreuses, placer l'un des pasteurs à la tête des autres, et que ce fut celui-là qui porta spécialement le titre de surveillant ou d'évêque. Les autres anciens, secon-

daient l'ancien principal, et les diacres prenaient sur eux les fonctions moins spirituelles, telles que le soin des pauvres, le service des tables (à la cène) etc. Des diaconesses remplissaient des fonctions semblables parmi les personnes de leur sexe. Les chrétiens se rassemblaient en temps de paix dans des maisons privées, sous la persécution dans des endroits écartés, dans des forêts, des cavernes, ou autres lieux semblables. Ce n'est qu'au troisième siècle qu'on bâtit des maisons de prières; au quatrième, on éleva des temples.

On se réunissait dans les premiers temps une, deux, même trois fois par semaine, pour la prière: on n'y manquait surtout jamais le jour du Seigneur. Il paraît que la substitution du dimanche au sabbat vint des apôtres, en mémoire de la résurrection de Jésus-Christ, et de l'effusion du Saint-Esprit. Outre le dimanche, la pâque et la pentecôte, les chrétiens n'eurent point d'autres fêtes pendant les deux premiers siècles.

Pour le service divin on lisait une portion des Écritures. Dans les premiers temps ce ne pouvait être que l'Ancien Testament; mais bientôt on y joignit la lecture des écrits nouveaux, à mesure qu'on en posséda quelques-uns. Chaque église chercha naturellement à compléter avec le temps cette nouvelle collection, à laquelle on joignit dans la suite d'autres écrits édifians, quoique d'une autorité inférieure, comme les lettres d'Ignace, de Clément de Rome, le berger de Hermas, puis plus tard encore des écrits sans aucune authenticité. Cependant on peut dire, à parler en général, que le canon des

Écritures commença à se fixer déjà dès la fin du second siècle, et qu'on s'arrêta de bonne heure aux livres que nous tenons actuellement pour règle de foi. Le meilleur principe à suivre par le fidèle qui voudrait refaire ce travail critique pour son propre compte, se trouvera sûrement dans ces paroles de Jésus : « Si quelqu'un veut faire la volonté du Père il connaîtra de la doctrine si elle est de Dieu » (Jean 7, 17).

Quand le lecteur avait fait sa fonction, l'évêque ou l'un des anciens adressait à l'assemblée un discours simple et sans appareil. Les sermons travaillés parurent plus tard dans l'école d'Alexandrie avec la décadence de la piété, et se répandirent au troisième et quatrième siècle dans les grandes villes de la Grèce, pour disparaître de nouveau au sixième siècle. Puis la réformation amena à la fois quelque chose de plus sage, mais aussi de moins simple que ce qui avait rempli les siècles du moyen-âge. Un savant bien grave et sûrement bien impartial dans ces matières se déclare hautement pour le genre simple (*Cours d'histoire moderne*, t. 2, p. 147 et 148).

Après l'exhortation suivait une prière générale ; puis celles que faisaient les uns ou les autres de ceux qui prenaient la cène. — La cène se célébrait tous les dimanches. — Une partie principale du culte consistait dans le chant des cantiques.

Il s'introduisit de bonne heure dans les églises une discipline dont la sévérité et l'exécution, souvent pharisaïque; provenaient probablement de la législation de la synagogue. Du reste, aussi longtemps que l'église chrétienne figurait comme dis-

tincte à côté du paganisme, il était naturel qu'elle protestât contre le péché, en sévissant dans des cas saillans contre le pécheur.

Cependant, à cette époque, l'esprit régnait encore plus dans l'église que l'autorité de l'homme. C'était moins la charge qui était respectée que les qualités personnelles de celui qui la revêtait; et les rapports des chrétiens entre eux étaient ceux des membres d'une même famille. Des agapes, ou repas d'amour fraternel, suivaient ou accompagnaient la cène, et contribuaient avec les autres institutions, à unir les frères entre eux. Il fallait bien une vie de ce genre, et toutes les douceurs de l'amour que Dieu répand entre les siens pour compenser, chez la plupart des membres de l'église, la perte qu'ils faisaient de tous les autres élémens d'un bonheur temporel.

Tels sont les principaux traits du tableau que l'église présentait en ces premiers temps. Nous renvoyons aux écrivains ecclésiastiques pour plus de détails, et nous reprenons notre histoire des travaux apostoliques en retournant de quelques années en arrière, pour raconter de suite ce qui concerne le plus grand des missionnaires de ces temps et de tous ceux qui ont suivi.

§ 2.

Première mission de Paul et de Barnabas dans quelques provinces de l'Asie mineure.

Paul, précédemment appelé Saul, était de la tribu de Benjamin, né à Tarse, en Cilicie. Il fut

destiné à l'état de rabbin, et instruit par Gamaliel, l'un des grands maîtres du temps (Act. 22, 3; 5, 34). Selon la coutume de l'époque il s'occupait, à côté de ses études, d'un travail manuel; il faisait une sorte de grosse toile qui servait à fabriquer des tentes (Act. 18, 3). On sait son ardeur à défendre le judaïsme; et comment le Seigneur l'arrêta dans la carrière des persécutions pour en faire un apôtre du premier ordre. Après cet événement important Paul se retira pour trois ans en Arabie (Gal. 1, 17, 18) probablement afin d'échapper à la fureur des Juifs, qui dut se tourner toute contre lui. Dans l'intention de Dieu c'était sûrement pour que cet homme destiné à devenir un si grand missionnaire se préparât convenablement à sa vocation future. Il revint à Damas où sa vie fut bientôt en danger; de là il se rendit à Jérusalem pour s'y entendre avec les apôtres. Même alors les chrétiens le craignaient encore; mais Barnabas l'avoue ouvertement comme un frère, l'introduit auprès de Pierre et de Jaques, et l'église le reçoit. Il ne peut s'arrêter long-temps à Jérusalem à cause des embûches des Juifs; et retourne par Césarée à Tarse. C'est là que son ami Barnabas, que l'Écriture appelle aussi apôtre (Act. 14, 14), vient le prendre pour le conduire à Antioche, où ces deux hommes passèrent ensemble une année entière, et d'où ils rapportèrent une abondante collecte, destinée à leurs frères de Jérusalem plus particulièrement appauvris par la persécution.

Ils retournèrent à Antioche. La seule vue hu-

maine pouvait déjà faire présumer que cette ville serait pour les païens un centre d'action plus favorable que Jérusalem : ses rapports avec les Grecs étaient plus fréquens et plus naturels que ceux d'une ville juive; des hommes considérés, tels qu'un Simon Niger, un Lucius de Cyrène, un Manahem, élevé à la cour, y secondaient, et pouvaient y remplacer jusqu'à un certain point, pendant leur absence, les deux missionnaires Paul et Barnabas; et l'esprit de Dieu ne tarda pas à manifester que telle était en effet sa volonté. Dans une des assemblées de l'église un prophète reçut une révélation du Seigneur, portant que ces deux apôtres devaient être envoyés pour annoncer le nom de Jésus parmi les païens, et on leur imposa les mains avec jeûne et prière. C'est la première mission proprement dite qui ait eu lieu dans l'église après celle dont avaient été chargés les douze apôtres et les septante disciples.

L'entreprise était immense; elle était même effrayante : elle dépassait tous les moyens humains. Le monde entier était dans les ténèbres, et il s'agissait de l'éclairer; il était plongé dans le vice, et il fallait le purifier; il était impie, et il fallait l'en faire convenir. La religion étant intimement unie avec l'état, le bras séculier pouvait sans aucun contrôle s'étendre sur les missionnaires au premier moment d'irritation; et tous les prêtres de toutes les religions allaient se mettre à la tête de toutes les passions. Mais les apôtres, soutenus d'en haut, savaient qu'ils allaient répandre parmi les hommes la lumière, la paix, la justice, la

sainteté, la connaissance de la dignité et des vrais droits de l'homme, comme celle de ses devoirs, l'amour de Dieu et l'amour du prochain, avec les espérances glorieuses et vivantes d'une félicité éternelle; pour un pareil but on ne craint ni la souffrance ni la mort.

Paul et Barnabas partent donc, prenant avec eux Jean Marc qui les avait accompagnés de Jérusalem à Antioche. Ils s'embarquent à Séleucie, et arrivent en Chypre (Act. 13, 4 et suivans): ils prêchent à Salamis, puis à Paphos, cette ville si célèbre par son magnifique temple de Vénus; où le gouverneur romain, Serge Paul, les appelle et les écoute. Un enchanteur nommé Bar Jésus s'oppose à eux, mais perd la vue en présence de tous en punition de ses blasphèmes. Serge Paul embrasse la foi, et dès ce jour l'évangile prend pied en Chypre, d'où il finit bientôt par bannir entièrement le paganisme.

Les apôtres retournent sur le continent d'Asie. A Perge en Pamphylie, Marc les quitte, fatigué peut-être du genre de vie pénible d'un missionnaire. Paul en fut mécontent; plus tard nous reverrons ce jeune homme, à Jérusalem, s'associer de nouveau à son oncle Barnabas, pour reprendre avec lui une autre mission avec plus de persévérance. Pour le moment nos deux apôtres continuent leur route. A Antioche de Pisidie, qu'il faut bien distinguer de celle de Syrie, ils entrent dans la synagogue, selon la coutume qu'ils suivaient invariablement de commencer toujours par les Juifs. Paul annonce aux assistans le salut qui

est en Christ, et les exhorte à ne pas se ranger parmi ceux dont le prophète annonce qu'ils ne « croiront pas une œuvre de Dieu, lors même qu'on la leur racontera. » (Act. 13, 16-41.) Les Juifs s'irritent; les païens s'intéressent; toute la semaine on s'entretient de cette nouvelle doctrine : le sabbat suivant presque toute la ville se réunit pour la prédication. Comme les Juifs jaloux continuent de résister, il ne reste à Paul d'autre parti à prendre que de déclarer franchement aux Juifs que « puisqu'ils résistent à l'esprit et se jugent eux-mêmes indignes de la vie éternelle, il va se tourner vers les païens, comme le Seigneur l'avait annoncé par les prophètes. » (Esaïe 49, 6.)

Cette direction que doivent prendre les travaux de Paul se présente aux yeux de cet apôtre avec toujours plus d'évidence : les païens, disposés à recevoir la parole, s'en aperçoivent de leur côté avec une sainte joie, et l'œuvre fait des progrès puissans dans toute la Pisidie. Les Juifs suscitent une persécution qui repousse les deux apôtres à Iconie, où ils trouvent de nouveaux succès et une nouvelle opposition. A Lystre, Paul guérit d'un mot un homme boîteux de naissance; les pauvres idolâtres s'écrient que les dieux sont descendus au milieu d'eux; ils vont sacrifier des taureaux aux apôtres, et c'est avec peine que ceux-ci leur font comprendre qu'ils ne sont que les serviteurs de Dieu, mais du vrai Dieu. Cependant des émissaires juifs d'Iconie et d'Antioche viennent renverser en un instant les dispositions de ce peuple; on lapide Paul, qui est laissé à demi

mort; mais l'apôtre retourne prendre congé de ses frères, et repart pour Derbe, où il fonde bientôt une nouvelle église.

Au bout d'un certain temps les deux apôtres décident de retourner à Antioche, en repassant par tous les endroits où le Seigneur leur avait accordé quelques succès. Il y avait un besoin pressant de donner aux troupeaux naissans une organisation salutaire et préservatrice; les préjugés opiniâtres des convertis d'entre Israél, et l'ignorance profonde, comme les habitudes vicieuses des païens, nécessitaient des soins extrêmes. On établit de ville en ville des anciens, c'est-à-dire des hommes distingués entre les autres par la maturité de leur jugement et la gravité de leurs inclinations. Les petites églises de la campagne furent très-probablement adjointes à celles des grandes villes qui les environnaient, jusqu'à ce qu'un plus grand accroissement les obligeât et les autorisât par là même à se choisir des directeurs spéciaux.

Cependant les succès de cette première mission, qui avait eu lieu principalement parmi les païens, rendaient toujours plus nécessaire une solution positive et divine de la grande question qui menaçait de diviser l'église, savoir: si les convertis d'entre les Gentils devaient ou non se soumettre aux observances cérémonielles de la loi lévitique. Un parti nombreux et respectable, auquel appartenait l'église de Jérusalem tout entière, soutenait l'affirmative. Paul et Barnabas sont députés avec quelques autres frères dans cette ville pour y traiter ce sujet à fond, et pour y provoquer une

décision générale de la part de ceux des apôtres qui s'y trouvaient encore, et de l'église entière.

Ces députés annoncent en chemin le salut aux Gentils, et ils sont reçus à Jérusalem avec joie. Au nombre des anciens qui délibérèrent avec les apôtres nous trouvons un Jaques, désigné comme conducteur principal de l'église de Jérusalem: on a vu qu'il fallait le distinguer des deux apôtres du même nom, Jaques *le majeur*, fils de Zébédée, qui avait été décapité depuis peu, et Jaques *le mineur*, fils d'Alphée, sur lequel l'histoire ne nous apprend rien. Le chef actuel de l'église de Jérusalem était donc un de ces frères de Jésus, qui pendant que Jésus vécut sur terre n'avaient pas cru en lui (Jean 7, 5). Ce lien si étroit qui l'unissait selon la chair au Chef divin de l'église, joint à ses qualités personnelles qui étaient éminentes, lui acquirent une haute considération dans Jérusalem, où il continua de présider l'église jusqu'à sa mort, et à une époque où tous les autres apôtres l'avaient déjà quittée. Il fut compté, avec Pierre et Jean, au nombre des colonnes de l'église; et c'est à lui que nous devons l'épître remarquable dont nous aurons à nous occuper plus loin.

Les apôtres délibérèrent, avons-nous dit: et ils le firent en s'adjoignant, à ce qu'il paraît, non seulement les anciens, mais même toute l'église (Act. 15, 12 et 22). Ils délibérèrent, parce que Jésus n'avait donné sur la question particulière qui les occupait, quoique si grave, aucune direction positive. Le Seigneur a voulu que son église ne prît ses formes et ses développemens qu'à mesure des

circonstances. Après un long débat Pierre rappela le fait si décisif du baptême d'esprit qu'avaient reçu tant de païens sans avoir passé par la circoncision : Paul et Barnabas y joignirent leurs rapports étendus; et Jaques lui-même, qui d'ailleurs inclinait pour les préjugés mosaïques (Act. 21, 20 et suivans), abonde, pour les Gentils du moins, dans le sens du même avis. On résolut donc de n'imposer aux païens convertis d'autre charge que ces règles : c'est qu'ils devaient s'abstenir des choses sacrifiées aux idoles et de la fornication, qui faisait souvent une partie intégrante du culte des païens et que ceux-ci regardaient comme permise; ils devaient encore renoncer à manger du sang, et par conséquent des bêtes étouffées. Les deux premiers commandemens préservaient les chrétiens sortis du judaïsme des deux dangers les plus prochains et des deux manifestations les plus prononcées d'un retour aux pratiques idolâtres; les deux derniers étaient surtout, comme il est probable, une concession faite aux Juifs sur les deux points qui leur inspiraient le plus d'horreur, concession que plusieurs pensent qui doit se continuer, comme s'appuyant d'ailleurs sur des préceptes donnés avant Moïse.

L'assemblée accueillit cette résolution avec joie; et la décision fut aussitôt communiquée aux églises comme étant celle du Saint-Esprit. Il importe de remarquer, quant aux organes qu'employa ici le Saint-Esprit, que la décision ne vint pas des représentans de l'église, mais de l'église entière parlant par tous ses membres : « les apôtres, les an-

ciens et les frères », est-il dit (Actes 15; 23, 22, 12). C'est donc bien faussement qu'on a tenté depuis lors de s'appuyer sur cet exemple pour représenter des assemblées, composées tout au plus de trois à quatre cents évêques, comme étant cette église de Dieu à laquelle sont faites les promesses que le Seigneur serait avec elle jusqu'à la fin du monde.

Cette grande et sage résolution forme une époque importante dans l'histoire de l'église. Elle en facilita l'entrée aux païens, elle prévint une foule de divisions, et elle fut comme la clef de la voûte imposée au nouvel édifice du christianisme, au moment où son échafaudage, le judaïsme, allait crouler. Car dans une quinzaine d'années l'église-mère de Jérusalem va disparaître du monde avec le temple et la ville: et déjà au moment où nous sommes parvenus, les apôtres et la masse des chrétiens, avertis par les prophéties de Jésus, se préparaient à se disperser par tout le monde; Jaques seul restait à Jérusalem: le centre des missions chrétiennes se transportait déjà avec une partie des apôtres à Antioche.

§ 3.

Seconde mission de Paul, dans l'Asie mineure et la Grèce jusqu'à Corinthe. Retour par Éphèse et Jérusalem à Antioche.

Le grand cœur de Paul ne pouvait se trouver long-temps à l'aise dans les étroites limites d'une seule église chrétienne ou d'une seule contrée; le monde entier était le champ qu'il fallait à son activité. Il invite donc de nouveau Barnabas à rentrer avec lui dans la carrière des missions; mais comme pour nous rappeler que les apôtres mêmes

n'étaient que des hommes, un objet sans importance divise pour le moment ces deux ouvriers si distingués : Barnabas voulait reprendre avec eux son neveu Marc, mais saint Paul se souvient qu'il les avait abandonnés il n'y avait que deux ans, et il refuse de l'admettre. La chose finit par une contestation : Barnabas s'embarque avec son neveu pour l'île de Chypre, sa patrie, et Paul part avec Silas pour se rendre par la Syrie et la Cilicie dans cette Lystre où ils avaient eu, à côté d'orages momentanés, un succès si réjouissant. Plus tard nous retrouverons pourtant Barnabas et Marc en voyage avec Paul et ses compagnons d'œuvre (1 Cor. 9, 6. Col. 4, 10. 2 Tim. 4, 11); car chez les hommes qui connaissent la grâce de Dieu, les infirmités passent, l'œuvre de l'Esprit demeure.

Paul revoit donc la Syrie, la Cilicie, Derbe et les autres villes de Lycaonie. A Lystre, il trouve Timothée, fils d'un Grec, mais d'une mère juive, laquelle avec Loïs, grand'mère de Timothée, avait instruit ce jeune homme de bonne heure dans les saintes lettres (2 Tim. 3, 15; 1, 5). Timothée avait embrassé le christianisme déjà au premier passage de Paul : cet apôtre le prend avec lui; et comme Timothée était incirconcis, Paul croit devoir, à cause des Juifs auxquels il s'adresse toujours en premier, le soumettre à ce sceau du judaïsme; étant aussi libre de se plier à cette cérémonie comme à une chose permise, qu'ardent à la repousser comme obligatoire.

Il répand dans toutes les églises la décision prise par celle de Jérusalem concernant la liberté des

païens; et ceux-ci, déjà convaincus de la folie de leurs superstitions, se précipitent avec joie dans la religion sainte, spirituelle et pleine de lumière qu'on leur apporte.

Les succès de Paul l'engagent à sortir des provinces qui avoisinaient Antioche : il entre en Phrygie et en Galatie. Il y est reçu, et surtout dans cette dernière province, à bras ouverts : « Vous vous seriez arraché les yeux pour me les donner, » écrivait-il plus tard aux Galates (Gal. 4, 13, 15). Quoique l'histoire ne nous ait pas conservé les noms des différens lieux de la province où il se forma dès-lors des associations chrétiennes, nous voyons que le succès fut grand. Mais la joie en fut troublée là comme ailleurs par les peines de divers genres qui accompagnent toujours toute œuvre de Dieu, et en particulier par ce parti judaïsant qui continuait toujours de jeter dans l'église des semences de troubles, et qui ne disparut que lorsque Jérusalem et son temple eurent été renversés, et la question de la cessation du culte lévitique tranchée ainsi de vive force.

De Galatie l'apôtre voulait se diriger sur la grande ville d'Éphèse; mais l'esprit ne le lui permit pas (Act. 16, 6). Il pensait encore à la Bythinie et aux rives asiatiques de la mer Noire; mais Dieu dirigea sa vue au-delà de la mer, vers les rives de notre Europe alors encore toute païenne. A Troas, un homme de cette Macédoine qu'il avait devant lui sur l'autre rivage de la mer, lui apparut en songe, et lui dit : « Passe, et viens à notre secours ! » (Act. 16, 8-10) : l'apôtre obéit.

Moment solennel et imposant pour notre histoire, habitans de l'Europe! Cette partie du monde tout entière était encore plongée dans l'idolâtrie, dans la profonde nuit de la superstition, et présentait, quelle que fût d'ailleurs sa culture intellectuelle, une carte immense toute couverte de peuples éloignés de Dieu, depuis la voluptueuse civilisation de Rome et de la Grèce, jusqu'à la dégradation du cannibalisme qui couvrait l'intérieur des terres. Que seraient encore aujourd'hui les peuples de l'Europe s'ils n'eussent vu alors se lever sur eux le soleil de l'évangile! Et que deviendraient-ils si on pouvait concevoir la pensée qu'ils le rejetassent jamais de nouveau! On en peut juger par ce qui est arrivé à ceux qui l'ont essayé.

Vis-à-vis de Troas se présentait la Grèce, comme premier point de notre Europe. Paul s'embarque pour Philippes, principale colonie romaine de Macédoine, où se joint à lui un nouveau collaborateur, ce Luc à qui nous devons et l'évangile qui porte ce nom, et l'histoire des voyages de Paul, sous le nom d'Actes des apôtres. On dit qu'il était d'Antioche, et qu'il avait été l'un des septante disciples : il était médecin de profession (Col. 4, 14). Il a la modestie de ne pas faire la moindre mention de la manière dont il fit la connaissance de Paul : voilà comme on écrit quand Dieu mène la plume et le cœur.

Paul ne passa que peu de jours à Philippes; mais ce furent des jours bénis. Une femme de cette ville, nommée Lydie, fut convertie et offrit le logement à Paul; tel fut le premier accueil

hospitalier que cet apôtre reçut sur le territoire de l'Europe. Une fille, possédée d'un esprit de Python, rendait à l'évangile un témoignage que l'Esprit de Dieu ne voulait pas accepter : Paul chasse ce démon : les maîtres de cette fille s'en irritent, parce que ses divinations leur apportaient du profit : Paul et Silas sont frappés de verges, et on les met en prison. Mais à minuit la prison est ébranlée : le geolier reconnaît l'intervention de Dieu; il est baptisé avec toute sa maison; les apôtres sont relâchés honorablement, et laissent dans cette ville ce troupeau des Philippiens à qui Paul put adresser plus tard une des lettres les plus touchantes que nous ayons de lui.

Cet heureux début des missions européennes encourage l'apôtre à continuer avec d'autant plus d'ardeur. Il forme une autre église à Thessalonique : les Juifs excitent un violent tumulte : mais les frères font partir Paul et Silas de nuit. C'est là qu'on perd Luc de vue pour un moment : peut-être resta-t-il quelque temps dans cette ville, pour y cultiver les semences qui venaient d'y être jetées. On voit dans tous les cas par les deux lettres de Paul aux Thessaloniciens, avec quelle joie l'apôtre avait travaillé dans cet endroit, et le succès distingué qu'il y avait obtenu (1 Thess. 1, 5-7).

Paul se rend à Bérée, où il est également bien reçu, mais où ses jaloux adversaires de Thessalonique le suivent, et parviennent à exciter le peuple. Les frères font échapper Paul, tandis que Silas et Timothée, moins exposés, restent pour affermir la nouvelle église.

Paul arrive dans la brillante Athènes. Il y trouve un autel « au Dieu inconnu », et il en prend occasion d'annoncer le Dieu de l'évangile. Conduit jusque devant l'aréopage il insiste avec l'habileté et le ménagement nécessaires, en même temps qu'avec franchise; et il a quelques succès. Cependant il en a moins que chez tel autre peuple plus simple, mais plus pur et plus humble.

A Corinthe le début fut encore plus pénible : et seul, au milieu d'un peuple livré à la débauche, Paul est obligé de gagner sa subsistance par le travail de ses mains. Mais s'il est privé du commerce des frères, il a cependant la douceur de faire connaissance d'un couple juif pieux qui travaillait du même état que lui; c'est Aquile et sa femme Priscille, arrivés en cette ville par suite d'un édit de l'empereur Claude, qui chassait tous les Juifs de Rome. Il est assez probable que l'évangile avait produit à Rome, déjà à cette époque, une fermentation assez grande pour avoir inquiété le gouvernement; car Suétone, confusément instruit de ces choses, rapporte dans la vie de Claude (chap. 25) « qu'un certain *Chrestos* avait porté les Juifs à un tumulte, et que c'était ce mouvement populaire qui avait été l'occasion de l'ordre de bannissement dont nous venons de parler. » — On sent que le gouvernement avait, là comme dans tant d'autres circonstances, confondu des choses et des personnes très-différentes, l'église chrétienne avec quelque parti juif ou se disant chrétien, qui ne savait ce qu'était le christianisme.

Paul prit son logement chez ce couple juif, qui

connaissait déjà jusqu'à un certain point la doctrine du Christ. Il les instruisit l'un et l'autre plus avant dans les voies du Seigneur, au point que bientôt même ils le secondèrent dans ses travaux évangéliques. Là aussi il se forma au bout de peu de temps une nombreuse église chrétienne, en tête de laquelle Paul nomme plus tard un nommé Stéphanas et sa famille, qu'il appelle les prémices de l'Achaïe.

Silas et Timothée viennent le rejoindre et lui donnent des nouvelles réjouissantes de diverses églises, et surtout de Thessalonique; ce qui engage l'apôtre à écrire aux fidèles de cette dernière ville (vers l'an 54) cette lettre si intéressante, si pleine de joie et d'amour, que nous avons sous le titre de la première aux Thessaloniciens.

Cependant les Juifs de Corinthe résistant à Paul, il se détourne d'eux en leur déclarant qu'il va s'adresser aux païens (Act. 18, 6). Il se rend à la maison d'un nommé Tite, surnommé le Juste, prosélyte grec, dont nous retrouverons bientôt le nom dans nos histoires, et chez lequel il tient maintenant ses réunions. Crispe, chef de la synagogue, embrasse le christianisme avec toute sa famille; le succès devient éclatant, et la rage des Juifs s'accroît en proportion. Mais le Seigneur exhorte son serviteur, dans une vision de nuit, à ne rien craindre, en lui disant qu'il a un grand peuple dans cette ville. Paul y passa en effet dix-huit mois; et l'évangile s'étendit non-seulement dans cette grande cité, et à Cenchrée, l'un de ses ports, mais en différens endroits de l'Achaïe. A Corinthe même des

hommes considérés, et dans leur nombre Éraste, questeur (receveur) de la ville, se joignirent à l'église.

Les Juifs irrités et jaloux accusent Paul devant le proconsul romain Gallion, comme un homme qui introduisait des sectes illégales et pernicieuses; mais Gallion refuse de s'en occuper. Les Grecs, également ennemis des chrétiens et des juifs, se jettent sur Sosthènes, chef de la synagogue, et le battent sous les yeux même de Gallion, qui les laisse faire. On croit qu'il était ami, mais ami timide et secret, de Paul et de sa doctrine.

Avant de quitter Corinthe Paul écrit aux Thessaloniciens une seconde lettre (en 55).

Au commencement de 56 cet apôtre, accompagné de Priscille et d'Aquile, s'embarque à Cenchrée pour retourner à Jérusalem et à Antioche. En passant devant Éphèse, il y aborde pour parler aux Juifs, qui l'accueillent mieux qu'ailleurs; il ne peut s'y arrêter, mais il y laisse Priscille et Aquile.

Il paraîtrait d'après l'épître aux Galates (ch. 2, v. 1 et 2) que le but spécial de ce nouveau voyage de Jérusalem fut la question, pour plusieurs toujours renaissante, de la liberté chrétienne quant aux cérémonies judaïques. Nous avons vu qu'en se séparant de la synagogue Paul avait pris logement chez Tite, fils d'un païen, et précédemment païen et incirconcis lui-même. Tout ce qui tenait encore au judaïsme prévoyait une scission imminente entre l'église chrétienne et la synagogue, et s'en effrayait : c'est pour s'en entretenir à fond avec les apôtres que Paul, quatorze ans après sa première

visite à Jérusalem, se rendit de nouveau dans cette ville, en prenant Tite avec lui. Sur sa route il s'adjoignit de nouveau Barnabas. Arrivé à Jérusalem il y trouva Jaques le conducteur de l'église et les deux apôtres Pierre et Jean : ces quatre colonnes de l'église s'entendirent sans peine : personne ne songea même à demander que Tite se fît circoncire : et on convint que Paul et Barnabas se voueraient particulièrement à annoncer l'évangile aux Gentils, tandis que ceux de Jérusalem continueraient à travailler spécialement parmi les Juifs. Puis après une absence de trois ans, Paul se retrouva à Antioche, où il fut bientôt suivi de Pierre.

Cependant tout n'était pas fini avec le parti judaïsant. Peu de temps après, arrivèrent dans cette même ville d'Antioche quelques-uns de Jérusalem, de ceux qui n'avaient pu encore comprendre que la barrière entre les Juifs et les autres nations était renversée par l'évangile; ils se scandalisaient de ce que Paul, et Pierre aussi, commerçaient librement avec des frères sortis d'entre les païens; et leurs clameurs intolérantes furent telles que Pierre, et même Barnabas, se laissaient entraîner à marquer de nouveau une ligne de séparation entre les deux classes de chrétiens, et à feindre ainsi par le fait de n'être pas aussi parfaitement unis aux uns qu'aux autres. Paul en fit des reproches sévères à l'apôtre Pierre, qui ne put refuser de se rendre aux considérations que lui présenta son collègue; et la fin de la dispensation lévitique fut encore une fois constatée et reconnue.

§ 4.

Troisième mission de Paul, dans l'Asie mineure jusqu'à Éphèse, où il s'arrête quelques années. — Sa seconde visite en Macédoine et en Achaïe. — Son dernier voyage à Jérusalem. (57-60.)

Paul ne reste que quelques mois à Antioche. Quoique l'Esprit de vérité eût été répandu sur l'église entière, cependant les nombreux troupeaux qui venaient de se former en tant de contrées différentes, avaient un besoin d'autant plus pressant de la présence des apôtres ou d'hommes bien fondés en la foi, que jusqu'à présent ils manquaient encore absolument de documens écrits, soit sur la doctrine de Christ, soit sur les événemens de sa vie et de sa mort, qui en font la base. Une autre raison qui engageait Paul à multiplier ses visites missionnaires, c'est l'existence et l'opiniâtreté de ce parti judaïsant qu'on retrouve toujours actif et toujours remuant jusqu'à la destruction de Jérusalem; c'était même là la raison toute particulière de la visite que Paul fit d'abord en Galatie. On voit par la lettre qu'il écrivit peu après aux chrétiens de cette contrée, à quel point certains faux apôtres étaient parvenus à ébranler la foi des frères encore peu affermis.

Après avoir parcouru les contrées environnantes Paul se dirigea sur Éphèse, où le Seigneur avait préparé son arrivée et ses travaux d'une manière très-particulière. Un juif fort instruit d'Alexandrie, Apollos, qui avait déjà reçu le baptême de Jean, s'y appliquait à communiquer aux autres Juifs le

peu qu'il avait appris à connaître du christianisme. Il fit bientôt connaissance de Priscille et d'Aquila, que nous avons laissés dans la même ville ; et ceux-ci, précédemment instruits par Paul, achevèrent de l'éclairer. Il est vrai que cet homme pieux s'était rendu à Corinthe peu avant l'arrivée de Paul à Éphèse, pour y continuer l'œuvre d'un évangéliste (« Paul plante, Apollos arrose »); mais il avait laissé à Éphèse de fortes impressions, et un certain nombre de Juifs y avaient été baptisés du baptême de Jean. A l'arrivée de Paul ils reçoivent la prédication de l'évangile, le baptême de Christ, et avec ce baptême celui du Saint-Esprit. Pendant trois mois Paul prêche librement dans la synagogue; mais comme les Juifs finissent par résister, il loue un local où enseignait un nommé Tyrannus, et continue de prêcher pendant deux ans. Éphèse était à cause de son fameux temple de Diane, et de l'affluence des étrangers qui s'y rendaient de toutes parts, une sorte de boulevard du paganisme; et il semble que le Seigneur ait, par cette raison, ranimé ici plus particulièrement ces dons miraculeux qu'il a promis à son église pour tous les temps, mais qu'il lui donne à des degrés différens suivant ses besoins, ou suivant d'autres raisons que lui seul connaît. Cette ville était remplie de ces sortiléges et de ces œuvres magiques dont l'Écriture parle en différens endroits, non comme de vaines jongleries, mais comme d'une œuvre réelle et surnaturelle de Satan. Dieu jugea bon d'attaquer l'ennemi avec une puissance particulière dans cette ville qui formait l'un de ses postes les plus forts,

et de l'y confondre. Paul combattit les œuvres de ténèbres dont nous parlons, avec un tel succès, qu'on lui apporta des livres qui traitaient de la magie pour la valeur de 50,000 dragmes (environ 24,000 francs), qui furent brûlés publiquement (Act. 19, 8-20).

C'est probablement à cette époque (fin 58) que Paul écrivit son épître aux Galates. On a vu avec quelle facilité ces chrétiens faibles s'étaient laissé pousser par de faux docteurs vers l'asservissement aux rites judaïques. Quelques auteurs accusent les Galates d'un défaut d'intelligence naturelle, et essaient d'expliquer ce défaut par la supposition que c'étaient les descendans de colons allemands ou gaulois * (Γαλαται) qui, des rives du Rhin, s'étaient venus rendre dans ces contrées environ trois cents ans avant Jésus-Christ, et qui, simples cultivateurs ou bergers, soutenaient peu de rapports avec les autres peuplades plus civilisées de l'Asie mineure.

Nous revenons à Éphèse. Paul avait passé deux ans dans cette ville; et l'évangile s'y était solidement établi, de même que dans les villes voisines de Laodicée, de Colosse, et d'Hiérapolis, peut-être aussi à Smyrne, à Sardes et à Philadelphie. C'était avec le secours de deux collaborateurs, Épaphras et Philémon, que Paul avait fondé ces dernières églises, qui devinrent le champ des travaux de l'apôtre Jean dans les dernières années de sa vie.

* Plutarque donne ce nom aux *Gaulois* qui prirent Rome, et qu'il fait descendre des Celtes (*Kelt*, *Kalt*, *Galt*).

Désireux d'aller visiter Rome, résolu de retourner bientôt à Corinthe pour y faire, comme en plusieurs autres endroits, une collecte en faveur des frères de Jérusalem que la persécution avait appauvris, Paul envoya auparavant devant lui Timothée, qu'on retrouve ici, et Éraste, ce questeur de Corinthe qui était venu le seconder à Éphèse. Pour lui, il resta encore quelque temps dans cette dernière ville et dans ses environs, qui furent la première contrée de quelque étendue où le christianisme ait remplacé complettement jusqu'aux dernières traces du paganisme.

En 59 Paul ayant appris toutes les divisions et les désordres qui agitaient l'église de Corinthe adressa à cette église une première épître, qu'il lui fit tenir par la main de Sosthènes son compagnon d'œuvre, qui était venu lui rapporter toutes ces choses; et en même temps il se prive encore de la compagnie de Tite, pour envoyer également ce jeune ouvrier au secours de cette église agitée.

Il y avait bientôt trois ans que Paul séjournait à Éphèse; mais le succès de l'évangile finit par y produire ce fameux tumulte qui força Paul à quitter la ville. Un orfèvre qui faisait de petits temples de Diane, voyant diminuer ses ressources, donna l'impulsion à cette espèce d'insurrection. Alors Paul se retire, et se dirige d'abord sur la Macédoine, en passant par Troas, d'où rempli de sollicitude pour cette église d'Éphèse qu'il venait de laisser sous la conduite de Timothée, il écrit à ce dernier la première des épîtres qui portent son nom (59). Puis, de nouveau assailli de soucis et

d'abattement au sujet de l'église de Corinthe, il ne peut même attendre le retour de Tite, et il se rend en Macédoine, où Tite vient enfin lui donner un rapport tranquillisant. Ce fut là l'occasion de la seconde lettre que l'apôtre adressa aux Corinthiens (vers le commencement de 60). Elle contient entre autres en peu de mots et très-incidemment le tableau vraiment prodigieux de tous les travaux et de toutes les peines que Paul avait déjà endurées pour l'évangile (ch. 11).

Peu après, cet apôtre arrive de sa personne à Corinthe. Les Actes ne nous rapportent rien de ce séjour-là; mais il est probable que c'est de cette ville que Paul écrivit son épître aux Romains (en 60). Néron venait de monter sur le trône; les commencemens de son règne donnaient les plus belles espérances; il était très-naturel de penser qu'une église fondée dans la capitale du monde civilisé d'alors, exercerait une influence immense sur l'œuvre de l'évangélisation; et cela d'autant plus que le nombre des fidèles qui y existaient dès-lors paraît avoir été déjà assez grand. Voilà quelques raisons qui peuvent nous expliquer l'étendue de cette épître et le poids particulier que l'apôtre semble y avoir mis. — Il faut avouer, en passant, que si cette église avait déjà eu son pape, il eût été presque inconvenant d'instruire si longuement un troupeau conduit par le remplaçant de Christ sur terre et par celui qu'on a voulu appeler le prince des apôtres!......

Paul retourne à Jérusalem (60) pour y apporter encore une fois l'offrande de la charité fraternelle

des églises du dehors; et il se fait accompagner à cet effet de quelques-uns des députés de ces églises (Act. 20, 4). C'est ici que nous retrouvons Luc. A Troas on remarque une assemblée réunie le premier jour de la semaine, c'est-à-dire le dimanche. A Milet Paul fait venir les anciens de l'église d'Éphèse et leur tient le discours touchant rapporté dans le 20e chapitre des Actes. Il y exprime des pressentimens que viennent confirmer plus loin deux prophéties positives; mais il n'en persévère pas moins à se diriger sur Jérusalem, où il arrive enfin après une mission de plus de trois ans, couronnée de brillans succès.

§ 5.

Paul saisi à Jérusalem, deux ans prisonnier à Césarée, emmené à Rome. Son premier emprisonnement dans cette ville, et sa libération (60-65).

Depuis la dernière visite de Paul à Jérusalem, les choses avaient pris dans cette ville une tournure qui faisait pressentir jusqu'à un certain point la grande calamité qui s'avançait sur elle. Plus d'apôtres : ils semblent à cette époque avoir tous quitté la Judée pour aller annoncer l'évangile dans d'autres contrées. Les Juifs étaient, quant à Paul, dans les dispositions d'une exaspération toujours croissante; et les frères même de cette église, toujours obsédés par leurs anciens préjugés, étaient ou gênés avec lui, ou faibles à prendre sa défense.

La position politique de Jérusalem n'était pas moins décourageante. Félix était devenu gouverneur romain du pays; un Agrippa, fils de cet Hérode

Agrippa qui avait fait décapiter l'apôtre Jaques, était roi de la Pérée, de l'Iturée et de la Trachonite; et Drusille, sœur de ce même Agrippa, avait épousé Félix. Le peuple se montrait toujours plus disposé à se révolter contre les Romains. Une bande d'assassins, ouvertement organisée, commettait à cette même époque des meurtres en plein jour : les poignards frappaient même dans le temple : de faux messies s'élevaient en promettant au peuple son affranchissement; et des troupes armées parcouraient le pays en provoquant les Juifs à la révolte, en pillant les maisons des riches, et remplissant la Judée de désordres (*Josephe, Hist. des Juifs*, l. 1, ch. 13, § 6). A la tête des prêtres, était un nommé Ananias, ennemi acharné du christianisme. C'est dans cet état de choses que Paul fit son entrée à Jérusalem : on voit que les indices étaient au-dessous de tempête.

Il y trouva Jaques, le conducteur de l'église, et les anciens, ses aides, à qui il remit la collecte qu'il apportait d'Asie et de Grèce pour les frères de la Judée, en racontant tout ce que le Seigneur avait fait par lui parmi les païens. On le reçut avec joie et avec reconnaissance; mais cependant on fut obligé de lui rappeler la grande différence de vues qui, malgré tout ce qui s'était déjà passé, continuait encore de régner entre lui et, on peut dire, l'église de Jérusalem tout entière, sur le point des rapports du christianisme avec le judaïsme. « Frère, lui dirent-ils, tu vois combien il y a de milliers de Juifs qui ont cru, et ils sont tous zélés pour la loi, etc. » (Act. 21, 20 et suiv.).

Sans doute Paul ne prêchait en général la liberté chrétienne qu'aux fidèles d'entre les Gentils; mais malgré cette distinction c'est pourtant un fait qu'il existait à cette époque, dans l'église chrétienne, une diversité réelle dans les vues; et qu'on y trouvait, même entre les conducteurs, cette lutte qui accompagne toujours une époque de transition, les uns voulant arriver au but plus vite que les autres. C'est en vain que Paul essaya de prouver qu'il ne craignait point de pratiquer encore les cérémonies de la loi; au bout de quelques jours la fureur du peuple éclate : des hommes qui avaient vu Paul dans les rues avec un chrétien d'entre les païens, disent qu'ils l'ont vu avec lui dans le temple : un tumulte immense s'élève : le magistrat romain s'empare de Paul, encore plus pour le sauver que pour le juger : l'apôtre demande un moment de silence et la permission de parler : il raconte sa vie et sa conversion; mais quand il en vient à dire que le Seigneur l'envoie aussi annoncer la vie éternelle aux païens, la fureur des Juifs se déchaîne de nouveau : Paul est mis en prison : les magistrats commencent à le prendre pour un chef de brigands.

Le lendemain il paraît devant le sanhédrin; un mot de lui manifeste la sourde division qui régnait entre les Pharisiens et les Sadducéens; mais la fureur du parti qui domine parmi ces érudits n'est point inférieure à celle de la populace; et le tribun Lysias fait encore une fois emmener Paul pour l'arracher à ses juges furieux. Le Seigneur apparaît à Paul dans la nuit; il annonce à cet apô-

tre que comme il avait rendu témoignage à l'évangile à Jérusalem il devait aussi le faire à Rome (23, 11); et tous les événemens concourent à ce but. En effet, le magistrat romain apprend qu'il y a un complot contre la vie de Paul, et il l'envoie sous un convoi de 400 hommes de pied et de 70 cavaliers, au gouverneur Félix à Césarée. Cinq jours après, ses accusateurs l'y suivent avec l'ex-grand prêtre Ananias à leur tête et accompagnés d'un homme de loi romain, pour donner à leur mauvaise cause tous les avantages de la forme. Félix, homme dépravé, comme le montre ce qui nous en est resté dans l'histoire profane, n'ose heurter le peuple par une absolution, n'ose condamner un citoyen romain (car Paul l'était) quand sa cause est juste à l'évidence : il prend le parti des hommes faux et sans conscience : il traîne en longueur.

Cependant les arrêts de Paul sont adoucis; ses frères peuvent le visiter, et la prison de cet apôtre est évidemment une direction admirable de la Providence. Car si Paul n'y eût été forcé il n'eût jamais séjourné deux ans entiers, comme cela eut lieu, au milieu de ses frères de Judée; et cependant ce n'est qu'une circonstance de ce genre, jointe aux maux qu'il endurait pour l'église de Dieu, qui pouvait achever de lui gagner les cœurs des chrétiens judaïsans et établir son influence parmi eux.

Au bout de deux ans (62) Festus succède à Félix. La cause de Paul est portée devant lui; et comme Paul croit voir de la mauvaise intention ou au

moins du danger dans la proposition que Festus lui fait d'aller juger son procès à Jérusalem au milieu de ses ennemis, plutôt qu'à Césarée où il se trouvait tout porté, Paul en appelle à César.

Sur le point de l'envoyer à Rome, Festus veut encore satisfaire la curiosité du roi Agrippa qui désire, avec Bérénice son épouse, voir et entendre Paul. Sans les convertir l'apôtre les intéresse; Festus fait partir cet apôtre avec un préavis honorable, et Agrippa apprend à respecter les chrétiens, auxquels il accordera plus tard un asile dans ses états, lors de la ruine de Jérusalem qui n'est plus éloignée.

On sait par le livre des Actes le détail du voyage de Paul. Il arrive en 63 dans cette fameuse Rome qui comptait dans sa plus grande prospérité jusqu'à 300,000 citoyens en état de porter les armes, 37 portes, 46,600 hôtels détachés, 1,780 palais, dont celui seul de Néron, y compris ses dépendances, avait une étendue de 3 milles romains. Un luxe immense régnait partout. Sénèque, qui vivait à cette époque, et qui nous a laissé de si beaux discours sur le mépris des richesses, possédait, selon Tacite (*Annal.*, l. 13, ch. 42), une fortune de 150 tonnes d'argent.

Paul est remis au préfet du prétoire, c'est-à-dire au commandant de la garde de Néron; c'était le célèbre et vertueux Burrhus, qui avait été, avec Sénèque, le précepteur de l'empereur, et qui eut pour Paul de grands égards. Des historiens ordinaires, même chrétiens, peuvent chercher à démêler dans des détails de ce genre des directions

de la Providence ou du moins remarquer des faits semblables; mais on peut observer avec surprise que la sainte Écriture n'en dit rien du tout; Néron, monstre de cruauté, ou Burrhus, modèle de vertu stoïque, ne présentent pas pour les progrès de l'évangile une différence qui vaille la peine d'en parler : on verra plus loin le sage et pieux Antonin, aussi ennemi de l'église et persécuteur plus prononcé que ne l'a été Néron lui-même. Sous ce dernier Paul passa à Rome les deux années peut-être les plus douces de sa vie; deux années plus tranquilles qu'il ne l'eût fait probablement dans la plus grande partie des états chrétiens de nos jours. Voyez ce qui se fait en Hollande, en Autriche, en Argovie, en Thurgovie, ce qui se faisait, il y a peu, dans bien d'autres pays encore.

Dès son arrivée Paul s'occupa des Juifs; mais ceux-ci ne tardèrent pas à s'opposer à sa prédication. Alors il se tourna vers les païens; et, sauf la surveillance continuelle d'un soldat attaché avec lui par une même chaîne, il fut du reste libre de ses actions. Selon l'Écriture, « il demeura deux ans entiers dans une maison qu'il avait louée pour lui, et où il recevait tous ceux qui le venaient voir, prêchant le règne de Dieu, et enseignant les choses qui regardent le Seigneur Jésus-Christ, avec toute liberté de parler, et sans aucun empêchement. » (Act. 28, 30, 31.)

C'est ici que nous perdons le guide précieux que nous avons suivi jusqu'à ce moment dans notre histoire, le récit des Actes. Nous n'aurons plus

désormais, pour l'époque apostolique, ou que des indices tirés des épîtres, ou que la tradition obscure, incomplète, souvent fausse et jamais assurée des écrivains des premiers siècles. Nous allons en tirer, pour ce qui concerne Paul, ce qui nous semble être le plus avéré.

Paul travailla à Rome avec d'autant plus de succès que le christianisme n'apparaissait encore aux yeux du gouvernement que comme une des formes du judaïsme; et que ce gouvernement, libéral par indifférence et par mépris, laissait faire son chemin en paix à cette œuvre encore peu apparente. Cependant l'évangile commença bientôt à gagner la cour (Philip. 4, 22), et Paul se vit sous peu entouré d'un nombre considérable d'amis et de collaborateurs, soit de Rome, soit de l'étranger. Au nombre de ces derniers était Timothée dont l'apôtre dit qu'il n'y avait personne avec qui il eût une conformité de sentimens aussi entière. Il paraîtrait même d'après l'épître aux Hébreux (13, 23), si toutefois cette épître est de Paul, que Timothée avait été prisonnier, pour un temps, dans cette même ville en même temps que Paul.

Luc et Aristarque lui restèrent fidèlement attachés; ce dernier comme son compagnon de captivité (Col. 4, 10 et 14). C'est avec plaisir aussi qu'on retrouve ici, comme nous l'avons annoncé, ce Jean surnommé Marc, que Paul n'avait pas voulu prendre avec lui lors de son second voyage; l'apôtre le nomme de nouveau parmi ses amis, dignes de la confiance des chrétiens (Col. 4, 10. Philém. 1, 24). On observe que parmi beaucoup d'autres

collaborateurs que Paul indique dans les diverses épîtres qu'il écrit de Rome, il fait aussi mention de certaines gens (probablement des chrétiens judaïsans) qui prêchaient le christianisme dans des vues impures, dans un esprit de parti, ou même dans le but d'amener, de manière ou d'autre, sur Paul un surcroît d'entraves et de peines; mais Paul s'en réjouit également, parce que le résultat en est toujours la propagation de la connaissance de Christ.

C'est pendant cette captivité (64 et 65) que l'apôtre écrit ses épîtres aux Éphésiens, aux Colossiens, aux Philippiens, et les quelques lignes à Philémon. Nous venons de dire qu'il est douteux que l'épître aux Hébreux soit de lui; si cependant elle est de lui, c'est encore dans ce temps qu'il l'aurait écrite.

On a dit aussi que l'évangile avait pénétré à la cour; et il est très-probable qu'il faut mettre au nombre des disciples de ce temps cette Pomponia Græcina dont parle Tacite (*Annal.*, l. 13, ch. 32), femme du général Aulus Plantius qui venait d'affermir la domination des Romains en Angleterre. Elle fut accusée d'avoir participé à une superstition étrangère; le jugement du cas fut remis au mari lui-même, qui, ne voyant en sa femme qu'une conduite honorable, la déclara innocente. Tout semble indiquer une conversion au christianisme.

Il est probable encore que les relations de Sénèque avec Burrhus auront procuré au philosophe païen l'occasion de faire jusqu'à un certain point la connaissance de Paul; mais quel usage en aura-

t-il fait? Le péager s'en retourna dans sa maison justifié, mais non le pharisien!

Nous entrons maintenant dans l'obscurité du reste de l'histoire soit de Paul soit des autres apôtres. Quelques auteurs pensent que Paul ne fut point relâché au bout de ses deux ans de captivité, qu'il ne vint pas par conséquent une seconde fois à Rome, mais qu'il ne sortit de prison que pour marcher au supplice. D'autres, et le plus grand nombre, s'appuyant avec beaucoup d'apparence sur les derniers mots du livre des Actes qui eussent sûrement mentionné l'exécution de Paul si elle avait eu lieu à la suite des deux ans indiqués, pensent que cet apôtre fut délivré au bout de ce terme; et c'est à ce système que nous nous arrêterons aussi sans prétendre le garantir, et sans entrer dans le détail des raisons qu'on allègue pour et contre les deux suppositions.

Nous pensons donc qu'au commencement de 65, Paul fut momentanément relâché, et qu'il put encore pour un peu de temps annoncer en liberté l'évangile hors de Rome.

On a dit qu'il y a des doutes sur la question de l'auteur de l'épître aux Hébreux. Mais soit que l'épître ait été rédigée par Paul lui-même, ou qu'elle n'ait été écrite que sous son influence et sous sa direction, c'est vers cette époque que parut ce précieux écrit, celui qui établit le plus fortement et le plus positivement la substitution de la nouvelle alliance à l'ancienne. La thèse est traitée en face et dans ce genre admirable qui distingue si sensiblement les écrits rédigés sous l'inspiration

directe de l'Esprit d'avec tous les autres ouvrages de l'homme. On est donc généralement d'accord à penser que si l'épître n'est pas de Paul lui-même, elle fut très-probablement écrite sous sa direction, et dans tous les cas sous l'influence du même Esprit qui a dicté le reste de la parole de Dieu.

§ 6.

Dernière mission de Paul. Persécution sous Néron. Sa mort.

Si Paul a été en Espagne, comme il en avait témoigné le désir (Rom. 15, 24), c'est dans ce moment qu'il faut placer ce voyage; mais ici tout est obscur.

Ce sera peut-être encore dans ce temps que Paul aura visité pour la dernière fois ses frères de la Palestine, ces Hébreux auxquels étaient parvenus depuis peu les solennels avertissemens de l'épître qui leur est adressée. Le sol tremblait déjà sous leurs pas : Jérusalem approchait de sa ruine; quelle haute convenance n'y avait-il donc pas dans l'exhortation qui leur avait été faite « de rechercher le royaume qui ne peut être ébranlé ! »

Peut-être l'apôtre aura-t-il de là visité les églises de l'Asie mineure, et cette île de Crète aux cent villes, si mal famée, même parmi les païens (Tite 1, 12-16). On pense qu'il exécuta en effet ce voyage où il fut accompagné de Tite, d'Apollos et de Zénas. En quittant cette île il y laissa Tite, auquel il adressa les excellentes instructions que renferme la lettre que nous avons à son adresse. Il lui écrit qu'il pense passer l'hiver à Nicopolis (Tite 3, 12) : il paraît que c'est la Nicopolis d'Épire

en Grèce, au midi de l'Illyrie; car Paul avait annoncé l'évangile dans cette dernière contrée, de même qu'en Dalmatie (Rom. 15, 19); et il est probable que c'est de là que l'évangile se répandit dans le deuxième et troisième siècle, pour arriver au Danube, et pénétrer le long des rives de ce grand fleuve jusqu'au cœur de l'Europe. La suite de notre histoire justifiera cette supposition.

Cependant une persécution, la première qui soit provenue du monde païen, éclate à Rome contre les chrétiens; car Néron trompa de bonne heure toutes les espérances qu'on avait d'abord conçues de lui. S'il est vrai, comme nous l'avons admis, que Paul ait échappé en cette occasion, il aura quitté Rome tout juste dans le moment qui précéda cette sanglante mesure du gouvernement romain. Néron se débarrasse d'abord de Burrhus, dont la vertu l'incommode; il empoisonne son beau-frère Britannicus, chéri de tout le peuple; il fait tuer à coups de bâtons sa propre mère, assassiner sa femme, l'impératrice, qu'il remplace par une courtisane; plus tard il tue cette dernière d'un coup de pied, parce qu'elle lui reprochait la passion qu'il avait de jouer publiquement la comédie. Enfin, pour avoir le plaisir de rebâtir Rome sur un plan plus régulier, d'autres disent pour le seul plaisir de voir un immense incendie, il met le feu à cette grande cité : des hommes apostés par ses ordres arrêtent même les secours : Néron monte sur le haut de l'un de ses palais du voisinage, et se met à chanter, avec les compagnons de ses débauches, la ruine de Troie. Tacite

parle de ce dernier bruit avec défiance : Suétone et Dion l'affirment positivement (*Gibbon*, t. 3, ch. 16, p. 179). Dans tous les cas on doit regarder ce désastre comme un terrible jugement de Dieu sur cette ville si profondément corrompue. Au bout de sept jours d'horreurs, sur quatorze quartiers que renfermait la ville, dix sont consumés presque en entier avec tous leurs palais, leurs temples, et avec les édifices des particuliers; un peuple désespéré couvre les campagnes, sans abri et sans nourriture. Néron, effrayé de l'indignation publique, envoie par toute l'Italie et bien au-delà, lever des contributions énormes, et piller les provinces et leurs temples pour couvrir la détresse qu'il venait de créer. Mais ne pouvant encore apaiser le peuple, il cherche par un mensonge atroce, à détourner la fureur publique sur d'autres que lui; il choisit pour victimes les chrétiens; il réussit pour un temps : on met les chrétiens à la torture. Probablement quelques-uns, poussés par les tourmens, se laissèrent forcer à quelques déclarations dont on put étayer la calomnie infernale dont ils étaient l'objet, et pour le moment la fureur du peuple se porte sur cette secte, qui devient l'objet de l'abomination générale. Néron donne des fêtes dans lesquelles il prend pour flambeaux des chrétiens cousus vivans dans une enveloppe de poils et d'étoupes recouverte de poix, et plantés en terre comme des poteaux. D'autres sont renfermés dans des peaux de bêtes sauvages, et exposés à des chiens; d'autres cloués en croix dans les jardins de l'empereur.

C'est une chose digne de remarque que le grand

Tacite, d'ailleurs si sage et si libéral, ait pu lui-même partager sur ce point la crédulité et la haine populaire. « Pour détourner de dessus lui, » dit cet auteur (*Annal.*, l. 15, ch. 44), « l'horreur du » peuple, Néron chercha d'autres gens sur qui il » pût la faire passer; ce furent des hommes qui s'é- » taient déjà rendus odieux auparavant par leurs » vices, et que la populace appelait *christiens*. L'au- » teur de cette secte était un certain *Christos* qui » avait été condamné à mort sous le règne de Tibère. » Cette misérable superstition s'est étendue dans » la capitale, où vient toujours se jeter tout ce » qu'il y a de plus criminel; quelques-uns d'abord » furent saisis, avouèrent appartenir à cette mépri- » sable secte, et indiquèrent une immensité de » complices qui moururent dans les tourmens, *non* » *pas tant comme auteurs de l'incendie* que comme » ennemis du genre humain...... Quelque coupa- » bles que fussent en général ces malheureux, on » ne laissa pourtant pas d'avoir pitié d'eux, parce » qu'on ne doutait pas qu'ils ne fussent victimes des » cruelles joies d'un seul encore plus que des inté- » rêts de l'état. »

Il est surprenant, au premier coup-d'œil, qu'un historien comme Tacite puisse porter un jugement aussi vague et aussi faux, sur des fondemens aussi peu solides; mais c'est l'ordinaire dans cet ordre de choses : Tacite n'aura fait qu'exprimer une opinion généralement répandue, qui s'explique à son tour par le sort qu'a toujours eu l'évangile en ce monde. Cette sainte révélation s'est toujours adressée en premier lieu aux masses, c'est-à-dire aux classes

inférieures du peuple; et cela seul lui attire le mépris des grands : elle s'adresse aux péagers et aux gens de mauvaise vie; et quoique ce soit pour les arracher au péché, les pécheurs polis aiment mieux voir ce que les chrétiens ont été avant leur conversion, que ce qu'ils sont devenus depuis. D'ailleurs combien n'était-il pas facile qu'au milieu de la multitude des chrétiens que cette ville renfermait sûrement dès-lors, et qui sortaient de la fange du paganisme, il s'en trouvât quelques-uns qui déshonorassent la foi par leur conduite? Or il suffit aux malveillans de quelques cas de ce genre pour généraliser aussitôt l'accusation. Puis les chrétiens devaient d'autant plus aisément être pris pour des impies, qu'on ne les voyait plus dans les temples, et que leurs assemblées nocturnes se confondaient avec d'autres où il se commettait effectivement des infamies abominables. On doit encore ajouter que la sainteté même de la vie des chrétiens devait les exposer, plus encore que les restes de leur dépravation, à la haine d'une génération plongée dans tous les vices. Enfin il n'y a pas de doute que les Juifs eux-mêmes, très-nombreux et influens dans Rome, n'aient contribué à décrier les chrétiens; l'impératrice Poppæa était dévouée à leur cause, et Aliturus, favori de l'empereur, était lui-même un Juif.

Quoiqu'on n'ait rien de précis à ce sujet, il est probable que la persécution se fit plus ou moins sentir hors de Rome dans beaucoup d'autres portions de l'empire; car, si on crut réellement que les chrétiens étaient les auteurs de l'incendie de cette

grande capitale, l'indignation devenait naturelle et devait être profonde. Mais le Seigneur eût pitié de son église; et une conjuration dangereuse ourdie contre les jours de Néron vint enfin détourner l'attention de dessus les chrétiens.

Mais il est temps de revenir à l'apôtre Paul. Nous l'avons laissé à Nicopolis en Épire: la nouvelle des épreuves de ses frères de Rome dut lui inspirer le désir d'aller leur porter des consolations. Il passe par Corinthe (2 Tim. 4, 20), il revoit Troas et Milet; puis il laisse dans cette dernière ville Trophime malade, et rentre à Rome. C'est d'ici qu'il écrit sa seconde lettre à Timothée (67), la dernière que nous ayons de lui : il y conjure ce jeune disciple de venir le rejoindre et d'amener Marc avec lui. (2 Tim. 4, 11, 21.) Nous retrouvons ici au nombre des ennemis de Paul cet Alexandre, l'orfèvre, ou le forgeron (2 Tim. 4, 14), qui déjà à Éphèse avait suscité un tumulte contre Paul. (Act. 19, 33.) Les meilleurs amis de l'apôtre paraissent l'avoir abandonné (2 Tim. 4, 16) : Luc était presque le seul qui fût près de lui, car Paul lui-même avait envoyé quelques-uns de ses frères en différentes directions auprès de diverses églises; Démas aussi s'était retiré. Cependant l'apôtre mentionne encore quelques frères, de la part desquels il salue son disciple; Eubule, Pudens, Linus, Claudia.

Cette seconde épître à Timothée est rédigée en vue de la mort : « Jai combattu le bon combat, » dit l'apôtre, « j'ai achevé ma course, il ne me reste » qu'à recevoir la couronne de justice. » (4; 7, 8.) Chrysostome *(Oratio adversus vitæ monasticæ vitu-*

peratores) raconte d'après la tradition, que la cause prochaine de la mort de Paul fut la conversion d'une des femmes qui jusqu'alors s'étaient abandonnées à l'empereur. Cet apôtre qui avait servi son maître pendant trente ans, voit avancer sa dernière heure avec joie et s'y prépare de même, comme le montrent les derniers mots sortis de sa plume : « Le Seigneur me délivrera de toute mauvaise œuvre, et me sauvera dans son royaume céleste : à lui soit gloire aux siècles des siècles. Amen ! » (2 Tim. 4, 18.) Il fut décapité le 29 juillet, probablement en l'an 67.

Si on n'avait pas, comme nous allons le montrer, de si puissantes raisons de se défier de tout ce que la tradition nous rapporte sur saint Pierre, il faudrait admettre que ce dernier apôtre arriva à Rome après la rédaction de la seconde épître à Timothée, que les deux apôtres furent prisonniers pendant quelques semaines, ou quelques jours, dans une prison du Capitole, et que Pierre fut crucifié le même jour où Paul, comme citoyen romain, subit le supplice moins cruel et moins déshonorant de la décapitation. Mais tout cela est plus qu'incertain.

Un coup-d'œil général jeté en arrière sur la carrière de Paul, nous rappellera bien naturellement ces paroles du même apôtre adressées aux Romains (15-19) : « que Dieu lui avait donné de tout remplir de l'évangile de Christ depuis Jérusalem » jusqu'en Illyrie. » Car en effet nous voyons les travaux de cet apôtre s'étendre non-seulement jusqu'en Illyrie, mais jusqu'à Rome, et nous présenter une carrière d'autant plus remarquable que ces

travaux si vastes ont en même temps laissé après eux des résultats immenses et prolongés; ce fut saint Paul qui fonda ou seul ou comme ouvrier principal, presque toutes les grandes stations missionnaires dont sortit immédiatement et pendant plusieurs des siècles suivans, l'impulsion donnée à l'œuvre des missions. C'est à ses travaux principalement qu'on doit l'établissement de l'église d'Antioche, qui a donné naissance aux églises syriennes, arméniennes, jacobites et autres; d'Éphèse, le centre des missions de l'Asie mineure, où Jean passa sa vieillesse; de Corinthe, d'où l'évangile rayonna le long des rives de la mer Noire, et pénétra jusqu'en Allemagne; enfin de Rome, qui était alors ce qu'est Londres de nos jours, le point le plus central du monde connu, d'où l'évangile se répandit en Espagne, dans les Gaules, dans les îles britanniques, et, par le moyen des soldats romains dont plusieurs embrassèrent l'évangile, jusqu'en Germanie en suivant le Rhin et le Danube. Paul mérite donc au plus haut degré d'être appelé un instrument d'élite (Act. 9, 15), et présentera à jamais un exemple éclatant de la puissance de la grâce de Dieu sur le cœur d'un pécheur et sur toute la vie d'un homme.

§ 7.

Traditions concernant l'apôtre Pierre. — Évangile de Matthieu, de Marc et de Luc, avec quelques notes sur la vie de ces trois évangélistes. — Jaques et Jude, avec leurs deux épîtres.

Nous avons laissé (§ 3) l'apôtre Pierre à Antioche, au commencement de l'année 57. Si nous dési-

rons savoir la suite de ce qui concerne les travaux de cet instrument choisi du Seigneur, nous nous trouvons, comme pour tous les autres apôtres, sauf Paul et Jean, réduits à une incertitude presque absolue, ou même induits par la tradition dans des faussetés palpables. Chose singulière, en même temps qu'admirable, lorsqu'on a passé la première surprise et le premier désappointement! On ignore presque totalement quelle a été la vie et la mort de ces douze hommes, choisis de Dieu pour remplir la vocation la plus solennelle et la plus honorable qui ait jamais été confiée à des mortels! Dieu ne veut point donner sa gloire à un autre. Sa sainte révélation, cet évangile qui sauve les hommes, ne vient point de Paul, ne vient point de Pierre, ne vient point des douze, il vient de Dieu! Les instrumens se perdent dans l'œuvre immense à laquelle ils sont employés; l'éclat des étoiles est anéanti devant celui du soleil; et ce qui importe au monde, ce n'est pas la courte carrière qu'ont fournie les messagers du salut, mais le salut même dont ils étaient les messagers. C'est là sûrement la raison pour laquelle Dieu a couvert de ténèbres si profondes l'histoire de tous ces hommes qu'on aurait voulu mettre et qu'en effet on a si souvent mis à la place du Seigneur. Il est même facile de généraliser cette observation, et de remarquer combien elle est également applicable, par exemple, à cette humble Marie dont on a voulu faire, sous le règne d'une absurde superstition, la reine du ciel, la mère de Dieu, l'arche du salut, le refuge des pécheurs! On sait que l'histoire ne nous

apprend absolument rien sur sa vie, au-delà de ce qu'en racontent les évangiles; non plus que de Joseph, qui a dû aussi venir figurer dans les registres de ces innombrables intercesseurs dont on encombre l'accès auprès de Dieu, sous prétexte ou dans l'idée de le faciliter. On vient de voir que c'est même le cas de celui des apôtres dont nous connaissons le plus les travaux, de saint Paul. Il s'éclipse tout d'un coup : les dernières années de sa vie, même la question de savoir s'il est sorti de prison pour y rentrer plus tard, s'il a été en Espagne, ou même en Angleterre, et une foule d'autres de ce genre sont ensevelies dans une obscurité impénétrable. Et c'est le cas, et beaucoup plus sensiblement encore de tous les autres apôtres. On ne sait absolument quelle a été leur destinée. Dès que le récit des Actes nous abandonne, nous nous trouvons comme dans une mine où la lampe s'éteint, dans un souterrain dont rien au monde ne peut nous tirer : on va en juger par un exemple de plus, par ce qui concerne plus particulièrement saint Pierre, dont nous allons maintenant examiner l'histoire de plus près.

La tradition à son sujet porte :

qu'il a été à Rome;

que c'est lui qui a fondé l'église de cette ville;

qu'il y a été évêque;

qu'il y a été évêque pendant 25 ans;

et qu'il y a souffert le martyre dans la même année que Paul (c'est-à-dire en 66 ou 67). — C'est Eusèbe qui nous affirme tout cela.

On conçoit que les évêques de Rome avaient

besoin de quelque histoire de ce genre pour appuyer leurs prétentions, qui apparaissent maintenant toujours plus puériles, à la succession de saint Pierre. Sans entrer à cet égard dans des détails que ne comporterait pas le plan de cet ouvrage, voici en quelques mots les impossibilités que l'histoire oppose à cette tradition.

Si saint Pierre est mort en 67, et qu'il ait été 25 ans évêque à Rome, il sera arrivé dans cette ville en l'an 42. Or l'Écriture, qui ne nous en parle plus que trois fois depuis l'an 39, nous le montre en 44 *à Jérusalem* emprisonné par Hérode, en 51 *à Jérusalem* dans le concile des apôtres, puis en 52 *à Antioche* où Paul se rencontre avec lui. Les partisans de la tradition disent que Pierre sera revenu de Rome en chacune de ces occasions : voyons ce qui en est. En 58, Paul écrit sa célèbre épître aux Romains. Impossible, si la tradition est vraie, qu'on ne trouve dans cette épître aucune mention de saint Pierre, ou du moins aucune allusion à la présence et aux travaux passés ou actuels du chef de cette église, que disons-nous? du chef de l'église universelle! Et cette observation acquiert une force centuple quand on voit l'apôtre Paul faire à divers membres de cette église une longue suite de salutations nominales. — Eh bien! Pas un mot, pas une pensée qui se rapporte à un personnage de ce genre! Pas un mot de souvenir de Pierre, pas une allusion à son prétendu épiscopat parmi les Romains! Bien au contraire : Paul parle de se rendre au milieu d'eux comme missionnaire! (Rom. 1; 11, 13, 14, 15.) Je suis prêt, dit-il, d'*an-*

noncer aussi l'évangile à vous qui êtes à Rome. Est-ce ainsi qu'on parle à un troupeau qui a son pasteur? Et pour pasteur le chef suprême de l'église! — Ainsi par ces seules considérations déjà il serait extrêmement probable qu'en 58 Pierre n'avait encore jamais paru à Rome. Allons plus loin. En 61 Paul arrive lui-même dans cette ville, et il y séjourne *deux ans entiers*. Impossible encore une fois, si Pierre y est, ou si seulement il y a été, qu'on en ouvre la bouche, ou qu'il n'en paraisse aucune trace dans l'histoire de ces deux ans. Eh bien! pas un mot de lui encore dans tout le récit que nous donne saint Luc de l'arrivée et des travaux de Paul dans cette ville; et le livre des Actes se ferme sans qu'il y ait fait la moindre allusion. Est-ce ainsi, encore une fois, qu'on eût traité un chef de l'église, s'il en eût existé un, et si ce chef eût été évêque de Rome depuis vingt ans!....

En veut-on davantage encore? Pendant ces deux ans Paul écrit de Rome les quatre épîtres à Philémon, aux Philippiens, aux Éphésiens, et aux Colossiens; et comme il avait fait précédemment, en écrivant à Rome, une foule de salutations à divers membres de cette église, maintenant en écrivant de Rome, il en fait une multitude de la part des membres de cette église: et pas un mot encore de Pierre! Qui ne serait confondu de ce silence, à mesure qu'il se prolonge, nous allions dire qu'il s'entasse!

Faut-il aller jusqu'au bout?—Dans sa dernière captivité, ainsi à quelques mois, ou à quelques semaines, peut-être à quelques jours de son exécu-

tion, Paul écrit de nouveau de Rome une seconde lettre à Timothée : il se plaint de ce que tous l'ont abandonné, sauf Onésiphore; il parle de sa fin prochaine, et il donne plusieurs détails sur sa position, — et toujours un silence complet sur ce saint Pierre, évêque, dit-on, depuis vingt-cinq ans dans cette ville, et qui va y subir, à ce qu'on prétend, le martyre en même temps que saint Paul!

Voilà qui nous paraît établir, en termes de loi, un alibi, comme jamais on n'en a établi un avec plus de certitude. Qu'on achève de développer ces pensées, et on verra qu'il est impossible d'admettre la tradition dont il s'agit : on le voudrait qu'on ne le pourrait pas; il n'y a pas de tradition qui y fasse; et il ne reste à faire qu'une concession toute gratuite à ceux qui voudraient absolument garder quelque chose de cette histoire : il faudra supposer, mais supposer, que Pierre arriva à Rome dans les derniers momens de sa vie et de celle de Paul, après que Paul avait déjà écrit sa seconde à Timothée, la dernière de sa vie. Mais on le voit, tout cela est gratuit; rien ne nous oblige à cette générosité envers un témoin qui, sur une assertion énorme, a été obligé de reculer et de se restreindre pas à pas à mesure qu'on a eu quelques moyens de vérifier ses assertions. Quand de vingt-cinq ans nous l'avons acculé successivement à seize ans, à treize ans, à onze ans, à quelques mois et à quelques jours, où est le poids qui reste encore à son témoignage? ce qui s'y trouve de faux en invalide la totalité. Et puisque c'est Eusèbe, c'est-à-dire, le témoin le plus respectable d'ailleurs, qui s'est

ainsi affaibli sur le point dont il s'agit, qu'avons-nous besoin d'entendre les autres?

Nous croyons donc, avec un grand nombre d'auteurs très-estimés, qu'on doit regarder comme nulle la tradition que Pierre ait jamais paru à Rome. Et si nous nous sommes arrêtés avec quelque détail sur cette question particulière c'est, outre l'intérêt spécial qu'elle présente, parce qu'elle offre un exemple frappant de l'incertitude des traditions relatives aux apôtres; et que nous avons voulu nous justifier d'avance, par un cas frappant, de la brièveté avec laquelle nous traiterons toutes les autres. Plus tard nous aurons la douceur de trouver dans notre histoire plus de certitude, parce qu'il y aura moins de danger que le missionnaire soit mis à la place de Celui qui l'envoie. Mais cependant, comme ce danger ne disparaît jamais tout entier, Dieu a proportionné en général l'obscurité des traditions à la grandeur des ouvriers, et semble avoir décidé, pour chaque cas à peu près, que ces figures qui se meuvent aux origines du christianisme restassent plus ou moins ensevelies dans l'ombre *.

Maintenant qu'on est averti nous allons donner ce qui nous paraît le moins improbable sur l'histoire des douze apôtres, en commençant par saint Pierre lui-même.

* Les personnes désireuses d'examiner plus à fond ce qui concerne la tradition du voyage de Pierre à Rome, peuvent consulter une dissertation très-savante de *Spanheim* sur cette question. Nous nous permettrons de renvoyer aussi à l'écrit intitulé *Deux dissertations sur le prétendu droit des papes à la succession de saint Pierre.* Il a en outre paru, ces dernières années, plusieurs ouvrages allemands, très-intéressans sur ce sujet, qui tous s'accordent à rejeter la tradition dont il s'agit.

Il est probable que cet apôtre passa les quinze premières années de son apostolat, principalement à Jérusalem avec Jean et avec celui des Jaques qui était frère du Seigneur, et qu'il aura sans doute visité de là plus ou moins souvent les églises voisines. On voit par l'histoire des Actes qu'il parut à la grande réunion d'Antioche. Dès ce moment l'église romaine elle-même est forcée de déclarer qu'on n'en connaît plus l'histoire. Nous avons de lui une première épître datée de Babylone; on suppose que c'est Babylone sur l'Euphrate où il devait se trouver quelques restes des dix tribus, auxquelles Pierre aurait annoncé le salut qui est en Christ: mais ces suppositions mêmes sont incertaines. Cette épître fut adressée aux fidèles de la circoncision dispersés dans l'Asie mineure.

Plus tard, et peut-être autour de l'an 67, Pierre écrit, mais on ne sait d'où, sa seconde lettre, où il exprime ouvertement le pressentiment de sa mort prochaine. Voilà à peu près tout ce qu'on sait de lui, si l'on veut rester dans le champ des récits probables.

Nous passons aux rédacteurs des évangiles, ou du moins aux trois premiers d'entre eux, et aux auteurs des épîtres.

Il est clair, d'après la parole même de Dieu, que le témoignage le plus direct qu'avaient à délivrer les apôtres concernant la vie et la mort de Jésus, était celui qu'ils rendaient de bouche : c'est même le seul qui leur ait été commandé. Mais ce témoignage ne pouvait avoir lieu que dans les endroits où ils étaient personnellement présens; il ne pou-

vait non plus avoir lieu que pendant leur vie : un autre témoignage, écrit, et par conséquent permanent, devenait donc nécessaire pour tous les individus, les peuples et les générations qui n'auraient pas eu le bonheur de voir les apôtres : il était nécessaire surtout pour fixer le témoignage que les envoyés de Dieu avaient délivré de vive voix, et pour prévenir les falsifications auxquelles sera toujours sujette la tradition orale : aussi Dieu l'a accordé à son église.

Il est probable que c'est l'évangile de Matthieu qui fut rédigé le premier ; quelques circonstances semblent même indiquer qu'il le fut dès l'an 41, c'est-à-dire huit ans seulement après l'ascension de notre Seigneur.

On croit que Matthieu est le même qui est appelé Lévi en d'autres endroits (Marc 2, 14. Luc 5, 27) : il était hébreu de nation, et péager à l'octroi romain du lac de Tibérias. Eusèbe (*Hist. eccl.*, l. 3, ch. 24.) dit que cet évangéliste, après avoir fait plusieurs voyages, se rendit en Éthiopie, où il posa les bases de l'église chrétienne du pays, de concert avec cet eunuque dont nous parlent les Actes (8,26).

Quant à Marc l'évangéliste, ailleurs appelé Jean, nous l'avons vu précédemment dans la compagnie de l'apôtre Paul. Plus tard il paraît s'être attaché à saint Pierre (1 Pierre 5, 13). C'est dans la maison de sa mère qu'on trouve une fois rassemblés les disciples de Jérusalem (Act. 12, 12). L'apôtre Pierre doit l'avoir envoyé annoncer l'évangile en Égypte, où il aurait fondé, à Alexandrie, une église considérable : mais il est vrai qu'ici les doutes recommencent à paraître, du moins sur l'étendue des

succès : car nous verrons plus loin que Tertullien, Augustin et Cyprien refusent à l'église d'Afrique une origine apostolique. Il paraîtrait que son évangile est le second quant à l'ordre chronologique : on dit qu'il l'a rédigé sous les yeux de Pierre; et quelques indices semblent annoncer que Marc destinait cet ouvrage plus particulièrement au monde romain, de même que Matthieu aurait surtout écrit le sien en vue des Juifs. (Voyez ch. 7, 2-11, ch. 12, 40, ch. 15, 34, etc.) Il est probable que Marc, qui avait été élevé à Jérusalem, puis admis de bonne heure au nombre des septante disciples, et chez la mère duquel, comme on vient de le voir, les croyans se rassemblaient, fut témoin oculaire des choses qu'il raconte.

Quant à l'évangile de Luc, son auteur, sorti du paganisme, s'était attaché à Paul, auprès de qui nous l'avons presque toujours trouvé. Il semble avoir eu en vue particulièrement des lecteurs grecs; aussi son style est-il plus pur que celui de tous les autres écrivains du nouveau testament. On n'est pas sûr du lieu ni du temps où Luc a rédigé son évangile; mais comme il l'a écrit avant l'histoire des Actes, et que celle-ci ne nous mène que vers l'an 65, tandis que d'un autre côté Luc avait évidemment sous les yeux, en rédigeant son évangile, celui de Marc dont il copie mot à mot des passages entiers, et qui doit avoir été rédigé vers l'an 63, il s'ensuit que Luc aura écrit son évangile vers l'an 64, et peut-être sous les yeux de Paul à Rome.

Voilà les trois principaux documens historiques de l'histoire de notre Sauveur. Aucune religion du

monde, ancienne ou moderne, et même aucun des faits les mieux établis de l'histoire profane ne peuvent s'appuyer sur une publicité aussi authentique et aussi constatée que ces premiers documens de notre foi. Ils sont évidemment rédigés dans le temps, sur les lieux, et parmi les peuples où se passaient les événemens; l'étonnante simplicité du récit, qui ne semble pas même admettre l'idée d'un doute sur sa véracité, formerait presque à elle seule une démonstration de la réalité des faits. Avec ces trois évangiles dans le monde, les apôtres peuvent maintenant disparaître les uns après les autres; nous avons dans leurs saints écrits une prédication qui traversera tous les âges, et un témoignage contre lequel les portes de l'enfer ne prévaudront jamais. « Ce que nous avons vu, disent-ils, voilà ce que nous vous annonçons. » (1 Jean 1, 1.)

Nous passons aux auteurs des épîtres, et d'abord à *Jaques* et à *Jude* (ou *Judas*), auteurs des deux épîtres qui portent leurs noms; ce qui nous ramène à Jérusalem que nous avions quittée en 60, au moment où Paul fut fait prisonnier. Les apôtres n'y sont déjà plus: Jaques seul, le frère du Seigneur, conduit cette église. Depuis que Jésus lui eut apparu après sa résurrection (1 Cor. 15, 7) il se tint toujours auprès des apôtres (Act. 1, 14): son caractère personnel, et l'honneur qu'il avait d'être parent de Jésus, le firent mettre au nombre des colonnes de l'église (Galat. 2, 9), quoiqu'il n'ait jamais figuré, comme on l'a déjà dit, au nombre des apôtres du Seigneur, et que dans l'épître que nous avons de lui il ne se désigne que par

l'humble épithète de « serviteur » de Jésus-Christ. On a déjà vu aussi qu'il resta toujours attaché avec toute son église à la loi et aux rites mosaïques; mais qu'il contribua néanmoins, pour ce qui regardait les païens, au décret qui les exemptait de l'asservissement à ces mêmes cérémonies. Il s'attira l'estime de tous les partis, et il servit ainsi puissamment à former et à adoucir la transition qui se faisait du judaïsme au christianisme.

Quant à l'épître qui nous est restée de lui, on s'en explique aisément la tendance et les motifs. Les circonstances du temps étaient menaçantes: un esprit de révolte se répandait de toutes parts: l'église même renfermait une pente prononcée vers toutes sortes d'écarts : et il ne pouvait en être autrement chez des hommes si long-temps habitués à un culte de formes extérieures, ou à une religion toute spéculative. C'est pourquoi Jaques crut nécessaire d'adresser aux fidèles cette circulaire sérieuse sur la vraie nature de la foi chrétienne; et il le fit avec cette puissance et cette droiture qui lui avaient valu, même parmi les Pharisiens, l'honorable surnom de *Juste* et de *Défenseur* (Ophlias). Du reste il ne tarda pas à éprouver que la vertu la plus pure, même celle qui est reconnue du monde, est loin de nous préserver de sa haine. Aussi long-temps que Festus avait gouverné la Judée, ce magistrat avait protégé les chrétiens contre la fureur des Juifs; mais à l'époque où éclata (en 65) la guerre de Judée, Festus étant mort, les ennemis de Jaques parvinrent à faire assassiner cet homme juste avant que Festus fût remplacé. La jalou-

sie ne put supporter plus long-temps ce docteur, à qui l'historien Josephe lui-même rend le témoignage le plus honorable (*Antiq. juiv.*, l. 20, ch. 9). Un certain Annas (ou Hannas), fils du souverain sacrificateur du même nom et revêtu de la même charge, fait mander Jaques devant le sanhédrin, et le plaçant sur une des plates-formes du temple, il le fait interroger sur la nature du Christ. Jaques, qui dans les circonstances ordinaires évitait scrupuleusement de se glorifier de la nature divine de celui dont il était le frère selon la chair, lui rend hautement témoignage dans cette occasion solennelle : « Que me demandez-vous du Fils de l'homme? Il est assis dans les cieux à la droite de la Toute-Puissance, et il reviendra sur les nuées du ciel. » Alors Anne ordonne qu'on le précipite de dessus la plate-forme, et ce fidèle témoin expire en s'écriant comme Jésus : « Père, pardonne-leur, car ils ne savent ce qu'ils font! »

Il existe aussi une épître de *Jude*, dont nous faisons mention à cette place parce que Jude était frère de Jaques, et qu'il n'aura rédigé son épître que très-peu d'années après lui. Ce Jude n'est pas l'apôtre du Seigneur connu sous ce nom, et qui porte aussi les noms de *Thaddée* et de *Lebbée*, mais frère cadet du Jaques dont nous venons de parler, et par conséquent aussi l'un des frères de Jésus (Matth. 13, 55). Il est évident que l'auteur de cette épître avait sous les yeux en l'écrivant, la seconde de Pierre, qu'il aura jugée tellement adaptée aux besoins du moment qu'il en aura transcrit une grande partie. Et en effet les temps avaient besoin

d'avertissemens répétés de ce genre; car ils devenaient de plus en plus orageux, et la corruption se développait d'une manière effrayante. Les chrétiens qui avaient déjà en main l'évangile de Matthieu, y remarquaient sûrement les prédictions sinistres de Jésus sur l'orage qui grondait et qui allait d'abord fondre sur la Judée, pour anéantir sa constitution et son peuple, puis engloutir plus tard, après une longue agonie, l'empire romain et avec lui le paganisme : le moment s'avançait à grands pas où les témoins de l'évangile éternel allaient mourir en foule sur l'échafaud, et arroser de leur sang les racines de l'arbre céleste qu'ils venaient de planter : voilà pourquoi le Seigneur fait retentir dans son église les avertissemens les plus solennels. Les événemens se pressaient avec une telle rapidité que nous interrompons ici la suite de nos courtes notices sur les douze apôtres et sur les écrivains du Nouveau Testament, pour suivre l'ordre des temps et pour en venir aux premières scènes du grand et terrible drame qu'allait présenter la Judée.

§ 8.

Ruine de Jérusalem, et ses suites par rapport à la propagation du christianisme.

Depuis long-temps le peuple juif était mûr pour cette ruine que lui avaient annoncée déjà depuis des siècles les prophètes de l'ancienne alliance, et dernièrement encore Jésus, le Fils de Dieu. Un esprit d'orgueil et de révolution, une hypocrisie pharisaïque, une impiété moqueuse, l'injustice et

l'égoïsme, joints au plus complet aveuglement, avaient enfin amené la catastrophe de ce peuple élu que Dieu supportait depuis des milliers d'années. Une faction politique y faisait de continuels efforts pour secouer le joug des Romains; et en même temps, comme il arrive toujours dans les jours de dépravation et d'aveuglement, au milieu des menaces d'un orage prochain les fêtes et les folles réjouissances se multipliaient : c'est à cette époque que s'achevait justement ce temple magnifique de Jérusalem (*Jos. Antiq.*, l. 20, ch. 9), dont Hérode le Grand avait jeté les fondemens quatre-vingts ans auparavant, et dont on avait dit à notre Sauveur au commencement de son ministère, qu'on y travaillait déjà depuis quarante-six ans (*Jean* 2, 20). Depuis lors on avait continué de l'embellir en y employant autour de dix-huit mille hommes.

Gessius Florus était alors gouverneur romain de la Judée; ce tyran avare mettait sa joie à humilier les Juifs : en 66 le peuple irrité prend les armes, le pays se couvre de massacres et des signes effrayans se montrent sous différentes formes, comme l'attestent à la fois l'historien Josephe, homme religieux et sage, et peu après lui le grave Tacite. Dans le même mois où la guerre éclata, on vit dans les airs au coucher du soleil des chariots de guerre et des armées menaçantes qui entouraient Jérusalem. Une autre fois, comme les prêtres entraient dans le temple, la nuit de pentecôte, ils y entendirent d'abord un bruit immense, puis comme une multitude d'hommes qui criaient : « Sortons d'ici! » Pendant plusieurs années un homme avait par-

couru les rues de la ville en criant d'un ton lamentable : « Malheur à la ville, malheur au temple! » — et quiconque avait lu ou entendu les prédictions de notre Sauveur, pouvait se rappeler que le Sauveur avait effectivement annoncé toutes ces choses. Eusèbe affirme (*Hist. ecclés.*, l. 3, ch. 5) que les chrétiens furent encore instruits de tout ce qui se préparait par un avertissement particulier que Dieu leur envoya. Ils songèrent donc à se retirer. Plusieurs d'entre eux sans doute s'étaient déjà réfugiés dans les contrées environnantes, en Syrie ou en Égypte : d'autres trouvèrent un asile dans les états d'Agrippa, qui avait conservé pour les chrétiens une bienveillance marquée depuis son entrevue avec Paul, et qui remarquait sans doute la différence complète qui existait entre leurs dispositions et celles des Juifs. Il leur offrit donc un refuge à Pella dans la Pérée; c'est là que s'enfuit tout ce qui restait de fidèles dans la malheureuse Jérusalem.

Cependant le proconsul romain, Cestius, avance avec une puissante armée; il bat celle des Juifs, et s'empare de la portion inférieure de Jérusalem; mais il a l'imprudence de croire le feu assoupi, et il se retire. Alors la révolte renaît plus puissante : la Judée s'insurge tout entière; et le célèbre historien Josephe est nommé par les Juifs commandant en chef de toute la Galilée. Néron, qui vivait encore, envoie le plus grand de ses généraux, Vespasien, avec une armée d'élite : la guerre est opiniâtre : la citadelle de Jotapata en Galilée se défend durant plusieurs mois; mais elle doit se rendre, et

Josephe devient prisonnier romain. Cependant les orages qui agitaient Rome elle-même ralentissent l'action de Vespasien; Néron s'enfuit en Grèce et s'ôte la vie lui-même; Galba, Othon et Vitellius se succèdent en peu de temps sur le trône agité; mais les Juifs, en repos du côté des Romains, se font la guerre entre eux. Bientôt après, Vitellius est assassiné, et Vespasien nommé empereur par les troupes (69). Il court à Rome, et remet la continuation de la guerre de Judée à son fils Tite, jeune homme sage et plein d'excellentes qualités, qui commence le siége de Jérusalem (au mois d'août de l'an 70). Même pour une armée aguerrie c'était un siége plein de difficultés : la nature et l'art avaient fait de Jérusalem une forteresse qui semblait inexpugnable : une masse inouïe de guerriers à la fois vaillans et fanatisés étaient prêts à sacrifier jusqu'à la dernière goutte de leur sang pour ce qu'ils appelaient leur liberté et leur religion; et l'attente d'un Sauveur, qu'ils n'avaient su reconnaître en Jésus, leur donnait un courage surhumain. C'était la pâque, moment où se rendait à Jérusalem, de près et de loin, tout ce qui pouvait faire ce voyage; de sorte que, selon Josephe lui-même, (*Guerre de Jud.*, l. 2, ch. 9) « par un décret de la destinée, ce ne fut pas Jérusalem seule mais toute la nation qui fut ici renfermée comme en une prison, pour être enveloppée comme d'un seul coup de filet. » Selon le même historien cette cité renfermait pendant le siége, deux millions et demi d'hommes.

Tite lui-même ne pouvait contempler, depuis les hauteurs voisines, cette ville infortunée et son

temple, la gloire du monde d'alors, sans un profond sentiment de compassion; car le siége allait être terrible. Le temple lui-même tout brillant de beauté, était changé en une citadelle imprenable; la ville, bâtie sur deux autres collines, était entourée de rochers escarpés et d'une triple muraille. Celle du dehors seule ne comptait pas moins de quatre-vingt-dix tours magnifiques, bâties en énormes blocs de marbre blanc, dont chacune ne semblait faire qu'une seule pierre. Le temple, placé sur le haut d'un roc escarpé, était d'une étendue imposante. Les édifices qui l'entouraient en cercle, étaient à deux étages, et portaient sur des colonnes hautes de vingt-cinq coudées, du marbre le plus blanc. Tout ce temple antérieur, ou plutôt ce péristyle, était travaillé en mosaïque : de là un escalier magnifique montait au temple proprement dit, dont les neuf portes comme les poteaux étaient partout couvertes d'or et d'argent. Après ce lieu saint, situé au milieu de la cour, on passait, en montant douze degrés, sous un portail doré d'où on pouvait voir toute la partie antérieure de l'édifice, brillante d'or : là pendait le rideau, formé d'un tapis de Babylone d'un travail admirable, en soie bleue, blanche et pourprée, qui masquait le lieu très-saint, où ne pouvait entrer qu'une fois l'an le seul souverain sacrificateur.

Il n'est pas surprenant que les disciples en contemplant un édifice pareil se fussent écriés : « Maître! vois quelles pierres et quels bâtimens! » Mais Jésus avait dit que de tout cela il ne resterait bientôt pierre sur pierre : et l'accomplissement de cette

parole était venu. L'armée romaine s'était campée de manière qu'aucun habitant ne pouvait s'enfuir; et d'ailleurs ceux qui l'auraient tenté eussent été mis à mort par le furieux parti des Zélotes : car quand les Romains donnaient quelque repos à la ville elle se déchirait elle-même par une guerre civile poussée avec fureur. Bientôt la famine se déclara dans cette malheureuse cité : on s'y battit pour manger de la chair humaine et pour boire le sang de ses concitoyens et de ses proches. En vain Tite fait sommer ces infortunés de se rendre; en vain un grand nombre des habitans, épouvantés des horreurs de tout genre et du carnage qui désolait cette ville, désiraient-ils se réfugier dans les bras des Romains, les furieux Zélotes ne le permettent pas. Ainsi cette immense population reste immobile; les uns ne veulent, les autres ne peuvent ouvrir les portes à l'ennemi. Avant le dernier assaut Tite fait une dernière tentative pour sauver le temple. « Je vous conjure, dit-il, par les dieux de mes ancêtres, par le Grand-Être lui-même qui portait autrefois ses yeux avec amour sur ce lieu, et je proteste, devant vous comme devant mon Seigneur, que ce n'est pas moi qui vous force à profaner le saint édifice! » Mais la dernière heure de la vengeance de Dieu avait sonné pour Jérusalem et pour son temple : les Juifs s'obstinent : la ville est prise d'assaut et livrée aux flammes; le sang inonde les rues; onze fois cent mille hommes ont péri pendant le siége et dans ce dernier assaut; quatre-vingt-dix-sept mille sont emmenés prisonniers, la plupart pour être livrés dans les jeux publics aux bêtes féroces ;

et la nation juive, sa capitale et son temple périssent dans une calamité sans exemple. Il n'y avait que quarante ans que le Fils de Dieu, marchant au supplice, avait annoncé ces choses, et que ce peuple avait dit : « Que son sang retombe sur nous et sur nos enfans! » Tout était accompli : ainsi était tombée cette Sion bien-aimée du Seigneur, la ville du Dieu vivant!

L'impression de cette catastrophe qui retentit par tout l'empire romain, dut être bien profonde chez tous les chrétiens : car quoique Jérusalem se fût montrée l'ennemie du Messie et de son propre bonheur, ils ne pouvaient oublier que c'était pourtant là qu'avait vécu leur Sauveur et leur Maître, et de là qu'était sortie la nouvelle du salut. Mais ils durent sentir en même temps que la ruine de cette ville était un gain immense pour le christianisme : c'était cette ruine seule qui pouvait saper par sa racine cet attachement profond au culte judaïque, destiné à tomber, mais auquel la plupart des hommes pieux de la nation, même convertis au christianisme, restaient encore involontairement attachés; il fallait une mesure violente pour en finir : par là seulement l'église chrétienne acquérait une existence indépendante et distincte. Les derniers quarante ans avaient formé une transition nécessaire de l'ancienne à la nouvelle alliance; mais maintenant l'église chrétienne n'avait plus besoin de vivre sur la tige dont elle était sortie : le tronc est arraché et jeté au feu. Cet événement effrayant était le commentaire le plus parfait, le plus clair et le plus solennel de l'épître aux Hébreux.

§ 9.

Notice sur quelques autres apôtres du Seigneur. Persécution de Domitien. Écrits et mort de saint Jean.

On se rappellera ici ce que nous avons dit précédemment de l'incertitude de la tradition des premiers siècles du christianisme sur tous les points qui ne tiennent pas à l'authenticité de l'Écriture : nous répétons donc qu'on ne peut se fier tout au plus qu'aux traits généraux de ce qui va suivre.

André était frère de Simon Pierre, et, comme lui, natif de Bethsaïde en Galilée, pêcheur de sa profession. C'est lui que l'évangile (Jean I, 35 à 42) nous montre comme le premier de ceux qui se joignirent à Jésus. Après la pentecôte, il doit s'être dirigé vers la Scythie, c'est-à-dire vers les pays qui environnent la mer Noire, puis être venu ensuite à Bysance (Constantinople), où il aurait établi Stachys comme premier évêque de cette église. Il eut partout à combattre la magie, et la foi au démon, et il le fit avec puissance, et par des prodiges qui lui obtinrent des succès marqués. Il paraît qu'après avoir prêché l'évangile dans la Grèce, il souffrit le martyre à Patras en Achaïe.

Philippe, de Bethsaïde, qu'il faut distinguer d'un autre Philippe, évangéliste et diacre de l'église de Jérusalem, doit avoir aussi parcouru la Scythie et la Phrygie supérieure; d'autres disent qu'il vint dans quelques contrées d'Europe et qu'il prêcha surtout dans les Gaules. Un jour qu'on voulait le forcer à sacrifier aux idoles, non-seulement il sauva

sa vie, mais il acquit un ascendant extraordinaire sur toute la population qui l'environnait, en guérissant d'une manière miraculeuse un fils du sacrificateur idolâtre qui venait d'être blessé par un serpent venimeux. Quand il eut donné cette preuve d'un pouvoir surnaturel on lui permit de renverser le temple du dieu, qui était consacré à l'image d'un serpent. Ce qu'il y a de plus certain dans la vie de cet apôtre, c'est qu'il est mort dans un âge très-avancé à Hiérapolis en Phrygie.

L'apôtre *Barthélemi* se dirigea sur les *Indes*, par où Socrate, dans son *Histoire ecclésiastique* (l. 1, ch. 19), semble entendre l'Éthiopie asiatique, c'est-à-dire probablement les côtes occidentales de l'Arabie, où il aurait répandu l'évangile rédigé par saint Matthieu. Eusèbe raconte (*Hist. ecclés.*, l. 5, ch. 10) que Panténus, philosophe et chrétien distingué, qui se rendit dans ces mêmes Indes dans le courant du second siècle, y trouva l'évangile de Matthieu en hébreu. Plus tard cet apôtre doit être retourné dans les contrées occidentales et septentrionales de l'Asie, où il aurait travaillé quelque temps avec Philippe. Il doit être mort en Arménie, à Albanople, du supplice de la croix, en recommandant jusqu'au dernier soupir aux païens qui l'entouraient l'évangile qu'il leur avait prêché.

Thomas, aussi appelé Didyme, c'est-à-dire jumeau, doit s'être rendu à Édesse, ville considérable de Mésopotamie, dont on prétend que le prince Abgar, retenu du vivant de Jésus par une longue et cruelle maladie, s'était adressé à lui par écrit. Ce récit fabuleux ajoute que Jésus lui

répondit qu'après son ascension il lui enverrait un de ses disciples qui le guérirait : que ce disciple fut Thomas, qui lui-même se fit précéder de l'un des septante, appelé Thaddée, lequel guérit Abgar et plusieurs autres malades; ce qui fut le commencement de l'église chrétienne de ces contrées. Ce qu'on peut croire de toute cette histoire c'est que Thomas se rendit effectivement en Éthiopie. De là, ajoute la tradition, il doit être allé chez les Parthes, les Perses et jusque dans l'Inde, sur la côte de Coromandel et dans l'île de Ceylan, où il doit avoir été crucifié. Toute cette histoire se fonde sur la tradition des chrétiens appelés de saint Thomas qui se trouvent encore de nos jours en grand nombre sur la côte de Malabar (Voyez *Maffœi, Hist. rer. indicarum*, l. 2, p. 85-88). Ce qu'il paraît y avoir de certain en tout cela, c'est que ces chrétiens de saint Thomas rattachent avec quelque apparence de vérité leur origine au temps des apôtres; qu'ils ont toujours cultivé avec soin leurs relations ecclésiastiques avec Antioche, d'où ils ont ordinairement tiré leurs évêques, et qu'enfin leur liturgie, aussi bien que leur version des Écritures, sont rédigées dans ce même vieux syriaque dont se servaient les églises syriaques des temps primitifs : de sorte qu'après tout, cette tradition des travaux de saint Thomas dans l'Inde présente plus de probabilités que beaucoup d'autres.

Jaques le mineur, fils d'Alphée, apôtre du Seigneur, a été confondu de tout temps, comme on l'a déjà dit, avec Jaques frère du Seigneur, dont nous avons parlé au long. C'est pourquoi l'histoire

ecclésiastique même des premiers temps lui attribue souvent ce qui paraît n'appartenir qu'à ce dernier. Il doit avoir travaillé surtout en Espagne et être retourné de là en Palestine.

Jude, ou Judas, surnommé Thaddée, ou aussi Lebbée, est appelé encore dans l'Écriture Jude de Jaques, c'est-à-dire frère de Jaques, et se confond souvent avec le Jude dont nous avons une épître. Mais comme pendant toute la vie de notre Sauveur aucun de ses frères ne crut en lui, et qu'on ne peut, par conséquent, compter l'autre Jude parmi les apôtres, il faut distinguer ce Jude-ci du précédent, auteur de l'épître, et non apôtre. Celui-ci doit avoir prêché en Arabie, en Mésopotamie et en Perse, où il finit par souffrir le martyre.

Simon de Cana parcourut la Lybie, la Mauritanie, et en général le nord de l'Afrique, où nous avons aussi vu qu'avait travaillé l'évangéliste Marc.

Matthias, qui fut choisi pour remplacer Judas, était à ce qu'on croit, le même que ce Nathanaël dont parle l'évangile (Jean 1, 45). Quelques-uns disent qu'il prêcha en Macédoine et qu'il y fut décapité : selon d'autres crucifié.

En terminant ce coup-d'œil sur la vie de la plupart des apôtres du Seigneur, et en nous rappelant ce que nous avons dû dire, pour être vrais, sur le tissu de fables et d'erreurs dans lesquelles se noient les histoires de ces premiers temps, dès que nous sortons de la parole de vérité, ce n'est pas sans admiration que nous comparerons les récits d'un Abdias, d'un Nicéphore, et de tant d'autres auteurs de ce genre, avec la manière puissante, convain-

cante, aussi pleine de dignité que de simplicité dont les saints écrits, rédigés presque à la même époque, exposent les événemens ou les doctrines; et nous n'exagèrerons pas en disant que la multitude des écrits apocryphes de ces temps figurent, à côté de l'évangile, comme une foule d'étoiles errantes et remplies de taches à côté du pur éclat du soleil.

Cette observation est d'autant plus frappante que rien ne nous autorise à penser que les défauts des historiens dont nous parlons proviennent de quelques défauts semblables dans les apôtres dont ils ont voulu nous rapporter la vie. Au contraire. Quoique nous manquions de nouvelles positives sur ces douze envoyés et sur leurs associés dans le ministère, nous devons être sûrs qu'on peut juger des inconnus par ceux qui nous sont mieux connus, comme par exemple Paul et Jean, et plus tard une foule d'autres missionnaires qui, tous, présentent jusqu'au dernier moment de leur existence, et quelques-uns jusque dans leur blanche vieillesse, un amour soutenu pour leur Sauveur et une foi parfaitement unanime dans tout ce qui se rapporte aux grands traits de la doctrine évangélique. Mais, comme on l'a dit, Dieu a voulu concentrer toute l'attention de son église sur l'auteur et le consommateur de la foi, et a laissé dans l'ombre ceux qui n'ont été que ses serviteurs.

Nous terminons cette suite de notices par quelques mots sur l'apôtre Jean, à qui nous avons réservé un article un peu plus détaillé, soit parce que les traditions qui le concernent sont un peu plus

authentiques que celles qui se rapportent aux autres apôtres, soit parce qu'il est le dernier des douze que le Seigneur avait élevés en sa compagnie.

Jean, fils de Zébédée, était frère de ce Jaques qui souffrit de bonne heure le martyre. Il avait joui avec son frère et avec l'apôtre Pierre, d'une confiance particulière de son Sauveur. La charité, dont le monde même lui fait honneur, était chez lui si réelle et par conséquent si peu semblable à celle du monde, qu'elle s'alliait avec une sévérité qui l'avait fait surnommer par notre Sauveur, de même que son frère, « enfant du tonnerre » (Marc 3, 17). Du reste il est certain qu'il paraît, dans tout ce que nous savons de lui, plein de tendresse pour son Dieu et pour les hommes : on le voit au pied de la croix de Jésus, tandis que les autres apôtres s'étaient enfuis; et c'est à lui que Jésus remet le soin de sa mère. Après l'ascension du Christ il resta à Jérusalem avec Pierre et l'autre Jaques, conducteur de l'église de Jérusalem (p. 21) : mais il est probable que déjà avant la mort de ce dernier il alla vivre au milieu des églises de l'Asie mineure, et fixer sa résidence à Éphèse. Il devint doublement nécessaire dans cette grande ville quand Paul, et après lui Timothée, quittèrent ce champ de travail si important, qui se trouvait placé comme un point central entre l'Asie et l'Europe. L'Apocalypse, qui ne fut écrite par cet apôtre que dans ses dernières années, nous montre à quel point les contrées de l'Asie mineure avaient besoin de la direction d'un apôtre, et même d'un apôtre distingué.

Tandis que Jean parcourait ces contrées, l'église

chrétienne vit éclater (en 95) une nouvelle persécution, qui menaça non-seulement les jours de ce dernier des apôtres mais l'existence même des églises d'Asie. Le christianisme s'était partout étendu en paix sous les empereurs Vespasien et Tite (69-81), de même que dans les premières années de Domitien. Depuis la ruine de Jérusalem, Rome en particulier était devenue, comme capitale de l'empire, un centre d'où partait de la part du gouvernement civil la plus forte action, soit en bien soit en mal, aussi bien pour ce qui concernait l'église que pour tout le reste. Après le martyre de Paul dans cette ville, Linus et Clément paraissent avoir été les principaux conducteurs des églises chrétiennes qui s'y trouvaient répandues; et sous leur conduite le christianisme y prospérait en silence, favorisé même par le mépris que lui accordaient les sages de ce monde, les Tacite, les Sénèque, les Pline. Mais tout-à-coup les choses changent : l'empereur condamne à la mort ou à l'exil deux membres de sa propre famille pour cause d'athéisme, ce qui n'indique dans le langage d'alors qu'une réjection des superstitions en vogue et très-probablement la conversion au christianisme. Selon Tertullien (*de Prœscript. adversus hæret.*, ch. 36) Domitien aurait, à la même époque, fait ordonner à Jean de se rendre à Rome : là il l'aurait fait jeter dans une cuve d'huile bouillante, dont le disciple n'aurait éprouvé aucun mal. Dans tous les cas l'apôtre fut envoyé comme prisonnier dans l'île de Patmos, non loin d'Éphèse, où il rédigea l'Apocalypse (96).

Une circonstance bien minutieuse contribua peut-

être à abréger et à faire cesser cette persécution. Depuis long-temps il avait été question d'un roi de la famille de David qui devait apparaître en ces temps : ces bruits avaient déjà occupé Vespasien. Domitien ordonna qu'on lui présentât tout ce qui restait de cette maison : ce furent deux neveux de Juda, frère de Jésus. Ils répondirent aux questions de l'empereur qu'en effet ils étaient descendans de David, mais qu'ils gagnaient leur vie du travail de leurs mains, et ils lui montrèrent leurs mains calleuses. Ils ajoutèrent que le royaume dont on lui avait parlé n'était pas de ce monde, mais un royaume céleste qui ne se manifesterait qu'à la fin des temps; l'empereur les renvoya avec mépris, et la persécution cessa.

Nous avons dit que c'était dans son séjour à Patmos que Jean avait eu la grande révélation, connue sous le nom d'Apocalypse. Le côté le plus clair et, pour long-temps du moins, le plus précieux de cette prophétie était sûrement l'annonce d'un retour du Seigneur, qui pour les yeux de la foi a toujours dû être prochain. La suite des temps seule et l'accomplissement final des prophéties de ce saint livre dissiperont l'obscurité qui repose encore sur la plus grande partie de son contenu, et amèneront les temps heureux qu'il promet aux croyans.

Après Domitien ce fut Nerva qui monta sur le trône (de 96 à 98) : Jean fut relâché à l'âge de quatre-vingt-quinze ou quatre-vingt-seize ans, et les chrétiens jouirent d'une protection et presque d'une prospérité qui dépassa tout ce qu'ils avaient encore éprouvé (*Lactance, de Mortibus persecut.*, ch. 3). Jean

retourna s'établir à Éphèse, où il finit par rédiger son évangile, dans lequel on voit qu'il s'applique à compléter les récits des trois autres évangélistes, en rapportant du Sauveur, non plus tant les faits de sa vie humaine, que les traits et les discours qui indiquent en lui sa divinité (*Eusèbe, Hist. eccl.*, l. 6, ch. 14).

Nous avons aussi de cet apôtre une épître, qu'il rédigea dans les dernières années de sa vie; de même que deux autres petites lettres adressées à deux particuliers. Celle à Gaïus indique clairement l'existence de plusieurs missionnaires dont l'histoire n'a conservé aucune autre trace: « Bien-aimé, lui écrit cet apôtre, tu agis fidèlement en tout ce que tu fais envers les frères et envers les étrangers, qui, en la présence de l'église, ont rendu témoignage de ta charité; et tu feras bien de les accompagner dignement, comme il est séant selon Dieu: car ils sont partis pour son nom, ne prenant rien des Gentils. Nous devons recevoir ceux qui leur ressemblent, afin que nous aidions à la vérité. » (3 Jean 5 à 8). L'histoire des siècles suivans continuera de nous montrer le règne de Dieu propagé par des moyens tout semblables, c'est-à-dire par des missions sans éclat, fruit du zèle d'obscurs individus.

Quant à la vie privée de Jean, l'histoire en raconte encore plusieurs traits, dont la plupart sont connus. Chacun sait l'histoire de ce jeune homme que l'apôtre avait confié aux soins d'un évêque, mais qui, après avoir paru pendant quelques années marcher selon Dieu, s'était laissé entraîner de nouveau dans le désordre et avait fini par en-

trer dans une bande de brigands. Jean apprenant ce malheur, court dans les montagnes où résidait cette bande, retrouve le jeune homme, brise son ame par l'expression d'une charité irrésistible, et le ramène au milieu de l'église de Dieu. On sait aussi qu'à l'extrémité de sa carrière, trop faible pour en dire davantage, il se bornait dans les assemblées publiques à dire aux assistans : « Chers enfans, aimez-vous les uns les autres ! » Hélas ! c'est le vœu universel. Jean mourut d'une mort douce et paisible, âgé d'environ cent ans. — Plus d'apôtres !

Nous voilà donc arrivés à ce moment solennel de l'histoire ecclésiastique où meurt le dernier des témoins directement établis du Seigneur. L'église dut remarquer ce départ avec une profonde émotion ; mais elle était parvenue à une consistance qui lui permettait de supporter une perte aussi grande. Le Saint-Esprit, le Défenseur (car c'est là le vrai sens du mot qu'on a rendu dans la plupart des versions par Consolateur) *, le Saint-Esprit reste avec l'église pour remplacer les apôtres, pour remplacer Jésus lui-même. Et afin que nous puissions discerner la voix de cet Esprit-Saint de celle de l'ennemi transformé en ange de lumière, l'église possède les saints *écrits* qui fixent à jamais la base et la nature de tout enseignement qui se présentera comme venant du ciel (Gal. 1, 8, 9).

* Jean 14, 16 et 26 ; 15, 26. C'est le même mot que celui employé 1 Jean 2, 1, et que toutes les versions s'accordent à rendre par *avocat*.

§ 10.

Coup-d'œil sur la vie intérieure de l'église missionnaire du temps des apôtres.

Ce n'est pas sans admirer profondément la puissance et l'amour de Dieu que nous jetons maintenant un regard en arrière. Depuis soixante ou soixante-dix ans l'église de Christ, d'abord imperceptible comme un grain de sénevé, s'est accrue au point de compter déjà ses membres par centaines de mille; car quoique la ville où ce mouvement a pris son origine, Jérusalem, soit maintenant en cendres, l'impulsion qui en est sortie s'étend de toutes parts. En *Palestine,* nous trouvons des groupes de chrétiens plus ou moins nombreux à Joppe, à Lydde, à Césarée, à Pella; par toute la Galilée et la Samarie. En *Syrie,* nous avons vu Antioche et Damas. Tyr et Sidon, les îles de Chypre et de Crète présentent pareillement des églises nombreuses. Dans l'*Asie mineure,* des provinces entières sont couvertes d'un réseau d'églises chrétiennes. La Licaonie, la Galatie, la Pamphylie, la Cappadoce, le Pont et la Bithynie nous sont déjà connues depuis long-temps. L'*Asie proconsulaire* surtout, y compris l'Ionie et la Phrygie, avec leurs grandes villes d'Éphèse, de Smyrne, de Pergame, de Thiatyre, de Sardes, de Philadelphie, de Colosses, etc., devient la station principale du christianisme, et dans peu on y verra la chute définitive des superstitions païennes. Cinq ou six ans seulement après la mort de Jean, Pline, gouver-

neur romain de ces contrées, écrit « que les temples et les autels des dieux sont partout désertés, que les oracles deviennent muets, et qu'il n'y a presque plus d'habitans qui apportent leurs offrandes aux prêtres. »

En *Macédoine* et dans toute la *Grèce*, à Athènes, à Corinthe, à Philippes, à Bérée, à Thessalonique; et dans tous les environs de ces villes jusqu'en Épire et en Dalmatie, en *Illyrie* et même aux rives du Danube, des milliers d'idolâtres ont reçu l'évangile et travaillent à le propager. En *Italie*, Rome avait entendu dès les premières années ce même message de paix; et déjà du temps des apôtres, le livre des Actes nous montre de petits endroits de cette contrée, comme Pouzole, qui renferment des amis de l'évangile. L'*Espagne* a toujours prétendu avoir reçu l'évangile des apôtres eux-mêmes; et il n'y a aucun doute qu'en *Afrique* la capitale au moins des provinces septentrionales, Alexandrie, n'ait entendu la voix des premiers disciples du Seigneur, et même présenté de bonne heure une pépinière de missionnaires. Une multitude d'autres contrées encore, sur lesquelles nous n'avons pas de données précises, mais qui se trouvaient ou enclavées entre celles qu'on a nommées ou en relation avec elles, avaient certainement ouvert aussi de nombreux canaux à la propagation du christianisme; et les détails qui suivront plus loin nous montrerons que déjà dès cette époque la connaissance de l'évangile s'était étendue du Nil au Gange, de l'Euphrate et du Tigre aux rives du Danube, au Tibre, au Tage, et en général

dans toutes les contrées qui entouraient la Méditerranée.

Du reste il est évident qu'on ne peut aucunement se faire une idée tant soit peu précise de l'ensemble moral que présentait l'église chrétienne de cette époque, et qu'il faut se borner à des traits généraux. L'esprit de Dieu, et un amour commun en faisaient l'unique lien; il n'existait encore aucune espèce de centralisation pour ce vaste ensemble; les communications matérielles, dès qu'elles devenaient lointaines, étaient d'une grande difficulté.

En attendant, l'extension que prenait l'église, bien loin de lui donner jusqu'à ce moment une plus grande force selon l'homme, tendait au contraire naturellement à augmenter la lutte qu'elle avait à soutenir, et à irriter à proportion le parti encore dominant de ses adversaires. Mais le spectacle qu'elle présentait au monde commençait déjà à devenir frappant: un nouveau peuple de Dieu apparaissait dans des contrées, des villes, et des villages, où depuis un temps immémorial il n'avait régné que le paganisme avec tous ses vices: et ce n'étaient pas quelques individus seulement, mais des sociétés entières, qui introduisaient dans le monde cette étrange nouveauté de l'amour de Dieu, de l'amour du prochain et d'une sainte vie. Sans doute ce tableau avait ses taches; mais après tout, une œuvre extraordinaire, une œuvre de Dieu avait commencé et se développait avec puissance.

Celui qui voulait observer les caractères particuliers de cette œuvre, devait trouver qu'elle se présentait sous tous les rapports comme une

œuvre toute différente de celles qui proviennent des hommes. Au milieu de ses succès le christianisme s'avançait en silence et sans bruit : dans l'origine une vierge inconnue enfante un fils obscur, qui choisit ses disciples parmi les pauvres du monde; cette œuvre se propage encore long-temps par ces voies humbles et paisibles ; et ce trait est d'autant plus frappant qu'il contraste avec tout le reste : car ce travail silencieux se fait à une époque où commence pour le monde civilisé un désordre immense : un tyran y succède à l'autre ; les révolutions s'y suivent sans interruption et quelquefois s'accumulent dans un même moment, et contribuent encore à distraire l'attention des hommes de l'étrange nouveauté qui s'établit parmi eux. D'un autre côté l'évangile s'adresse directement aux besoins du peuple, parce que c'est le peuple qui fait le genre humain ; et il présente les vérités les plus profondes sous la forme la plus simple et la plus pratique : la force de la vérité, aussi bien des faits que des doctrines que proclament les apôtres, est seule en état de donner au christianisme la victoire sur le monde, mais cette victoire, le christianisme la remporte.

Si l'on recherche quels sont les secours indépendans de l'action directe du Saint-Esprit que les apôtres ont laissés au monde après leur départ, on verra d'abord que l'Église elle-même, c'est-à-dire l'ensemble des croyans, formait un corps missionnaire d'une force irrésistible, un véritable corps d'élite au milieu du monde; car elle eut de bonne heure plusieurs docteurs et anciens remarquables

par leurs qualités et formés par les apôtres eux-mêmes : Barnabas, Silas, Apollos, Timothée, Tite, Linus (2 Tim. 4, 21), Clément (Philip. 4, 3). Il paraît que les deux derniers ont été pasteurs dans l'église de Rome ; et nous avons de Clément deux lettres remarquables, adressées à l'église de Corinthe. Cette même époque nous a aussi transmis l'écrit d'un Hermas que l'on croit être le même que celui dont Paul parle dans son épître aux Romains (16, 14). Cet écrit intitulé « le Pasteur », contient sans doute quelques traits qui se ressentent encore du paganisme dont sortait son auteur, et qui placent son ouvrage hors de la ligne de ceux qui ne sont dus qu'à l'Esprit de Dieu : mais il renferme de grandes beautés et plusieurs choses vraiment édifiantes. A cette époque vivaient encore deux autres docteurs bien connus, Polycarpe, que l'apôtre Jean avait établi sur l'église de Smyrne, et Ignace, qui remplaça Pierre à Antioche de Syrie. Tous deux ont été martyrs et nous ont laissé quelques lettres adressées à certaines églises de l'époque. Enfin on a encore une lettre de ce Barnabas que nous avons nommé plus haut : ce sont là les cinq auteurs qu'on appelle les pères apostoliques.

Mais ne perdons pas de vue, en parlant des secours extérieurs que les apôtres laissèrent au monde après eux, leurs précieux écrits, que l'on commença dès ce moment à rassembler avec soin pour les lire dans les réunions chrétiennes : c'est là le grand monument matériel auquel leur œuvre se rattacha à jamais : à mesure qu'ils disparurent

du monde visible on dut se coller d'autant plus vivement, comme il était juste, à chaque ligne, à chaque mot qu'ils avaient laissé après eux ; les églises se communiquèrent ces écrits d'une partie du monde à l'autre; et ainsi se forma la précieuse et sainte collection du Nouveau Testament qui devint avec l'Ancien, le grand type sur lequel se forma désormais l'enseignement de l'église chrétienne.

Enfin n'oublions pas non plus qu'au nombre des puissances qui poussaient en avant l'œuvre de l'évangile, nous devons compter le don des miracles et des signes dont Jésus avait annoncé que la foi serait accompagnée chez les croyans (Marc 16, 15-18), don qu'il n'a limité à aucun temps, et dont l'existence effective est parfaitement constatée pour les premiers siècles en particulier, et bien au-delà de l'époque de Constantin, où plusieurs ont imaginé, sans fondement aucun, d'en fixer la cessation. Ces dons extraordinaires étaient peut-être plus particulièrement nécessaires dans les premiers temps, pour combattre avec efficace les pouvoirs magiques que cette époque présentait avec une sorte de redoublement (Voyez pour la réalité de ces pouvoirs, même dans les ennemis de Dieu, Exode 7, 11, 12; 8, 7. Matth. 7, 22-23. Act. 19, 14, etc. etc.). Mais il ne nous appartient point de décider par nous-mêmes que jamais ils aient dû être inutiles ou superflus. La seule chose qu'on puisse accorder sur ce sujet c'est que les apôtres et les premiers chrétiens ne faisaient pas de ces dons un aliment de la curiosité; et que, sans les mépriser aucunement, ils

se souvenaient pourtant que le plus précieux de tous est incontestablement l'amour, le véritable amour de Dieu et du prochain.

Voilà donc les principaux moyens dont l'église d'alors avait besoin pour son œuvre si difficile qu'elle posséda aussi en riche mesure. Et il faut convenir que les temps apostoliques avaient un besoin tout particulier de secours puissans. Car si nous comparons, par exemple, ces temps reculés avec l'époque actuelle on sentira aisément que, sous presque tous les rapports, l'œuvre de l'évangile a maintenant des facilités auxquelles les temps de l'église primitive n'avaient rien de comparable. Les progrès des connaissances géographiques, ceux de la civilisation, dans presque toutes ses branches, nous permettent de communiquer actuellement avec la Chine, le Groenland, le cap de Bonne-Espérance, ou les îles de l'Océan pacifique, d'une manière infiniment plus aisée qu'on ne faisait alors d'une extrémité à l'autre du seul empire romain. Paul, sans boussole, sur la Méditerranée est obligé de se diriger d'après le cours des étoiles, et quand celles-ci lui manquent chaque écueil peut briser son bâtiment. Pour écrire une lettre de Rome en Grèce, il avait des moyens bien moins assurés et bien plus coûteux que ceux que nous possédons pour en envoyer une parmi les cannibales de la Nouvelle-Zélande. Mais l'évangile ne connaît point d'impossibilités; et après soixante et dix années d'existence il avait déjà poussé des branches et des racines qui devaient indiquer à tout observateur éclairé qu'il y avait ici plus que Socrate,

plus que Platon, plus que Salomon, et que l'œuvre qui venait de paraître était faite pour subsister au-delà même de la durée du monde présent. Voilà les pensées avec lesquelles nous quittons cette première époque des missions chrétiennes. Douze pêcheurs ou péagers l'ont commencée : un peu plus tard, vers l'an 50 de notre ère, c'est-à-dire quinze ou seize ans après la mort de Jésus-Christ, un petit bâtiment a quitté l'Asie pour se rendre en Europe : et voilà une multitude de contrées d'Asie, d'Afrique et d'Europe qui renferment déjà le puissant levain de la conversion du monde. Les événemens mêmes de ce monde ont tout préparé : la politique romaine a étendu au loin sa domination, et a fait en particulier chez les peuples du centre de l'Europe des ouvertures où l'évangile va suivre pas à pas les légions du peuple vainqueur. Plus loin nous reprendrons en détail cette histoire de la propagation de l'évangile chez tant de peuples divers ; mais nous devons d'abord fournir un cadre à ces détails, et nous allons consacrer tout un livre à traiter de cette œuvre considérée dans son ensemble et dans ses traits les plus généraux, jusqu'à la fin du quatrième siècle, c'est-à-dire jusqu'à la dissolution de l'empire romain.

LIVRE DEUXIÈME.

HISTOIRE GÉNÉRALE

DE LA PROPAGATION DU CHRISTIANISME DANS L'EMPIRE ROMAIN DEPUIS LA MORT DE SAINT JEAN JUSQU'À LA CHÛTE DU PAGANISME ROMAIN ET A L'INVASION DES BARBARES.

(100—400.)

CHAPITRE II.

SECOND SIÈCLE. (100—200.)

A la suite du règne paisible mais trop court de Nerva (96-98), ce fut Trajan, Espagnol de naissance, qui monta sur le trône (98-117). Il avait été simple soldat; il fut chéri du peuple; et il conduisit les Romains de victoire en victoire, de Hongrie en Assyrie et jusqu'au Gange. Il laissa d'abord l'église en pleine paix; et, ce qui était peut-être encore plus précieux pour elle, il ne lui donna non plus aucune protection officielle. Mais bientôt

cependant on vit éclater un orage sur le point même où les chrétiens étaient le plus puissans, dans l'Asie proconsulaire. Les villes nombreuses de cette contrée, et la campagne même étaient remplies d'églises qui commençaient à s'unir par une sorte de constitution : c'est alors que Pline, gouverneur, écrivit à Trajan, vers l'an 106, cette fameuse lettre connue de tout le monde, mais que nous rappelons cependant par un court extrait à cause de son importance historique. « La chose, » dit ce magistrat romain en parlant du christianisme, « la chose mérite une attention particulière, à » cause du grand nombre de ceux qui y sont im» pliqués..... La contagion s'est étendue des villes » et des villages au fond des campagnes. J'espère » cependant y remédier,..... car les temples que j'ai » trouvés presque entièrement abandonnés recom» mencent à être visités; et les saintes cérémonies, » interrompues depuis long-temps, sont observées » de nouveau; de sorte que les animaux qui ont » servi aux sacrifices et qui trouvaient à peine un » acheteur, recommencent à se vendre, etc. » (*Plin.*, *Epist.*, l. 10, ép. 97).

Trajan approuva la conduite que, dans la suite de la lettre, Pline lui disait avoir tenue, et qui consistait, d'un côté, à ne pas rechercher directement les chrétiens, mais de l'autre à les punir quand ils étaient accusés en cette qualité. Cette manière d'agir suffit aux ennemis du christianisme, on le conçoit, pour soulever une persécution générale et prolongée. Dès ce moment les chrétiens commencèrent à tomber sous la hache des adversaires;

on s'attacha surtout aux conducteurs des églises. Plusieurs chrétiens, qui trente-huit ans auparavant s'étaient réfugiés à Pella, étaient revenus dès-lors s'établir sur les ruines de Jérusalem, où ils avaient fondé une église dont l'évêque était alors le vénérable Siméon fils de Cléopas, proche parent de Jésus, vieillard de 120 ans. Il est probable que c'étaient surtout des chrétiens encore judaïsans qui s'étaient réunis sur ce point toujours sacré pour leur cœur; peut-être dans quelque espérance confuse que le Seigneur viendrait bientôt relever les murailles de sa chère Sion. La persécution les atteint : les Juifs irrités accusent le vieux Siméon auprès du gouverneur comme un de ces chrétiens que le magistrat doit punir; et il est crucifié (*Eus.*, *Hist. ecclés.*, l. 3, ch. 32).

Mais c'est surtout l'église florissante d'Antioche qui excite l'attention des ennemis. Elle a encore à sa tête le pieux Ignace, disciple de Jean. On profite pour l'accuser, du passage de Trajan par cette ville à son retour des Indes (109). Ce prince, sans doute offensé de ce que les chrétiens ne voulaient pas se prosterner devant son image, cite Ignace devant lui; puis il le condamne à être emmené à Rome pour y être livré aux bêtes. L'évêque le remercie de ce qu'il le fait charger de chaînes honorables, comme l'avait été saint Pierre, son maître et son prédécesseur (*Eus.*, *Hist. ecclés.*, l. 3, ch. 22 et 36): c'est dans son voyage pour Rome et pendant sa captivité qu'il écrivit à différentes églises d'Asie les sept lettres que nous avons encore de lui.

A cette époque l'histoire ecclésiastique nous indique un grand nombre de défenseurs pieux et zélés de la doctrine chrétienne, qui, distribuant leurs biens aux pauvres, quittaient leur patrie et allaient annoncer le salut aux peuples païens (*Eus.*, *Hist. eccl.*, l. 3, ch. 37). Quand ils avaient formé le noyau d'une église, il arrivait quelque colonie fidèle, peut-être mise en fuite par la persécution, qui s'établissait dans les lieux souvent sauvages qui venaient de recevoir l'évangile; et le missionnaire allait plus avant chercher de nouvelles conquêtes. C'est probablement de cette manière et dans ce temps que se posèrent les premiers fondemens des églises chrétiennes que nous trouverons plus tard au loin dans l'Orient, puis en Occident, dans les Gaules, dans les îles Britanniques et sur les rives du Danube et du Rhin, églises nombreuses qui toutes prétendront avoir reçu l'évangile de la bouche d'hommes apostoliques, c'est-à-dire des disciples immédiats des apôtres. On n'a aucune raison suffisante de jeter un doute universel sur la légitimité de prétentions pareilles, malgré l'obscurité qui plane en général sur les détails de ces anciennes histoires.

Nous devons ajouter que tous les récits relatifs à cette époque annoncent que les dons miraculeux accompagnaient partout, avec plus ou moins d'abondance, la prédication de l'évangile.

A Trajan succéda Adrien (117 — 138). Son règne fut une des époques les plus tranquilles de l'histoire romaine. Aussi Gibbon dit-il, dans son *Histoire de la décadence de l'empire romain*, que l'in-

tervalle de quatre-vingts ans qui s'écoula depuis le commencement du règne de Trajan jusqu'à la mort de Marc-Aurèle fut, de toute l'histoire romaine, l'époque la plus heureuse pour le genre humain ; et d'autres historiens s'accordent avec lui dans cette observation. Il faut pourtant s'entendre sur ce qu'on appelle bonheur. Si une civilisation voluptueuse, sans religion et sans vertu, constitue réellement le bonheur d'un peuple ; si le bien-être momentané qui se place souvent chez les hommes entre une crise terrible et une mort prochaine peut s'appeler la santé ; ou si la bonace effrayante qui précède quelquefois une tempête peut s'appeler le calme, alors l'historien incrédule peut avoir dit vrai : mais nous ne demandons pas qu'on s'en rapporte à nos raisonnemens ; les faits ont parlé plus haut que ni les chrétiens ni les incrédules. Il est évident que l'empire romain était rongé alors comme par un cancer, et que la philosophie folâtre de cette époque était elle-même le précurseur de sa ruine. Adrien, pour sa part, fut adonné comme presque tous les empereurs de cette époque, aux turpitudes les plus infâmes. Nous laisserons parler Gibbon lui-même : « Adrien adopta Elius Vérus, jeune seigneur livré aux plaisirs, et dont la grande beauté était une recommandation puissante auprès de lui, déjà amant d'Antinoüs. La déification de ce dernier, *les temples* qu'Adrien lui bâtit, *déshonorent aux yeux de la postérité la mémoire de cet empereur.* » (ch. 3.) Quant à ses rapports avec les chrétiens, Adrien ne fut ni leur ami ni leur ennemi : il avait trop peu l'amour de la vérité pour s'être informé de ce qu'ils

étaient, pendant les dix ans qu'il mit à parcourir à pied ses états des trois parties du monde; et quoique, sous son règne, des multitudes de chrétiens aient été condamnés à la mort, on voit parfaitement par une lettre qu'il écrivit en 129, que leur religion lui était entièrement inconnue (*Vopisc. in Saturnino*). Il est vrai qu'il s'occupa beaucoup, pendant ses courses aventureuses, des autres religions de son empire, et qu'il fit bâtir plusieurs temples magnifiques sans y placer aucune statue des faux dieux; ce qui avait fait croire aux chrétiens qu'il inclinait vers l'évangile. Mais c'était un pur rationalisme, avec sa tolérance : ses différens gouverneurs ne laissaient pas pour tout cela, sur les accusations des traîtres ou de la populace, de mettre les chrétiens à mort. Et quoique le généreux consul du Pont, Sérénus Granianus, ait porté l'empereur à publier un édit qui défendait de condamner les chrétiens sans accusation positive, et qui punissait même les accusateurs calomnieux, cet acte ne fut pourtant qu'un palliatif, et les chrétiens continuèrent à n'être pas sûrs de leur vie un seul instant. C'est même ce danger continuel de la mort qui fut sûrement l'une des causes d'un mépris déplacé de la vie et d'une recherche désordonnée du martyre qu'on voit apparaître à cette époque dans l'église chrétienne. Des multitudes de fidèles, probablement imbus d'idées superstitieuses sur le mérite d'une mort pareille, allaient se dénoncer eux-mêmes aux autorités, au point de se faire dire par un consul d'Asie : « Si vous êtes si curieux de mourir, vous avez des cordes pour vous pendre et des

trous pour vous jeter dedans» (*Tertul. ad Scapulam*, cap. 5).

Au milieu de tout cela on voyait se réveiller un vieil ennemi. Déjà depuis quelques années des Juifs en grand nombre s'étaient réunis autour d'un faux Messie, Barcocheba (fils de l'étoile) : ils avaient recommencé la guerre avec les Romains, et ils massacraient tous ceux des chrétiens qui ne voulaient pas maudire Jésus. Les deux partis en souffrirent : les chrétiens furent de nouveau obligés de quitter la Palestine; et quant à Jérusalem, qui recommençait à se relever de ses ruines, Adrien la fit raser derechef; et il fit bâtir dans son voisinage une ville qu'il appela Aelia Capitolina, et dont l'accès même fut défendu rigoureusement à tous les Juifs.

C'est aussi à cette époque qu'on voit surgir le premier adversaire des chrétiens d'entre les auteurs païens, Celse, homme d'esprit et de talent, qui dans un écrit intitulé « *Traité de la vérité* » s'attacha à représenter le christianisme comme une déception, en traitant son sujet à peu près sur le même ton que l'a fait Voltaire en nos jours. Mais cet écrit devint dans les mains de la Providence l'occasion d'une suite d'excellentes apologies du christianisme, dont la plupart nous sont restées comme de précieux monumens de l'histoire de cette époque.

A Adrien succéda son fils adoptif, Antonin-le-Pieux (138 — 161), qui régna au-delà de vingt ans avec humanité, et s'acquit le surnom de père de la patrie. Les chrétiens eurent part aux douceurs de son règne, quoique la haine du peuple et surtout

des prêtres, réussît toujours de temps en temps à faire quelques victimes. Certains malheurs publics, des famines partielles, des tremblemens de terre, des inondations dont l'empire romain fut visité à cette époque, devinrent pour les prêtres païens autant d'occasions d'accuser les chrétiens, qu'on représentait comme des athées, et de leur imputer ces calamités. Ce fut sans doute cet acharnement des ennemis du christianisme qui fut l'occasion d'un décret remarquable de l'empereur que nous rapporte Eusèbe (*Hist. eccl.*, l. 4 ch. 13) : « Je sais bien, dit l'empereur, que les dieux eux-mêmes ont soin que de pareilles gens ne restent point ignorés : mais c'est à eux bien plus qu'à vous qu'il appartient de punir ceux qui refusent de les honorer. Quant aux tremblemens de terre, je crois bon de vous donner un avis sérieux, à vous qui perdez courage dans ces cas et qui voudriez avoir une destinée meilleure que les chrétiens. Ceux-ci ont une beaucoup plus grande confiance en Dieu que vous, qui négligez entièrement dans des momens pareils le service des dieux immortels :.... Nous ordonnons donc, à l'exemple de feu notre père, que si à l'avenir quelqu'un accuse un de ses compatriotes pour cela seul qu'il est chrétien, l'accusé soit absous, même si le fait est vrai, et l'accusateur puni. »

Il devenait de plus en plus évident que le christianisme pénétrait le vaste empire romain dans toutes ses veines : un nouveau symptôme de ce fait fut l'apologie remarquable de Justin, qui parut vers la fin du règne d'Antonin. Cet homme qui reçut l'honorable surnom de *martyr* (c'est-à-dire de témoin

par excellence, témoin jusqu'à la mort) parce qu'il souffrit effectivement le martyre sous le règne suivant, était Grec, né païen, à Sichem en Samarie. L'amour de la philosophie le conduisit à Éphèse, où il fréquenta quelque temps l'école des Stoïciens, mais où il ne trouva pas le Dieu dont son cœur avait besoin. Il s'adressa aux Péripatéticiens; mais comme son maître marchanda dès les premiers jours avec lui sur le prix qu'il exigeait de ses leçons, Justin fut repoussé de cette autre école encore. Un Pythagoricien dédaigna le jeune homme parce qu'il n'avait pas encore étudié la musique, l'astronomie et la géométrie. Enfin un Platonicien lui promit de le conduire à la contemplation de Dieu, et Justin crut un moment avoir atteint le but de ses recherches. Mais au milieu de toutes ces oscillations, il rencontra un jour un vieillard vénérable qui lui conseilla, pour trouver la véritable philosophie, de lire les prophètes, et qui lui exposa les principales vérités du christianisme. « Avant tout, lui dit le vieillard en terminant, je vous conseille la prière, la prière ardente afin que les portes de la lumière vous soient ouvertes, car l'homme naturel ne comprend pas les choses célestes, c'est l'esprit de Dieu qui doit lui en ouvrir l'intelligence. » Dès cette époque, Justin se mit à lire les Écritures avec avidité : « Je trouvais dans le christianisme, dit-il quelque part, une majesté imposante, bien propre à détourner l'ame des chemins du vice. J'y trouvais aussi une douceur, une paix, une sérénité dont le croyant seul peut jouir, et qui surpasse toute conception. »

Ce qui le fortifia particulièrement dans sa résolution d'embrasser le christianime ce fut, comme il arrive souvent, l'évidente fausseté des accusations dont le chargaient les païens, comme aussi le courage inébranlable avec lequel les chrétiens allaient au-devant de la mort et des tortures. Dès ce moment il consacra à Jésus et à son œuvre méprisée tout le fruit de ses études précédentes, et la connaissance étendue qu'il avait acquise du monde et des hommes : il parcourut les provinces romaines des trois parties du monde comme messager de Christ, en instruisant de bouche et par écrit les juifs et les païens. Nous donnerons plus loin quelques fragmens des deux excellentes apologies qu'il présenta à l'empereur en faveur de ses frères maltraités.

En 161 ce fut Marc-Aurèle qui monta sur le trône, pour l'occuper jusqu'en 180. Les chrétiens semblaient fondés à attendre de ce souverain, qui passait pour grand philosophe, la même tolérance dont ils avaient joui sous son prédécesseur : Marc-Aurèle avait été élevé dès son enfance dans la philosophie stoïcienne : un écrit qu'il composa au milieu des soins de son vaste gouvernement et qui consiste en méditations morales, nous le montre encore à présent comme un homme qui savait dire d'excellentes choses sur la dignité de la vertu, et qui cherchait sa paix dans une sorte d'idolâtrie morale de lui-même; mais il ne paraît pas même avoir pris la peine de rechercher la doctrine du vrai Dieu qu'il avait tant d'occasions de trouver parmi ses sujets. Dans un homme pareil, le christianisme de-

vait trouver ou un Saul dont l'orgueil se brisât devant la grâce, ou un orgueilleux persécuteur : Marc-Aurèle choisit ce dernier parti ; et l'histoire de son règne nous présente une suite non-interrompue de cruautés et d'exécutions aussi sanglantes que celles qui ont flétri les règnes de Néron et de Domitien : les prêtres et les philosophes s'acharnèrent sous ses yeux à la destruction des chrétiens par les moyens les plus cruels. Il est possible que l'empereur, qui s'amusait à philosopher dans un monde de sa façon, n'ait pas pris une part directe à ces persécutions iniques qu'enduraient la meilleure partie de ses sujets : mais c'est cependant sous son nom et en son nom qu'on donna, dans toutes les provinces de son empire, des ordres d'assassinat qui d'après le témoignage de l'histoire d'alors, lui eussent fait honte, lors même que ces ordres n'auraient été dirigés que contre les barbares ennemis de l'empire (*Eus., Hist. eccl.*, l. 4, ch. 26). Comme il arrive souvent dans ces cas plusieurs accusaient les chrétiens dans le seul but de piller l'héritage des prétendus criminels. Cette époque fut donc pour l'église une épreuve de feu, nécessaire sans doute pour la purifier des souillures qui s'y accumulaient déjà, et pour la préparer d'autant plus dignement aux grands desseins que Dieu avait sur elle : « A moins que le grain de froment, tombant en terre n'y meure, il ne porte point de fruit..... Celui qui hait sa vie en ce monde la conservera pour la vie éternelle. » (Jean 12, 24-27.)

Le courageux Justin essaya de présenter sa *seconde Apologie* en faveur des chrétiens au gouver-

nement persécuteur, mais il fut saisi lui-même et conduit à la mort. Cependant il fut bientôt remplacé; car on vit paraître peu après lui d'autres défenseurs éclairés et courageux du christianisme, tels qu'Athénagore, qui avait précédemment enseigné la philosophie à Athènes, Méliton, évêque de Sardes, Tatien, natif d'Assyrie, et d'autres encore qui continuèrent de gagner des ames à l'évangile, soit parmi le peuple, soit aussi de temps en temps dans la classe instruite.

Après tout cependant, et à ne parler que des effets sensibles et momentanés, cette époque fut pour l'église de Christ un de ces temps d'épreuve et de deuil qui se présentent dans l'histoire des missions de chaque peuple, où succombent souvent les plus courageux des soutiens de l'église. Ainsi on vit amener devant les magistrats, au moment où nous sommes parvenus, le vieux disciple du plus âgé des apôtres, Polycarpe, évêque de Smyrne. Chacun connaît l'histoire de son martyre. Il fut livré aux flammes à l'âge de quatre-vingt-six ans, au milieu des cris de la populace, des païens et des juifs : « C'est ici le docteur de l'Asie, le père des chrétiens, le destructeur de nos dieux, qui enseigne la multitude à ne plus sacrifier ! » On l'entendit s'écrier de dessous la voûte des flammes qui le couvraient : « Seigneur, reçois-moi, et me rends » participant de la résurrection des saints par les » mérites de notre grand et souverain sacrificateur » Jésus-Christ ! » C'est ainsi que mourut en 169 le dernier disciple du dernier apôtre (*Eus., Hist. eccl.*, l. 4, ch. 15. *Ruinarti Acta martyrum sincera*).

La persécution qui avait commencé autour de la septième année de Marc-Aurèle (168), et qui dura jusque vers la fin de son gouvernement (en 180) avait d'abord sévi dans les provinces orientales de l'empire, et s'était répandue rapidement dans l'Asie mineure et au travers de la Grèce jusqu'à Rome, où elle enleva plusieurs conducteurs distingués de l'église; mais c'est dans les églises encore toutes jeunes des Gaules qu'elle exerça ses principales fureurs; et nous verrons plus loin, en traitant en détail de la propagation du christianisme dans cette contrée, à quel degré la puissance de Christ se développait alors dans les églises de Lyon, de Vienne, et dans d'autres localités environnantes.

Ce ne fut que vers la fin de ce règne que l'église jouit de quelque repos; et peut-être cette trève fut-elle due à un fait remarquable de l'histoire de ces jours. Marc-Aurèle venait de s'engager dans une guerre difficile avec deux peuplades puissantes de l'Allemagne, qui s'avancèrent jusqu'au point de menacer l'Italie. Dans l'armée que l'empereur conduisait vers le Danube, se trouvait la douzième légion qui comptait dans ses rangs un grand nombre de soldats chrétiens et qui portait, déjà depuis le temps d'Auguste, le nom de *légion fulminante*. Un soleil brûlant consumait les soldats, qui manquaient d'eau; et l'ennemi menaçait d'une attaque. Dans cette détresse les soldats chrétiens tombèrent à genoux et implorèrent le secours du Seigneur: il survint un orage qui étancha la soif des Romains, effraya les barbares et devint la cause de leur défaite. Marc-Aurèle attribua cette délivrance à Ju-

piter-Pluvius, et lui érigea une colonne à Rome — mais il est possible que sa conscience ait parlé autrement qu'il n'a voulu le donner à entendre (*Eus., Hist. ecclés.*, l. 5, ch. 5). — Quant au fait même on a le témoignage d'auteurs païens, qui en ont fait une mention expresse (*Lampridius, in Heliogabalo*, p. 198); et l'un des poèmes de Claudien contient à ce sujet cette apostrophe à l'empereur :

Clemens, Marce, redis!
Laus tibi nulla ducum; nam flammeus imber in hostem,
Decidit :
Tunc contenta polo mortalis nescia teli
Pugna fuit.

(*Claud., in sextum Cons. Honorii, v.* 340 *sq.*)

Nous ne passerons pas plus avant sans nous être arrêtés un moment à la nouvelle époque ou du moins au fait marquant que nous venons de dépasser. Nous venons de perdre en Polycarpe le dernier des hommes apostoliques : en même temps l'histoire romaine commence un tout autre ordre de choses : deux faits graves et solennels. Ces temps si beaux de Rome païenne dont nous avons parlé tout à l'heure, ce long, mais aussi ce dernier calme de l'empire est passé pour jamais; et pour ce qui concerne l'église on peut appliquer dans toute l'étendue des termes, à l'époque où nous entrons pour long-temps, ce que le Sauveur disait à ses disciples : « Vous pleurerez et vous vous lamenterez, mais le monde se réjouira; vous serez » dans la tristesse; mais votre tristesse sera changée » en joie. Une femme quand elle enfante en a

» de la douleur; mais quand elle a donné le jour
» à l'enfant, elle ne pense plus à son angoisse,
» à cause de la joie qu'elle a d'avoir mis un hom-
» me au monde. » (Jean 16, 20-21.)

En effet c'était bien maintenant l'heure de l'enfantement qui était arrivée pour l'église de Christ, en Asie, en Afrique, et dans la plupart des provinces de l'Europe; et ses douleurs prenaient de l'intensité. Le combat devenait terrible, la ligne de bataille s'étendait de plus en plus, et il y avait encore bien des souffrances à endurer jusqu'au moment solennel où la foi chrétienne l'emporterait décidément sur le monde romain mourant : sous le rapport temporel Rome ne présente plus qu'une suite de tyrans, qui se plongent dans la boue de tous les crimes et de tous les désordres, beaucoup au-delà de tout ce que l'imagination eût jamais pu concevoir d'avance.

Commode, fils de Marc-Aurèle, ouvre cette liste horrible; et il règne 13 ans (180 — 193). Mais par une de ces directions d'un Dieu qui ne se lie à aucune cause seconde, ce fut la cruauté même de cet homme qui donna du repos aux chrétiens. Il ne prit pas le temps de penser à eux, et il tourmenta tellement le reste de ses sujets, que ceux-ci, de leur côté, eurent assez à faire à se défendre de lui. « La doctrine du salut, nous dit Eusèbe (*Hist. ecclés.*, l. 5, ch. 21), se répandit alors puissamment parmi toutes les classes d'hommes, qui se réunirent pour adorer le seul vrai Dieu. Même à Rome, des hommes revêtus des plus hautes dignités, et possesseurs des plus grandes richesses, se joignaient

avec leurs familles à l'église de Christ, pour y trouver la consolation de leurs ames. »

Septime Sévère qui monta sur le trône en 193, semblait d'abord vouloir être favorable au christianisme : un médecin chrétien qui l'avait guéri d'une grave maladie et qui avait sa faveur, parvint à protéger contre la fureur du peuple plusieurs sénateurs et leurs femmes, qui avaient embrassé le christianisme. Mais les prêtres païens qui sentaient approcher leur ruine, ne laissèrent pas de repos à ce prince jusqu'à ce qu'il eût recommencé la persécution, qui alors redoubla de fureur. Les docteurs chrétiens retombent donc de nouveau sous la hache; Victor, évêque de Rome, est immolé; une dame romaine de considération, Marcella, est brûlée; un édit de l'empereur étend la persécution jusqu'aux frontières de l'état; et il paraît que c'est particulièrement à cette époque que plusieurs chrétiens de l'Asie mineure et des Gaules quittèrent leur patrie pour se réfugier chez les barbares. Outre les accusations ordinaires d'athéisme et d'infâmes impuretés qu'on faisait depuis long-temps aux chrétiens, il paraît que dans ce moment on était surtout excité contre eux par les craintes que causa l'étonnante propagation du christianisme. Il est probable aussi que le mal fut encore aggravé par une conduite coupable et lâche que tenaient alors, selon Tertullien (*de Fuga in persecutione*, ch. 12, 13), plusieurs chrétiens et même des églises entières, qui payaient annuellement à des magistrats païens une certaine somme au moyen de laquelle ils achetaient la paix. On conçoit facilement que des magistrats avides devaient

dès-lors provoquer d'autant plus la persécution contre les chrétiens pauvres, afin de porter les riches à se racheter toujours plus chèrement.

Cependant l'église eut aussi ses témoins fidèles; elle fut, entre autres, défendue à cette époque par l'auteur que nous venons de nommer, Tertullien, le premier écrivain latin qui ait paru dans ses rangs. Il rédigea pour la *défense des fidèles* son *Apologéticon,* qu'il présenta au gouvernement, et qui fournit sur les faits du temps beaucoup de données très-intéressantes.

Une tradition, incertaine il est vrai, porte que la persécution dont nous venons de parler emporta entre autres Irénée, évêque de Lyon; qu'on le conduisit sur une colline où se trouvaient d'un côté une croix, et de l'autre des idoles qu'on exigeait qu'il adorât; et qu'il préféra, avec plusieurs chrétiens qui l'accompagnaient, la mort à l'apostasie. Nous reviendrons sur le sujet de cet homme pieux quand nous traiterons plus en détail de la mission de la Gaule.

Nous voici arrivés à la fin du deuxième siècle: nous ne pouvons le quitter sans jeter un coup-d'œil général sur l'état de l'église durant la période que nous venons de parcourir.

Irénée qu'on vient de nommer parle, dans ses écrits, des altérations déjà nombreuses que subissait dès cette époque la foi chrétienne de la part de plusieurs sectes, et entre autres de la part des Gnostiques. Il écrivait à son ami Florinus: « Les disciples des apôtres ne nous ont rien laissé » de pareil aux doctrines qui voudraient mainte-

avec les prendre cours. Je t'ai vu dans l'Asie mi-
... auprès de notre père Polycarpe, lorsque
j'étais encore petit garçon. Quoique tu fusses
» alors un homme considéré, au service de Rome,
» tu attachais le plus grand prix à l'amour et à
» l'approbation de notre vieux père. Les doctrines
» que nous avons reçues dans l'enfance ont crû
» avec nous, et se sont collées à nous, de sorte
» que je puis encore te désigner la place où était
» assis le père Polycarpe, lorsqu'il nous parlait de
» l'évangile. Je sais aussi, comme si c'était d'au-
» jourd'hui, tout ce qu'il nous racontait de Jean,
» dont il était disciple, et des autres frères qui
» avaient vu le Seigneur; et comment il nous rap-
» portait les propres expressions qui étaient sorties
» de son cœur.... Si l'ancien apostolique (Irénée
» désigne ainsi saint Jean) avait entendu quelques-
» unes des doctrines qu'on entend de nos jours,
» sûrement il se serait bouché les oreilles et se
» serait écrié selon sa coutume : O Dieu, pour
» quels temps nous as-tu réservés ! » *(Mi Deus, in quænam tempora nos reservasti!)*

Cependant, et malgré ces fâcheuses hérésies qui commencèrent même dès le temps des apôtres à s'introduire dans l'église, et qui fournirent aux ennemis des prétextes plausibles de persécution, l'église faisait des progrès, et nous parlons de progrès spirituels, étonnans. Il n'y a pas de doute que bien des milliers de chrétiens n'eussent pu se joindre en ces temps à Justin martyr, lorsqu'il écrivait à Marc-Aurèle dans sa *seconde Apologie* (pag. 61) : « Nous
» avons, nous chrétiens, renoncé au service des

» démons, et nous adorons le Dieu unique [illegible] » Fils. Nous aussi nous avons vécu autrefois [illegible] » l'impureté; et nous observons maintenant la » chasteté la plus scrupuleuse.... Nous courions » après l'argent et l'usure, mais maintenant nous » communiquons nos biens aux autres. Nous aussi » nous nous haïssions les uns les autres, nous » étions meurtriers, et nous ne voulions pas même » nous chauffer au même feu avec ceux d'un autre » peuple; mais depuis que Christ est venu dans le » monde, nous sommes tous unis; nous prions pour » nos ennemis et pour la conversion de ceux qui » nous haïssent à tort, etc. etc. »

Il est vrai que des hommes de cette espèce ne pouvaient être compris par la philosophie glaciale des Marc-Aurèle, aux yeux de qui ces chrétiens étaient trop tendres et trop sensibles, leur humilité était de la bassesse, leur douceur de la lâcheté, leur amour mutuel et leur vive espérance pour l'avenir du fanatisme; et leur fermeté inébranlable dans la mort une chose outrée, un fruit de l'échauffement. C'est ainsi qu'en juge le roi philosophe dans ses *Méditations* (l. 11, § 3). « Dans quelles dispositions, dit-il, doit être l'esprit de celui qui va sortir du corps et qui va être anéanti ou dissous, » ou enfin replacé dans une existence toute nouvelle? Je ne regarde comme étant prêt à subir ce » sort que celui qui a en partage le calme et un » sens rassis, et non l'aveugle opiniâtreté des chrétiens. Il faut aller au-devant de la mort avec dignité et avec réflexion, sans qu'il y ait besoin de » ces airs de tragédie qui ne sont faits que pour

» produire de l'impression sur les autres. » Marc-Aurèle ne connaissait ni l'espérance vive ni la joie parfaite dont parle l'évangile; et il ne pouvait dire : « Je sais en qui j'ai cru. » Comment donc la joie, même une joie sage, des chrétiens à la vue de la mort ne lui eût-elle pas paru du fanatisme?

Nous trouvons encore dans le second siècle parmi les croyans abondance de pouvoirs miraculeux. C'était un moyen puissant de combattre les œuvres de la magie qui faisaient l'ame du paganisme, et de sanctionner par des faits sans réplique la divinité de l'évangile, de soutenir le courage des chrétiens, de répondre aux sophismes et aux moqueries des philosophes et des prêtres. Les témoignages de l'histoire à ce sujet sont beaucoup trop précis pour qu'on puisse le moins du monde les mettre en doute. Au milieu du siècle, Justin écrivait à l'empereur Antonin et au sénat de Rome, dans sa première apologie (*Apolog.* 1, p. 45, *edit. Colon.*) : « Notre Seigneur Jésus porte le nom de Fils de » l'homme et de Sauveur. Il est venu détruire les » œuvres du diable, comme vous pouvez le reconnaître vous-mêmes par ce qui se passe sous vos » yeux; car plusieurs personnes tourmentées de » malins esprits, en toutes sortes de lieux et même » en cette ville (Rome), des gens que tous vos » enchanteurs n'avaient pu guérir, ont été délivrés par nous, chrétiens, au moyen du nom de » ce Jésus qui a été crucifié sous Ponce Pilate. De » pareilles guérisons se font encore maintenant, et » les malins esprits sortent des possédés. »

Irénée, en 177, est encore plus positif (*Adv. Hær.*

l. 2, c. 58) : « Quelques-uns chassent véritablement » et certainement les diables au nom de Jésus; de » sorte que très-souvent ceux qui ont été délivrés » de malins esprits embrassent la foi et se joignent » à l'église. D'autres possèdent le don de prédire » des choses à venir ou de les voir dans des songes » prophétiques. D'autres guérissent toutes sortes » de maladies par l'imposition des mains; et même, » comme nous l'avons déjà dit, *des morts ont été* » *ressuscités, et ont vécu parmi nous pendant plu-* » *sieurs années.* »

Enfin dans les dernières années de ce siècle Tertullien ne craint pas, dans l'apologie qu'il présente à l'empereur en faveur des chrétiens, de faire à tous les gouverneurs romains ce défi : « Faites amener » un possédé devant votre tribunal, et vous verrez » de vos propres yeux que sur le seul commande- » ment d'un chrétien, le même esprit qui jusque là » se vantait faussement d'être un dieu sera forcé » d'avouer qu'il est un démon. » (*Apolog.* c., 23.) — Le même auteur atteste (dans son écrit à *Scapula*, c. 22) « que tous les jours les chrétiens chassent » des démons, comme plusieurs peuvent l'attester. »

On sent qu'un gouvernement ennemi et puissant, et que des prêtres vivement intéressés à réfuter de pareilles assertions, s'ils l'eussent pu, avaient mille moyens en mains pour le faire, si elles avaient manqué de fondement. Mais il paraît que dans les noires ténèbres qui planaient sur les derniers siècles de l'empire romain, et dans la grande lutte qui s'établissait entre le paganisme expirant et le jeune christianisme, Satan mettait en mouvement avec une

abondance extraordinaire tous ses moyens les plus puissans, et que Dieu le combattait avec un développement de forces proportionnel.

Quant aux progrès qu'avait faits et que faisait tous les jours la foi chrétienne, ils sont pareillement hors de contestation. Les pères de l'église portent plus d'une fois le défi aux païens, concernant la vérité des faits qui prouvaient en diverses manières la propagation étonnante, nous allions presque dire l'établissement du christianisme dans le monde romain. Et ce n'est point étonnant : entre mille raisons de succès une seule aurait suffi : le christianisme accueillait les masses, les pauvres, les malheureux. Tandis que les philosophes avaient jusque là dédaigné le peuple, un docteur de ces temps, Tatien, pouvait leur dire (en 172) (*in Oratione contra Græcos*, p. 167, 168) : « Chez nous ce ne sont pas seulement les riches et les puissans, mais les pauvres qui s'instruisent ; car l'enseignement de Dieu est par trop important pour qu'on pût le payer en argent. Toutes nos vierges, sobres et modestes, s'entretiennent des choses divines au milieu de leurs travaux et à leur rouet. » D'autres témoignages encore, même les railleries des ennemis, nous montrent que tous les ordres du peuple chrétien, jusqu'aux esclaves, s'empressaient de proclamer devant tous la puissance de Christ. Celse, dont nous avons déjà parlé, atteste lui-même ce fait admirable tout en croyant s'en moquer. « On trouve, dit-il *, en différentes maisons, des

* Traduction de Mosheim dans son édition allemande des *œuvres d'Origène*, p. 328.

cardeurs de laine, des cordonniers, des manœuvres de tout genre, les gens les plus grossiers et les plus stupides du monde, qui ont à peine le cœur d'ouvrir la bouche en présence de leurs maîtres, parce que ceux-ci ont du bon sens, mais qui retrouvent toute leur éloquence et qui ont des merveilles à raconter quand ils sont seuls avec les enfans de la maison, ou qu'ils ne voient autour d'eux que des femmes qui n'en savent pas plus qu'eux. »

Le même fait de l'étendue étonnante des succès du christianisme à l'époque où nous sommes parvenus, est abondamment attesté par les déclarations positives de plusieurs auteurs païens. On a déjà cité la lettre de Pline, qui écrivait « que cette » superstition s'était étendue non-seulement dans » les villes, mais dans les bourgs et les hameaux ; » et que les temples étaient partout abandonnés. » — Suidas, auteur grec du douzième siècle, nous a conservé dans son dictionnaire (*in Augusto*) un oracle du temps dont nous parlons, qui met dans la bouche d'Apollon la réponse suivante adressée à un homme qui venait l'interroger : « Un jeune garçon hébreu qui demeure auprès des dieux bienheureux (on voit que c'est Jésus) m'ordonne de quitter ce temple et de retourner dans le monde invisible. Retire-toi donc en silence de nos autels. » — Plutarque, qui vivait du temps de Trajan, a laissé un écrit qui traite de la cessation des oracles : cet auteur en cherche la cause dans les circonstances morales et politiques de l'époque, sans s'apercevoir que le christianisme exerçait sur

ces mêmes circonstances une puissante influence à l'insu des grands esprits du jour. — Lucien, qui vivait au milieu du second siècle, avoue franchement (dans sa *Phalaris*) qu'aussi long-temps qu'il a vécu à Delphes les oracles n'avaient donné aucune réponse, le trépied avait gardé le silence, et tous les prêtres avaient été muets; et il cite ailleurs (T. 2, § 25, p. 232, *Ed. Gesneri*) un certain Alexandre qui se plaint de ce que « tout le » Pont est rempli d'athées et de chrétiens qui se » permettent d'avancer les choses les plus injurieu- » ses contre les dieux. » — Enfin un autre ennemi du christianisme, Porphyre, disait en ces temps: « Ce n'est pas étonnant si la ville (Rome) est visitée de maladies depuis tant d'années, puisque Esculape et les autres dieux se sont retirés de la société des hommes. Depuis qu'on a commencé à adorer ce Jésus personne n'obtient plus aucun secours des dieux. » (*Eus.*, *Prœp. er.* l. 5.)

A ces témoignages des auteurs païens nous pouvons ajouter ceux de quelques écrivains chrétiens de la même époque. Justin le martyr dit dans son dialogue avec Tryphon (p. 341 et 351): « Il n'y a pas une race d'hommes, ni parmi les barbares, ni parmi ceux qui parlent le grec (les peuples civilisés), quelque nom qu'ils portent, soit qu'ils demeurent dans des villes, ou sous des tentes comme des peuples nomades, il n'y a pas une tribu dans laquelle il ne s'élève, au nom de Jésus crucifié, des prières et des cantiques de louanges, adressés au Père et au Créateur de toutes choses. » — Lors même qu'on supposerait à ces asser-

tions quelque chose d'emphatique et d'outré, il est évident que Justin n'aurait osé employer de pareilles expressions si l'évangile ne se fût déjà étendu effectivement et jusqu'à un certain point chez la plupart des peuples qu'il désigne.

A la fin de ce même siècle Irénée disait (*Adv. Hær.*, c. 10, p. 48) : « que l'église de Christ s'était » répandue sur tout le globe, jusqu'aux extrémités » de la terre. » « Les églises répandues dans les pays » germains, » dit-il ailleurs, en réfutant la secte des Valentiniens, « n'ont pas une autre foi ni une » autre doctrine que celles de l'Ibérie (l'Espagne) » et que celles des Celtes (les Gaules) : et de même » les églises de l'Orient, de l'Égypte et de la Lybie, » et celles qui vivent dans le centre du monde. » Irénée entendait par les deux Germanies, l'Helvétie et les pays situés le long du Rhin. On ne sait pas au sûr si par le centre du monde il voulait désigner la Palestine, ou, ce qui est beaucoup plus probable l'Italie : dans tous les cas on voit par ce passage, que déjà de son temps l'évangile avait pris une singulière extension.

Un témoignage bien fort encore à ce sujet est celui de Tertullien, qui sur la fin du siècle, osait dire en face à l'empereur Septime Sévère et au sénat : « Nous ne sommes que de hier, et nous occupons déjà toutes vos possessions, vos villes, vos places fortes, vos conseils municipaux, vos armées, vos palais, même le sénat et les tribunaux ; et nous n'avons laissé aux païens que leurs temples. Si nous pensions à nous venger des mauvais traitemens qu'on nous fait éprouver, nous serions

assez forts pour nous défendre les armes à la main; et, quand nous nous entendrions, ne fût-ce que pour quitter l'empire romain, quelle perte ne serait-ce pas pour le gouvernement! Le monde s'étonnerait du désert que nous laisserions derrière nous; et alors vous auriez dans le pays plus d'ennemis que d'amis, tandis que maintenant la multitude des chrétiens renferme les meilleurs citoyens, etc. » (*Apolog.*, c. 37.) — Certes ce n'est pas là le langage d'un parti faible et méprisable; et lors même que nous supposerions aussi dans ces paroles quelque exagération de rhéteur, cependant Tertullien devait évidemment prendre garde à ce qu'il écrivait à un gouvernement ennemi et capable de le confondre. Du reste ce morceau lui-même semble pourtant prouver que la majorité réelle n'était pas encore du côté des chrétiens, puisque dans ce dernier cas ils auraient à peine eu besoin de se défendre, tandis qu'il s'écoula au contraire encore plus d'un siècle de souffrances avant que le paganisme succombât décidément.

Après tout il faut convenir que ces données générales sur l'étendue des progrès du christianisme sont insuffisantes pour nous indiquer une proportion tant soit peu précise entre le nombre des chrétiens de cette époque et celui des païens : tout empêchait de la connaître exactement : les chrétiens étaient souvent obligés de se cacher; et l'état lui-même était dans le désordre. Mais dans tous les cas on peut bien être certain que le nombre des indifférens et de ceux qui reconnaissaient en leur conscience la supériorité du christianisme

sur le paganisme, surpassait encore de beaucoup le nombre déjà si grand des disciples déclarés; et que par conséquent le paganisme n'avait plus qu'un très-petit nombre de partisans actifs. Il est clair encore que les diverses provinces de l'empire romain présentaient, de l'une à l'autre, des proportions bien différentes, et que c'était surtout dans l'Asie mineure, dans la Macédoine et en Grèce, puis à Rome et dans ses environs que l'évangile avait eu le plus de succès. Mais en résumé il semble qu'en nous appuyant sur les assertions que nous venons de citer de Pline, de Lucien et de Porphyre, on n'aura pas de peine à supposer qu'à la fin du second siècle il y avait dans le monde civilisé plusieurs contrées où c'était déjà la majorité de la population qui avait embrassé la foi chrétienne; et que l'évangile avait plus ou moins pénétré dans toute l'étendue des contrées que renfermait alors l'empire romain. Or cet immense empire comprenait à la mort de Marc-Aurèle, d'après les dénominations actuelles, l'Italie avec ses îles, l'Espagne et le Portugal, les îles Britanniques, la France et la Suisse, toutes les contrées situées le long du Rhin, jusqu'à la mer du Nord, une partie de la Souabe et de la Bavière, toutes les possessions actuelles de l'Autriche (sauf la Bohême), la Turquie d'Europe avec la Grèce, toutes les îles de la Méditerranée, la Crimée, les contrées du Caucase, l'Asie mineure, et en Afrique, l'Égypte et les états d'Alger, de Tunis, de Tripoli, de Fez et de Maroco. Tout était d'ailleurs disposé pour la continuation de ces progrès étonnans de l'évangile. Les millions d'habi-

tans qui peuplaient ces contrées vivaient tous sous un seul maître : des forteresses romaines gardaient le Rhin ; des ponts romains passaient le Danube ; des canaux et des remparts romains couvraient la Hollande et l'Angleterre : partout les légions et la civilisation romaines, qui sans que les hommes s'en fussent doutés, ouvraient depuis long-temps et pour long-temps encore les voies à l'évangile.

CHAPITRE III.

TROISIÈME SIÈCLE, ET PORTION DU QUATRIÈME, JUSQU'A CONSTANTIN LE GRAND. (200—325.)

§ I.

Histoire du troisième siècle.

Le siècle où nous entrons amenait sur l'église de Jésus des combats encore plus cruels que les précédens. Dans le sein même de l'église et au-dehors il s'élevait de nouveaux ennemis; et dans cette heure solennelle de régénération pour le monde romain on revit, et sur une échelle plus étendue, les mêmes signes effrayans que le Sauveur avait prédits pour la ruine du judaïsme (Matthieu 24): les faux docteurs se multipliaient; un peuple s'élevait contre l'autre; et la seule dépravation morale de ces temps formait une atmosphère empestée qui tendait à paralyser jusqu'aux efforts des chrétiens. Il est impossible de lire sans horreur les turpitudes que rapporte l'histoire des empereurs de ces temps; et il n'est point étonnant qu'on ait vu dès cette époque quelques hommes rechercher la solitude des déserts, ou d'autres

préférer même le martyre à une vie passée dans une telle société. Près de cinquante empereurs régnèrent dans le cours du troisième siècle ; la plupart d'entre eux furent portés au trône par leurs soldats, qui les assassinaient ensuite. C'était devenu un usage que les légions romaines fissent à tour pour nommer un empereur ; et souvent on vit la pourpre se vendre dans le camp au plus offrant. Or qu'on se rappelle l'immense étendue de l'empire romain ; et on se figurera les désordres affreux qu'un pareil état de choses devait amener dans toutes les relations de la société. Une armée d'Allemagne ou d'Asie proclamait-elle empereur son général, celui-ci était obligé d'abord de faire marcher ses légions contre trois ou quatre autres armées afin de pouvoir régner en paix : quelquefois deux ou trois de ces empereurs se partageaient le gouvernement, en prenant chacun le titre d'Auguste, tandis que pour satisfaire quelques autres rivaux secondaires ils créaient encore, sous le titre de Césars, un ou plusieurs vice-rois : on conçoit, pour ne parler que d'un seul des inconvéniens qui résultaient de ce désordre, la masse d'impôts que ces luttes devaient produire, au milieu de toutes les autres dépenses nécessitées par des guerres civiles continuelles. Entrons dans quelques détails.

A Septime Sévère succède Caracalla (211—217) homme effréné et sanguinaire, scélérat plongé dans les plus infâmes voluptés. Cependant il ne persécuta pas les chrétiens. Même son successeur Héliogabale (218—222), Syrien, prêtre du soleil, l'un des hommes les plus dépravés de son temps,

laissa les chrétiens en repos. Il était tout occupé du plan qu'il avait conçu de substituer son culte au paganisme romain (*Lamprid. in Heliogab.*, c. 3): c'est sûrement pour cela qu'il protégeait toutes les autres religions.

Alexandre, qui se donna lui-même le surnom de Sévère, arrive au trône à l'âge de seize ans (222—235); et il semblait promettre un règne des plus heureux. Sa mère Julia Mammea était une chrétienne pieuse; elle avait fait venir à la cour l'un des docteurs chrétiens les plus distingués de cette époque, Origène, pour se placer elle-même et son fils sous la direction de cet homme pieux. Alexandre ne profita qu'en partie, ou pour mieux dire qu'en apparence des secours qui l'entouraient de si près : il dressa dans un temple qu'il avait fait bâtir pour son palais, trois bustes, à Orphée, à Abraham et à Christ, pour honorer ainsi, selon lui, les fondateurs du paganisme, du judaïsme et du christianisme. Lampride raconte même (c. 43) qu'il s'occupait de bâtir un temple à Christ. Comme c'était sa pieuse mère, associée aux hommes les plus distingués de l'état, qui maniait les rênes du gouvernement, tandis que lui, jeune homme belliqueux conduisait des guerres sanglantes à l'orient et à l'occident de l'empire, l'église chrétienne jouit sous son gouvernement d'un repos profond et général, à la faveur duquel elle se propagea jusque dans les classes les plus élevées et parmi les fonctionnaires même de l'état : ce qui ne manqua, du reste, pas sûrement de lui être bien plus nuisible qu'utile.

Cependant on entendait gronder sur les frontières du grand empire des orages qui ne pouvaient être indifférens à la cause de l'évangile, puisqu'ils devaient, suivant les circonstances, en arrêter fortement ou en favoriser le cours. Les Parthes, peuple guerrier d'Asie, faisaient la guerre avec les Romains depuis des siècles. Il est vrai que précédemment l'empereur Trajan avait conquis une partie de leur territoire; mais lui-même et son successeur Adrien s'accordèrent à abandonner cette conquête lointaine, qui ne pouvait se conserver que par l'entretien continuel d'une grande armée. Sous le règne actuel nouveaux désordres : un jeune prince persan, Artaxercès, se souleva contre les Parthes qui avaient soumis son peuple, les défit dans une grande bataille, et fonda le nouvel empire de Perse qui prit bientôt une immense étendue : puis il convoqua tous les mages de son empire au nombre de quatre-vingt mille, pour s'entendre avec eux sur les moyens d'affermir l'état ; et en 230, il envoya à Alexandre Sévère une brillante députation pour lui demander la cession de toutes les provinces que ses ancêtres avaient abandonnées aux Romains à différentes époques. C'est là-dessus que s'alluma cette longue suite de guerres qui entravèrent en plus d'une manière, pendant quelques siècles, la propagation de l'évangile dans l'Orient, comme nous le verrons dans la suite.

Pendant qu'Alexandre combattait les Perses, il fut rappelé en hâte vers l'Occident de son empire par une autre guerre. Depuis la conquête des Gaules par les Romains (50 ans avant Jésus-

Christ), ces derniers étaient entrés en contact avec les peuplades germaniques du Rhin et même du Danube. Subdivisées en centaines de tribus avides de pillage et guerrières, ces peuplades avaient forcé les Romains à border ces deux fleuves de châteaux forts, de colonies et de légions. Mais, comme pour combler les maux de l'époque où nous sommes parvenus, les Germains se jetaient de plus en plus vers les belles et fertiles contrées des Gaules et de l'Italie, et s'accumulaient tout le long des frontières de l'empire, en masses innombrables. Le plus rapproché et le plus redoutable de tous ces peuples barbares était celui des Goths, qui partis originairement de la Baltique avaient descendu le Dnieper et couvraient maintenant de leurs cohortes la Dacie, province romaine située au-delà du Danube. Du côté du Rhin nous verrons bientôt les Francs, partis des marais de la basse Allemagne entrer dans les Gaules, repousser les Romains jusqu'aux Pyrénées, et livrer aux flammes une multitude de cités florissantes. Enfin les Allemanni, amas de tribus Suèves et autres, déjà redoutés des Romains par leur puissante cavalerie, commençaient à s'avancer des rives du Rhin et du Necker pour se jeter pareillement sur les Gaules et sur l'Helvétie et pour menacer l'orgueilleuse Rome. C'est une de ces tentatives des hordes germaines qui appela Alexandre de ces côtés; et déjà la victoire semblait se déclarer pour lui, lorsque Maximin, l'un de ses généraux, soulève les légions irritées de la sévérité de sa discipline, et l'assassine, lui et sa pieuse mère, dans les environs de Mayence.

Maximin lui-même ne régna que trois ans (235—238). C'était un géant, plein de valeur, mais cruel: il persécuta les chrétiens, en s'attachant surtout aux docteurs (*Eus.*, *Hist. eccl.*, l. 6, c. 28) : quelques tremblemens de terre qui ravagèrent l'Asie mineure, devinrent l'occasion d'une nouvelle irritation du peuple. Cependant les persécutions ne furent que partielles, et Maximin descendit du trône comme il y était monté, par l'assassinat. Ensuite les légions proclamèrent empereurs quatre généraux différens qui se battirent pendant six ans, jusqu'à ce que Philippe, Arabe de naissance, et fils d'un chef d'une bande de voleurs, parvînt à régner seul (244—249).

Il ne fut pas sans gloire sur le trône; c'est en particulier sous son règne et à son retour d'une campagne contre la Perse que se célébra la fête de la fondation de Rome, qui avait eu lieu mille ans auparavant. Philippe protégea toutes les religions; et un passage d'Origène sur cette époque (l. 3, p. 19) indique la liberté dont jouissaient alors les chrétiens, et l'augmentation croissante de leur nombre. Mais Cyprien, évêque de Carthage, qui vivait aussi en ces jours, se plaint amèrement, dans plusieurs de ses lettres, du relâchement qui venait, comme de coutume, accompagner la prospérité extérieure. « Les docteurs mêmes, dit-il, ne songent » qu'à augmenter leurs richesses. Pasteurs et dia» cres oublient leurs devoirs; on néglige les œu» vres de la charité, et on se jette dans le luxe : tout » veut marcher en riches vêtemens; et entre chré» tiens mêmes on voit régner la tromperie et le » mensonge. »

Du reste il est probable que c'était surtout dans l'église africaine que cette décadence avait lieu; et que peut-être elle était due en partie à la trop grande facilité avec laquelle les pasteurs admettaient dans l'église de nouveaux membres. Quoi qu'il en soit l'église avait besoin d'un feu purificateur; elle le trouva dans la personne du successeur de Philippe.

Dès le premier moment où Déce (Décius) fut monté sur le trône (250), après avoir ôté la vie à Philippe près de Vérone, il se montra ennemi acharné des chrétiens; une persécution sanglante éclata comme un incendie général dans toutes les provinces de son empire; et l'alliage de ruse et de cruauté qui la caractérisa, joint à la fausse sécurité dans laquelle les chrétiens s'endormaient depuis assez long-temps, auraient pu porter à l'église un coup mortel si Dieu n'avait borné le cours de cette persécution, pour l'amour de ces élus, à deux courtes années. Soit que Déce fût réellement un païen stupide, soumis à l'influence des prêtres, ou, comme le pense Eusèbe, qu'il craignît le parti puissant des chrétiens, qui gardaient une fidèle reconnaissance à Philippe son prédécesseur et son rival, il paraît dans tous les cas que ses vues tendaient sérieusement à l'extirpation du christianisme. Un passage de Grégoire de Nysse indique à la fois ce dessein et l'étendue prodigieuse qu'avait déjà acquise le christianisme (*Orat. in Greg. Thaumat.*) « Quand tous les habitans des villes, et des villages qui les environnaient, dit-il, eurent embrassé la foi; quand tous les autels, les temples et les idoles qui s'y trouvaient eurent été détruits; quand la

vapeur impure des sacrifices eut cessé, et que de toutes parts il se fut élevé des églises consacrées à Christ, Déce fut ému de jalousie et de fureur à la vue du mépris dans lequel tombait la religion de ses pères : il crut pouvoir, par sa cruauté, résister à la puissance divine, arrêter la prédication de l'évangile, renverser les églises que l'on avait bâties, et ramener de force à l'idolâtrie ceux qui avaient été convertis par la parole divine. » — En effet dès la première année de son règne, il donna à toutes les autorités de l'empire l'ordre positif de forcer tous les chrétiens par toutes sortes de tortures à reprendre le culte des idoles ; et il menaça même de punitions sévères tout magistrat qui serait négligent dans l'exécution de cet ordre : de sorte que, ce qu'on n'avait pas vu jusqu'alors, les employés du gouvernement répondaient de leur personne pour l'exécution de l'ordre. De cette manière les ennemis avaient un moyen puissant de ne laisser échapper absolument aucune de leurs victimes. Ce qui rendit encore cette persécution plus cruelle qu'aucune autre, c'est que l'empereur, obligé d'éviter jusqu'à un certain point la peine de mort, à cause du nombre énorme des chrétiens, recommandait d'autant plus l'usage des tortures, dont le raffinement finit par passer toute imagination.

La désolation couvrit donc l'église ; et ce furent surtout ses conducteurs, les évêques des églises de Rome, de Jérusalem, d'Antioche et des autres grandes villes qui en furent frappés. Il paraîtrait que ce furent encore plus particulièrement les églises

brillantes et nombreuses d'Afrique qui excitèrent la rage des ennemis. « On ne permettait pas aux chrétiens de trouver la mort aussi tôt qu'ils l'auraient voulu, » dit Cyprien; et, comme ajoute saint Jérome (*Epist. select. Vent.* p. 361) : « L'adversaire cherchait encore plus à perdre les ames que le corps, et il voulait qu'une longue misère ébranlât la fermeté des martyrs; c'est pourquoi les ennemis cherchaient souvent avec soin à éviter que les tortures n'amenassent la mort. Du reste on employait tour-à-tour les moyens violens, l'épée, les bûchers, les bêtes féroces, des siéges de fer rougis au feu, les crocs et les clous, des instrumens pour étirer ou pour comprimer les membres : voilà quelques-uns des tourmens qui attendaient les chrétiens : plusieurs souffrirent ce martyre avec une noble fermeté et entrèrent avec joie dans la patrie des vainqueurs; d'autres conservèrent la vie mais perdirent tous leurs biens et furent dispersés dans toutes les directions parmi les barbares. »

Plusieurs considérations se joignent à ce dernier mot pour nous porter à croire qu'à cette époque une foule de chrétiens cherchèrent en effet un refuge dans les contrées sauvages qui entouraient l'empire romain; et qu'en particulier les Gaules et la Germanie virent arriver alors un grand nombre de ces hommes persécutés, qui furent comme les premiers missionnaires de ces peuplades encore plus ou moins barbares. D'autres, enfermés dans leur patrie, se réfugièrent dans des contrées écartées, sur de hautes montagnes, dans des cavernes, vivant de racines, et servant Dieu dans

le silence et la contemplation. Ce fut là sûrement l'une des causes principales de cette vie d'hermite qu'on trouve dès-lors dans l'église : elle put se propager ensuite par d'autres raisons; mais il est évident qu'à des époques pareilles à celle où nous sommes arrivés, ce genre de vie aura souvent été l'unique refuge de plus d'un fidèle.

On conçoit qu'au milieu d'une persécution aussi brûlante, et après un temps de relâchement prolongé, un grand nombre de chrétiens durent fléchir : car la chose a dû arriver en tout temps à quelques individus isolés. Mais cette fois, et surtout en Afrique, le mal atteignit un degré effrayant; et l'on vit apostasier les chrétiens par troupes, on peut dire en foule. Quelques-uns achetaient à prix d'argent du magistrat une attestation de paganisme; d'autres sacrifièrent directement aux idoles; d'autres prévenaient même la persécution et couraient assurer qu'ils n'avaient jamais été chrétiens : il paraît que cette conduite lamentable fut due surtout au funeste exemple que donnèrent quelques chefs de troupeaux. Quoi qu'il en soit l'église florissante d'Afrique parut tout-à-coup presque entièrement détruite : Cyprien en fait d'amères lamentations (*de Lapsis,* p. 122) : « Une foule de » nos frères, dit-il, ont trahi leur foi dès les pre- » mières menaces de l'ennemi! Qu'est-il donc ar- » rivé d'inouï et de nouveau? L'Écriture ne nous » a-t-elle pas prédit les afflictions des fidèles ! Mais » quelques-uns semblaient n'attendre que le mo- » ment d'apostasier et de prévenir l'autorité!.... » Plusieurs ne se contentaient pas de leur propre

» ruine, ils exhortaient encore les autres à la même » conduite; les parens forçaient de leurs propres » mains leurs enfans à prendre part à leur crime, » et leur faisaient perdre ainsi ce qu'ils avaient » reçu dans le saint baptême. »

Des expériences de ce genre sont certainement d'entre les plus pénibles que puisse présenter une histoire des missions. On conçoit qu'on puisse contempler avec admiration telle persécution ou tel martyre dont sortira peut-être plus tard le salut éternel de plusieurs milliers de créatures; mais la dévastation effective et évidente de tout ce qu'on avait regardé comme un champ du Seigneur, sans qu'on puisse y voir autre chose que le triomphe de l'Ennemi, voilà qui présentera toujours un spectacle lamentable, et ce qu'on voyait alors en Afrique. Sans doute ce malheur avait dû être précédé de grandes et de longues infidélités; et c'est aussi ce que disait ce même Cyprien que nous venons de citer (*Ibid.*): « Le Seigneur voulait éprouver les siens: et comme une longue paix nous avait gâtés, le châtiment divin a dû réveiller la foi dormante. C'est plus encore une épreuve qu'une persécution. Chacun oubliant ce que les fidèles avaient fait du temps des apôtres, et ce qu'ils doivent faire en tout temps, cherchait à accumuler des richesses avec avidité: il n'y avait plus de véritable piété dans ceux qui devaient enseigner, plus de fidélité dans les administrations de l'église, point de compassion dans les œuvres de la charité, et plus de décence dans les mœurs. Les hommes craignaient de se laisser croître la barbe, les femmes se fardaient, on se

défigurait les yeux et les cheveux par l'effort des ornemens, etc..... »

Lors même que nous admettrions que dans son affliction le pieux évêque ait un peu chargé les couleurs, il est certain, par d'autres témoignages encore, que ce tableau n'avait qu'un trop grand fond de vérité. Et ce qui forme peut-être la portion la plus triste de cette triste époque, et qui vient s'ajouter à tant de maux, c'est la longue suite de divisions qui se manifestèrent à la suite des nombreuses apostasies dont on vient de parler, et qui troublèrent encore long-temps l'église presque entière.

Heureusement pour les chrétiens d'alors Déce perdit la vie déjà en 251, dans une guerre contre les Goths, qui, s'avançant le long des rives du Danube, couvraient comme un torrent la Thrace et la Macédoine, et menaçaient la Grèce. Il fut suivi de plusieurs empereurs, comme lui ennemis des chrétiens, mais qui régnèrent trop peu de temps pour pouvoir faire beaucoup de mal. La persécution ne recommença que sous Valérien (254—259). Cet empereur s'était montré très-favorable au christianisme dans les premières années de son règne; mais en 257 il changea tout-à-coup de conduite et recommença à maltraiter les chrétiens, en s'attachant surtout à séparer les pasteurs de leurs troupeaux, en sévissant contre les évêques, et en les condamnant à de rudes travaux dans les mines. Plusieurs des chrétiens les plus courageux et de leurs pasteurs finirent ainsi leur existence dans des prisons souterraines. Cyprien qui lui-même avait été chassé

de son poste dans cette persécution, mais qui, du lieu de son exil, continuait à prendre soin de ses frères dans leurs besoins temporels et spirituels, recommença à encourager les martyrs et à les soutenir de ses exhortations (Ep. 77) : « Dans les mines, leur dit-il, le corps n'est pas restauré par des lits et des coussins, mais par les consolations et la joie de Christ. Les membres fatigués du travail sont étendus par terre, mais ce n'est pas une punition que d'être ainsi couché avec Christ : on y trouve peu de pain, mais l'homme vit aussi de la parole de Dieu : on manque de vêtemens dans le froid, mais celui qui est vêtu de Christ est assez couvert et orné. Ceci même, mes bien-aimés frères, que vous ne puissiez célébrer la sainte cène, n'est pas pour vous une véritable disette, car vous présentez à Dieu le sacrifice le plus agréable, un cœur brisé et contrit. » — « Une grande partie de l'église (écrit-il aux pasteurs) a suivi votre exemple, a confessé avec vous, vous est restée attachée, et n'a pu être séparée de ses pasteurs par les cachots ni les mines. Il y a, parmi vous, même de jeunes filles et de jeunes garçons. Quelle force de bonne conscience avez-vous maintenant ! Quel triomphe pour vos cœurs, de marcher au sein des mines, prisonniers de corps, mais maîtres dans vos cœurs, et sachant que Christ est auprès de vous et qu'il se réjouit de voir marcher ses serviteurs sur ses traces. »

Le peu que nous avons dit ou cité jusqu'à présent de Cyprien a déjà pu donner quelque idée de ce que fut cet homme marquant de l'église d'Afri-

que; ce sera ici le lieu d'en parler un peu plus au long.

Lors même qu'on jugerait que son caractère sévère et son zèle brûlant ont pu l'entraîner quelquefois, envers des hommes insoumis ou relâchés, à une conduite trop absolue, il n'en doit pas moins être compté parmi les serviteurs de Dieu les plus distingués et parmi les colonnes de l'église de cette époque. Il naquit vers l'an 200, en Afrique, de parens païens; il avait étudié la magie et professé l'idolâtrie avec zèle. Un jour un chrétien lui donna à lire les saintes Écritures, qui produisirent sur lui une si profonde impression qu'il embrassa l'évangile de toutes les puissances de son ame (244). Il vendit ses biens, les distribua aux pauvres, et se fit baptiser. Au bout de quelques années il fut nommé évêque de Carthage, et il s'appliqua à conduire fidèlement, non-seulement le troupeau nombreux de cette ville mais encore toutes les églises répandues dans la Numidie et la Mauritanie, et à défendre la religion chrétienne contre ses nombreux ennemis par des écrits instructifs. En 250 Déce allait le faire livrer aux lions; mais il s'enfuit dans les déserts de l'Afrique d'où il soutint ses frères par une longue suite d'excellentes lettres. Après la mort de Déce il retourna à Carthage, où il s'appliqua à guérir les profondes blessures que la persécution avait faites à l'église. En 258, sous la persécution de Valérien, et lorsque cet empereur avait déjà donné l'ordre de son exécution, ses frères de Rome l'en avaient averti à temps: mais Cyprien ne voulut point fuir. Le proconsul

d'Afrique, Paternus, l'ayant fait mettre en prison et examiner : « Je suis chrétien et évêque, » fut la première réponse que Cyprien donna au magistrat. « Je ne connais pas d'autre Dieu que le seul et » vrai Dieu qui a fait les cieux et la terre. C'est ce » Dieu-là que nous servons, nous chrétiens. » — Comme on lui demanda s'il persévérait dans sa résolution, il répondit : « Ma volonté s'est une fois » sanctifiée à Dieu; je ne puis changer. » — Il fut emmené dans une espèce d'exil ou de détention à Curubis, où il employa son temps à rédiger des écrits d'encouragement et d'instruction pour ses frères. Peu de temps après il revint à Carthage où il fut de nouveau saisi; et l'on décida dans une nombreuse assemblée populaire qu'il serait décapité. — « Dieu soit loué ! » s'écria ce serviteur de Dieu, quand il apprit cette sentence. — « Nous » voulons tous mourir avec lui ! » s'écrièrent de toutes parts les chrétiens présens à cette scène. — Il se mit à genoux, adressa à Dieu une prière fervente, se banda lui-même les yeux, et présenta avec joie sa tête à la hache du bourreau.

Sa mort fut le commencement de la plus belle époque de l'église d'Afrique. La persécution de Valérien augmentait de plus en plus; mais ce persécuteur put s'apercevoir que les portes de l'enfer ne prévalaient pas contre l'église de Christ. Partout où il avait banni quelques docteurs chrétiens, on voyait bientôt se former autour d'eux une église de Christ; et dans plusieurs lieux où la semence de l'évangile n'était pas encore tombée jusqu'alors on voyait s'élever une cité de Dieu, fruit de la parole et de

la sainteté de la vie des chrétiens qu'on y avait envoyés en exil. C'est ce que dit positivement l'évêque Denis qui fut chassé à cette époque dans les déserts de la Lybie. (*Eus. Hist. eccl.*, l. 7, c. 11) : « On nous persécutait et on nous lapidait ; mais un grand nombre de païens abandonnèrent leurs idoles, et se convertirent à Dieu. Ainsi nous portâmes en ces lieux la semence de la parole, puis, comme si Dieu ne nous y avait envoyés que dans cette vue, il nous rappela aussitôt que nous eûmes rempli notre mission. »

Au milieu de cette furieuse persécution l'heure du châtiment approchait pour son malheureux auteur. Valérien battu par les Perses fut fait prisonnier lui-même (259); et le roi de Perse le traita comme le plus vil esclave : toutes les fois qu'il montait à cheval l'empereur romain était obligé de se coucher par terre et de servir de marchepied à son vainqueur. Après une triste captivité on finit par lui crever les yeux, et il termina ses jours d'une manière misérable.

Valérien fut de nouveau suivi de plusieurs empereurs successivement assassinés, sous lesquels l'église jouit de quelque calme. Gallien, fils de Valérien, publia un édit qui accordait aux chrétiens le libre exercice de leur culte et qui ordonnait de leur rendre les biens confisqués : ce fut le premier acte de ce genre ; on doit le remarquer. L'empereur alla même jusqu'à traiter l'église chrétienne comme un corps légalement constitué, reconnu du gouvernement, et ayant le droit de posséder comme tel des propriétés. Sans doute il y eut encore

à cette époque, et malgré ces dispositions du gouvernement, quelques vexations de détail; mais l'église eut cependant plus de quarante ans de paix, qui lui permirent de s'affermir et de se préparer pour les temps de détresse qui devaient encore survenir plus tard : il est très-probable que dès ce temps ceux qui professaient l'évangile, du moins extérieurement, formaient déjà la majorité dans plusieurs provinces de l'empire. Il dut se mêler à tout cela beaucoup d'ivraie; mais le Seigneur l'avait prédit lui-même; et l'étendue du champ d'ivraie n'en marquait pas moins en même temps l'étendue du champ du bon grain. « Les empereurs d'alors, dit Eusèbe (*Hist. eccl.*, l. 8, ch. 1), étaient tellement favorables au christianisme qu'ils confiaient les plus importantes charges de l'état à des chrétiens : la plupart des officiers de la cour professaient la foi : on bâtissait des églises dans toutes les villes : et quelques impératrices avaient embrassé l'évangile, de même que la très-grande majorité des habitans de Rome. » « Mais hélas! ajoute-t-il aussitôt, l'excès de la liberté nous a nui ; un chrétien hait d'autres chrétiens, des évêques se disputent avec des évêques ; et l'esprit de secte, l'hypocrisie et la dépravation ont envahi l'église ! ».

Après plusieurs empereurs obscurs, on vit arriver au trône Dioclétien (284) qui partagea ensuite en 289 l'empire avec Maximilien Hercule. Ce dernier, guerrier sauvage, régna sur l'Occident et s'établit tantôt à Trèves tantôt à Milan : Dioclétien régna sur l'Orient, et fixa sa résidence à Nicomédie. Il était trop clair-voyant pour ne pas sentir

combien il devait de ménagemens à l'église chrétienne, peut-être déjà plus nombreuse, et dans tous les cas bien plus fortement constituée que le paganisme : et il la ménagea pendant long-temps. Il crut aussi que le vaste empire romain ne pouvait se maintenir qu'au moyen du despotisme; et il chercha à détruire jusqu'au dernier souvenir de l'ancienne république en quittant Rome, qu'il ne visita qu'une fois pendant son règne de vingt ans, et en se fixant, comme on vient de le dire, dans une ville d'Asie, à Nicomédie : ainsi le sénat perdit toute son influence. Ce profond politique paraît avoir pensé qu'un pouvoir extraordinaire seul pouvait sauver l'empire; mais il ne sut pas voir ce pouvoir dans l'évangile; et il se consuma en vains efforts pour consolider par des moyens humains un édifice qui menaçait ruine. Cependant les seize dernières années du siècle s'écoulèrent au milieu du profond repos qu'il laissa aux chrétiens, sans qu'on pût s'attendre en aucune manière au changement soudain qui s'opéra ensuite dans sa conduite et qui doit le faire ranger parmi les plus terribles persécuteurs de l'évangile.

Arrivés à la fin du troisième siècle nous jetterons de nouveau un coup-d'œil en arrière sur l'état intérieur de l'église pendant cet espace de temps : car à cette période encore si rapprochée des temps primitifs chaque pas en avant est remarquable, chaque moment tant soit peu saillant nous rappelle le point de départ, et ce n'est pas sans émotion que nous nous dirigeons vers la pleine mer et que nous perdons de vue le rivage.

Quoique sur le point de devenir église nationale, l'église chrétienne est encore une église missionnaire. Le mélange du mal y est bien plus sensible que dans les premiers temps, il est vrai : mais une grande grâce y règne encore. On y voit dominer le sentiment de la dignité de la nature humaine relevée par Christ, un principe sage mais positif de liberté pour tous et d'égalité entre tous, principe qui contrastait singulièrement avec l'état où se trouvait depuis long-temps l'empire romain. Les païens voyaient avec une surprise profonde des savans, des philosophes et des grands dignitaires de l'état se mêler avec des esclaves dans un amour commun et pour un même culte. Ainsi se répandait dans le monde une liberté spirituelle, au moment même où s'engloutissait pour long-temps la liberté civile.

On a déjà vu que celui des anciens à qui le libre choix de l'église accordait le plus de confiance s'appelait son évêque : il était aidé par des prêtres et des diacres : les femmes avaient des diaconnesses. A mesure que le christianisme s'étendit dans les campagnes on donna des évêques spéciaux, ou *chorévêques*, aux paroisses qui devinrent indépendantes des villes. Du reste, c'était toujours le mérite personnel qui formait encore la plus grande distinction : seulement il était naturel et inévitable qu'on accordât plus de poids aux conducteurs des églises considérables ou directement fondées par les apôtres : ainsi l'Orient regardait à Antioche, l'Afrique à Alexandrie ou à Carthage, l'Occident à Rome, puis peu après à Constantinople.

Bientôt on dut sentir le besoin d'un lien commun, sinon entre toutes les églises de l'empire, du moins entre celles d'une certaine contrée. Ainsi naquirent insensiblement les synodes ou conciles : ils paraissent dans l'Asie mineure déjà dès le second siècle. Il était encore dans la nature des choses que des réunions de ce genre se tinssent dans les plus grandes villes ; les évêques de ces villes devinrent des métropolitains ou archevêques.

Quant à l'état spirituel de l'église, nous avons déjà vu, comme on devait s'y attendre, qu'elle présentait un grand mélange de bien et de mal. Mais comme le mal était là sans le christianisme et avant lui, et ne pouvait provenir de lui, il est doux et juste d'arrêter un moment ses regards sur la partie lumineuse que présentait l'église de ces temps. On peut se rappeler que Pline, après avoir pris des enquêtes rigoureuses, ne pouvait reprocher autre chose aux chrétiens que de chanter des hymnes à Christ comme à un Dieu et de s'unir entre eux par des sermens pour renoncer au vice. Dans toutes leurs apologies les chrétiens en appelaient sans crainte aux magistrats comme étant des citoyens paisibles qui s'appliquaient à mener une vie tranquille et honnête. Justin, Polycarpe, Tertullien abondent en appels de ce genre. Peut-être vit-on quelquefois quelques chrétiens se refuser au service militaire ; mais cela provenait non-seulement de l'injustice et de la cruauté avec laquelle se faisait alors la guerre, mais surtout des cérémonies idolâtres qu'on imposait souvent aux soldats. — La pureté des mœurs des fidèles n'était pas moins

remarquable. « Nous avons, dit Justin, aussi bien que vous, pris plaisir autrefois à toute espèce d'impuretés; mais maintenant nous ne trouvons plus notre joie que dans la continence et dans la chasteté. Je pourrais vous nommer des milliers de mes frères qui ont été esclaves des convoitises, et qui en sont maintenant complètement délivrés. » — Et en effet on vit fréquemment des vierges de familles nobles, préférer la mort à la perte de leur innocence. — En même temps les chrétiens présentaient à côté de cette douceur de caractère, des traits de la plus grande force : on vit des martyrs, pour se mettre dans l'impossibilité de prononcer les blasphèmes qu'on voulait exiger d'eux, se couper la langue avec les dents. — Quant à la modestie extérieure, sans affecter rien d'étrange dans leurs vêtemens les fidèles s'appliquaient, dit Justin, à montrer en toutes choses un esprit d'humilité, de pureté et de simplicité.

Ainsi donc, quoique nous devions bien nous garder de faire de cette époque un âge d'or, nous ne devons pas non plus méconnaître les grandes beautés qu'elle présentait. Plusieurs traits recueillis par l'histoire ecclésiastique nous prouvent qu'il régnait alors entre les chrétiens un amour qui était pour les païens une chose inconcevable : les églises prenaient le plus grand soin des pauvres, des étrangers, des vieillards, des veuves et des orphelins, et surtout de ceux qui étaient prisonniers pour la foi : des femmes, accoutumées auparavant à toutes les douceurs de la vie, pénétraient dans les prisons, ou dans les cabanes de la pauvreté pour y

soulager leurs frères souffrans : les églises se soutenaient pareillement les unes les autres; et on les vit plus d'une fois consacrer certains jours à un jeûne général afin que le pauvre lui-même, en diminuant la quantité de sa nourriture, pût en secourir de plus pauvres encore (*Tertull. de Jejuniis*, c. 13) : c'est ainsi que des chrétiens de Numidie, emmenés en captivité par des barbares, furent rachetés par leurs frères de Carthage. C'était encore un moyen bien touchant et respectable de trouver de l'argent pour les missions : car quoique les missionnaires proprement dits s'attachassent toujours à vivre autant que possible du travail de leurs mains, ils étaient cependant souvent dans le cas d'attendre et de recevoir de leurs frères quelques secours charitables. — Enfin, n'oublions pas que si on vit plusieurs chrétiens se jeter avec une sorte de fanatisme au-devant du martyre, le danger continuel de mort, ou ce qui est bien pis encore celui d'affreuses tortures et des déchiremens les plus cruels dans les affections de famille, ne pouvaient manquer d'entretenir dans la masse de l'église une force de piété et des habitudes de renoncement au monde que la mollesse des temps postérieurs devrait savoir respecter profondément.

§ 2.

Triomphe du christianisme sur le paganisme dans l'empire romain par l'avènement au trône de Constantin le Grand. (300 — 325.)

Dioclétien était encore sur le trône à l'ouverture du quatrième siècle avec son général Maximien,

qu'il s'était adjoint pour l'Occident, tout en gardant sur lui une sorte de suprématie ; il s'entendit avec lui pour nommer deux autres Césars ou vice-empereurs, Constance Chlore et Galère, et il donna au dernier sa fille en mariage. Lui-même, il gouverna plus directement l'Orient. Son gendre protégeait la Thrace et les rives du Danube contre les Goths. Maximien régna sur l'Italie et l'Afrique, et Constance Chlore sur les Gaules, les îles Britanniques et l'Espagne. Maximien nourrissait une haine envenimée contre les chrétiens, et il obsédait Dioclétien qui commençait à vieillir, pour qu'il prît les mesures d'une persécution générale. Constance Chlore au contraire inclinait vers la foi chrétienne : Eusèbe nous en donne la preuve dans le trait suivant qui eut lieu sous la persécution : « Il avait dans son palais de York un certain nombre de chrétiens. Pour connaître ceux qui étaient vraiment sincères, il déclara à tous qu'il ne pouvait plus garder de chrétiens et qu'ils devaient renoncer par conséquent ou à leur foi ou à leurs places. Les uns cédèrent, les autres résistèrent. Alors Constance déclara aux apostats qu'il ne pouvait avoir aucune confiance en des hommes qui étaient devenus infidèles à leur religion. « Comment, leur » dit-il, peut-on espérer que des gens qui n'ont pas » été fidèles à Dieu, le seront à leur prince ? » Puis il éleva ceux qui avaient persévéré, à des dignités encore plus hautes. » (*Euseb. in vita Constantini*, l. 1, c. 6.)

Voilà où en étaient les choses, lorsque tout-à-coup (303) éclata l'une des plus cruelles persécutions

que l'église ait jamais endurées, une persécution qui, par la manière dont elle fut calculée, par sa généralité, par sa cruauté et sa durée, mérite même d'être appelée la plus terrible qui eût fondu depuis trois siècles sur l'église de Christ. On ne sait quelle en fut l'occasion prochaine; ce qu'il y a de certain c'est que les premiers auteurs en furent Maximien et Galère, poussés par les prêtres païens. Dioclétien voulant prendre auprès d'un oracle d'Apollon sa dernière résolution, les hommes qu'il avait envoyés lui rapportèrent qu'Apollon s'était plaint « que les hommes justes du monde l'empêchaient » de donner ses réponses comme il l'entendait »: et comme l'empereur demanda qui Apollon voulait désigner par ces mots, un prêtre qui se trouvait là répondit aussitôt que c'étaient les chrétiens. (*Euseb. in vitâ Constantini*, l. 2, c. 50). Alors Dioclétien céda, et l'on choisit une grande fête païenne, le 23 février, pour commencer la persécution. Dès le point du jour la magnifique église chrétienne de Nicomédie est livrée au pillage, puis détruite, et les exemplaires de la Bible qu'on y trouve, livrés aux flammes: le lendemain paraît un décret de l'empereur qui ordonne que toutes les églises des chrétiens soient rasées, leurs saints écrits saisis et brûlés, leurs assemblées closes, ceux qui occupaient des dignités privés de leur place, et tous les autres chrétiens vendus comme esclaves s'ils persévèrent dans la foi chrétienne (*Eus., Hist. eccl.*, l. 8, c. 2).

C'était une folie de penser qu'on pût s'emparer de tous les exemplaires des Écritures qui existaient déjà parmi les chrétiens. Sans doute, il y eut des

faibles qui les livrèrent; ils furent désignés plus tard sous le nom de traîtres; mais il y eut une abondance d'évêques et de particuliers pieux qui surent cacher ce précieux trésor.— La haine contre l'évangile imagina un autre moyen pour essayer de détruire la foi des chrétiens. On inventa un prétendu rapport de Pilate concernant le procès de Jésus (*Acta Pilati*), pièce remplie d'abominables calomnies contre le Sauveur, et qu'on répandit de toutes parts. On la lisait publiquement dans les villes et dans les villages, on la faisait apprendre à la jeunesse dans les écoles.

A la même époque, il éclata un incendie dans le palais impérial de Nicomédie : aussitôt on l'imputa aux chrétiens et on se jeta sur eux avec fureur. Gens de cours, évêques, prêtres, simples fidèles, libres ou esclaves, femmes et enfans, furent jetés en masse dans des bûchers ou dans la mer, ou exécutés de mille autres manières : c'est surtout en Orient et en Afrique qu'avaient lieu ces scènes lamentables. Pour achever d'une manière méthodique et raisonnée la destruction du christianisme, l'empereur donna (en 304) un édit qui ordonnait qu'à une certaine heure tous les citoyens devaient se rendre dans les temples, hommes, femmes et enfans : on en fit une liste ; chacun fut appelé par son nom ; et quiconque se déclara être chrétien fut emmené en prison pour y être contraint par tous les moyens imaginables à sacrifier aux idoles. Déjà les persécuteurs croyaient avoir triomphé pour jamais du christianisme ; et on érigea en divers lieux aux empereurs, à cette occasion, des arcs de triom-

phe : Lactance, témoin oculaire de cette dernière agonie de l'église, dit à ce sujet (*De mortibus persecut.*, c. 16) : « A cette époque le monde était couvert de la fureur des adversaires; les Gaules seules où régnait Constance, en furent exemptes. Ces trois bêtes féroces (Dioclétien, Maximien et Galère) ravageaient l'Occident et l'Orient; et quand j'aurais cent langues et cent bouches, je ne pourrais conter tous les tourmens qu'on imagina contre les chrétiens. » — Eusèbe, qui fut pareillement témoin de cette affliction, et qui même y participa, dit de son côté (*Hist. eccl.*, l. 8, ch. 12) : « Les victimes qui tombèrent pour Christ sont innombrables. Il y eut des multitudes de chrétiens auxquels on creva l'œil droit ou on brûla la jambe gauche; d'autres furent marqués d'un fer chaud et envoyés aux mines..... Mais les martyrs supportèrent ces tourmens avec une patience inépuisable. Ils se présentaient en foule aux tribunaux pour se déclarer chrétiens eux-mêmes, et ils recevaient leur sentence de mort avec un sourire serein. Quand on voulait les exhorter à prendre pitié de leur vie ou de leurs femmes et de leurs enfans, ils offraient à Dieu encore ce dernier sacrifice avec joie. »

Il est très-édifiant de remarquer combien, dans cette dernière heure d'enfantement de l'église chrétienne, les fidèles furent plus fermes et parurent plus fondés dans la foi que cinquante ans auparavant, sous Décius. Sûrement il y aura aussi eu quelques faibles; et le mépris même de la mort n'aura peut-être pas eu, chez tous, les seuls motifs spirituels de l'évangile; mais il est certain qu'à cette

époque épouvantable l'attitude générale de l'église fut noble et digne de la foi chrétienne : on en cite plusieurs traits frappans. On vit par exemple en Afrique une jeune chrétienne nommée Victoire, dont le père et le frère étaient encore païens : le frère effrayé accourt pour lui persuader de renier la foi : et comme elle persévère il déclare qu'elle n'est pas de sens rassis; mais elle dément ce mensonge officieux, et s'écrie : « C'est bien réellement mon sentiment que j'exprime, et je n'en ai jamais changé depuis que j'ai embrassé la foi. » Comme le proconsul lui demande si elle ne veut pas s'en retourner avec son frère : « Non, dit-elle, je suis chrétienne, et ceux-là sont mes frères qui gardent les commandemens de Dieu. » — Au moment où Galère faisait son entrée à Antioche pour y forcer les chrétiens à renoncer la foi, un certain Romanus, homme de condition, accourut de Césarée pour dire aux fidèles : « Les loups sont en chemin pour vous dévorer; mais ne craignez pas, et que le danger ne vous épouvante point. » Ses exhortations encouragèrent grandement l'église d'Antioche : tandis qu'on le battait de verges lui-même il chantait des psaumes; et quand ses bourreaux se moquaient de sa haute naissance : « Ma noblesse, dit-il, n'est pas dans ma naissance selon la chair, mais dans celle qui est selon l'Esprit. » « Mais, lui disait-on, ton Christ n'est que de hier, les dieux des païens sont beaucoup plus anciens. » Romanus pour toute réplique appelle un jeune enfant chrétien qui était près de là pour qu'il réponde à ces soldats. Celui-ci leur dit franchement : « Tout enfans que nous

sommes, nous ne croyons plus qu'il y ait plusieurs dieux; il n'y en a qu'un, un Dieu vivant, qui demeure dans le cœur. » Aussitôt il est mis en sang sous la verge des exécuteurs; mais sa mère qui était présente, l'exhorte avec courage : « Tiens ferme, mon enfant, et persévère! Bientôt la couronne de gloire brillera sur ta tête! » Et quand il meurt sous les coups, sa mère s'écrie en pleurant : « Adieu, cher enfant, la mort des bien-aimés de l'Éternel est précieuse devant lui. »

C'était sans contredit la puissance sans bornes de Christ qui se révélait dans ces momens aux yeux des païens, et qui plus puissante qu'aucune autre prédication, marchait à la conquête des cœurs. Tous les auteurs attestent ce grand effet. « Quoique nos têtes tombassent sous la hache, écrivait Justin martyr déjà vers 170, quoique nos corps fussent cloués à la croix, et qu'on nous livrât aux bêtes féroces et à toutes sortes de tortures, nous n'avons point renoncé à notre foi. Oui; plus étaient grands les tourmens qu'on nous prodiguait, plus aussi était nombreuse la foule des païens qui venaient embrasser notre foi : comme la vigne porte plus de fruit à mesure qu'on l'émonde davantage. » — Cette observation s'est répétée dans tous les temps. Cinquante ans plus tard que Justin (vers 250), Tertullien disait les mêmes choses à ses ennemis *(Adversus gentes)* : « Par tous vos actes de cruauté vous n'avez fait qu'exciter les païens à embrasser le parti des chrétiens. Plus on nous a renversés, plus vite nous nous sommes relevés; et le sang des martyrs a fertilisé l'église. »

— Arnobe, philosophe païen, qui embrassa l'évangile au commencement du quatrième siècle, dit de même (*Disp. adv. gent.*, l. 7) : « Qui ne sera étonné quand il verra de ses propres yeux comment en si peu de temps, la foi des chrétiens a conquis une si grande partie du monde et des hommes de talens brillans, des orateurs et des philosophes ont laissé leur sagesse pour embrasser l'évangile ! »

Ainsi au sein même de la persécution, et au milieu des désolations qui semblaient triompher à jamais de l'église, dans cette heure si dangereuse et si décisive, la délivrance et le règne de l'évangile s'avançait à grands pas. Depuis deux siècles, toutes choses dans l'empire s'étaient préparées à cette grande révolution : il ne fallait plus qu'un homme choisi de Dieu pour introduire le christianisme d'une manière légale dans ses relations avec l'état; et cet homme fut Constantin, fils de ce Constance Chlore que nous avons vu régner sur l'Espagne, les Gaules et les îles Britanniques, Constantin qui apparaît dès ce moment dans notre histoire, pour y jouer un rôle si important, et qui forme une des plus grandes époques de l'histoire de l'église chrétienne.

Constantin naquit vers l'an 272. On vit de bonne heure en lui un jeune homme d'un grand talent et d'un grand courage, que Dieu semblait avoir suscité comme un Cyrus de la nouvelle alliance. Il se montra ferme et sage dès sa jeunesse, et il sut comprimer toute autre passion en vue de l'ambi-

tion qui le maîtrisa dès-lors pour le maîtriser peut-être toute sa vie. Quelques affaires politiques avaient forcé son père à le laisser en ôtage à la cour de Nicomédie, où Galère aperçut bientôt ses grandes facultés, dont il devint jaloux. Cependant Dioclétien déposa, en 305, le fardeau du gouvernement pour rentrer dans la vie de simple particulier, où il passa paisiblement ses dernières années : Maximien en fit autant; et Constance Chlore et Galère furent alors proclamés empereurs. Le dernier s'adjoignit Sévère et Maximin, sous le titre reçu de Césars; Sévère eut l'Italie et l'Afrique; et Maximin eut les provinces d'Asie, pour le gouvernement desquelles il s'associa encore Maxence, fils du vieux Maximien Hercule. Constance, de son côté, continua de régner sur l'Angleterre, les Gaules, l'Espagne et la Mauritanie. Voilà donc l'empire sous cinq gouvernemens divers. Constance ne cessait de rappeler son fils à York (Eboracum) pour le soustraire aux embûches de Galère qui se montrait de plus en plus malintentionné à son égard. Constantin réussit en effet à s'échapper de Nicomédie en faisant, pour protéger sa fuite, couper les jarrets des chevaux à chaque station qu'il venait de parcourir. Il arriva heureusement (en 306) auprès de son père, quatre jours seulement avant sa mort : son armée le proclama empereur de toutes ces provinces de l'Occident sur lesquelles son père avait régné avec tant d'humanité.

Constantin avait épousé une fille du vieux Maximien Hercule, par conséquent une sœur de

Maxence. Le projet qu'il nourrissait d'attirer à lui seul le gouvernement de tout l'empire, ne tarda pas à éclater; et jamais ami de la justice ne pourra entreprendre de justifier les moyens qu'il employa à cet effet : mais la division des divers gouverneurs entre eux facilita ses vues. Sévère se fit tellement haïr en Italie que Maxence, s'adjoignant encore son père Maximien, s'éleva contre lui pour lui arracher cette portion de l'empire. Sévère abandonné de ses troupes (307) se rendit à Maximien qui le fit mettre à mort; puis, reprenant goût à régner, ce vieux associé de Dioclétien recommença à disputer l'empire de l'Italie à son propre fils. Mais il fut obligé de s'enfuir en Angleterre vers son gendre Constantin qui, de son côté, le mit en prison (309); et comme Maximien recommençait à intriguer même contre son gendre, celui-ci finit par ne lui laisser que le choix du genre de mort qu'il voudrait embrasser.

En même temps Galère aussi meurt, en 311, des suites de ses débauches, après avoir nommé Licinius pour successeur à l'empire d'Orient. Cette mort de Galère leva encore l'un des obstacles qui s'opposaient aux desseins de Constantin. Car son beau-frère Maxenee qui régnait à Rome s'étant permis de faire sur les Gaules, qui appartenaient à Constantin, quelques empiétemens, ce dernier résolut de l'en punir. D'ailleurs le sénat et la ville de Rome, las de la tyrannie de Maxence, s'accordèrent pour envoyer (en 312) à Constantin une ambassade qui le priait de venir les délivrer. Celui-ci était, il est vrai, inférieur en force à son rival;

mais, par un mélange de motifs qu'il est probablement impossible d'analyser avec certitude, il chercha un appui dans le parti chrétien que son père avait déjà si ouvertement favorisé. Peut-être aussi eut-il une confiance réelle dans quelques-uns des principes du christianisme qui pouvaient le mieux convenir à ses vues, comme par exemple l'efficace de la prière. Quoi qu'il en soit, c'est comme le résultat d'une conviction religieuse sincère que la chose est présentée par Eusèbe, conseiller intime de l'empereur. D'après son récit, Constantin, à la tête de son armée et peu de momens avant de livrer une bataille capitale, aurait vu au moment du coucher du soleil, briller dans les cieux de l'éclat du soleil même, une immense croix sur laquelle étaient écrits en traits de flammes ces mots : « C'est » par là que tu dois vaincre. » (τουτῳ νικα.) Selon Constantin lui-même, le Seigneur lui serait en outre apparu plus tard en songe, tenant cette même croix à la main, et lui ordonnant de faire exécuter pour l'armée un étendard de la même forme et avec la même inscription, et de le faire toujours porter dans le combat comme un gage de victoire.

Ce qu'il y a d'assuré c'est que Constantin dressa effectivement un étendard pareil et s'avança contre Rome, aux portes de laquelle il livra en 312 aux troupes de Maxence une bataille décisive. Quoiqu'elles fussent beaucoup plus nombreuses que les siennes, il remporta la victoire; Maxence périt dans le Tibre, et Constantin entra à Rome sous un arc de triomphe éclatant, orné de l'étendard de la croix, et sur lequel Constantin fit placer

cette inscription : « C'est par ce signe salutaire, » indice véritable de la puissance, que j'ai délivré » notre ville arrachée au joug d'un tyran, etc. » (*Hoc salutari signo, veraci fortitudinis indici, civitatem nostram jugo tyranni ereptam liberavi*, etc.) (*Euseb.*, *Hist. eccl.*, l. 9, c. 9).

A peine Constantin eut-il mis ordre aux plus importantes affaires de l'état, qu'il s'attacha encore la même année, de concert avec Licinius, à établir par un décret solennel une liberté religieuse complète pour les chrétiens, en comprenant sous ce nom toutes les sectes qui s'étaient déjà formées dans le sein de l'église. En 313, les deux empereurs donnèrent à Milan un nouveau décret encore plus positif, qui, tout en laissant pleine liberté aux païens, établissait cependant la religion de Christ comme celle de l'état. Du reste les deux empereurs déclarent dans ce dernier acte que personne ne doit souffrir de contrainte dans les affaires religieuses, « afin, disent-ils, que chaque divinité et chaque être céleste nous soit propice. » On voit par là que Constantin n'en était encore qu'à la transition entre le christianisme et le paganisme, et que c'était probablement la politique qui le portait alors à vouloir satisfaire tous les partis. Mais l'église de Christ ne devait pas en désirer davantage ; et c'était même là sa position la plus favorable : les païens n'étaient pas forcés à une profession hypocrite, et les chrétiens pas exposés à la tentation de se venger des persécutions précédentes en abusant du pouvoir civil.

Cependant le repos n'était pas encore complet.

L'Orient restait toujours sous Maximin, qui était fortement attaché à l'idolâtrie et qui s'était associé Sabinus, animé des mêmes dispositions. Constantin les invita tous deux à accéder au décret de la liberté religieuse : ils firent semblant d'y consentir ; mais les chrétiens placés sous leur domination n'osaient s'y fier, ni bâtir des églises, ni même tenir leurs réunions publiquement ; tandis que Constantin se jetait presque dans un excès opposé, et accumulait surtout sur les évêques des honneurs et des distinctions qui ne pouvaient que nuire à la véritable prospérité de l'église.

Bientôt il se présenta une crise décisive. L'empereur Maximin mourut ; et Licinius, qui ne lui donna pas de successeur et qui peut-être ne reconnaissait pas Sabinus, se voyant seul maître de l'Orient, leva le masque qu'il n'avait gardé jusqu'alors que par crainte, et se mit tout-à-coup à persécuter les chrétiens. « L'Orient et l'Occident, comme dit Eusèbe, différèrent alors soudainement comme le jour et la nuit. » Zèle ou prétexte, Constantin s'élance alors des Gaules sur la Pannonie, traînant à la suite de son armée une multitude d'évêques. Licinius se moque de ce cortége et cherche à échauffer par des proclamations le courage des païens. « L'ennemi qui nous attaque, dit-il, a renoncé à la religion de ses pères ; il s'est attaché à une secte abominable, qui déshonore ses enseignes du signe de je ne sais quel dieu. Nous verrons aujourd'hui lesquels sont les vrais dieux, des nôtres ou du leur. » Les deux armées se livrèrent en Thrace une bataille sanglante, dans laquelle Constantin fit constamment porter

l'étendard de la croix sur tous les points où la lutte était la plus acharnée, et où Licinius fut vaincu. Il se réfugia dans Nicomédie, où il soutint un long siége : mais il fut fait prisonnier, puis mis à mort à Thessalonique, dans sa prison, sur l'ordre de Constantin (323).

Voilà comment, par un mélange d'actions justes et injustes, Constantin parvint enfin à s'emparer seul du sceptre de l'empire romain. Dieu fait concourir à ses desseins sur son église les diverses passions des hommes : il est bien probable que, pour l'établissement définitif comme pour les premiers temps du christianisme, il fallait la grande *unité* gouvernementale qu'on remarque à ces deux époques.

A peine Constantin se fut-il ainsi emparé du pouvoir suprême, qu'il rassembla les évêques les plus distingués de l'empire pour prendre avec eux les mesures nécessaires concernant la situation de l'église : ce fut l'un des grands objets de ce célèbre concile de Nicée convoqué en 325, et que chacun connaît. Il n'entre point dans notre plan de donner l'histoire de cette assemblée extraordinaire; nous devons nous borner à tracer les traits principaux qui caractérisèrent le règne fameux qui nous occupe. — Constantin sentit le besoin de lier entre elles les diverses portions encore trop isolées de l'église, afin de s'opposer avec d'autant plus de force aux restes encore très-puissans du paganisme et d'en hâter l'entier anéantissement. Il ordonna que toutes les églises chrétiennes qui avaient été démolies par les païens

fussent rebâties aux dépens du gouvernement; il défendit aux prêtres idolâtres toute intrigue pour s'attirer des adhérens; il abolit les fêtes païennes, et désigna dans plusieurs édits le christianisme comme la loi fondamentale qui devait gouverner ses états : il s'attacha tout particulièrement à établir la solennisation du dimanche, et il donna décret sur décret pour que tous ses sujets, chrétiens ou païens, de l'ordre civil ou militaire, cessassent en ce jour-là tout travail, assistassent au service divin, aux prières et à la lecture de la parole de Dieu, et s'abstinssent de toute réjouissance bruyante. On s'occupa aussi dès ce moment des premières bases d'une liturgie générale : et pour tout dire en un mot, depuis le moment où nous sommes arrivés le christianisme n'est plus, pour plusieurs contrées de l'empire romain, une affaire de missions. Nous aurons encore, il est vrai, à donner quelques détails sur le spectacle que présente la grande lutte du paganisme mourant contre l'église chrétienne, et nous devrons en poursuivre le récit jusqu'au moment où l'idolâtrie reçoit le dernier coup et cesse de donner signe de vie. Mais, à part ces récits, qui ne sont presque qu'un développement du grand fait qui vient de s'accomplir sous nos yeux, il ne nous restera bientôt qu'à reprendre en détail pour chaque pays l'histoire dont nous avons jusqu'ici tracé les traits généraux.

Cependant il est un point important de l'histoire du règne de Constantin que nous ne pouvons passer sous silence, à cause des suites importantes et prolongées qu'il eut pour l'église pendant quelques

siècles : nous voulons parler de la fameuse dispute sur l'arianisme.

Ce fut encore, dans ce cas comme dans plusieurs autres, Alexandrie d'Égypte qui fut le foyer primitif de l'incendie.

Arius, prêtre de cette ville, homme de grande instruction et de grande habileté, s'était exprimé d'une manière inconvenante au sujet de la nature divine de Christ. Son évêque, Alexandre, le pria par quelques lettres (320) d'abandonner les vues qu'il avait émises. Comme il s'y refusa il fut excommunié. Aussitôt il se met en mouvement; il parvient à gagner à ses vues quelques évêques d'Orient et en particulier de Nicomédie, résidence de l'empereur, puis la sœur de l'empereur, Constantia. Le débat s'envenima dès le commencement; Théodoret, écrivain de l'époque, pouvait dire dès-lors : « Ce n'étaient plus des chrétiens qui combattaient contre des païens, mais les membres d'un même corps qui luttaient entre eux avec acharnement.... »

On sait que la doctrine d'Arius consistait à isoler Dieu de l'humanité, en regardant comme indigne de lui son contact immédiat avec des créatures finies : il disait que Dieu avait créé un Être intermédiaire entre lui-même et le monde, que c'était là ce que l'Écriture appelle le Fils de Dieu; et que le Fils ne pouvait participer à l'essence du Père, puisque dans ce cas il n'eût pu entrer en rapport intime avec les hommes : il en faisait un être divin, *un dieu*, par conséquent un faux dieu.

Constantin, qui ne vit d'abord dans la chose qu'une dispute de mots ou une discussion sur un

objet insondable, essaya d'ordonner le silence des deux côtés : mais il ne put l'obtenir, et il dut en venir à convoquer ce concile général de Nicée en Bithynie dont nous venons de parler, où se trouvèrent trois cent dix-huit évêques, presque tous orientaux. On y vit arriver, pour soutenir l'une des vérités fondamentales du christianisme, les plus vénérables docteurs de l'époque; plusieurs d'entr'eux avaient plus d'une fois, vingt-trois ans auparavant, exposé leur vie pour la cause de l'évangile, et portaient encore les traces des tortures qu'ils avaient endurées pour cette sainte cause. L'empereur même fut si frappé de l'aspect de cette assemblée, qu'il ne se couvrit et ne prit place qu'après y avoir été invité par l'un des évêques. — Disons en passant que personne ne songea, dans toute cette affaire, à un pape, bien moins encore à un pape qu'on aurait été prendre à Rome.

Au nombre de ceux qui se distinguèrent par la force et la clarté biblique de leurs observations, on remarqua surtout un prêtre d'Alexandrie encore jeune, le célèbre Athanase. Le concile *presque unanime* s'accorda à reconnaître que, d'après les Écritures, Jésus, Fils de Dieu, participait à l'essence du Père, et était, comme on s'exprima, « Dieu de Dieu, et lumière de lumière. » Dès-lors on réduisit cette grande question à deux mots, sans doute très-semblables pour le son, mais très-différens en signification, comme toutes les langues en présentent des exemples nombreux. Les orthodoxes reconnurent le Fils comme étant de même essence avec le Père (ὁμοουσιος): les Ariens prétendaient qu'il n'était que d'une essence semblable (ὁμοιουσιος).

Constantin se réjouit du résultat obtenu : Arius fut exilé. Mais il profita, au bout de quelques années, des fautes que commit le parti orthodoxe dans un zèle amer, pour regagner Constantin lui-même à ses vues, et pour faire diriger la persécution contre le parti vainqueur. Dès-lors cette malheureuse lutte, dans laquelle le gouvernement entra si mal à propos, se prolongea non-seulement sous les fils de Constantin, mais encore bien au-delà, et compliqua infiniment les destinées de l'église : dès ce moment nous aurons à nous demander, pour chaque pays et pour chaque règne, auquel des deux partis il appartient; et une guerre abominable et plus envenimée que celle qui avait eu lieu contre l'idolâtrie elle-même est engagée dans le sein de l'église. Des évêques marchent à la tête de foules furieuses pour faire la guerre à d'autres évêques : il se commet des cruautés révoltantes sous les yeux du gouvernement : à Alexandrie, à Rome, et à Constantinople des villes et des villages entiers sont convertis en déserts; et tout cela, comme par un esprit de vertige, ou plutôt à cause du principe de dissolution qui avait envahi l'empire romain, tout cela, dans les jours déjà si effrayans et si dangereux où ce vaste empire commençait à trembler devant les nuées de barbares qui menaçaient ses frontières.

Nous verrons à l'avenir combien d'obstacles cette lutte malheureuse opposa aussi à la propagation de l'évangile parmi les peuples de la Germanie.

Pour le moment nous devons en revenir au règne de Constantin, et à la forme nouvelle que toutes choses commençaient à y revêtir.

Après avoir réglé tout ce qui concernait la prospérité de l'église dans ses états du midi et de l'occident, et avoir orné Rome de temples magnifiques, Constantin se rend (en 326) sur les rives de la mer Noire, afin d'y bâtir une seconde Rome, qui devait dépasser la première en splendeur et n'être habitée que de chrétiens : ce fut Constantinople. Pour couvrir les frais immenses de cette entreprise on rassembla tous les trésors des temples des idoles; et d'après cette loi divine d'une justice rémunératrice qui veut que tout mal finisse toujours par se punir lui-même, on résolut d'établir aux dépens du paganisme qui s'était montré si cruel et si spoliateur, cet Élysée chrétien, cette nouvelle Jérusalem de l'Occident. Mais éclairés par l'histoire nous voyons de nos yeux combien il s'en fallait que cet œuvre eût la bénédiction de Dieu. Les moyens qu'avait choisis Constantin ne pouvaient être approuvés du Seigneur; aussi cette ville, destinée à être la reine des villes chrétiennes, a-t-elle fini par tomber avant bien d'autres, sous le pouvoir de l'ennemi le plus acharné du christianisme.

En général le caractère de Constantin offrit toujours de singuliers contrastes, il commit envers ses plus proches parens et ses meilleurs serviteurs des crimes odieux que le plan de notre histoire ne nous appelle pas à raconter, mais qui laissent reposer bien des doutes sur la sincérité ou du moins sur la réalité de sa conversion. Cependant il est doux de voir les faits prouver assez clairement qu'à mesure qu'il avança en âge, la lumière de l'évangile et ses influences saintes pénétrèrent réelle-

ment son cœur jusqu'à un certain point ; nous ne pouvons passer sous silence un trait de sa vie qui nous montre la profonde estime qu'il avait pour la parole de Dieu, et le zèle dont il était animé pour la propager parmi ses sujets. Eusèbe raconte (*in vita Constant.*, l. 4, c. 36) que l'empereur lui ordonna de faire faire aux frais du gouvernement, pour différentes églises, cinquante copies complètes de la Bible en langue grecque : voici la lettre même de Constantin à Eusèbe :

« Sous la bénédiction de Dieu notre Sauveur il est venu dans cette ville qui porte notre nom (Constantinople), une grande multitude d'hommes se joindre à l'église du Seigneur. Il nous paraît donc nécessaire, avant tout, de faire bâtir plusieurs églises. Or vous savez combien l'usage des saintes Écritures est nécessaire à l'instruction du peuple de Dieu. En conséquence, nous avons trouvé bon de vous demander de faire copier cinquante exemplaires des saintes Écritures sur de beau parchemin, par des copistes exercés qui entendent leur art à fond, et qui fassent cet ouvrage aussi lisible que possible et d'un format portatif. Pour cela Notre Grâce a fait donner à l'administrateur du diocèse les ordres nécessaires pour qu'il fît venir tous les objets nécessaires à ces copies. C'est maintenant de votre diligence qu'il dépend que ces exemplaires soient confectionnés aussi vite que possible. Je vous autorise par la présente, à faire usage de deux des voitures de l'état pour leur transport. De cette manière ces belles copies pourront être facilement amenées à mon palais, afin

que j'en prenne connaissance ; en quoi l'un de vos diacres aura à vous seconder. Dès qu'il m'aura rendu cet ouvrage il peut s'attendre à ma faveur. Dieu vous garde, bien-aimé frère! »

A mesure qu'il avançait en âge Constantin se voua de plus en plus à la dévotion : son palais devint une église, et il surpassa en zèle pour les services religieux tous les membres de cette église impériale. Il lisait assidûment les Écritures, et il n'avait pas honte de faire la prière au nom de tous, au milieu de ses courtisans : il introduisit, comme on l'a vu, la célébration du dimanche, même dans ses armées : il ne fit plus porter d'autre étendard que la croix ; et les armes de ses soldats et surtout leurs boucliers, étaient marqués de ce signe. Il y aurait injustice gratuite à attribuer toutes ces mesures à l'hypocrisie ou à la seule politique ; et si nous avons tout-à-l'heure exprimé du doute sur les dispositions qui l'animaient dans le commencement de son règne, il faudrait passer par-dessus les témoignages les plus positifs de l'histoire si on voulait nier que la foi chrétienne ait pénétré toujours plus avant dans son cœur; quoiqu'elle n'ait peut-être jamais réussi à surmonter en lui tous les mouvemens de sa nature primitive. C'est sans doute le sentiment qu'il avait de ces penchans si violens qui lui fit adopter d'autant plus facilement une idée superstitieuse, alors généralement régnante. On croyait que le baptême conférait une pureté parfaite, qui se perdait par un péché quelconque ; et par cette raison plusieurs différaient de recevoir le baptême jusqu'à ce qu'ils

se vissent aux portes de la mort : c'est ce que fit aussi Constantin.

Ce prince distingué mourut l'an 337, dans la soixante-cinquième année de son âge, dans la trente-unième de son règne fameux ; de ce règne qui, comme il fut le plus long de tous ceux des trois premiers siècles, en fut aussi le plus remarquable et le plus béni. Autant qu'on peut voir l'église de Christ dans l'établissement qui se constitua sous ses lois, ce prince en est le fondateur ; et la postérité se souviendra à jamais avec gratitude de la délivrance qu'il accorda au corps des fidèles, en faisant cesser pour jamais les persécutions dont ils avaient été les objets. Dans les dernières années de son gouvernement, ce n'était pas seulement sa cour, ni les charges les plus élevées de l'empire qui étaient toutes occupées par des chrétiens, ni les villes les plus considérables qui avaient embrassé la foi ; mais on ne trouvait plus d'idolâtres avoués que dans la campagne et dans les hameaux. C'est pour cela que, dans les lois d'un des empereurs qui suivirent bientôt, on trouve les idolâtres désignés sous le nom d'habitans des villages, *pagani*, dont est dérivé le mot *païens*, employé depuis lors.

Nous avons déjà rappelé que nous ne pouvions entrer dans le détail de tout ce que fit ce souverain relativement à l'établissement et à la constitution de l'église : il voulut la couvrir d'éclat ; et si cette idée eut quelque chose de faux et de malheureux, elle était au moins naturelle : car dans la constitution qu'il créa de concert avec le haut clergé

il eut évidemment en vue le modèle de la constitution lévitique que Dieu lui-même avait autrefois donnée à son peuple : un grand prêtre, une hiérarchie spirituelle, un peuple de lévites, distincts de tout le reste : on fit sûrement le tout à bonne intention. A peine débattrons-nous la valeur intrinsèque de tous ces arrangemens ; il y aurait à parler sans fin. La fourmilière délibère, la ruche bourdonne, mais le maître du monde dirige et gouverne : ce qui s'est fait il l'a voulu.

CHAPITRE IV.

COUP-D'OEIL GÉNÉRAL SUR LA LUTTE ÉTABLIE ENTRE LE PAGANISME ET LE CHRISTIANISME, ET SUR L'EXTENSION QU'AVAIT PRISE L'ÉGLISE CHRÉTIENNE PENDANT TOUTE L'ÉPOQUE QUI VIENT DE S'ÉCOULER.

(30 — 325.)

C'était un singulier combat, un combat à mort que celui qui avait lieu à cette époque dans le monde des esprits; et la victoire merveilleuse qui le suivit fut peut-être plus étonnante encore. Tandis que toutes les religions consentaient à se supporter les unes les autres avec indifférence et politesse, le christianisme paraît, et vient les attaquer toutes. Aussi Jésus avait-il dit : « Croyez-vous que » je sois venu apporter la paix sur la terre ? non, » vous dis-je, mais l'épée et la division. » (Matth., 10, 34 et suiv.) Le christianisme est éminemment exclusif de toute erreur, parce qu'il est la Vérité. L'évangile tout entier fait pareillement la guerre à toutes les passions du cœur : il prêche un royaume qui est des cieux, et la justice de ce royaume: il exige, comme aussi il produit, une renaissance complète du cœur, et une contrition diamétralement opposée à l'orgueil naturel. Pour le chré-

tien toutes choses sont réellement faites nouvelles: comment sa foi n'aurait-elle pas rencontré une foule d'oppositions?

Outre ces obstacles généraux le christianisme en trouvait de particuliers dans les liens intimes et innombrables que le paganisme avait établis entre le culte des faux dieux et toutes les actions de la vie. Le Grec ou le Romain ne pouvait commencer sa journée sans avoir apporté son hommage aux dieux : ses affaires particulières, tous ses rapports avec les divers membres de sa famille étaient associés à quelques cérémonies superstitieuses; comme citoyen, mille devoirs le rattachaient au culte idolâtre; comme particulier, le manger, le boire, les réunions, les festins, les places de marché, la milice, un métier quelconque, les beaux-arts, tout était imprégné d'idées païennes; le langage même le plus ordinaire renfermait des expressions auxquelles le christianisme était obligé de résister en face et pour ainsi dire tous les momens. Celui qui déchirait l'un de ces chaînons devait déchirer tous les autres : les sacrifices et les dangers attachés à la conversion étaient continuels: le cœur saignait dans ses affections les plus intimes et les plus précieuses; et il fallait pour ce combat des héros comme nous avons peine à nous les représenter.

Et quand, après avoir fait ces réflexions, nous nous rappelons que, dans ces trois premiers siècles, les chrétiens qui ont soutenu ce combat se sont comptés par centaines de milliers, nous sommes forcés de conclure que cette époque devait offrir

un tableau que rien peut-être ne peut plus retracer. Le christianisme y brisait des verroux fermés depuis des milliers d'années, et déchirait le corps religieux et même le corps social jusque dans ses dernières fibres et jusque dans ses plus petites ramifications.

Le sort des femmes en particulier devenait étonnamment difficile quand leurs maris ne se convertissaient pas avec elles. La persécution obligeait par exemple à tenir les assemblées de nuit et dans des lieux cachés : quelle source de jalousie, de soupçons ou d'odieuses calomnies! Quelles difficultés immenses dans l'éducation des enfans, et dans le seul gouvernement matériel de la maison, où tout, jusqu'au foyer, présentait des idoles et provoquait des cérémonies idolâtres! Quels tourmens devait créer chaque festin, chaque invitation! Et dans les temps de persécution, que de dangers n'engendrait pas pour les amis de la foi le seul fait que leurs esclaves, leurs serviteurs, fussent encore idolâtres! — Et si nous cherchons ce que devait être la position de ces esclaves eux-mêmes, quand c'étaient eux qui se convertissaient et quand leurs maîtres restaient païens, quel redoublement inexprimable de souffrances trouverons-nous qui devait peser sur les fidèles placés dans cette classe!

Ajoutez à tout cela les intrigues ardentes d'un corps nombreux de prêtres hiérarchiquement constitué, qui depuis les rangs du plus bas peuple s'élevait par degrés jusqu'au haut de la société, puisque l'empereur était en quelque sorte le grand prêtre de ce système : et combinez ce que devait

produire leur jalousie, et souvent leur fureur, unie à leur puissance, et excitée par une foule d'autres circonstances : voyez à côté de cela l'indignation d'une population idolâtre, le coup-d'œil que présente le pays sous le rapport religieux : les temples vides dans les villes et dans les villages : plus d'offrandes ni de fêtes : les oracles muets. En même temps une ligne effrayante de barbares entoure l'empire et le menace; des pestes, des famines et des tremblemens de terre désolent l'intérieur; et c'est aux infâmes Nazaréens qu'on impute tous ces maux! La force de la vérité manquant aux idolâtres ils y suppléent par les forces du mensonge; et ils obsèdent les tribunaux et le gouvernement d'accusations atroces.

En faisant cette revue des puissances qui s'élevaient, comme par une conjuration universelle, contre les progrès de l'évangile, nous devons en mentionner encore une autre qui se distingua entre toutes : c'est la littérature. Des écrivains railleurs et sophistes s'efforcent de stigmatiser les chrétiens comme autant de fanatiques, et la foi chrétienne comme un système d'illusions ou même comme un tissu de fraudes et d'impostures : il est d'autant plus intéressant de nous arrêter quelques instans sur cette partie de notre histoire que nous pouvons encore, en lisant les écrits des adversaires, assister jusqu'à un certain point en personne à ce fameux débat.

L'un des plus célèbres d'entre ces adversaires de l'évangile dans les premiers siècles fut ce Celse dont nous avons déjà rapporté quelques mots, et

qui écrivit environ vers l'an 130. Son ouvrage qu'il intitula : « *La parole véritable*, » ne nous est plus connu que par la réfutation qu'en fit quatre-vingt-dix ans plus tard Origène. Il reprochait entre autres aux chrétiens de tenir des conciliabules défendus, de cacher leur doctrine, qui du reste ne présentait selon lui rien de bon dû tout que les philosophes n'eussent déjà enseigné. Il accusait encore les chrétiens de s'occuper de magie et d'enchantemens, etc.

Un autre adversaire du milieu du second siècle fut Lucien, philosophe épicurien, qui dans ses écrits se moque également du paganisme et du christianisme. Malgré lui ses accusations sont souvent des éloges. « Ces pauvres gueux, » dit-il en parlant des chrétiens (*De morte Peregrini*), « s'imaginent être immortels; c'est pourquoi ils se livrent à la mort avec joie. Leur législateur leur a mis dans l'idée qu'ils sont tous frères. Quand donc ils se séparent de nous et qu'ils rendent leurs honneurs divins à leur maître crucifié, ils méprisent tous les biens terrestres et ils ont toutes choses en commun. Ainsi si quelque rusé imposteur se joint à eux, il a bientôt le plaisir de se voir enrichi, etc. »

D'autres adversaires plus redoutables encore furent certains philosophes qui, par aversion même pour le christianisme, cherchaient à montrer que toutes les doctrines principales de la révélation étaient renfermées dans les dogmes de leur propre école, et qui s'appliquaient en conséquence à propager une sorte de philosophie équivoque et

mixte qui semblait sous quelques rapports se rapprocher de l'évangile. Ce fut là surtout la direction que prit l'école néo-platonicienne qui dut le jour, au commencement du troisième siècle, à Ammonius Saccas. Cet homme avait joui d'une éducation chrétienne ; mais l'ambition de briller comme chef d'école le ramena dans la voie que nous venons d'indiquer ; il imagina ce système qui s'efforçait de réunir en une seule doctrine tous les autres systèmes philosophiques et toutes les différentes religions. Rien de nouveau sous le soleil. — Les élèves de cette école se montrèrent très-ardens dans leur opposition au christianisme réel et pur (*Cf. August. Epist. ad Dioscor.*, c. v., part. 3, opp. T. 2.)

Au nombre des adversaires de cette classe, on doit compter surtout Porphyre (en 233), Syrien de naissance, qui avait été précédemment disciple d'Origène à Alexandrie, et qui publia plus tard un ouvrage en 15 livres, dans lequel il cherchait, avec beaucoup de ruse et d'adresse, à représenter les doctrines et les actions de Christ comme autant d'illusions ou de contradictions.

Mais ces attaques valurent au christianisme de sages et vigoureux défenseurs, qui contribuèrent bien plus à la propagation de la cause de la vérité que les adversaires n'avaient pu l'entraver.

Aussi devons-nous regarder comme des ennemis de l'église bien plus redoutables ces sectes et ces hérésies nombreuses qui prirent naissance dans son propre sein, et qui la déparèrent de bonne heure aux yeux du monde. Quoique partagées en plusieurs partis souvent opposés ces sectes prirent

dans les commencemens le nom commun à toutes, de sectes gnostiques, c'est-à-dire d'écoles fondées sur la connaissance et l'intelligence; voulant ainsi désigner la connaissance approfondie qu'elles prétendaient avoir de l'essence de Dieu, des esprits issus de lui, et de l'origine du monde et des hommes : le mot revenait ainsi à ce que, de nos jours, on eût appelé *philosophiques* ou *rationalistes*. Ces Gnostiques des premiers siècles étaient des gens comme on en avait déjà vu dans l'âge apostolique, qui s'occupaient de fables et de généalogies, et qui, usant de grands mots, ne savaient pourtant ni ce qu'ils disaient ni ce qu'ils assuraient (1 Tim. 1, 4-7 et 4, 1-4). La conduite de ces hommes se ressentait de leurs erreurs; elle excitait des scandales parmi les chrétiens, et par-là elle déshonorait l'église aux yeux des magistrats païens. Finissait-on par les exclure, c'étaient autant de nouveaux ennemis et d'ennemis ardens que l'église voyait s'élever contre elle.

On conçoit qu'avec cette masse d'obstacles à surmonter et d'ennemis à vaincre, le christianisme ait eu besoin, pour obtenir la victoire, d'armes plus puissantes que tout ce que peut fournir ce monde. Les païens pénétrans pouvaient voir dans l'évangile, considéré dans ses rapports avec l'état actuel de l'empire romain, un dissolvant de la nature la plus redoutable : les empereurs devaient s'offenser surtout de l'opiniâtreté avec laquelle les chrétiens refusaient de rendre à leurs statues ou à leurs images les honneurs divins : la sainteté sévère de l'évangile, qui se présentait en

outre le plus souvent sous les traits méprisés de la pauvreté, ou sous l'apparence d'une lâche faiblesse de caractère ou d'un renoncement insensé aux jouissances de la vie, repoussait toutes les classes d'hommes : le combat ne pouvait éviter d'être acharné. Aussi avons-nous vu une persécution succéder à l'autre. On en compte ordinairement, dans le cours des trois premiers siècles, dix principales, plus ou moins longues et plus ou moins sanglantes : mais ce nombre est loin d'être précis et par conséquent hors de contestation. On a probablement voulu le faire cadrer avec les dix jours d'affliction dont il est parlé dans une prophétie de l'Apocalypse (2, 10).

Quelles armes le christianisme opposa-t-il à toutes ces puissances ? La simple prédication de la parole, le renoncement au monde, et les puissances de l'Esprit de Dieu. Dès le milieu du second siècle (150) plusieurs églises possédèrent probablement déjà une collection assez complète des écrits du Nouveau Testament : les ouvrages des écrivains d'alors en sont la preuve évidente, par les nombreuses citations qu'ils en font. Comme la langue grecque était extrêmement répandue, ce furent surtout des copies grecques du Nouveau Testament qui durent se propager dans les premiers temps : mais les Syriens, qui avaient reçu l'évangile de si bonne heure à Antioche leur capitale et dans toutes les contrées environnantes, et qui d'ailleurs s'occupaient avec sollicitude de leurs nombreuses colonies du dehors, songèrent aussi bientôt à une version des Écritures du Nouveau Testament dans

leur langue, qui était à ce qu'on croit celle que parlèrent Jésus lui-même et ses apôtres. C'est ainsi que naquit, déjà vers la fin du second siècle, la *traduction syriaque*, qui porte ordinairement le nom de *Peschito*, c'est-à-dire exacte. Au commencement du sixième siècle, on fit dans la même langue une nouvelle traduction du Nouveau Testament, plus fidèle encore que la première et qu'on appelle la *Philoxénienne*, du nom de l'évêque Philoxène, sous la direction duquel elle se fit par un nommé Polycarpe. Ces versions syriaques jointes au texte original furent le grand moyen dont Dieu se servit pour répandre la connaissance de son évangile par tout l'Orient.

Mais l'Occident éprouvait un besoin encore bien plus pressant et bien plus général d'une *version latine* de ces mêmes écrits laissés par les apôtres ou les disciples de Jésus. Le latin était alors non-seulement la langue de toute l'Italie et de ses îles, de même que des provinces romaines de l'Afrique, mais encore le moyen de communication le plus usité de toutes les classes instruites des Gaules, de l'Espagne et de l'Angleterre : aussi la nécessité d'une traduction du Nouveau Testament dans cette langue fut-elle si bien sentie que dès le second siècle et encore plus dans le troisième on vit pulluler une multitude de travaux de ce genre. Saint Augustin dit à ce sujet, dans la seconde moitié du quatrième siècle (*de Doctrinâ Christiana*, l. 2, c. 11) : « On peut compter les hommes qui ont traduit l'Ancien Testament en grec (il désigne par là les Septante) ; mais les interprètes latins sont sans

nombre. Dans les premiers temps de la foi, dès qu'il tombait un Nouveau Testament grec dans les mains d'un homme qui pût se piquer de connaître tant soit peu les deux langues, il se mettait à traduire, etc. » — Au milieu de toutes ces versions Augustin en remarquait une qu'il désigne par le nom d'*Itala*, comme étant particulièrement fidèle et intelligible. Cet indice ne fut pas perdu, et devint un appel de plus à la recherche d'une version unique et fidèle. A la fin du quatrième siècle on prit la résolution définitive de se fixer sur une œuvre de ce genre, qui prévînt par son exactitude les graves inconvéniens que présentait la multitude des versions souvent assez différentes entre elles, dont chacune peut-être renfermait quelques fautes. Sur la demande de Damase, évêque de Rome, saint Jérome, dont nous parlerons bientôt plus au long, entreprit ce travail, basé sur tous les précédens, et donna une nouvelle version latine, ordinairement appelée de *saint Jérome.*

Pour achever ce qui concerne ce travail devenu célèbre, nous dirons que cette traduction fut admise par l'église d'Occident; mais qu'au bout de quelques siècles les copistes y avaient introduit une telle multitude de variantes, qu'on ne pouvait plus reconnaître quel avait été le texte réellement donné par saint Jérome. C'est pourquoi les papes ordonnèrent, à la fin du seizième siècle, une révision sévère des différens manuscrits qui en restaient encore; et le texte auquel on s'arrêta reçut le nom de *Vulgate*, c'est-à-dire de version généralement reçue dans l'église romaine. C'est à cette

dernière que s'en tient encore cette communion.

Nous revenons à nos premiers siècles.

A cette prédication écrite se joignit nécessairement aussi la prédication orale, manière plus vivante, mais aussi plus sujette à erreur : car l'école d'Alexandrie surtout mêla bientôt à l'évangile la philosophie humaine. Cependant la parole écrite resta là comme base du christianisme ; et quand le gouvernement romain s'aperçut que c'était sur ce point qu'il devait diriger ses attaques il était trop tard : les Écritures étaient déjà répandues dans tout l'empire.

Nous ne devons pas non plus oublier que Dieu accompagnait la prédication de sa parole de ces dons de l'Esprit auxquels on réserve à tort le nom exclusif de surnaturels et de miraculeux; à tort puisque toutes les grâces de Dieu sont dans ce cas. On a déjà démontré l'existence de ces pouvoirs miraculeux pour le second siècle (c. 2, p. 110.) Nous pouvons faire la même chose pour le troisième. Depuis Justin jusqu'à Origène et à Cyprien, et depuis ce dernier jusqu'à Eusèbe, presque tous les écrivains chrétiens attestent, comme témoins oculaires, que non-seulement on voyait quelques manifestations authentiques du genre de celles dont nous parlons, mais qu'il était très-ordinaire de voir chasser les mauvais esprits hors des possédés au nom de Jésus : que quelques fidèles avaient le don de prédire des choses futures ; que d'autres les voyaient d'avance dans des apparitions ; que d'autres opéraient des guérisons miraculeuses par l'imposition des mains; et tout cela non dans des

cas secrets et cachés, mais publiquement et devant tout le monde. Voilà ce qu'enseigne de la manière la plus positive *Tertullien* (*Apolog.*, c. 23, 27, 32, 37. *Ad scapulam*, c. 2) : c'est ce que dit en différens endroits de ses écrits *Origène* (*Contra Celsum*, l. 1, p. 7; l. 7, p. 334) : c'est ce que confirme *Cyprien* (*de Idolor. vanit.*, p. 14; *ad Demet.*, p. 191, et ailleurs encore) : c'est sur quoi s'appuie le courageux défenseur des chrétiens, *Minucius Félix* (dans son *Octavius*, p. 361). Même l'ardent ennemi des chrétiens, le philosophe et l'incrédule *Celse*, n'entreprend nullement de nier ces faits; il se borne, comme les Sadducéens du temps de Christ, et comme on le fait quelquefois de nos jours, à les attribuer indistinctement à quelque pouvoir infernal. Mais *Origène* répond à ce sujet : « Celse invente des calomnies contre les miracles de Jésus, et soutient qu'ils ont été faits par les arts magiques de l'Égypte. Je lui répondrai non-seulement par ces miracles eux-mêmes, mais par ceux des apôtres, qui n'eussent jamais pu porter leurs auditeurs à abandonner leurs superstitions, et à recevoir l'évangile, pour le défendre ensuite jusqu'à la mort, s'ils n'eussent fait des miracles évidens. Et ces traces du Saint-Esprit restent visibles entre les chrétiens jusqu'à nos jours (c'est toujours Origène qui parle) : ils chassent des démons, ils guérissent des maladies d'après la volonté de Dieu, et ils annoncent des choses futures. Que Celse en rie tant qu'il voudra : je puis et je dois soutenir également que plusieurs ont été gagnés par là au christianisme malgré leur répugnance; et que leur première résistance s'est changée tout d'un

coup en un vif attachement pour l'évangile, par suite des visions extraordinaires qu'ils ont eues. J'ai vu moi-même des gens de cette classe. » — Ailleurs le même auteur dit : « qu'il a vu plusieurs personnes qui, par l'invocation du nom de Dieu et de Christ ont été guéries de fléaux, de folie, et d'autres maladies qu'aucun humain ne pouvait guérir auparavant. » — « Enfin, dit-il encore ailleurs, Dieu m'est témoin que je m'efforce de magnifier la religion du saint Jésus non par des fables faussement inventées, mais par les témoignages de plusieurs faits miraculeux. » (*Cont. Cels.*, l. 2, p. 80; l. 1, p. 34.)

Voilà les diverses puissances que les chrétiens opposaient à celles du paganisme. « Plus, disait Tertullien à l'empereur, au commencement du troisième siècle, « plus les calculs de votre cruauté sont raffinés, plus on se sent attiré à venir à nous. Plus vous croyez nous émonder et nous tailler en pièces, plus nous nous multiplions. » (*Apolog. in fine.*)

Nous avons dit quelques mots déjà des écrivains qu'employait contre les chrétiens la littérature païenne; il sera peut-être utile d'indiquer aussi les raisonnemens qu'on employait contre les fidèles, et la manière dont ils répondaient aux attaques de leurs adversaires. — Dans le fond l'esprit de l'évangile est un esprit de paix et de douceur; mais quand l'incrédule attaque et s'irrite, l'évangile est obligé de se défendre, et de prendre souvent même le ton de la sévérité : c'est ce qui arriva dans l'histoire qui nous occupe. La lutte suscita successivement dans l'église, comme autant d'apologistes puissans et éclairés, Justin martyr, Athénagoras, Quadratus, Aristide,

Miltiade, Tertullien, Tatien et autres pendant le second siècle, puis dans le cours du troisième Origène, Arnobe et beaucoup d'autres encore.

Les païens reprochaient aux chrétiens : 1° un mépris complet pour la religion, et même l'athéisme. On a déjà dit comment les chrétiens donnaient lieu à cette étrange accusation en repoussant toutes les divinités alors adorées : mais on voit aisément aussi ce qu'ils avaient à répondre. Justin, par exemple, écrivait à l'empereur Antonin (*Apologia* 2, *Oper.* p. 56, *seq.*) : « Que les dieux des païens étaient tout au plus des démons, c'est-à-dire des esprits impurs, qui par leurs déceptions et leurs vices avaient, pendant des siècles, trompé l'humanité en la maintenant par l'ignorance dans la terreur. » — « Les païens, dit Tertullien, se font de leurs dieux les plus folles représentations, et leur attribuent des choses dont tout homme raisonnable et honnête aurait honte. Leur culte, avec ses mystères, est si animal et si impur, que même des Romains de quelque mérite n'en ont parlé qu'avec abomination, et ont eu renversé les autels des idoles (*Apolog.* c. 7.) » — « Les rats et les souris, dit Minucius Félix (*Octavius*, p. 54), se moquent de vos dieux, et s'asseyent sur leurs épaules. Si vous ne les chassez pas, ces animaux leur feront des nids dans la bouche, tandis que les araignées leur couvriront le visage de toiles. Nettoyez-les d'abord si vous voulez qu'on les honore ! » — « Sous le prétexte que nous sommes impies et superstitieux, dit Arnobe (*Adv. gentes*, l. 1, p. 21), vous êtes furieux contre nous ; vous nous ravissez nos biens, et vous nous donnez à déchirer à vos bêtes

féroces. Mais nous honorons le souverain Maître, le Roi du monde, comme nous l'a appris Christ, notre Maître. C'est devant lui que nous ployons les genoux ; et nous ne lui demandons que des choses bonnes et honnêtes et dignes de lui. Quand la douleur nous presse c'est à lui que nous nous attachons de toutes les forces de notre foi, à lui que nous regardons avec amour. Dites-nous, païens, qui parlez tant de raison, où y a-t-il dans notre religion quelque chose de déraisonnable et d'inconvenant ? »....

Un autre reproche que les païens faisaient à la religion des chrétiens, c'était 2° : celui de sa nouveauté. — Les chrétiens répondaient que ce reproche n'était point fondé, puisque plusieurs des principes du christianisme se trouvaient dans la nature morale de l'homme, et étaient par conséquent aussi anciens que le monde : que d'ailleurs le christianisme était basé sur les antiques révélations des Juifs, qui surpassaient beaucoup en antiquité aussi bien qu'en valeur, toutes les religions du monde. « Les anciens patriarches, dit Eusèbe (*Dem. ev.*, l. 1, c. 5), étaient les chrétiens de l'ancien monde, et avaient la même foi et le même culte que nous. » — « Moïse, dit Origène (*Cont. Cels.*, l. 4, p. 174), Moïse est plus ancien qu'Homère, et même que les premiers inventeurs des lettres en Grèce. » — « Je voudrais, dit ailleurs le même écrivain, demander à Celse pourquoi, quand il connaît l'histoire des Grecs et des barbares et quand il croit à leurs antiquités, il n'élève de doutes que sur celles des Juifs ? »

Outre cela les chrétiens soutenaient encore, avec

raison, que toutes les vérités religieuses de quelque valeur qu'avaient professées les grands hommes païens, avaient été empruntées ou plutôt dérobées aux écrits des Juifs (*Eus. præpar. evang.*, l. 10. — *Clem. Alex. Strom.*, l. 1). — « Où est le philosophe, dit Tertullien (*Apolog.*, c. 47), qui puisse se comparer à un chrétien? Y a-t-il un sage de la Grèce qui vaille celui qui est instruit du ciel?.... Lequel de vos poètes et de vos sophistes n'a pas tiré de la source des prophètes ce qu'il peut y avoir de vrai dans ses écrits? »....

Sous un autre point de vue, Arnobe répondait (*Cont. gent.*, l. 2, p. 106) : « Fut-ce donc un crime lorsque, dans les siècles précédens, nos ancêtres préférèrent manger du pain plutôt que des glands, se couvrir d'habits décens plutôt que de feuillage ou de peaux de bêtes, se bâtir des maisons commodes plutôt que de vivre dans de misérables trous, comme les bêtes sauvages des champs ou des montagnes? Au lieu de nous reprocher toujours ce que nous avons rejeté, vous devriez plutôt vous informer de ce que nous avons pris en échange. Et si c'est un crime de changer, personne ne l'a plus commis que vous-mêmes, puisque toutes vos pratiques, et même votre religion, sont d'une origine plus récente que celles d'aucun autre peuple. » — Plus tard (vers 360), le vénérable Ambroise écrivait à Symmaque, préfet de Rome, qui voulait regagner l'empereur Théodose au paganisme : « Il n'y eut jamais de honte à embrasser le mieux. D'où vient sans cela que, même à Rome, on introduit encore toutes les années quelques nouveaux dieux? D'où viennent ces dieux

difformes de Carthage, les dieux de cette ancienne ennemie du peuple romain? etc. »

On reprochait aux chrétiens 3° : de ne présenter qu'un ramassis de gens du bas peuple; puis aussi de commettre entre eux des impuretés infâmes, de manger de la chair humaine, d'être muets en bonne compagnie et au contraire d'un bavardage infatigable quand ils étaient seuls entre eux, etc. etc.

Les chrétiens répondaient (*Origène, cont. Cels.*, l. 3, p. 145) : « Bien loin de recevoir si facilement dans l'église toutes sortes de gens, nous ne le faisons que quand, après mûr examen, nos anciens sont persuadés que les personnes qui se présentent sont résolues à mener une vie pieuse et honnête. Si nous annonçons le salut à des femmes, à des enfans, à des jeunes gens, à des esclaves, ce n'est pas à eux seulement ni en cachette que nous le faisons, mais à tout le monde et en public. » — « Les églises de Dieu, dit encore le même auteur (*Ib.*, l. 3, p. 123), sont, en comparaison de la société ordinaire des hommes, comme des lumières dans le monde. Qui n'est forcé de convenir que la plus mauvaise partie de nos églises vaut mieux que toutes vos assemblées populaires? Je le dis d'Athènes, de Corinthe, d'Alexandrie et de tout autre lieu. »

Ils répondaient de même à tout le reste.

Voilà une idée sommaire du genre de combat qui s'était établi entre les idolâtres et les chrétiens : il serait inutile d'accumuler les citations : dans tous les temps et dans tous les lieux, sans aucune exception, le même phénomène s'est présenté dans les mêmes circonstances : l'évangile a été et sera blas-

phémé dans le monde, aussi long-temps que le monde aimera le péché.

Il ne nous reste qu'un mot à ajouter, sur l'étendue qu'avait prise l'église chrétienne à l'époque où nous sommes parvenus.

Quoique l'histoire de ces temps soit bien loin de nous fournir sur la propagation de l'évangile dans le monde des détails numériques satisfaisans, et qu'au contraire elle se couvre presque partout, sur ce point, de ténèbres plus ou moins épaisses, cependant nous trouvons une compensation de cette perte dans certaines données générales. On se rappellera les témoignages frappans que nous avons pu alléguer dès le second siècle, de Justin martyr, d'Irénée et de Tertullien, sur la proportion où les chrétiens se trouvaient dans l'empire relativement aux païens. Le dernier de ces auteurs, qui a aussi vécu dans le troisième siècle, nous fournit sur ce siècle-là une nouvelle déclaration non moins remarquable : « A qui, » s'écrie-t-il, dès le commencement du siècle (*Adv. Jud.*, l. 7, p. 212), « à qui tous les peuples ont-ils donné leur foi, les Parthes, les Mèdes, ceux de la Mésopotamie,.... ceux de la Cappadoce, du Pont,... de l'Asie, ceux qui vivent en Égypte ou dans les contrées de l'Afrique, au-delà de la Cyrénaïque? A qui croient les Romains et les nombreuses tribus des Gétules, et les Maures dans leurs contrées lointaines? Est-ce que tous les habitans des frontières d'Espagne et les différentes peuplades des Gaulois, même les contrées de la Bretagne qui avaient été jusqu'ici inaccessibles aux Romains, ne sont pas soumises à Christ? de

même que les contrées des Sarmates, des Daces, des Germains et des Scythes, et beaucoup d'autres provinces qui nous étaient inconnues jusqu'à présent? »....

Nous pouvons cependant ajouter à ces généralités quelques données plus spéciales. Saint Cyprien indique, vers le milieu du troisième siècle, dans une de ses lettres une grande quantité de prêtres et de diacres qui servaient dans la seule église de Carthage; et nous possédons de même un état détaillé du clergé de l'église de Rome à cette époque. Cette dernière église comptait alors un évêque, quarante-six prêtres, sept diacres, sept sous-diacres, cinquante lecteurs et portiers; et elle distribuait des secours pécuniaires à quinze cents de ses membres (*Eus. H. E.*, l. 6, c. 43). Les églises de l'Orient étaient incontestablement plus nombreuses encore. Vers la fin du siècle elles ne craignirent pas de bâtir des temples nombreux et spacieux en Afrique, en Orient et même à Nicomédie, résidence de l'empereur. On a vu que Dioclétien les fit raser, mais que Constantin les releva aux dépens des trésors recueillis dans les temples païens.

Nous avons déjà dit aussi que la persécution devait faire attendre d'avance de pareils résultats, puisqu'elle tendait à les produire. Elle chassait les chrétiens parmi les barbares, où ils emportaient avec eux la paix du cœur et la nouvelle du salut, pour y retrouver, au milieu de la pauvreté, le repos et la tranquillité. Plus sages en cela que le pauvre Ovide, qui banni chez les Thraces, harcelait l'empereur de ses lamentations, et ne

savait éprouver que du mépris pour les sauvages habitans des rives de la mer Noire.

Origène, qui avait travaillé lui-même comme évangéliste dans l'Arabie, écrit sur ce même sujet (*Cont. Cels.*) : « Des hommes de tous les peuples ont cru en Dieu par Christ. » — Et Cyprien, dans le même temps : « Depuis les temps de notre Seigneur et Sauveur il s'est écoulé environ cent quarante ans; et déjà les rameaux de cette vigne se sont étendus au-delà de l'empire romain. » — Outre tous les peuples désignés ci-dessus, Arnobe (*Contra gentes*) parle encore de la propagation du christianisme parmi les Indiens, les Perses, les Sères (peuples de la Grande Tartarie) et les Mèdes (l. 2, p. 61).

On peut remarquer dans ce tableau, comme depuis long-temps dans notre histoire, que Rome avec son évêque, et les églises d'Italie en général restent fort en arrière de celles de la Grèce, de l'Asie et de l'Afrique; comme ce furent aussi ces dernières qui eurent toujours l'honneur de souffrir le plus pour le nom de Christ. Sans doute on peut citer les noms de quelques évêques de Rome qui ont souffert le martyre; mais aucun n'est connu ni comme grand écrivain ni comme missionnaire distingué; et c'est toujours à l'Afrique ou aux Grecs que les églises d'Occident rapportent leur première origine. Il paraîtrait que dès les commencemens, c'est-à-dire dès la fin du premier siècle, l'activité des évêques de Rome se borna principalement à étendre leur influence et leur autorité particulière. Comme c'était de Rome qu'on avait habitué de recevoir des ordres par tout l'empire, c'est là qu'on

chercha aussi de bonne heure à fixer une administration centrale pour l'église de Christ : et c'est pour soutenir cette même ambition si peu généreuse et si peu chrétienne, qu'on forgea ensuite et qu'on enfla jusqu'à l'absurde les fables et les sophismes relatifs à la suprématie de saint Pierre, à son séjour à Rome, et à tout ce qu'on s'est imaginé d'appeler le pouvoir des clefs (V. c. 1, p. 59.) De là encore cette singulière prétention des papes, qui, à défaut de ces nobles travaux missionnaires auxquels ils ne savaient pas se livrer, s'attribuaient les travaux d'autrui, et daignaient conférer à de fidèles évangélistes le droit d'être les pasteurs des peuplades qu'ils avaient amenées à la foi! Mais le Dieu sage et puissant laissait faire, parce qu'il devait tirer du bien de toutes ces vues impures et intéressées.

Si nous osions nous fier aux légendes qui nous sont restées de cette époque et à ses nombreux martyrologes (*Fabricii lux evangelii* p. 207, *seq.*) (1) nous aurions beaucoup de traits intéressans à introduire à cet endroit de notre ouvrage; et c'eût même été le cas depuis long-temps; mais on trouve dans ces récits trop de choses évidemment controuvées pour oser en faire les bases d'une histoire. Nous verrons, quand nous en viendrons aux détails à en tirer ce qui paraît le plus digne de foi : pour le moment nous reprenons notre histoire générale, afin de l'achever.

(1) Voyez les différens martyrologes romains et les légendes de *Surius*, de *Mabillon*, de *Ruinart*, d'*Assemani*, et surtout de *Butler* (*The lives of the Fathers, Martyrs and other principal Saints*, XII tom.), qui contiennent de riches matériaux pour un sage historien.

CHAPITRE V.

DERNIERS TEMPS DU PAGANISME ROMAIN.
(325 — 400.)

Le passage d'un peuple qui abandonne la nuit d'une idolâtrie où il vivait depuis un millier d'années, pour arriver au grand jour du christianisme, forme certainement une des époques les plus solennelles et les plus remarquables de son histoire. Au milieu des décombres de l'ancien édifice de sa vie civile et de sa vie domestique, on voit s'élever un nouvel ordre de choses, plus pur et plus fort : les rapports du souverain avec son peuple deviennent plus humains et moins arbitraires : de nouvelles lois deviennent nécessaires pour chaque objet : l'instruction publique éprouve de tout autres besoins : et en poursuivant le principe dans toutes ses conséquences, on voit que les dispositions morales amenées chez une nation par l'évangile sont d'une telle étendue, qu'elles vont jusqu'à la réforme des sciences, des arts et de l'industrie.

Ce fut sans doute une direction toute spéciale de la Providence que ce long règne accordé à Constantin : Dieu permit par-là à ce monarque de donner

de la durée et de la solidité à l'œuvre toute nouvelle qui venait de s'établir. Le vieux paganisme quoique vaincu, n'était point encore détruit : un changement de personne sur le trône pouvait amener encore de grandes révolutions ; et même ce prétendu âge d'or que plusieurs crurent voir dans l'époque du règne de Constantin permit à la vigilance de s'assoupir, et à l'Ennemi de venir semer abondamment de l'ivraie dans le champ.

Certaines oscillations d'ailleurs qui eurent lieu dans l'ame de Constantin jetèrent, dans les mesures qu'il prit à diverses époques de son règne, une diversité et des contradictions qui ne furent pas toujours favorables à la cause du christianisme. Dans les premières années de son gouvernement il disait à ses peuples d'Orient en proclamant la tolérance : « Que ceux qui sont dans l'erreur jouissent de la même paix que les croyans ! que personne ne trouble son semblable, et que chacun agisse selon son intime conviction.... Car autre chose est de se soumettre volontairement à la lutte, en vue de la vie éternelle, autre chose est d'y forcer les hommes par des punitions ». — On le vit de même, dans le grand concile de Nicée, conseiller ouvertement aux évêques de chercher à gagner les païens par toutes sortes de bontés, d'attraits et d'avantages temporels ; méthode qui avait le double désavantage de faire mépriser le christianisme par ceux des païens qui savaient estimer la droiture, et d'introduire dans l'église une foule d'hypocrites.

Et cependant à côté de ces principes, on vit bientôt ce monarque prendre quelques mesures

violentes contre le paganisme. Il est vrai que la chose n'eut guère lieu, dans le commencement, qu'au sujet de certaines abominations dont on souillait les temples des idoles, ou de quelques fraudes par lesquelles les prêtres cherchaient à maintenir la superstition chez le peuple, et plaçaient presque le gouvernement dans l'obligation de fermer ou même de faire abattre des édifices qu'on employait de cette manière. Mais Constantin, sûrement applaudi dans ces mesures par plus d'un évêque chrétien, finit par s'habituer aux moyens de la contrainte; et l'état d'impuissance où se trouvait réduit le paganisme semblait justifier cette conduite ou même la provoquer : car les païens ne pouvaient être attachés à leur religion ni à leurs prêtres comme les chrétiens l'étaient aux leurs.

Le bras civil intervint donc toujours plus : Constantin se jeta dans les bras de l'église; mais celle-ci, sans s'en douter peut-être, ne sut résister à la séduction, et se livra à son tour à Constantin. Ce prince ne vivait plus que parmi ses évêques et pour ainsi dire par eux et pour eux : il leur distribuait les trésors entassés dans les temples païens par la piété des ancêtres; ou bien il consacrait ces trésors à bâtir de magnifiques églises; et trop souvent, dès lors, on vit par une réciprocité inévitable, le clergé chrétien oublier le royaume des cieux et sa justice, pour se plaire aux biens et à la gloire de ce monde. Toutes ces choses portaient dans le fonds des coups mortels à l'église de Christ, comme on put bientôt s'en apercevoir.

Peu avant sa mort, Constantin partagea le vaste-

empire romain entre ses trois fils. Constantin II, l'aîné, eut la Bretagne, les Gaules et l'Espagne : le second, Constance, eut en partage la Mésie, la Thrace, l'Asie mineure et l'Égypte; et le cadet, Constant, régna sur l'Italie, l'Illyrie, la Macédoine et la Grèce. Élevés tous trois dans le christianisme, ils continuèrent, comme leur père à le protéger; mais ils se divisèrent entre eux. Au bout de trois ans Constantin II fit la guerre à Constant; mais battu en 340 près d'Aquilée, il y perdit la vie, et Constant devint ainsi empereur d'Occident, tandis que Constance eut l'Orient. Ces deux empereurs se montrèrent encore plus sévères que leur père contre le paganisme; et il ne manqua pas de défenseurs passionnés de la religion chrétienne pour soutenir leurs mesures. Dans ce nombre on remarqua surtout Julius Fermicus Maternus qui exhortait positivement les deux empereurs (*De errore profan relig.* c. 17, *et seq.*) « à ne pas chatouiller » le palais des idolâtres par une douceur déplacée;» ajoutant que « de vieilles maladies ne pouvaient » se guérir que par des moyens douloureux, etc.»

A la gloire de l'évangile on doit dire qu'il y eut aussi quelques voix pour parler aux empereurs dans un sens opposé. Le vénérable Athanase disait (*Hist. Arian.*, § 3) : « Le Sauveur nous dit : « Si quelqu'un *veut* me suivre; » et « celui qui « *veut* être mon disciple; » mais il ne force personne, et il se borne à dire à l'ame comme à l'épouse du cantique : « Ouvre-moi, ma bien-aimée!...: » car la vérité ne se propage pas par l'épée ni par la lance, mais par la conviction et l'exhortation. »

Bientôt Constant trouva dans l'Occident un nouveau rival; ce fut Magnence, l'un de ses généraux, qui le battit et lui ôta la vie (350). Constance, le seul des trois frères qui fût encore en vie, marcha contre Magnence, le battit à son tour à Mursa (Essek) en Pannonie, le fit mettre à mort, et se retrouva ainsi seul chef de tout l'empire (353). Comme c'était le parti païen, encore très-fort, qui avait surtout secondé Magnence, Constance en devint d'autant plus sévère contre l'idolâtrie. Dans toute l'étendue de l'empire toute espèce de sacrifice idolâtre fut interdite, et tous les temples fermés: voici une portion de son édit que nous donnons, parce qu'elle indique les différentes classes de prêtres ou de jongleurs de cette époque qui conduisaient la conscience du peuple. « Sont abolis pour toujours dans nos états les *mathématiciens* (les astrologues, qui annonçaient l'avenir d'après le cours des étoiles), les *haruspices* (les prêtres qui prédisaient d'après les entrailles des victimes), les *harioli* (prêtres qui interrogeaient les démons), les *augures* (qui prédisaient d'après le vol des oiseaux), les *vates* (devins, prêtres inspirés), les *chaldéens* (qui prédisaient d'après des calculs astronomiques), les *magiciens*, les *enchanteurs* et les *exorcistes*, et enfin les *malefici* (espèce de sorciers qui consultaient les morts, et qui peut-être aussi, selon l'opinion et l'expression du peuple, jetaient des sorts). Toutes ces classes de prêtres sont interdites dans le pays et abolies à jamais sous peine de mort. »

On voit que pour les païens c'était le moment d'une complète persécution, qui devait inévitable-

ment produire la haine, et préparer une réaction terrible si jamais l'occasion s'en présentait. Et elle ne tarda pas.

Constance mourut en 361 dans une petite ville de l'Asie mineure; et il eut pour successeur son cousin Julien, qui depuis les contrées du Rhin où il se trouvait alors, se préparait déjà à lui faire la guerre, Julien qui doit être rangé parmi les adversaires les plus puissans et les plus rusés qui aient jamais paru contre le christianisme.

Constantin le Grand avait laissé en mourant, à côté de ses trois fils, deux autres enfans d'un de ses frères : ils s'appelaient Gallus et Julien : Constance se chargea de leur éducation, et les fit baptiser de bonne heure; puis, comme Gallus ne cessait d'intriguer contre lui, Constance le fit mettre à mort. Quant à son frère Julien, c'était un jeune homme plein d'esprit et de talent, avide de tout ce qui respirait l'ancienne manière d'être des Romains, entouré de classiques latins et grecs, et que Constance chercha à élever d'une manière tout opposée à ces tendances : mais il s'y prit mal. On voulut forcer ce brillant jeune homme à une vie de moine : on le contraignait à de longues veilles et à des jeûnes, à visiter assidûment le service divin et les tombeaux des martyrs, à révérer les évêques et à faire des dons aux églises, tandis qu'on négligeait de le former à ce qui constitue la vraie piété : on finit même par lui donner la charge de lecteur dans l'église, et par l'enfermer absolument dans un couvent. Tandis qu'on l'éloignait ainsi du christianisme, des païens habiles nourrissaient son penchant au

paganisme; et comme Constance finit pourtant par lui permettre de visiter les écoles de quelques philosophes célèbres de la Grèce, Julien acheva de se décider contre le christianisme qu'on lui avait imposé.

Constance songea alors à prendre des mesures sévères; mais l'impératrice Eusébia, dont Julien était le favori, sut l'en détourner avec adresse. Elle insinua à son époux, occupé à une guerre pénible et malheureuse contre les Allemans qui bordaient le Rhin, que le mieux serait d'opposer à ces Allemans le jeune Julien qui, sans cesse occupé de livres, ne songeait nullement à l'ambition : que si la guerre réussissait, la gloire en reviendrait à l'empereur, et que dans le cas contraire, Julien y perdrait la vie et tout danger serait passé. Constantin donna dans le piége; mais Julien, qui battit trois rois allemans aux portes de Strasbourg et entra victorieux à Paris, chéri de tous ses soldats, ne laissa point rejaillir sur l'empereur la gloire de ses succès : il s'occupa au contraire de l'accomplissement des desseins ambitieux qu'il nourrissait dans son cœur; et il se serait sans doute déclaré dès-lors pour le paganisme si son armée n'eût été composée en majorité de chrétiens. Cependant cette armée même le proclama César, à l'âge de vingt ans. Constance jaloux, excita lui-même les peuplades allemandes contre lui : mais Julien voyant le but de ses menées, marcha sur l'Illyrie, et se préparait à aller l'attaquer, lorsque la mort de Constance le prévint (361). Julien entra en triomphe comme empereur dans Constantinople.

Son plan paraît avoir été celui qu'avaient déjà nourri quelques-uns des grands esprits de la Grèce, c'est-à-dire de réformer jusqu'à un certain point la mythologie grecque, et de la parer de quelques perles enlevées au christianisme : il voulait ainsi créer une religion philosophique. Encore un rationalisme, qui succomba alors comme il succombera toujours devant la divine clarté des Écritures et devant la force de la vérité. Julien admettait un dieu supérieur, un monde spirituel (κοσμος νοητος), qui comprenait les dieux spirituels ; puis, entre ce monde et l'humanité, les images vivantes de ces dieux invisibles, c'est-à-dire les corps célestes, qui enveloppaient les ames divines et qui les représentaient. Mais il fallait encore des images terrestres des dieux, afin d'en rendre la pensée plus sensible aux hommes : « on n'adore pas, disait-il, les statues mêmes des empereurs, quoiqu'on leur rende hommage : de même celui qui aime les dieux aime à en voir l'image, lors même qu'il ne la confond pas avec eux. » (*Juliani op.* fol. 293. — *Hist. eccl. de Néandre*, t. 2, 1re partie). — On a honte pour l'église romaine de reconnaître là tout le raisonnement par lequel elle autorise le culte rendu aux images ; et on peut voir par-là la profondeur d'ignorance et de superstition où le monde aurait été replongé, soit par Julien soit par les papes, si l'évangile n'était venu nous apporter sa divine lumière.

Cependant Julien sentait le besoin d'honorer sa religion par une certaine moralité : les magistrats devaient veiller à ce que tous les hommes se conduisissent pieusement et honnêtement : on

devait honorer les prêtres ; et ceux-ci ne devaient pas lire des écrivains médiocres, impurs ou légers, mais imiter les Pythagore, les Platon, les Aristote, les Zénon, ... etc. (*Juliani op.* p. 288 *sq.*). En général Julien se faisait un idéal de philosophie et de morale païenne, qu'il voulait qu'on observât rigoureusement. « Négliger ces choses, dit-il, fournirait » aux Galiléens le moyen de grossir leur dange» reux parti par ce développement de grâces et » d'amour qu'on trouve chez eux, et d'entraîner » les païens honnêtes dans leur impiété. »

On rouvrit les temples, on répara ceux qui étaient en décadence, on en éleva de nouveaux ; les prêtres et les docteurs païens furent rappelés à leurs fonctions ; l'un d'eux, Libanius, ami de Julien, pouvait dire quelques années plus tard publiquement (*Oratio in Juliani necem*) : « Allez où vous voudrez et vous trouverez les autels des dieux et le feu sacré des victimes, et l'encens qu'on offre sans crainte à la divinité ». — En plusieurs endroits les chrétiens furent obligés de céder de nouveau leurs temples au culte idolâtre.

A côté de tout cela le rusé Julien cherchait à éviter tout ce qui pouvait avoir l'air d'une persécution ouverte : il savait que c'eût été contraire à son but, et dangereux. Il se borna donc simplement à éloigner de sa cour et des places de distinction, dans le civil et dans le militaire, les chrétiens les plus marquans : sous prétexte de justice, il reprenait à l'église les priviléges et les biens que Constantin lui avait prodigués : et éminemment satyrique de son naturel, il couvrait de ridicule ce qu'il

appelait la religion des Galiléens. Lui-même il remplissait les fonctions d'un grand sacrificateur; il accordait des priviléges considérables à chaque ville qui retournait au paganisme; il dépouillait, sous mille formes, les chrétiens de leurs avantages temporels; et lorsqu'ils se plaignaient, il leur répondait qu'ils avaient assez des choses célestes, « et que leur maître les avait appelés à entrer par beaucoup d'afflictions dans le royaume des cieux. » — Bon plaisant, mauvais cœur, dit Pascal.

Encouragé par le succès il alla plus loin. Sous divers prétextes, afin d'ôter aux chrétiens toute culture intellectuelle, il ferma leurs écoles l'une après l'autre, en disant qu'il n'était pas séant à des Galiléens d'aller chercher dans les modèles inimitables des classiques, des armes pour la défense du christianisme; et qu'il leur convenait beaucoup mieux de rester de bonnes gens simples, comme leur seigneur et maître, avec le cortége de ses pêcheurs et de ses péagers. « Homère, dit-il dans une de ses lettres (*Epist.* 42. *Opp.* p. 423), Hésiode, Hérodote, Thucydide, Isocrate et autres ont été enseignés *des* dieux, et se sont consacrés à eux : c'est donc une folie que des gens veuillent tout à la fois expliquer les écrits de ces grands hommes et en même temps chicaner contre les dieux qu'ils adoraient. Si les Galiléens pensent que les idées de ces auteurs au sujet des dieux sont fausses, qu'ils courent dans leurs propres églises, et se fassent interpréter Matthieu et Luc! Ils nous tuent avec nos propres flèches : ils prennent leurs armes dans

nos propres livres, pour s'en servir ensuite contre nous! »

Julien en voulait aussi aux exemplaires des Écritures. À la mort d'un archevêque d'Alexandrie, il écrivit aussitôt au préfet d'Égypte: « Quelques gens se plaisent aux chevaux, d'autres aux oiseaux et d'autres aux bêtes féroces; pour moi j'ai été passionné des livres dès mon enfance, et je regarde comme folie qu'on laisse des choses pareilles dans les mains de ces gueux, dont l'avarice ne s'assouvit qu'avec de l'or. Vous me ferez donc bien plaisir de m'envoyer tous les écrits que George a laissés après lui. Je sais qu'il en avait beaucoup sur la rhétorique et la philosophie, mais beaucoup aussi sur la doctrine des maudits Galiléens: j'aimerais détruire ces derniers. » etc. (*Jul. epist.* 9. *Opp.* p. 177).

Cet ennemi acharné de l'évangile avait aussi pris pour l'attaquer, le parti de favoriser les Juifs en toute manière. Pour gagner la faveur de cette nation entière, et, comme on le pense aussi, pour donner devant tout le monde un démenti à la prédiction de Jésus, que Jérusalem ne serait jamais relevée, il engagea les Juifs de toutes les provinces de son empire à se rassembler en foule, pour s'emparer de nouveau des ruines de leur ancienne capitale, alors entre les mains des chrétiens, et pour rebâtir leur temple démoli, dans toute sa gloire précédente, afin d'y offrir de nouveau leurs sacrifices. Il les exempta d'un impôt personnel qu'ils avaient eu à payer jusqu'alors, et il se recommanda à leurs prières pour sa campagne contre la Perse, en leur disant entre autres (*Jul. epist.* 25, p. 396, *fragm.*

opp. p. 295) : « Notez-vous bien surtout que lorsque j'aurai victorieusement terminé ma campagne de Perse et que vous aurez relevé la sainte ville après laquelle vous avez soupiré depuis si longtemps, j'irai m'y établir moi-même, pour que nous y offrions en commun nos prières à l'Être suprême. »

Les Juifs, soutenus par les secours inattendus de l'empereur, et par l'ordre qu'il avait donné au gouvernement de Syrie et de Palestine de leur fournir tout ce qui pouvait leur être nécessaire pour leur entreprise, se mirent à l'ouvrage; mais des orages effrayans et des tremblemens de terre s'opposèrent d'une manière inouïe à leur travail. On a là-dessus le témoignage réuni d'écrivains juifs, chrétiens et païens (Voy. *Socrate*, *Hist. eccl.*, l. 3, c. 20. — *Théodoret*, *Hist. eccl.*, l. 3, c. 20. — *Amian Marcel*, l. 23, *ab initio*). Il éclata dans tous les endroits où l'on bâtissait, des feux souterrains qui ruinèrent l'ouvrage : les Juifs se découragèrent; et bientôt la mort de l'empereur acheva de renverser tout le projet.

On a vu ce qui en était de la grande et fatale dispute de l'arianisme. Sous prétexte de tolérance, Julien se fit un plaisir de rappeler les évêques ariens qui avaient été expulsés par les gouvernemens précédens, de les combler d'honneurs, et en général de favoriser toutes les sectes chrétiennes, afin d'augmenter ainsi le nombre des divisions de l'église, et de les ruiner toutes les unes par les autres. Il fit battre des pièces de monnaie, avec des effigies de faux dieux; et quand un chrétien refusait de recevoir cet argent Julien l'obligeait à le donner

au trésor public. C'est ainsi que sans répandre de sang, cet homme méchant et rusé travaillait en mille manières à ruiner le christianisme; et si le Seigneur n'eût abrégé ce temps d'épreuve, il est bien possible que cette perfide persécution, se joignant à la corruption et aux divisions qui dévoraient l'église au-dedans, eût ruiné, en Orient du moins, la cause de l'évangile pour un long espace de temps. Sans doute dans ces temps si tristes plus d'une ame fidèle aura pleuré aux pieds du Seigneur, pour qu'il fît paraître son secours; et ce secours arriva en effet.

Au milieu de ses succès contre l'église de Christ Julien se vit engagé dans une guerre avec la Perse. Il y eut une grande bataille où la cavalerie persane parvint à tourner son armée. Julien combattit comme un lion, mais il périt d'un coup de lance qu'un cavalier persan lui porta dans la poitrine. Théodoret, écrivain chrétien d'Antioche qui vivait à cette époque, mais qui montre il est vrai de la passion au sujet de Julien, raconte (*Hist. eccl.*, l. 3, c. 25) que ce jeune monarque se voyant blessé, prit à pleines mains le sang qui coulait de sa plaie, le jeta vers les cieux en fureur, en s'écriant : « Ainsi » donc tu l'emportes, Galiléen ! » Il mourut le 26 juin 363, à l'âge de vingt-deux ans, n'en ayant régné que deux.

Avec la mort de Julien finirent pour jamais les persécutions du paganisme romain contre le christianisme; et les Juifs aussi, qui jusqu'alors, et surtout sous Julien, avaient souvent fait effort pour se ranger contre le christianisme furent pareille-

ment soumis, pour ne plus se relever, jusqu'au jour où ils auront appris à dire : « Béni soit celui » qui vient au nom du Seigneur ! »

A Julien succéda Jovien, homme respectable, bon politique et chrétien fidèle. Déjà sous Julien, quand ce monarque avait ordonné que l'armée sacrifiât aux dieux, il avait demandé sa démission du poste de général de la garde impériale qu'il avait occupé jusqu'alors ; mais Julien avait préféré le garder, en fermant les yeux sur sa résistance. Lorsque les soldats voulurent le proclamer empereur il déclara à la tête de l'armée qu'il était chrétien, et qu'il lui était impossible d'accepter le commandement d'une armée qui professerait les principes de Julien, parce qu'il n'y avait point de salut à espérer de ce côté-là. Les soldats lui répondirent d'une seule voix : « Vous régnerez sur des chrétiens ! Les plus vieux soldats de l'armée ont été élevés par Constantin, les autres par Constance : et les principes de Julien n'ont laissé chez nous aucune impression durable ! »

Alors Jovien prit les rênes du gouvernement, qui depuis lui ne retombèrent plus jamais dans les mains d'un empereur païen.

Ce prince avait appris par les événemens du dernier règne, qu'on ne peut être utile à la religion par la violence : il laissa donc subsister la liberté religieuse, en ordonnant seulement que les églises et les biens d'église enlevés aux chrétiens par son prédécesseur leur fussent rendus : les païens purent célébrer leur culte comme ils l'entendaient ; on ne leur interdit que les œuvres de

la magie. En même temps plusieurs docteurs païens parurent avoir fait de véritables progrès dans la connaissance de ce que c'était que la vraie liberté religieuse ; et inclinèrent, par cela même déjà, vers le christianisme. D'autres il est vrai, abusèrent de la tolérance chrétienne de Jovien, pour se moquer de sa foi. (V. *Suidas*, *in voce* Ιοβιανος). Mais en général le christianisme recommença à respirer et à étendre ses conquêtes.

Malheureusement Jovien ne régna que huit mois. Il fut remplacé par Valentinien Ier, qui, bientôt après, s'associa pour l'empire Valens son frère, à qui il assigna les provinces orientales. Valentinien suivit les principes de son prédécesseur; et cette tolérance avança infiniment plus les intérêts du christianisme qu'aucun décret coërcitif n'eût pu le faire. Il n'y avait plus qu'un bien petit nombre de villes dans lesquelles on trouvât encore du paganisme ; il se cachait dans les villages et dans quelques hameaux isolés; c'est sous le gouvernement de cet empereur qu'on désigna pour la première fois, comme nous l'avons dit, l'idolâtrie éteinte par le nom de *paganisme ;* c'est-à-dire, religion des gens de la campagne.

Cependant, au milieu de ces succès extérieurs, l'église était de plus en plus travaillée par des divisions lamentables. La dispute de l'arianisme se continuait avec fureur. Valens, arien zélé, persécutait de toutes manières le parti orthodoxe, qui paraît lui avoir été encore plus odieux que celui des païens. Cette division profonde et étendue affaiblit de plus en plus l'église d'Orient, et con-

tribua plus tard sans aucun doute à en faire une proie facile des Mahométans.

A Valentinien succédèrent Gratien et Valentinien II (375). Valens mourut à son tour, en 379, dans une expédition contre les Goths; et Gratien, pour se défendre des incursions toujours croissantes des Barbares, s'associa à l'empire Théodose, vaillant général espagnol, à qui il confia le gouvernement d'Orient, en gardant pour lui-même l'Occident; mais il fut assassiné en 383; Valentinien II en 391; et alors monta sur le trône du monde romain agonisant ce grand Théodose que nous venons de nommer, qui gouverna seul, et dont le règne court mais puissant donna au paganisme le coup de mort définitif.

C'est au commencement de son règne que Chrysostome rédigea, à Antioche, son écrit instructif sur le martyre de Babylas. Chrysostome montre dans cet ouvrage la puissance divine avec laquelle le christianisme avait dès-lors pénétré la vie du genre humain et vaincu l'idolâtrie. Il rappelle que cette superstition n'existe plus qu'en un petit nombre d'endroits, où elle ne se soutient que par les libéralités de quelques particuliers aisés, et par les repas auxquels ils invitent les pauvres à l'occasion de leurs sacrifices. Tout cela était vrai; il faut seulement ajouter que ce qui restait d'écrivains païens redoublaient d'efforts pour conserver à l'idolâtrie son privilége précédent de religion de l'état, tout en accordant à l'empereur comme à un autre particulier le droit de choisir celle des religions qui lui conviendrait : la lutte

s'était portée sur ce terrain. Mais Ambroise, qui vivait alors à Milan, avait déjà adressé à Valentinien II de graves avertissemens pour le préserver de tomber de la largeur dans l'indifférence; et l'on voyait toujours plus évidemment que la lutte devait se terminer par la ruine de l'un des deux partis. Le moment de la crise était même déjà venu. On commençait à voir des chrétiens, quelquefois excités par les ecclésiastiques, s'ameuter pour abattre des temples idolâtres : les idolâtres suscitaient contre l'empereur d'autres empereurs de leur choix : et la guerre civile se renouvelait sans cesse.

C'est à Alexandrie que cette lutte entre un christianisme déjà vicié et le paganisme mourant fut la plus vive. On y voyait un vieux temple consacré au dieu Sérapis, qu'on décrit comme un des édifices les plus riches et les plus brillans qu'il y ait jamais eu en ce genre. Théophile, évêque d'Alexandrie, homme ambitieux, pria Théodose de convertir ce temple en un temple chrétien. Théodose y consentit, l'édifice fut pillé de fond en comble, et Théophile fit promener en triomphe par les rues les honteuses images du culte de Bacchus, auquel ce temple avait été consacré. Les païens en furent d'autant plus indignés, que ce bâtiment avait été regardé jusqu'alors comme le siége principal du culte égyptien : ils se rassemblent par troupes, se jettent sur les chrétiens, en tuent plusieurs, et en traînent d'autres dans le temple pour les forcer par toutes sortes de tortures à sacrifier à l'idole. La chose fut rapportée à l'empereur qui, tout en faisant grâce aux auteurs du tumulte,

ordonna que tous les temples idolâtres d'Alexandrie fussent rasés. Les païens n'osèrent résister : et Théophile s'avança avec les siens vers la statue colossale de Sérapis, qui touchait de ses deux mains les deux côtés de l'édifice. De tous temps on avait assuré que si jamais cette statue venait à tomber, dans le même moment la terre se fendrait, les étoiles tomberaient des cieux, et l'univers s'écroulerait. A l'instant fatal où il s'agit de mettre la main à l'œuvre, les chrétiens mêmes ne purent contenir une certaine émotion ; et longtemps personne n'osa s'avancer; jusqu'à ce qu'enfin un soldat plus courageux saisit une hache, et au milieu des acclamations des païens et des chrétiens, fit une énorme ouverture à la joue du faux dieu dont on vit sortir une troupe de souris. Aussitôt les chrétiens livrent un assaut général à cette statue, qui est mise en pièces et brûlée. Ce fut le signal d'une guerre universelle faite aux temples païens; commencée à Alexandrie, elle se répandit de province en province, non sans amener souvent, devant les portes des temples idolâtres, des combats à mort entre chrétiens et païens.

C'est à cette même époque qu'il faut placer la conversion définitive et officielle de la ville de Rome à la profession chrétienne. C'est du moins en 388 que le sénat, solennellement convoqué à ce sujet, déclara la chûte de l'idolâtrie accomplie pour cette ville et pour l'empire en général ; et c'est par conséquent aussi le moment où nous regardons l'histoire des missions d'Italie comme achevée, sauf

à y revenir à l'époque des Lombards pour ce qui concerne le nord de cette contrée.

Les païens, irrités de tant de défaites, suscitèrent en Occident à Théodose un rival nommé Eugène, qui tente un dernier effort contre le christianisme. Mais Théodose le défait complètement en Italie, se rend à Rome, y rassemble le sénat, et y conjure quelques sénateurs qui étaient encore restés adonnés à l'idolâtrie de l'abandonner pour la religion de Jésus. Quelques-uns refusèrent de quitter une religion sous laquelle, disaient-ils, Rome avait régné sur le monde pendant 1200 ans; mais ils furent destitués, et Théodose de retour à Constantinople y donna sous la date du 8 novembre 392 le fameux décret qui déclarait l'idolâtrie païenne bannie des états romains à jamais et sous toutes ses formes.

Cet empereur qui s'était distingué pendant son règne par sa piété et son humanité, mourut à Milan le 24 février 395, après avoir régné 16 ans. Il eut pour successeurs ses deux fils *Arcadius* et *Honorius*, qui se partagèrent entre l'Orient et l'Occident. Tous deux, quoique faibles d'esprit et de caractère, s'attachèrent à exécuter et même à renforcer les lois de leur père contre le paganisme : ils retirèrent à toute espèce de prêtres païens leurs priviléges, et aux temples leurs revenus : on abattit les autels, les idoles, et les bois sacrés voués à l'idolâtrie, et on en employa les matériaux à construire des édifices publics ou à couvrir les routes. Et quoiqu'il restât encore pendant long-temps quelques traces de l'ancienne idolâtrie cachées dans quelques coins reculés, le paganisme avait reçu son coup de mort définitif.

Il eut pour funérailles l'écroulement de l'empire romain.

Parvenus à ce moment solennel, nous jetons une dernière fois les yeux en arrière, pour examiner pendant quelques instans l'état où se trouvait l'église à cette époque. On pouvait appliquer dans toute sa rigueur à l'ancien monde romain, dans ses rapports avec le nouveau royaume de Christ, ce que le Sauveur avait dit avec tant de vérité du peuple d'Israël : « On ne met pas une pièce de » drap neuf à un vieux vêtement, ni on ne verse » le vin nouveau dans de vieilles outres ; sans cela » l'un et l'autre se déchire, et la déchirure n'en est » que plus grande. » (*Matth.* 9, 16, 17). Cette parole s'accomplissait littéralement dans l'outre vieillie de l'empire romain, et dans le vin nouveau, tout fermentant, de l'église de Christ. Sans doute des milliers et des centaines de milliers d'individus avaient, depuis trois siècles, reçu l'évangile pour eux-mêmes comme un principe de vie ; et on trouvait au milieu du monde d'alors cette « nation sainte » dont parle la parole, ce « peuple élu » qui annonçait les vertus de Dieu (1 *Pierre* 2, 9) : mais le monde romain, pris dans son ensemble et dans sa constitution, était rongé par un principe de dissolution irrésistible. Si, dans les siècles que nous venons de parcourir, le christianisme a pu s'y répandre au point d'y devenir la religion de l'état, ce fait n'indiquait nullement que l'empire dût être sauvé; c'était plutôt une grande mesure préparatoire que Dieu prenait en vue d'un avenir tout différent et d'un bouleversement complet. Le christianisme devait

accueillir, dans le sein de l'empire romain renversé, une nouvelle race pleine de jeunesse et de vie, ces Germains, qui du nord et de l'orient, s'avançaient à grands pas vers l'occident pour y former, de concert avec l'évangile, des peuples et une histoire toute nouvelle.

Peut-être, et même probablement, devons-nous compter au nombre des mystérieux préparatifs de cette époque les déformations mêmes que subissait de plus en plus le christianisme. Il semblait avoir vaincu le judaïsme et l'idolâtrie; et il se les était simplement associés : la religion pure et spirituelle de l'âge apostolique faisait place à une religion de plus en plus sensuelle; et nous retrouverons bientôt dans l'église extérieure triomphante presque tout ce que nous avions blâmé dans le paganisme déchu. Il est important de rechercher les sources de cette décadence, et d'observer en même temps la sagesse admirable de Dieu, qui tira de là même autant de moyens pour faciliter l'entrée de l'église à la masse des peuples barbares qui s'avançaient contre l'empire romain.

Autre est l'idée de l'église de Christ, communion des saints dans la lumière, telle que nous la dépeint l'évangile, et autre est-elle quand nous ne considérons l'église que comme une école du genre humain et une pépinière du ciel. Chacun se rappelle ici la parabole de l'ivraie (*Matth.* 13, 24, 30). L'église selon la première de ces idées s'entrevoit, mais déjà excessivement imparfaite, sous les apôtres : ou du moins, pour parler plus vrai, le bien y domine sur le mal. Elle passe au second état

dès le second et le troisième siècle : elle s'y fixe complètement depuis Constantin. Et si nous admettons, comme il semble qu'on le doit, que l'église est essentiellement une institution destinée à former des chrétiens, et non pas seulement à réunir ceux qui le sont déjà, il semble inévitable d'admettre, comme une conséquence nécessaire de ce principe, que les formes que l'église revêt à différentes époques étaient celles qui convenaient au temps et aux circonstances. Autant qu'il est permis de raisonner après coup (et certes il semble que c'est tout à la fois bien humble et bien légitime), on serait porté à croire qu'à l'époque où nous sommes arrivés il fallait, pour conduire et pour tenir en bride les masses qui formaient alors ou qui devaient bientôt former l'église, il fallait, disons-nous, la constitution qui s'établit effectivement, c'est-à-dire un ordre de choses disciplinaire, hiérarchique, propre à frapper des hommes grossiers, et à contenir matériellement les méchans. Aussi long-temps que la parole de Dieu n'était pas le législateur effectif, il semble qu'elle avait besoin de ces supplémens humains, quelque imparfaits qu'ils fussent; et que, si le christianisme devait être autre chose que l'affaire privée de quelques-uns, en continuelle opposition avec les masses, les choses devaient aller comme elles allèrent en effet. Sans doute il s'en suivit une multitude de maux : les pouvoirs ecclésiastique et civil entrèrent en collision : le bas clergé, envieux de l'élévation des grands prélats, reçut pour s'en consoler, autant d'autorité sur la masse du peuple que les évêques

en avaient par-dessus lui : et bientôt le clergé tout entier ne fut plus qu'une caste privilégiée dont la sommité devint un roi spirituel : on voulut imiter toute la hiérarchie judaïque : depuis le dernier clerc, en passant par les prêtres, on eut des évêques, des archevêques, des métropolitains, des patriarches, qui se disputèrent alors à qui d'entre eux serait le souverain sacrificateur. Constantinople revendiqua ce titre, comme la capitale actuelle du monde : Rome le voulut comme étant l'ancienne : et cette dispute dura à la honte du christianisme pendant quelques siècles, jusqu'à ce que Mahomet, bouleversant l'église d'Orient, renversa les prétentions des patriarches de Constantinople, d'Antioche et d'Alexandrie, et laissa à l'évêque de Rome plus de facilité à s'introniser comme prétendu chef de l'église universelle.

En même temps on vit entrer dans l'église toutes sortes d'autres maux : un certain droit canonique, au lieu de la loi de la foi et de l'amour; des macérations outrées et monastiques, privilége de quelques-uns seulement, au lieu de la sainteté commandée à tous : l'idée que le clergé formait une classe nécessairement sacrée en elle-même : un respect superstitieux pour ceux qu'on regarda comme absolument saints, ce qui devint le germe du trafic des indulgences qui arriva plus tard, et de l'invocation des saints : un culte rendu aux reliques de ces saints; puis à leurs images : ainsi reparut sous un nouveau vêtement et sous de nouveaux noms le paganisme qu'on avait cru éloigné pour jamais.

Heureusement que la doctrine ne suivit pas au

même degré la décadence morale, et que le Chef suprême de l'église (il devient nécessaire de dire que c'est de Dieu et non du pape que nous voulons parler) avait suscité de bonne heure des écrivains distingués, qui avaient comme fixé dans certains symboles les vérités fondamentales de la révélation. On s'accorde assez généralement, de nos jours, à vouloir secouer le joug de l'autorité humaine; et c'est juste. Mais il faut savoir apprécier ce qu'elle eut long-temps de salutaire. Si, par exemple au milieu de la disette toujours assez grande de copies des saintes Écritures, l'église n'eût possédé ce qu'on appela dès-lors le symbole apostolique (quoique l'origine de cette pièce ne date pas des apôtres), le symbole de Nicée, et autres formulaires semblables, puis les précieux écrits de saint Augustin et de ses pareils, il est difficile de concevoir quel eût été le degré de décadence où elle serait tombée, au sein de la profonde nuit du moyen-âge qui allait commencer, et durer pendant plusieurs siècles.

Il est vrai que tout est semé d'inconvéniens, et qu'on voit naître à la même époque cette orthodoxie raide et scholastique qui s'opposa de plus en plus à l'examen libre et réfléchi des saintes Écritures, et qui inclina, sans s'en douter et sans se l'être proposé, vers le retour à une vaine philosophie. Car c'est à l'époque de Constantin qu'apparaît l'idée d'orthodoxie (saine doctrine) qu'on associa bientôt à celle de catholicité (universalité). Ces deux idées avaient un grand fonds de vérité; mais on les traita avec la raideur, l'étroitesse et

l'obstination que l'homme introduit malheureusement dans toutes ses œuvres.

Et ce n'était pas là le seul des maux qui assaillirent l'église à cette époque. De tous les conflits qui l'agitèrent, aucun sans contredit ne fut aussi grand et plus dévastateur que cette dispute sur la divinité de Christ qui a déjà paru souvent dans notre histoire et que nous retrouverons encore sur nos pas pendant quelques siècles.— Cependant il reste vrai, qu'au milieu de tous ces sujets d'affliction le Seigneur s'était conservé un peuple vivant et vraiment fidèle, et, sous l'enveloppe même des superstitions qui venaient la déparer, une église pure : nous trouvons même à ce moment important, en plus grand nombre que dans les trois siècles qui ont précédé, des docteurs puissans, allumés comme autant de fanaux lumineux à l'entrée de la nuit qui allait survenir; sans parler de tant d'autres amis du Seigneur, moins éclatans quoique peut-être aussi fidèles, qui se retiraient de plus en plus, loin du bruit du dehors, dans la simple vie de particulier ou dans quelque solitude (car les monastères avaient déjà pris naissance), ou même comme de pieux anachorètes dans une retraite absolue. D'autres enfin, poussés par toutes sortes de motifs différens, allèrent habiter parmi les barbares, où plusieurs furent autant de missionnaires fidèles et bénis.

Sur le point de terminer cette revue de la grande époque qui vient de s'écouler, remarquons qu'elle présente quelques momens de crise bien tranchés, où l'œuvre subit certaines modifications importantes. Depuis la mort de l'apôtre Jean jusqu'aux trois

quarts du second siècle, l'œuvre de Christ n'apparaît encore, ainsi que dans l'âge apostolique, que comme l'affaire privée et obscure de quelques sectaires méprisables. Avec la conversion de quelques philosophes distingués sous les Antonins, l'église en vient à plaider sa cause d'une manière plus publique, et la lutte se montre plus grave et plus animée. Bientôt la question commence à devenir politique : Dioclétien fait un dernier et puissant effort pour écraser l'adversaire qui doit l'abattre, et c'est lui qui succombe : il finit par quitter volontairement les rênes de l'empire. Sous Constantin la lutte approche décidément de son terme : Julien fait un nouvel et dernier effort; mais dès le commencement du cinquième siècle, le paganisme n'existe plus dans l'empire.

On voit, au milieu de cette suite d'événemens, quel est le principe permanent que suivent les messagers du salut. Ils rattachent toutes leurs prédications à la personne même de Christ, comme Seigneur, Sauveur et Juge du genre humain; et cette doctrine même, ils l'appuient sans cesse sur les Écritures, auxquelles ils renvoient toujours non comme à un système humain auquel on puisse en opposer d'autres, mais comme à une révélation directe de Dieu. Cette conduite fournissait à la fois à l'église une base, une règle, et l'unité dont elle avait besoin, en même temps que son plus puissant moyen de conservation et de propagation. La grande cause des succès du christianisme était dans sa nature même. Une doctrine qui apprenait aux hommes leur réconciliation avec Dieu apportait

dans le monde une vie que rien ne pouvait ni égaler ni compenser : c'est elle qui donna aux chrétiens, dès le début, le courage, nous pouvons dire l'audace, avec laquelle ils se présentèrent toujours devant leurs adversaires. On tremblerait pour Tertullien, si on ne connaissait les forces sur lesquelles il s'appuyait : les prétendus Obscurantins d'alors ne craignaient point de défier à la lutte un pieux Antonin, ou un philosophe comme Marc-Aurèle : car ils avaient de leur côté les forces irrésistibles, non du raisonnement, mais des faits. « Ce que nous » avons vu, entendu, et touché de nos mains con» cernant la vie éternelle, nous vous l'annonçons. » Et comme ces vérités sacrées se trouvaient déposées dès l'origine dans des livres authentiques, les chrétiens mirent à la propagation de leurs saints livres et à la traduction de ces livres en diverses langues un zèle qui n'avait rien de pareil : cette sorte de prosélytisme ne se trouve que dans le christianisme.

Du reste il est évident que la Providence employa plusieurs causes secondes pour accompagner l'action de sa parole et de son Esprit : le malheur des temps; l'effroyable dépravation d'une longue suite d'empereurs romains, et celle des masses de cette époque; des pestes et des tremblemens de terre; des forêts de barbares qui s'amassaient visiblement autour de l'empire comme des oiseaux de proie autour d'un animal expirant; tout cela devait nécessairement jeter dans les esprits des dispositions sérieuses, et porter bien des hommes à rechercher comme par instinct « la cité qui a des fondemens »; et la tyrannie qui pesait sur les citoyens devait faire

apprécier d'autant plus vivement la liberté qu'annonce et que donne l'évangile. « Il n'y avait plus de vie publique, dit un auteur à ce sujet, ni dans les provinces, ni même à Rome; mais l'église en présentait une. Là, il y avait assemblée du peuple, intérêts communs, amour, union, dévouement et encouragemens; et alors on vit combattre pour obtenir la couronne du martyre ceux qui, en d'autres circonstances, se fussent immolés à la liberté et à la patrie. » (*Tschirner, Fall des Heidenthums*, p. 1, p. 397.) Mais c'était surtout l'amour répandu entre les croyans, qui devait frapper et attirer les cœurs des païens, à cette époque d'égoïsme et de cruauté. Sous ce rapport l'église présentait un spectacle que n'avait jamais vu le paganisme : et on ne peut rien dire de plus à ce sujet, que ne faisait plus tard Julien lui-même en s'adressant aux païens dans un de ses édits : « N'y a-t-il pas de quoi nous faire honte quand nous regardons à d'autres? Les Juifs ne permettent pas qu'un seul d'entre eux se livre à la mendicité; et ces maudits Galiléens ne soutiennent pas seulement leurs amis, mais encore les gens de notre parti! Nous seuls nous ne pouvons montrer aucune institution du genre des leurs! »

Telles étaient donc les armes puissantes dont se servait la foi dans le cours de cette époque remarquable. Il n'existait point d'institutions missionnaires proprement dites; c'est l'Église de Jésus-Christ tout entière qui se chargeait d'annoncer l'évangile. Il n'existait point non plus de caisses des missions ou de choses pareilles, soit parce que les missionnaires exigeaient peu ou point d'argent, soit parce que

chaque membre de l'Église, riche et pauvre, trouvant son bonheur à seconder cette œuvre, en trouvait aussi avec facilité les moyens. Toutes les institutions de ce genre qu'on a vu naître de nos jours, comme fruits d'un zèle naissant, ne sont là qu'en attendant le jour où chaque membre de l'Église sera redevenu lui-même un zélé serviteur de Christ (1).

Le paganisme qui voyait ces moyens puissans du christianisme et qui sentait sa propre décadence, cherchait en vain à contrefaire l'œuvre de l'évangile et à se réformer au moyen de quelques nouveaux systèmes de philosophie; il ne put y réussir. Il arriva même que plusieurs docteurs chrétiens, et surtout ceux de l'école d'Alexandrie, entrèrent de leur côté, quoique par des raisons différentes, dans l'idée d'une nouvelle philosophie, et s'imaginèrent rendre l'évangile plus respectable en l'adaptant jusqu'à un certain point à quelque système humain déjà connu; mais cette méthode fit du mal et ne pouvait réussir, quoique la sagesse de Dieu n'ait pas manqué d'en tirer quelque profit.

Le troisième siècle paraît spécialement distingué par l'esprit de prosélytisme dont nous parlions tout à l'heure. Il est vrai que jusqu'à l'époque de Constantin la prédication pouvait avoir lieu publiquement; et quoiqu'il se fût déjà bâti bien des temples chrétiens, leur existence avait toujours été précaire, et leur nombre petit : mais on se réunis-

(1) Il importe d'observer que tout ceci est écrit par le directeur d'un de nos meilleurs instituts missionnaires; car tout ce morceau est traduit à peu près textuellement.

sait dans des maisons particulières, dans des forêts, quelquefois même sous terre, ce qui fut l'origine des cryptes (grottes, endroits cachés), que l'on construisit plus tard dans les grandes cathédrales, en souvenir de ces retraites des premiers temps. On choisit aussi, de bonne heure, pour se réunir, les endroits où quelque martyr avait été enseveli. « Tout lieu, » dit Denys d'Alexandrie (260), « tout lieu dans lequel on nous a persécutés et tourmentés, la rase campagne, les sauvages déserts, les vaisseaux, les auberges, les cachots, tout cela nous a servi de temples (*Eus.*, *Hist. ec.*, l. 7, c. 29). Tertullien remarque avec raison « qu'en ces jours l'évangile » ne se propageait pas seulement par la prédi» cation de la parole, mais aussi par la patience » des chrétiens à endurer les épreuves. » (*Lib. de patientiâ*, c. 3) : de continuelles persécutions les détachaient de la terre, les séparaient des leurs, et les chassaient au loin. Enfin les dons miraculeux venaient souvent s'ajouter à tant d'autres moyens de succès pour achever de convaincre les esprits, ou pour commencer à les réveiller.

Avec l'empereur Constantin commença pour les missions chrétiennes une nouvelle époque, qu'on pourrait appeler, à cause des nouveaux moyens qu'on y employa, l'époque ecclésiastico-politique. En effet l'œuvre de la propagation de l'évangile, qui avait été jusqu'alors particulière et presque individuelle, devint dès-lors une affaire d'administration générale, très-souvent conduite en vue des intérêts de l'état, qui de son côté ne voyait de salut que dans les bras de l'église. Dès ce moment

les serviteurs de l'église commencèrent à devenir les gouverneurs et les maîtres spirituels des peuples du monde. Le pouvoir civil espéra, en favorisant la propagation de l'évangile chez les barbares, adoucir et contenir ces peuples; et l'on vit s'établir de plus en plus cette méthode impure qui cherchait à obtenir par des avantages temporels la conversion apparente des souverains ou des chefs, pour entraîner ensuite, par eux, les peuples ou les tribus soumis à leur autorité.

Mais terminons ce tableau. Si, de la hauteur où nous a placés notre histoire, nous jetons les yeux sur l'avenir, nous ne pouvons manquer d'y voir de nombreux sujets d'inquiétude. L'église triomphait à ce moment sans doute; mais comme, en un jour d'été, on voit de noirs nuages s'amasser à l'horizon et préparer une tempête pour la fin du jour, ainsi l'orage commençait à gronder sur toutes les frontières de l'empire romain, tandis que l'intérieur en était encore rongé et dissous par la profonde dépravation qui s'y était enracinée pendant le règne du paganisme. La seule consolation qui pût rester à l'esprit prévoyant du chrétien, c'est que cet orage même qui s'avançait ainsi, portait en son sein les germes de la fécondité. Tandis que l'ancien monde dépérissait sous les yeux de l'église de Christ dans des convulsions gigantesques, le grand plateau du milieu de l'Asie, les rives du Danube et du Rhin préparaient ce tumulte de barbares qui devait créer une nouvelle Europe, et fonder le temple de Christ sur un terrain rajeuni.

Cependant nous ne sommes point encore parve-

venus au moment d'exposer ces grands événemens : nous allons reprendre avec quelques détails l'œuvre que nous n'avons encore considérée que dans ses traits généraux : et auparavant encore nous dirons quelque chose des principaux écrivains que Dieu avait suscités à cette époque en si grand nombre, pour servir d'étais à l'édifice dans son écroulement.

CHAPITRE VI.

QUELQUES-UNS DES DOCTEURS LES PLUS DISTINGUÉS DU QUATRIÈME SIÈCLE.

I. Au nombre des hommes qui se sont distingués par leurs écrits dans le cours du quatrième siècle, nous devons d'abord nommer *Eusèbe*, évêque de *Césarée* en Palestine, surnommé *Pamphili* à cause de l'intimité dans laquelle il vécut avec le martyr de ce nom, et pour le distinguer d'un autre Eusèbe, évêque de Nicomédie, qui vivait en ce même temps et qui figura jusqu'à un certain point à la tête du parti arien. Eusèbe naquit en 264 en Palestine; il étudia à Alexandrie, et acquit une connaissance étendue des écrits des païens et des chrétiens. Il a mérité la reconnaissance de la postérité par son *Histoire ecclésiastique* des premiers siècles; et nous serions encore aujourd'hui bien mal placés pour établir par des preuves extérieures l'authenticité et l'intégrité des écrits du Nouveau Testament, sans ses traditions sur les écrits des apôtres. Il était d'un caractère doux et paisible, qui répugnait aux disputes théologiques de son temps; et il déplut par cela même aux deux grands partis qui s'y firent

la guerre avec tant de violence. Au concile de Nicée il était du nombre des conciliateurs : il demandait le retranchement de l'expression ὁμοούσιος (consubstantiel) comme n'étant pas contenue dans l'Écriture : mais il finit par céder, parce qu'il voyait les déclarations les plus décisives de l'Écriture du côté des orthodoxes, et qu'il reconnut la nécessité de fixer par un mot positif le sens d'autres mots sur lesquels on faisait des équivoques.

Eusèbe jouit d'une estime extraordinaire à la cour de Constantin le Grand, et il ne contribua pas peu aux nombreuses faveurs que ce monarque accorda à l'église. Celui de ses écrits qui prête sans doute le plus à la critique est sa *Vie* de ce même souverain (1). Cet ouvrage contient, il est vrai, plusieurs notices intéressantes pour l'histoire des missions; mais Eusèbe y figure décidément comme homme de parti et comme adulateur. Le plus estimé de ses écrits est sans contredit son *Histoire ecclésiastique* (2), dans laquelle il conduit l'histoire du christianisme jusqu'à l'année 324. Un autre ouvrage estimable du même auteur est sa *Démonstration évangélique*, dont nous n'avons plus que dix fragmens, mais qui présente une excellente collection de preuves en faveur de la divinité du christianisme, mis en opposition avec le paganisme grec et romain. Enfin il a écrit la *Préparation évangélique* (préparation à la preuve de la vérité de l'évangile), où il établit avec beaucoup

(1) *De vitâ Constantini*, libri IV.
(2) *Historiæ ecclesiasticæ*, libri X.

d'érudition, que tout ce que les Grecs ont jamais enseigné de bon avait été emprunté aux Hébreux, tandis que le reste de leurs doctrines ne présente que division, incertitude et erreurs.

II. Un autre écrivain célèbre, mais d'un caractère bien différent et d'une vie plus agitée, fut le pieux *Athanase*, qui revêtit pendant trente-six ans la place d'archevêque d'Alexandrie, et qui par son talent, ses connaissances étendues et son don de la parole, de même que par sa vive piété, mérite d'être rangé au nombre des joyaux de l'église dans le quatrième siècle. Il naquit en 296 à Alexandrie; il fit une partie de ses études dans les déserts de la Haute-Égypte sous de pieux anachorètes et auprès d'Antoine, ce célèbre propagateur de la vie solitaire; puis, encore très-jeune, il fut sacré prêtre de l'église d'Alexandrie, où il eut pour collègue cet Arius qui s'est rendu célèbre par son hérésie, et dont il resta jusqu'à la fin de ses jours le plus puissant adversaire. Il consacra toutes ses forces et tout le repos de sa vie à la défense de la divinité de son Sauveur : il fut, avec son évêque Alexandre, l'ame du concile de Nicée, et l'auteur du symbole qui porte son nom. En 326, n'ayant encore que 30 ans, il fut élu patriarche d'Alexandrie par le vote unanime du clergé et du peuple; et dès ce moment jusqu'à sa mort sa vie ne fut plus qu'un combat continuel, qui souvent lui permit à peine de savoir où il pourrait reposer sa tête. Ce fut sans doute pour lui, au milieu de ces troubles, un doux soulagement que de pouvoir coopérer à l'établissement du christianisme dans l'Éthiopie (l'Abyssinie), et

envoyer à l'église qui se forma dans cette contrée le premier évêque qu'elle eût jamais possédé. Constantin, qui d'abord l'avait comblé d'honneurs, ayant penché plus tard pour l'arianisme comme on l'a vu, dépouilla Athanase de sa dignité d'archevêque, et l'obligea à chercher un refuge dans les déserts de la Haute-Égypte. Constance, fils et successeur de ce monarque, le persécuta encore plus vivement, et l'envoya pour plusieurs années en exil à Trèves, où cet homme zélé travailla en commun avec l'évêque de cette ville' à répandre l'évangile dans les contrées du Rhin. Il fut rendu quelque temps à son troupeau sur les instances répétées de l'église d'Alexandrie; mais le parti arien le fit bientôt bannir de nouveau dans les déserts. Il fut encore rappelé sous Julien, après une absence de six ans; mais ce repos aussi ne fut que de courte durée. Les prêtres idolâtres, qui sous ce monarque se retrouvaient en faveur, déclarèrent que si Athanase restait plus long-temps à Alexandrie on n'y verrait bientôt plus un seul adorateur des dieux. Aussitôt Julien lui envoie l'ordre de quitter la ville à lettre vue; et déjà des meurtriers étaient placés sur sa route pour l'immoler. Athanase cède d'abord à l'ordre impérial, et prend un bateau pour rentrer dans les déserts en remontant le Nil. Mais à peine a-t-il fait un bout de chemin, qu'il ordonne courageusement aux rameurs de retourner à Alexandrie. « Je veux » leur montrer, dit-il, que celui qui est avec moi » est plus fort que ceux qui me persécutent! » Bientôt ils rencontrent ceux qui les suivaient pour le tuer, et qui leur demandent s'ils n'avaient pas vu

Athanase. « Il est tout près, leur répondit-il, vous » n'avez qu'à bien ramer, et vous l'atteindrez. » Il rentra ainsi au milieu de son cher troupeau; mais le danger évident que couraient ses jours l'engagea cependant à céder aux prières des siens; il alla se rendre dans les forêts désertes de la Thébaïde.

Dès la mort de Julien, le pieux Jovien rappela sans délai de son exil ce généreux champion de la vérité: et sous ce nouveau gouvernement le parti arien diminua rapidement. Mais on a vu que ce règne ne fut que de quelques mois; et en 364, ce fut Valens, arien prononcé, qui monta sur le trône d'Orient. Athanase, qui commençait à vieillir, est exilé pour la cinquième fois, et sort de la ville en secret pour prévenir le soulèvement du peuple en sa faveur; mais son église se déclare résolue à le retenir par force, contre l'ordre même de l'empereur : la ville se remplit de lamentations; et Valens, qui craint une véritable sédition, permet au docteur de finir ses jours au milieu des siens. Il en profita pour recommencer à paître son troupeau avec une nouvelle ardeur, et pour rédiger une suite d'excellens écrits, jusqu'à ce qu'en 373 le Seigneur l'appela des peines de cette vie au repos éternel, à l'âge de soixante-dix-sept ans.

Au nombre des écrits de cet homme distingué nous n'en citerons que deux qui concernent de plus près l'histoire des missions. Le premier (Λόγος κατὰ Ἑλλήνων, *sermo adversus gentes*) est une réfutation du paganisme grec et romain : le second (περὶ ἐνανθρωπήσεως τοῦ λόγου, *de incarnatione verbi*) est une apologie scientifique du christianisme. Nous regret-

tons de ne pouvoir faire des citations un peu complètes de ces ouvrages : ils sont écrits avec dignité et profondeur : on en jugera par ces seuls mots : « Quand le Sauveur fait dans les hommes de si grandes choses, et que tous les jours et de tous les côtés il attire à sa foi et à l'observance de sa doctrine une si grande quantité de Grecs et de Barbares, peut-on douter encore qu'il soit ressuscité, qu'il vive ou plutôt qu'il soit lui-même la vie? Est-ce l'œuvre d'un mort d'amollir les cœurs des hommes par la douleur du péché?.... Tant de sages Grecs ont écrit sans pouvoir convaincre les hommes de leur immortalité, ni les conduire à une vie divine : Christ au contraire, au moyen d'hommes sans lettres, et par une prédication toute simple, a engagé par toute la terre des sociétés d'hommes tout entières à mépriser la mort, à s'occuper de l'immortalité, à négliger les objets des sens, et à ne rechercher que les choses célestes! Voilà plus que des paroles. Les faits mêmes parlent pour leur vérité!... »

III. *Basile* surnommé *le Grand*, autre docteur de l'église grecque orientale, naquit en 329 à Césarée, capitale de la Cappadoce. Ses pieux parens qui appartenaient à l'une des premières familles du pays, furent chassés avec leurs enfans, pour la cause de l'évangile, dans les forêts du Pont, où le jeune enfant passa ses premières années et reçut probablement les premières impressions de ce goût pour la solitude qui se déclara plus tard chez lui avec tant de force. Son père, homme instruit, lui donna sa première éducation; plus tard il fut remis

à l'un des docteurs les plus distingués du temps, l'orateur Libanius. Cet homme, quoique païen, conçut la plus grande estime pour son jeune élève; et il ne cessait de se lamenter dans ses lettres de ce qu'il était chrétien. Basile se rendit ensuite à l'académie d'Athènes, où il eut le bonheur de trouver un jeune homme qui partageait tous ses sentimens, Grégoire de Naziance. Ces deux jeunes gens qui se consacraient au service du Sauveur, s'attachèrent vivement l'un à l'autre, se retirèrent de toute société qui eût pu leur nuire, et ne vécurent que pour leur Dieu et leur sainte vocation. « Nous ne » connaissions à Athènes que deux rues, dit Grégoire en parlant de Basile, l'une qui menait à la » maison de Dieu, et l'autre aux auditoires de nos » professeurs : nous laissions volontiers les autres » à ceux qui aimaient les spectacles, les festins et » autres plaisirs : nous ne cherchions qu'une seule » gloire, et nous n'avions qu'un but : c'était de ne » pas porter seulement le nom de chrétiens, mais » d'être chrétiens en effet. »

Au milieu de leurs études consciencieuses, dont témoignent les écrits qu'ils nous ont laissés, ces jeunes gens sentirent le danger qui s'attachait à ces études elles-mêmes quand elles ont pour tendance d'enfler le cœur, et de substituer l'estime du savoir à la recherche des grâces qui ne proviennent que du Saint-Esprit; et ils résolurent de se retirer quelque temps du monde pour s'exercer, dans la solitude, au renoncement et à une rigoureuse tempérance. Basile en particulier, poussé sans doute encore à ce genre de vie par les malheurs de l'épo-

que et par la profonde décadence de l'église, devint le fauteur ardent de la vie solitaire, et contribua puissamment par son éloquence à faire entrer des centaines et des milliers de chrétiens dans le silence des cloîtres du désert. Sans doute, si nous envisageons cette question abstraitement, l'homme n'est point appelé à se retirer matériellement du monde, mais au contraire à y briller d'une lumière sainte, et à y travailler au bien de ses semblables. Mais on ne peut appliquer aucune règle à tous les individus et à tous les temps, sans admettre des exceptions. Il y a telle époque, tel caractère, et surtout telle manière de se conduire dans la solitude, qui pour un esprit équitable justifieront à un haut degré la vie dont il s'agit ici. Ainsi, par exemple, Basile fut si loin de rester entièrement caché, qu'il parcourut la Syrie, la Mésopotamie et l'Égypte, pour en visiter les couvens les plus célèbres et les hermites, et pour y apprendre par des expériences nombreuses et variées quelle était, pour la propagation du christianisme, la manière la plus avantageuse d'établir et de constituer, dans des lieux écartés, les petites colonies chrétiennes dont nous parlons. Il tira de l'ensemble de ses recherches un code applicable à la direction des institutions de ce genre ; et ce code fait règle, encore de nos jours, dans la plupart des monastères de l'Orient.

Après cette suite de voyages Basile rentra avec un courage nouveau dans la vie publique et dans l'arène, comme prédicateur de l'évangile. L'empereur Julien, qui l'avait connu à Athènes comme

un jeune homme plein de talens, l'invita à sa cour : mais Basile rejeta cette offre, en alléguant que sa vocation le liait à l'église de Césarée. Et comme Julien cherchait à l'effrayer par des menaces, ce serviteur de Jésus répondit à l'empereur par une lettre où il lui faisait de sérieux reproches sur ce qu'il négligeait les devoirs essentiels de sa dignité, ajoutant qu'il s'exposait aux jugemens de Dieu par son mépris pour le culte véritable (1). Dès ce moment la vie de Basile fut dans un danger continuel, qui ne cessa point à la mort de Julien. Valens étant parvenu au trône peu de temps après, persécuta vivement les amis de la foi orthodoxe, et fit citer entre autres Basile devant le préfet Modestus. — Basile était devenu évêque de Césarée. — « Ne crains-tu pas l'empereur, lui demandait le juge, en t'opposant à ses ordres? »— Jusqu'où s'étend son pouvoir, demanda tranquillement l'évêque? — Jusqu'à la confiscation des biens, au bannissement, à la torture, et même à la mort. — Si tu ne sais rien me nommer de plus terrible, tout ceci ne m'inquiète nullement, reprit Basile. Celui qui n'a rien à perdre ne craint pas la confiscation : je n'ai que quelques livres et le pauvre habit que je porte : tu ne peux me bannir; car je suis déjà étranger, et le ciel est ma patrie : la torture ne m'effraie non plus; mon corps exténué ne la supportera pas long-temps, et la mort ne sera pour moi qu'un bienfait, en m'amenant plus tôt vers mon Dieu. — Jamais, répondit le préfet,

(1) *Basile*, *Epist.* 208.

personne ne m'a encore répondu aussi librement. — Peut-être, reprit Basile, est-ce la première fois que tu parles à un évêque chrétien. D'ordinaire nous sommes doux, et volontiers soumis à tous nos frères : mais quand il s'agit des intérêts de Dieu, nous n'avons rien à craindre que ce Dieu lui-même. C'est en vain que tu nous menaces de tes flammes, de tes poignards et de tes bêtes féroces : elles ne seront point plus fortes que nous. — Réfléchis jusqu'à demain, lui répondit Modeste. — Demain je serai le même qu'aujourd'hui, répliqua Basile. — Le préfet le renvoya, et écrivit à l'empereur : « On ne peut rien faire de cet homme, » il est au-dessus de nos menaces. »

Vers la fin de sa vie Basile alla visiter l'Arménie, afin d'y assister l'église alors sous l'oppression. Au bout de quelques années il retourna dans son diocèse, où il mourut au milieu des regrets de son troupeau, en 379, à l'âge de cinquante ans. Les païens même déplorèrent sa perte; car il avait rendu le christianisme respectable par sa conduite comme par sa doctrine. La plupart de ses ouvrages sont de pieuses homélies sur quelques livres de l'Ancien Testament : mais ce qu'il a fait de plus intéressant pour l'histoire des missions, ce sont ses 428 lettres, dans lesquelles il décrit de main de maître l'état de l'église en son temps, et qui méritent encore aujourd'hui d'être méditées de tout missionnaire désireux de servir Jésus en renonçant à lui-même.

IV. Un contemporain et un ami de Basile, fut *Éphrem* le Syrien, que nous pouvons d'autant

moins passer sous silence dans cette histoire des missions, que ses discours et ses cantiques, composés en syriaque, ont été pendant plusieurs siècles à côté d'un petit nombre d'exemplaires des Écritures, presque la seule lumière au moyen de laquelle les églises de cette langue aient alimenté la faible flamme de leur foi chrétienne. Ses parens, qui étaient très-pauvres, souffrirent beaucoup sous Dioclétien à cause de leur foi à l'évangile; car ils étaient très-pieux, et ils avaient consacré leur enfant au Seigneur dès le berceau, quoiqu'il n'ait reçu le baptême qu'à l'âge de dix-huit ans (1).

Un jour, par une erreur des magistrats sur une affaire civile, Éphrem se trouva exposé au risque de subir la torture. Cependant il échappa heureusement à ce danger; et cette délivrance frappa son cœur d'une telle reconnaissance, que s'élevant au-dessus du sentiment de sa misère, qui dominait naturellement dans son ame, il saisit avec joie la grâce éternelle de Dieu en Jésus-Christ et

(1) On nous permettra de faire observer en passant que c'est là un des exemples nombreux propres à éclairer celui qui recherche sans passion ce qu'a été la pratique de l'église chrétienne des premiers siècles quant au baptême. Si, comme nous le croyons, le baptême des enfans peut se justifier par d'autres considérations, il ne faut pas au moins prétendre l'appuyer sur une coutume fixe des premiers temps : car il est, au contraire, hors de contestation que les usages varièrent, et que l'église oscilla pendant quelques siècles, selon les cas, entre le baptême à la naissance, le baptême au moment de la conversion, et le baptême aux approches de la mort. Nous avons déjà vu Constantin (c. 3, p. 160) se ranger de ce dernier avis : nous allons bientôt voir Ambroise, né d'une mère chrétienne, baptisé seulement à l'âge de trente-quatre ans : voici Éphrem; et il serait extrêmement facile de citer encore beaucoup d'autres exemples du même genre.

demanda le baptême, pour vivre dorénavant dans une communion constante avec son Dieu.

On a vu que le tour d'esprit de l'époque portait de plus en plus les ames zélées à la vie des couvens; cet homme pieux entra dans ce sens, et alla passer plusieurs années dans un monastère de Mésopotamie, où il vécut dans la prière, travaillant de ses mains, se contentant d'une chétive nourriture, et s'imposant des jeûnes fréquens. Il se fit surnommer le débonnaire par les chrétiens qui vécurent autour de lui. C'est là qu'il composa, dans le silence et dans le recueillement, la plupart de ses discours et de ses cantiques, tous écrits avec l'éloquence et la richesse d'images de l'Orient, et exprimant un ardent amour et une humilité profonde.

On voit de nouveau ici, comme dans la vie de Basile, que la vie du couvent n'était alors ni oisive, même envers ceux du dehors, ni non plus un tombeau dont il fût défendu de sortir une fois qu'on y était entré : car Ephrem s'occupa avec zèle, soit d'annoncer l'évangile aux païens de Mésopotamie et de Syrie, soit de ramener à une foi plus saine plusieurs chrétiens qui s'en étaient écartés. C'est dans ce double but aussi qu'il composa plusieurs de ces cantiques populaires, dont quelques-uns se chantent encore de nos jours chez les Syriens, et furent admis dès-lors dans la liturgie de cette langue. Il passa les dernières années de sa vie à parcourir l'Orient, à exhorter les croyans, et à conjurer les incrédules de se réconcilier avec Dieu, accompagnant presque toujours sa prédica-

tion d'un torrent de larmes. Ce bon frère et ce fidèle missionnaire termina son humble mais utile carrière en 378.

V. Un homme sans comparaison plus célèbre et d'une influence plus étendue, fut le prêtre *Jean*, qu'on ne connaît plus que par le surnom de *Chrysostome* (bouche d'or), qui lui fut donné à cause de son éloquence entraînante. Il naquit en 344 à Antioche, capitale de l'Asie romaine. Son père qui occupait un grade militaire élevé, mourut de bonne heure; et sa pieuse mère, Anthusa, déjà veuve à vingt ans, refusa de se remarier afin de porter tous ses soins sur son fils unique. Libanius, l'un de ses maîtres, comme il l'avait été précédemment de Basile, était confondu à la vue des soins d'Anthusa pour son fils, et s'écriait : « Quelles femmes » admirables ont donc les chrétiens! » L'étude de l'éloquence fut l'étude favorite de l'enfant; et quand les amis de Libanius demandèrent à ce rhéteur au moment de sa mort, qui lui succèderait dans sa chaire, il répondit : « Ce devrait être Jean, » si les chrétiens ne nous l'avaient enlevé. »

Le jeune homme sentit de bonne heure le besoin de se vouer tout entier au service de son Dieu; et Méletius, évêque d'Antioche, s'intéressa à lui tout particulièrement. Ses progrès en tout genre furent si sensibles, qu'à vingt-cinq ans déjà on le demanda comme évêque de Raphanæa, près d'Antioche; mais Chrysostome employa tous ses moyens pour faire tomber cette vocation sur son digne ami Basile, qui fut effectivement nommé. Ce dernier s'en plaignit de son côté à Chrysostome, qui

chercha à le rassurer en lui montrant la beauté de la vocation à laquelle il venait d'être appelé, dans un écrit intitulé : *du Sacerdoce* (περι ἱερωσύνης). Pour échapper à de nouvelles instances et pour éviter de se voir charger trop tôt des fonctions pastorales, Chrysostome se retira parmi les nombreux ermites qui peuplaient les montagnes d'Antioche. Il décrit dans plusieurs de ses homélies la manière de vivre de ces hommes pieux : « Ils consacraient en commun les heures du matin à la prière et à la méditation de la parole de Dieu. Leur nourriture était du pain avec un peu de sel et d'huile. Leur vêtement était aussi excessivement simple, et se composait le plus souvent de quelques peaux de chêvre, quoiqu'ils eussent parmi eux des hommes des premières familles de la capitale. Ils distribuaient leurs biens aux pauvres, et ils employaient à l'hospitalité ce qu'ils pouvaient gagner par le travail assidu de leurs mains. On n'entendait plus dans leur cellule les mots glaçans du mien et du tien; leur principale occupation consistait à méditer la parole de Dieu et à la copier pour le service de leurs frères dispersés dans le monde. On ne souffrait parmi eux ni un instant de désœuvrement ni des paroles inutiles. Ils cultivaient les champs, abattaient du bois, tissaient des corbeilles, et prenaient soin des voyageurs. La paix et la joie du Seigneur étaient au milieu d'eux. »

En 386 Chrysostome reçut la consécration et la prêtrise dans l'église d'Antioche, qui renfermait alors cent mille ames. Comme il y avait dans cette ville encore bien des païens, il s'appliqua avec zèle

à travailler à leur salut. En 387 un événement mit le troupeau à deux doigts de sa perte. L'empereur Théodose, en guerre avec son rival Maxime, dut lever un impôt extraordinaire, dont le peuple d'Antioche fut si irrité qu'il renversa et traîna dans les rues les statues de l'empereur et de ses deux fils. On s'attendait à un châtiment sévère, et le bruit courait déjà que les légions romaines approchaient pour mettre la ville à feu et à sang. L'évêque Flavien vole à Constantinople pour apaiser le monarque. Mais celui-ci lui répond avec émotion : « Si Jésus-Christ, le Seigneur de toutes choses, s'est tellement anéanti que d'avoir demandé le pardon de ceux qui le crucifiaient, comment ne pardonnerais-je pas, moi qui ne suis que son serviteur, un homme mortel? Retourne donc porter cette réponse à Antioche. » — La joie de cette grande ville fut générale, et Chrysostome s'en servit pour porter le cœur du peuple à méditer tout à la fois sur la sévérité et sur la bonté de Dieu.

En 398, le patriarche de Constantinople étant mort, ce fut Chrysostome qui fut appelé à le remplacer. Il n'accepta ce poste qu'avec douleur; et il fallut qu'un envoyé de l'empereur vînt, de nuit et en secret, l'arracher en quelque sorte à son troupeau. Sa piété et sa brillante éloquence trouvèrent un vaste emploi dans ce nouveau poste, dans cette capitale du monde d'alors. Il continua de travailler vivement sur les chrétiens et sur les païens qui se trouvaient placés sous sa direction : il envoya aux nomades de la Scythie un évêque, et aux chré-

tiens de Perse des pasteurs et des missionnaires. Mais son travail le plus important se dirigea vers la puissante nation des Goths qui commençait à recevoir l'évangile, et qui s'était établie depuis long-temps dans le voisinage de Constantinople. Il avait envoyé à ce peuple un missionnaire distingué par son zèle et ses moyens : il en envoya d'autres dans les contrées du Danube, que les Goths commençaient aussi à peupler, et surtout il s'appliqua à former au milieu de ces Barbares, des prédicateurs indigènes. Enfin il destina à cette nation l'un des temples de Constantinople, où le culte se célébra par des ecclésiastiques Goths, et où il prêcha quelquefois lui-même au moyen d'un interprète.

Pour favoriser encore davantage cette œuvre à laquelle il tenait beaucoup, et pour développer dans sa propre église l'esprit missionnaire, il établit dans un des principaux temples de Constantinople une assemblée générale de Grecs lettrés, dans laquelle des ecclésiastiques Goths se faisaient en-entendre ; ce spectacle ne pouvait manquer d'intéresser des Grecs qui avaient accoutumé de ne voir dans les peuples qui parlaient la rude langue des Germains que des Barbares incapables d'aucune éducation. Après le discours des prêtres Goths, Chrysostome prenait la parole, pour montrer aux Grecs, dans ce qui venait de se passer sous leurs yeux, la puissance divine du christianisme quant au développement de l'intelligence : « J'aimerais, disait-il (1), qu'il y eût aujourd'hui des païens parmi

(1) *Opp.*, T. 12, *ed. Montfaucon, Hom.* 8.

nous, pour entendre ce qui vient d'être lu, et pour apprendre quelle est la grandeur du Crucifié et la puissance de la foi. Où sont maintenant les doctrines de Platon, de Pythagore, et des autres grands hommes d'Athènes? Elles ont péri. Où sont au contraire les doctrines des pêcheurs et des faiseurs de tentes? Elles sont non-seulement dans le pays des Juifs, mais elles brillent aussi dans la langue des Barbares, comme vous l'avez entendu aujourd'hui. Toutes les nations possèdent maintenant ces doctrines dans leur propre langue..... Que personne donc ne regarde comme un opprobre de l'église de Christ, que nous ayons aujourd'hui fait parler des Barbares : c'est au contraire sa gloire et son ornement..... » — « Quelle chose surprenante ! » s'écrie ailleurs Chrysostome (dans un sermon sur l'histoire des sages venus d'Orient). « C'est par des Barbares que le Fils unique de Dieu est premièrement proclamé dans cette Judée qui avait eu les prophètes et les patriarches, la loi et l'arche de l'alliance, et qui avait encore le temple, le culte et les sacrifices!.... Et à ces Barbares eux-mêmes (les mages) Dieu parle le langage qu'il leur fallait et qu'ils avaient habitué! Ce n'est pas par des prophètes, ni par les Écritures; accoutumés qu'ils étaient à consulter les étoiles, il leur parle par une étoile!.... Voilà la véritable méthode d'éducation; elle s'abaisse pour faire monter. »

Chrysostome s'occupa aussi de la Phénicie, où régnait encore une idolâtrie accompagnée d'infâmes débordemens. Il y envoya une société missionnaire composée de moines pieux; et comme

le peuple, excité par les prêtres, voulait massacrer ces prédicateurs, Chrysostome se permit de les faire protéger par les magistrats, comme aussi de faire abattre les forêts et les bois sacrés qui recélaient une foule d'horreurs. Il put couvrir les frais de cette grande entreprise sans avoir recours au gouvernement ni même aux fonds de l'église : quelques femmes de condition lui fournirent pour cela les sommes nécessaires.

Mais nous devons en venir aux dernières années de ce fidèle serviteur de Dieu. Ce furent des années de souffrance. Des ennemis nombreux que lui avaient attirés sa piété, ses talens et son poste élevé, parvinrent à lui faire perdre la faveur de l'impératrice Eudoxie, qui d'ailleurs s'était déjà sentie offensée par une prédication de ce pieux évangéliste au sujet du luxe croissant que les femmes étalaient dans leurs vêtemens. Elle parvint à réunir à Chalcédoine, en 403, sous la présidence de Théophile, patriarche d'Alexandrie et ennemi de Chrysostome, une assemblée d'évêques qui déposa ce dernier sous de vains prétextes. Le faible empereur Arcadius confirma le jugement et envoya Chrysostome en exil. Chrysostome partit au milieu des lamentations de son église, et après des adieux touchans et solennels ; mais la ville était dans une fermentation inquiétante ; et un tremblement de terre qui se fit sentir la nuit d'après effraya tellement l'impératrice, qu'elle envoya elle-même en hâte des messagers après l'exilé, pour le ramener. Il rentra donc à la lueur des flambeaux, et au milieu des cris de joie des habitans. Mais au

bout de deux mois l'empereur le bannit de nouveau, en lui assignant la ville de Cucusus dans l'Arménie, où il arriva heureusement, après un voyage extrêmement pénible. Quoique le rude climat de la Haute-Asie, au pied du Taurus antérieur constamment couvert de neige, affectât sa santé, il n'en continua pas moins à travailler au règne de Christ par la prédication, en se joignant aux missionnaires qu'il avait précédemment envoyés dans ces contrées, ou en composant quelques-uns des nombreux ouvrages qui nous sont restés de lui. Il s'appliqua surtout à soutenir la mission de Phénicie, pour laquelle il continuait de recevoir, de Constantinople et d'Antioche, des secours considérables : il adressait en même temps aux ouvriers de cette mission de vives exhortations à ne pas se laisser abattre par les épreuves du moment.

Trois ans s'étaient déjà passés dans cet exil, lorsque Eudoxie vint à mourir. Honorius, empereur d'Occident, l'évêque de Rome, et plusieurs autres personnes considérées sollicitaient son rappel auprès de la cour de Constantinople; mais ses ennemis acharnés parvinrent à obtenir qu'il fût au contraire envoyé dans un exil encore plus sévère, sur les rives orientales de la mer Noire, dans une contrée sauvage et uniquement habitée par des Barbares. Les seules peines d'un voyage qui devait l'emmener si loin achevèrent de ruiner sa santé déjà épuisée, et il n'atteignit pas même le lieu de sa déportation. Conduit par deux soldats, il sentit à Comana, dans le Pont, que le terme de ses maux était arrivé. Il couchait dans l'église : il se revêtit

de ses habits sacerdotaux, il distribua aux soldats le reste de ses vêtemens, il prit la cène, et après une ardente prière il rendit l'esprit, le 14 septembre 407, en disant : « Dieu soit loué pour toutes choses ! »

Nous avons parlé jusqu'ici des pères grecs : l'église latine aussi eut ses grandes lumières. Nous n'en mentionnerons que trois : Ambroise, Augustin et Jérome, qui contribuèrent puissamment à l'avancement de l'église de Christ en Occident.

I. *Ambroise* naquit en 340 dans l'une des deux capitales de la Gaule, on ne sait si c'est Lyon ou Trèves, où son père était préfet impérial. Ce père mourut de bonne heure, et sa pieuse mère l'amena à Rome, où il se distingua sous les meilleurs maîtres. Après avoir achevé ses études il fut nommé, tout jeune encore, gouverneur de la Haute-Italie, et résida à Milan, où il s'attira l'amour de tous les habitans. Lorsqu'en 374 l'évêque de cette ville, qui avait été arien, homme dur et persécuteur, vint à mourir, il s'éleva entre les deux partis, pour l'élection d'un nouvel évêque, un tumulte si violent, qu'Ambroise qui était accouru pour l'apaiser, craignit une sédition sérieuse. Au moment qu'il haranguait le peuple un enfant s'écria : « Ambroise l'évêque ! » et à l'instant toute l'assemblée le proclama effectivement en cette qualité. Ambroise s'enfuit pour échapper à ce choix si inattendu : mais il fut ramené, et obligé par les instances du peuple à accepter ce poste honorable. Des fuites de ce genre étaient devenues une sorte de mode ; et il est très-possible que dans bien des cas il y eût

là un petit manége d'humilité artificielle : mais qui oserait l'affirmer pour chaque cas? L'empereur Valentinien, qui résidait alors à Trèves, accorda au clergé et au peuple la demande qu'ils lui firent de cet évêque, en ajoutant qu'il était bien heureux d'avoir dans son empire des gouverneurs et des juges qui fussent dignes de l'élection épiscopale. Ambroise ne put donc résister plus long-temps : et comme il n'avait encore été jusqu'ici que simple catéchumène, il fut sur-le-champ admis dans l'église et baptisé, puis peu après sacré évêque.

Avec son entrée dans cette nouvelle carrière, Ambroise suivit un usage alors fort répandu, et qu'il est certes bien plus facile de taxer d'exagération, en termes de l'art, que d'imiter. Il distribua aux pauvres sa fortune considérable en or et en argent, et il donna tous ses biens-fonds à l'église.— Heureux Ambroise! Félicitons les protestans de ce qu'ils peuvent pourtant nommer aussi quelques Zaremba!.... L'emploi que fit Ambroise de son temps répondit à cet emploi de ses richesses. Il consacra dès-lors une partie de ses matinées à étudier avidement la parole de Dieu, et le reste du jour était voué au service de ses frères. Son cœur plein de sympathie l'attirait plus particulièrement vers les pauvres et les misérables, de quelque espèce que ce fût; et s'en occuper tous les soirs était le repos de sa journée. — Combien une pareille vie n'est-elle pas plus belle que celle de tant de parleurs chrétiens qui, soumis à l'influence de vaines doctrines spéculatives, semblent s'imaginer que tout le christianisme ne consiste qu'en science,

ou bien que Jésus n'est mort en croix que pour nous acquérir le droit de jouir en bonne conscience et tout à notre aise de toutes les douceurs de cette vie!....

Valentinien Ier étant mort en 375, ses deux fils Gratien et Valentinien II se partagèrent l'empire d'Occident. Comme, à cette époque, Fritigern, roi des Goths, s'était jeté avec de puissantes armées dans la Pannonie et la Thrace, qui appartenaient à l'Orient et que gouvernait Valens, Gratien, neveu de ce dernier, marcha à son secours; mais Valens périt dans une bataille qu'il livra aux Goths près d'Andrinople, en 379. Gratien devint alors empereur d'Orient; et pour résister plus fortement aux hordes toujours plus menaçantes des Germains, il s'associa, comme on l'a déjà dit (c. 5, p. 199), son vaillant et pieux général Théodose dans le gouvernement de l'Orient, tandis que Valentinien II garda l'Occident.

Cependant les Goths s'étendent depuis la Thrace et l'Illyrie jusqu'au pied des Alpes, et menacent l'Italie. Ambroise, non content d'avoir employé au rachat des prisonniers chrétiens tout l'argent dont il pouvait disposer, convertit en monnaie tous les vases d'or de l'église de Milan, pour accourir au secours des milliers d'infortunés qui étaient tombés entre les mains des barbares. Comme on lui demandait raison de ce désordre, le vénérable évêque répondit : « Qu'il regardait comme infiniment plus précieux de sauver des ames immortelles que de posséder des monceaux d'or : et qu'en agissant comme il le faisait, non-seulement il espérait sauver la vie des prisonniers, mais surtout les préserver, eux et leurs

enfans, de retomber dans le paganisme. Que du reste le sang de Christ avait la même efficace dans un vase de bois ou de terre que dans une coupe d'or. »

Comme l'empereur Gratien était zélé orthodoxe, Ambroise obtint facilement de lui, une ordonnance singulièrement religieuse, et qui marque d'une manière bien honorable les changemens que le christianisme introduisait par degrés dans toutes les relations de la société. On décida que l'exécution des criminels condamnés à mort n'aurait lieu que trente jours après la sentence, afin qu'ils eussent le temps de se repentir.

Ce fut encore à la demande d'Ambroise que ce même empereur fit enlever l'autel païen que Julien avait fait élever à la Victoire dans le sénat de Milan.

Dans ce temps-là le général Maxime, proclamé empereur par les troupes romaines dans la Grande-Bretagne, s'avança vers les Gaules avec ses légions. Il y eut, près de Lyon, une sanglante bataille, à la suite de laquelle Gratien fut assassiné (août 383); et Maxime marcha sur Milan, où résidait l'empereur Valentinien II. Ambroise fut député au vainqueur; et il eut assez d'influence sur ce général pour le porter à un traité en vertu duquel Maxime obtenait les Gaules, l'Espagne et la Grande-Bretagne, tandis que Valentinien conservait l'Italie avec le reste de l'Occident. Ambroise passa l'hiver auprès de Maxime à Trèves, et chercha à profiter de toutes les occasions pour parler à la conscience de ce souverain parvenu. Pendant cet intervalle de temps, le parti païen qui se trouvait encore à Rome, et qui

cherchait toujours à relever le culte idolâtre, présenta à Valentinien une pétition pour qu'il lui fût permis de rétablir dans le sénat cette déesse Victoire qu'Ambroise en avait fait retirer. Mais l'évêque écrivit à cette occasion ses deux apologies adressées à l'empereur; et ce souverain renvoya la pétition des païens en disant qu'il aimait Rome sans doute comme sa mère, mais Dieu comme l'auteur de son salut.

Ambroise eut bientôt une autre lutte à soutenir. Justine, mère de l'empereur, arienne de profession, demanda à son fils de lui céder pour son culte l'une des grandes églises de Milan; et l'empereur envoya ordre à Ambroise d'accéder à cette demande. Mais l'évêque reçut les députés dans l'église même dont il s'agissait, et leur dit : « Si l'empereur demande ce que je possède je ne m'y refuse pas, quoique tout ce que j'ai soit aux pauvres : mais il n'a pas le droit de prendre ce qui est à Dieu. S'il veut ma vie, je la lui laisse avec joie : il peut me jeter dans les chaînes : mais mon sang coulera au pied de cet autel avant que je livre cette maison de Dieu aux ennemis de l'église. » Une foule de peuple s'enferma avec Ambroise dans le temple, prête à mourir avec lui; et c'est là qu'Ambroise tint un de ces discours entraînans que nous possédons encore de lui (1). « Je ne vous abandonnerai jamais, disait-il à cette imposante assemblée, quoique les larmes soient ma seule défense contre les épées, les soldats et les Goths..... Mes armes,

(1) *Ambrosius : sermo de basil. non trad.*

Ambroise l'apaisa au premier abord : mais un de ses courtisans le ramène à la sévérité, et Théodose ordonne un massacre, qui coûte la vie à 7,000 habitans de Thessalonique. Alors Ambroise appelle Théodose à la repentance (*Ep.* 51), et lui déclare qu'il est exclus de la communion de l'église, jusqu'à ce qu'il ait confessé publiquement l'horreur de son crime. Théodose fut obligé de s'humilier; il prit le deuil, et s'enferma dans son palais comme un excommunié pendant huit mois. Ruffin, ce courtisan qui l'avait porté au crime, tenta tous les moyens pour obtenir d'Ambroise, par la terreur, la réadmission de Théodose : « Je lui défends l'entrée de l'église, reprit l'évêque; et s'il veut la forcer, je plierai la tête sous son épée. » Théodose prit son parti de se tenir devant la porte du temple au milieu des autres excommuniés, et de confesser publiquement son crime devant tout le peuple. Il ne fut même réadmis qu'après avoir signé un décret qui portait qu'aucun de ses sujets ne serait jamais puni sans avoir été préalablement entendu ; et il dut aussi renouveler la loi qui accordait trente jours aux condamnés avant leur exécution.

Théodose avait séjourné trois ans en Occident, presque toujours aux côtés d'Ambroise. Il retourna en 391 à Constantinople, au milieu des cris de joie de son peuple. En 392, Valentinien II mourut à Vienne dans les Gaules, des mains d'Arbogaste, général rebelle, qui engagea Eugène à disputer l'empire à Théodose. Celui-ci alla le chercher avec trois de ses généraux : on se rencontra de nouveau dans les plaines d'Aquilée, où après une longue et

sanglante bataille, et à la faveur d'un phénomène naturel où la main de Dieu parut évidente, Eugène fut complètement battu et perdit la vie (1).

Par cet événement Théodose se trouva seul maître de l'empire; et Ambroise, soutenu par lui, vit se déployer sous ses yeux vers la fin de ses jours un immense champ de travaux. Le bruit de sa sagesse s'étendit chez les païens, jusqu'au-delà des limites de l'empire. Fritigil, reine des Marcomans, sur les rives orientales du Danube, lui envoya des députés et des présens pour son église, en le priant de lui écrire ce qu'elle avait à croire pour devenir chrétienne. Ambroise lui répondit; mais on ne possède plus sa lettre. La reine toujours plus attirée, engagea son mari à établir des rapports de paix avec les Romains; et pour s'instruire encore mieux dans le christianisme, elle se rendit à Milan; mais elle eut la douleur d'y apprendre qu'Ambroise venait de mourir.

Théodose le Grand aussi était mort, et même quelque temps avant Ambroise (395), en recommandant ses deux fils et successeurs à la direction de cet évêque distingué. Ainsi l'empire en danger perdait presque à la fois ses deux plus grands appuis. Les hommes éclairés d'alors avaient senti tout le prix

(1) Te propter gelidis Aquilo de monte procellis
Obruit adversas acies, revolutaque tela
Vertit in auctores, et turbine reppulit hastas.
O nimium dilecte deo, cui fundit ab antris
Æolus armatas hiemes, cui militat æther,
Et conjurati veniunt ad classica venti!
(*Claudian. de tertio consulatu Honorii*, v. 93 sq.)

d'Ambroise; et l'on dit que le premier ministre de la cour de Théodose, grand militaire, s'était écrié un jour que quand Ambroise viendrait à mourir rien ne pourrait plus prévenir la ruine de l'Italie. Cet homme fidèle s'endormit au Seigneur en avril 397, à l'âge seulement de cinquante-sept ans, dont vingt-deux avaient été consacrés à remplir fidèlement les fonctions de l'épiscopat. — C'était peu d'années avant les irruptions d'Alaric et de Radagaise.

II. Un autre écrivain éminent de ces temps est saint *Jérome*, également grand homme, grand docteur pour son époque, et fanal précieux pour les siècles qui suivirent, moins encore par ses nombreux écrits que par sa traduction des saintes Écritures en langue latine, cette Vulgate qui, comme on l'a dit (c. 4, p. 172), suppléa pendant tant de siècles, pour tout l'Occident, aux originaux dont à peine quelques docteurs connaissaient l'existence, et fut ainsi la Bible de presque toute notre Europe.

Jérome naquit à *Stridon* près d'Aquilée, sur les limites de la Pannonie et de l'Italie, en 331; et il passa sa jeunesse à Rome où il étudia le latin et le grec; car sa langue maternelle était celle de l'Illyrie. « Étant encore jeune garçon, dit-il, j'étudiais à Rome les arts libéraux, et je me rendais souvent avec mes camarades aux tombeaux des apôtres et des martyrs de Christ, pour descendre dans ces lieux où sommeillent les restes de ces grandes ames. » — De très-bonne heure Jérome manifesta une avidité prononcée pour l'étude des bons écrivains de différentes langues; et ce travail

lui fit souvent oublier sa nourriture pendant des jours entiers. Il s'acheta une nombreuse collection de livres ; il en copia, en outre, et s'en fit copier un grand nombre par ses amis. Plus tard il résolut, pour augmenter ses connaissances, de parcourir l'Occident et l'Orient, et d'en visiter toutes les principales églises. Il commença par les Gaules où, dans la dernière moitié du quatrième siècle, les chrétiens de Rome avaient formé de nombreux établissemens d'instruction ; on en trouvait dans toutes les grandes villes, à Marseille, à Toulouse, à Bordeaux, à Autun, à Lyon, à Trèves. Il rencontra dans cette dernière ville, résidence ordinaire des empereurs d'Occident, les docteurs les plus distingués de l'époque, occupés à transporter les connaissances de l'ancien monde sur le sol germanique, afin d'adoucir les Barbares toujours plus menaçans. Il trouva dans cette ville non-seulement les sciences qu'il y cherchait mais encore la perle de la foi vivante à l'évangile. Ce furent surtout les commentaires de saint Hilaire sur les psaumes qui produisirent un effet ineffaçable sur son ame ; il les copia pour son usage, comme il avait déjà fait de tant d'autres écrits (1).

De là il retourna à Aquilée où il se lia de nouveau avec quelques-uns des hommes les plus distingués de son époque. Convaincu que sa vocation était de se dévouer au Sauveur et de s'y préparer dans le recueillement, il se mit d'abord, dans le silence d'un monastère, à étudier l'hébreu, chose

(1) *Hyeron. Ep.* 4.

alors excessivement rare et singulièrement pénible en Occident. « Je vais, écrit-il quelque part, je vais apprendre l'alphabet hébreu chez un moine qui a été converti du judaïsme. Après avoir étudié avec application les règles spirituelles de la rhétorique selon Quintilien, les brillans écrits de Cicéron, le style sévère de Fronton et les ouvrages coulans de Pline, je me tourmente maintenant après des syllabes sifflantes et fourchues. Je ne puis vous dire que de peines cela me coûte et combien de fois j'ai été près de succomber; mais maintenant je rends grâce à Dieu d'avoir persévéré, car je commence à jouir des doux fruits de mon travail. »

D'Aquilée Jérome se rendit à Antioche en Syrie où il fut ordonné prêtre. Peu après il alla visiter la Palestine pour y voir les différens lieux illustrés par l'histoire sainte, et il s'arrêta quelque temps à Bethléem où il acquit, dans le commerce avec les docteurs juifs, une telle connaissance de l'hébreu qu'on le prenait pour un Chaldéen de naissance.

La réputation de sa piété et de ses connaissances le conduisit à Rome en 381, où le pape Damase l'employa comme conseiller, et où il acquit parmi la noblesse et le clergé de cette ville une telle influence que tout le monde voulait être instruit par lui dans les Écritures. Les femmes les plus distinguées de Rome, à plusieurs desquelles il adressa un certain nombre de lettres qui nous restent, fréquentaient son école et apprirent de lui à étudier les saintes Écritures dans l'original.

En 384 Jérome retourna en Palestine, et s'établit de nouveau à Bethléem, où bientôt après, une chrétienne romaine, nommée Paula, établit un couvent de femmes. Jérome fonda plus tard dans le même lieu un hôpital destiné à recueillir les pauvres fugitifs qui se rendaient en ces contrées depuis le pillage de Rome par Alaric, qui eut lieu en 410. Les dernières années de sa vie, qu'il consacra exclusivement à étudier et à traduire les Écritures, furent troublées par les incursions des Barbares et par des partis ennemis dans l'église même. Après avoir vu réduire en cendres tous les couvens de Bethléem, il fut réduit à sauver sa vie par la fuite : cependant il retourna bientôt dans ce lieu favori, où il mourut dans la quatre-vingtdixième année de son âge, en 420.

Quoique ce docteur ait partagé plusieurs des superstitions de son époque, il mérite cependant d'être compté au nombre des écrivains les plus distingués de ces temps : car il a laissé un précieux travail, un travail qui vaut infiniment plus que tous ses autres écrits, ou ses explications des Écritures, ou son histoire des écrivains ecclésiastiques, ou ses lettres, c'est cette importante révision de l'ancienne version de la Bible, qui lui a valu des droits impérissables à la reconnaissance de toutes les églises occidentales. Comme il avait acquis, plus que la plupart des écrivains de son temps, une connaissance suffisante du grec, de l'hébreu et du latin, et qu'il possédait encore d'autres connaissances assez étendues, fruit de ses nombreux voyages, sa traduction, quoique défectueuse en

bien des points, reste un monument béni de son zèle, et même de l'amour de Dieu envers son église, un ouvrage dont l'influence salutaire s'est étendue sur une durée de onze siècles, c'est-à-dire sur toute l'époque qui s'est écoulée depuis Jérome lui-même jusqu'à la réformation ; on ne peut trop insister sur cette pensée, et réfléchir aux suites de ce travail. Que serait devenu, sans cette œuvre de Jérome, le monde barbare du moyen-âge ? Ce fut, depuis le cinquième siècle jusqu'au seizième, le canal presque unique par où les révélations de Dieu parvinrent à l'église occidentale, où les langues originales de l'Écriture s'étaient presque absolument perdues. Des milliers de copies de cette traduction y furent faites par des moines pieux dans l'asile de leurs monastères, et se répandirent en silence au milieu des ténèbres de cette longue époque, pour le soulagement et l'instruction de beaucoup d'autres milliers de fidèles. Ainsi la sagesse et la bonté de Dieu avaient fait préparer dans un couvent obscur de Bethléem cette arme puissante qui devait d'abord renverser tout le système idolâtre de la Germanie, depuis les extrémités de l'Occident jusqu'au fond du Nord, et puis, quand le papisme serait venu rétablir encore une fois de profondes ténèbres, les dissiper une seconde fois par les saintes lumières de la réformation (1).

Nous terminerons cette liste des principaux doc-

(1) Ces belles et nobles réflexions appartiennent à l'auteur allemand dont nous traduisons l'ouvrage ; mais nous ne pouvons nous abstenir d'appuyer, pour notre part, des observations aussi justes et d'une si haute portée, en même temps que si chrétiennes et si équitables, et d'observer

teurs du quatrième siècle par le nom du grand *Augustin*, évêque d'Hippone en Afrique, qui forme, avec Jérome, la transition de l'ancien monde romain au nouveau monde, créé par les Barbares.

III. Augustin naquit en 354 à Tagaste, petite ville de Numidie. Son père fut idolâtre jusque peu avant sa mort; mais sa mère Monique était une chrétienne profondément pieuse, qui mit tout ses soins à faire connaître le salut à son enfant. Augustin se distingua de bonne heure par des facultés extraordinaires. Après ses premières études, il se rendit à Carthage âgé de seize ans, pour y approfondir les connaissances d'alors. L'ambition, la vanité et la volupté s'emparèrent momentanément de ce jeune homme. Enflammé cependant par l'Hortense de Cicéron, il était dévoré du désir de connaître la sagesse : il étudia les philosophes païens; il lut aussi les Écritures; mais son cœur n'était pas disposé encore à les comprendre : il finit par tomber dans les mains des Manichéens, qui lui prirent neuf des plus belles années de sa vie. A l'âge de vingt ans il retourna à Tagaste où il créa une sorte d'école de rhétorique. Sa mère qui le voyait toujours dans les liens de l'erreur et du péché, cherchait du secours de tous côtés. Elle demandait un jour à un jeune évêque qu'il parlât à son fils pour lui montrer ses erreurs. « Priez

à cette occasion combien il y a plus d'élévation et de vérité à considérer ainsi le beau côté des choses (tout en en reconnaissant les vices), qu'à se renfermer dans un point de vue particulier, pour mépriser toute une vaste moisson à cause de l'ivraie dont elle est mêlée.

seulement pour lui, » lui répondit cet évêque, qui ne croyait pas que la discussion eût un grand résultat auprès du jeune homme; « votre fils en viendra bien à reconnaître son erreur. » Et comme Monique répétait ses visites avec des instances accompagnées de larmes, l'évêque la renvoya avec ces mots : « Allez, soyez sûre qu'un enfant pour qui se font tant de prières et se versent tant de larmes, ne périra point. »

Augustin retourna à Carthage, où il ouvrit de nouveau une école de rhétorique. Sa haute intelligence lui montrait toujours plus les côtés faibles du manichéisme; il rentra donc dans la recherche de la vérité. Bientôt il eut occasion d'entreprendre le voyage de Rome et de Milan, où il se proposait de faire la connaissance des hommes les plus distingués de son temps. Peu satisfait de ce qu'il trouvait chez les philosophes platoniciens, qui lui paraissaient pourtant encore les meilleurs, il se mit de nouveau à étudier le Nouveau Testament, et en particulier les épîtres de Paul, qui prirent bientôt pour lui un attrait puissant. Il y vit avec admiration la doctrine de cette loi de nos membres qui résiste à la loi de l'Esprit : il fut frappé de l'humilité de ce grand apôtre, qui contrastait si fort avec l'orgueil des philosophes; et ses Confessions nous montrent de la manière la plus touchante le combat qui tourmentait dès-lors son ame ardente, jusqu'au moment où elle se donna décidément à Dieu.

Un ami chrétien vint à son secours. Augustin, toujours plus combattu entre une conviction crois-

sante et des habitudes de volupté, se sentait comme déchiré. Un jour, le visage inondé de larmes, il court chercher un endroit solitaire, et se jetant à genoux sous un figuier : « Jusques à quand, » s'écrie-t-il, « jusques à quand, ô Seigneur, seras-» tu irrité contre moi? Pourquoi ne me sauves-tu » pas en cet instant?... » Tandis que l'heureux jeune homme épanchait ainsi ses vives douleurs devant Dieu, il entendit dans le voisinage un enfant qui criait, en chantant peut-être le refrain de quelque chanson d'école : « *Prends, et lis, prends et lis!* » (*Tolle lege, tolle lege*) (1). — Augustin, bouleversé par ces mots qui percent son ame comme un appel direct que Dieu lui fait de prendre les Écritures et d'y chercher une réponse, court auprès de son ami Alipius justement occupé à lire les épîtres de Paul. Il s'empare du livre, l'ouvre avec avidité, et y trouve ces mots, les premiers qui lui tombent sous les yeux : « Conduisons-nous honnêtement et » comme en plein jour, non point en gourman-» dises ni en ivrogneries, non point en impudicités » ni en insolences, non dans les disputes et dans » l'envie; mais revêtez-vous du Seigneur Jésus-» Christ, et n'ayez pas soin de la chair pour les » convoitises » (2). Il n'en veut pas davantage; toute l'obscurité de ses longues indécisions a disparu pour jamais, et il court avec son ami porter l'heureuse nouvelle de ce grand changement à sa mère, qui l'avait suivi pour le garder autant qu'il était en elle !

(1) *Confessionum* 8, 12. (2) Rom. 13, 13, 14.

Ambroise vivait encore. Augustin, après avoir reçu l'instruction préparatoire, fut baptisé par cet évêque avec son ami Alipius (387), et prit le parti de retourner chez lui, afin d'y sonder les Écritures plus profondément, et de s'y préparer à la carrière d'un évangéliste. Il eut la douleur de perdre sa mère en voyage. Arrivé à Tagaste il se rendit dans un couvent situé près de là : et il trouva avec un étonnement croissant dans la simplicité des Écritures, une dignité et une grandeur qui surpassaient tout ce qu'il avait jamais vu chez les plus grands écrivains païens. Il dit là-dessus des choses remarquables dans presque tous ses ouvrages, et en particulier dans son livre *de Doctrinâ christianâ.*

Au bout de trois ans Augustin fut reçu prêtre, et commença à annoncer la parole avec chaleur à une foule attentive. Nous avons de lui environ quatre cents discours dont plusieurs furent recueillis par un de ses auditeurs tels qu'il les prononça. Ce sont pour la plupart des discours tout simples, comme aussi il prétendait que devaient être les enseignemens des prédicateurs. « Un discours chrétien, dit-il, doit être naturel et simple : jamais l'art ne doit y paraître : car dans ce cas, l'auditeur est obligé de se tenir sur ses gardes. Que tout y soit clair et simple, avec la seule dignité qui convient à la religion. » — Cette simplicité fut bénie, comme elle le sera toujours, et Augustin produisit souvent de grands effets. Un jour qu'il prêchait sur les désordres qui avaient trop souvent lieu dans les agapes des chrétiens d'Hippone ou dans

les fêtes instituées en mémoire de la mort des martyrs, fêtes qu'on célébrait sur leurs tombeaux, l'assemblée fondit en larmes de repentance. « Ce ne fut pas, dit-il, en commençant par pleurer sur eux que je les touchai ; car aussi long-temps que je prêchai, leurs larmes retenaient les miennes ; mais à la fin je ne pus plus me contenir : et ce n'est que lorsque nous eûmes pleuré ensemble que je pus espérer que l'effet de mon exhortation serait solide et durable. » — Voici un second exemple du même genre. On avait à Césarée, en Mauritanie, la singulière coutume, que lorsque des parens et leurs enfans, ou d'autres membres d'une même famille étaient divisés, ils se rassemblaient une fois l'an dans les rues pour se jeter des pierres, au grand amusement du peuple. « Je fis mon possible, dit Augustin, pour déraciner cette malheureuse habitude par la puissance de la parole. Aussi long-temps que je les entendis battre des mains pendant ma prédication, et admirer mon discours, je pensai n'avoir rien fait : car pendant qu'ils approuvaient ainsi, ils ne pouvaient être convaincus. Mais lorsqu'ils commencèrent à se tenir tranquilles, et que je vis couler d'abondantes larmes, alors je me permis d'espérer. Depuis huit ans cette mauvaise coutume est abolie. »

En 395 Augustin fut nommé évêque d'Hippone : la simplicité et la frugalité de ses mœurs le mirent en état d'être le père des pauvres. C'est dans ce temps qu'il composa la plupart de ses excellens écrits, et dans leur nombre, ses *Confessions*. Il s'occupa pareillement avec zèle de la conversion

des païens et des Juifs de la contrée. Une ville voisine, Madau, était encore pleine d'idolâtres : il la porta tout entière à embrasser l'évangile de Christ (1). Plus tard, lorsque Alaric, roi des Goths, eut pillé Rome (410), et que les païens de l'empire voulurent attribuer tous ces désastres de l'état au christianisme, il écrivit pour leur répondre, son ouvrage : *De civitate Dei*, qui est une apologie pleine de grandeur de la religion chrétienne.

Il s'attacha aussi à combattre les nombreuses sectes qui divisaient l'église, et entre autres à réfuter, avec force aussi bien qu'avec calme, les erreurs de *Pélage*, moine irlandais (2) qui attaquait les doctrines de la grâce divine et de l'efficacité du Saint-Esprit, de la transmission du péché d'Adam à sa postérité, et de l'impossibilité où se trouve l'homme de garder les commandemens de Dieu sans le secours de sa grâce.

Au milieu de tous ces travaux d'Augustin, l'église d'Afrique vit éclater un orage qui parut devoir entraîner la ruine complète du christianisme dans ces contrées. Genserik, roi des Vandales, arriva d'Espagne en 429 à la tête de ses armées. Possidius, évêque de Calama, témoin oculaire des désastres

(1) *Épist.* 232.

(2) On le désigne presque généralement comme un moine breton : les uns en étendant peut-être, mais à tort, cette qualification à tout ce qui appartenait aux îles Britanniques, les autres par une véritable erreur. Mais il paraît certain que Pélage était Irlandais. Vossius dit (*Hist. Pélag.*) : « *Pelagius, natione non Gallus Brito, nec Anglo-Britannicus, sed Scotus* » (l. 1, 3.) — (V. *Thomas Moore, History of Ireland.*) Cette observation est de quelque importance pour l'histoire de l'Irlande.

que causa cette irruption, les décrit d'une manière effrayante. Il vit « les plus belles villes en cendres, les cabanes du laboureur rasées, et les habitans du pays égorgés ou mis en fuite. Des milliers de captifs languissaient dans l'esclavage; plusieurs d'entre eux perdirent tout ensemble l'innocence et la foi. Plus de chants dans les temples; plus de culte; car non-seulement on manquait de prédicateurs, mais l'auditoire même avait disparu. Ceux des évêques ou des autres ecclésiastiques qui avaient échappé à l'épée ou à l'esclavage étaient réduits à mendier leur pain, pendant que des multitudes de leurs ouailles s'étaient allées cacher dans les forêts et dans les montagnes, et succombaient en foule à la famine. Du nombre prodigieux d'églises qui se trouvaient alors en Afrique, trois seulement résistèrent à l'ouragan, parce qu'elles étaient établies dans des villes fortes, dont l'ennemi ne s'était pas encore emparé; c'étaient Carthage, Hippone et Cyrtha. »

Cette époque fut donc celle d'une rude épreuve pour Augustin, qui voyait avec la plus vive douleur, tout à la fois les ravages temporels et les profondes plaies faites à l'église par les Barbares. Il ne cessa d'exhorter le peuple à s'humilier sous le châtiment et à se retourner à Dieu par une véritable conversion. Le reste de légions romaines qui avait échappé à l'ennemi s'était jeté dans Hippone, alors la place la plus forte de l'Afrique, où quelques évêques voisins s'étaient pareillement réfugiés. Les Vandales parurent devant la ville en 430, et l'assiégèrent par terre et par mer pendant quatorze mois. Au bout des trois premiers mois de

ce siége Augustin fut saisi d'une fièvre dans laquelle il vit aussitôt un avant-coureur de sa prochaine délivrance; et dès ce moment il ne cessa de parler avec joie du bonheur du croyant qui abandonne sa tente mortelle pour aller auprès du Seigneur. Au milieu de cette joie profonde il savait en même temps s'humilier sur les péchés de sa vie : il s'était fait écrire en grands caractères les psaumes pénitentiaux, qu'il fit suspendre à côté de son lit, et qu'il lisait avec des torrens de larmes. Afin de n'être pas interrompu dans son recueillement, il ne permit, même à ses amis, de venir le voir qu'à l'heure où le médecin venait le visiter; puis il remit avec joie son esprit entre les mains de son Sauveur, le 28 août 430, à l'âge de soixante-seize ans.

Si nous avons parlé de ce grand serviteur de Dieu avec quelque détail, quoiqu'il ait pris une part moins directe que beaucoup d'autres à la prédication de l'évangile parmi les païens, c'est parce que ses nombreux écrits ont exercé, dès leur apparition, une puissante influence sur l'église d'Occident, et nommément sur la partie germanique de cette église, dont Augustin peut être appelé le père.

Il fut l'un des derniers docteurs de l'église à la grande époque où le monde ancien croulait pour faire place au nouveau. Le temps où il mourut ressemblait à un naufrage universel; et quelque vive que pût être sa foi, il lui était impossible de prévoir quelle brillante lumière le Seigneur ferait jaillir un jour du sein des ténèbres qui fondaient alors sur le genre humain. Bien moins encore pouvait-il se flatter de la pensée que ses

propres écrits seraient ceux qui, après les saintes Écritures, occuperaient le plus, pendant près de mille ans, les loisirs ou plutôt les pieux travaux de tant de solitaires; et que pendant les siècles ténébreux qui s'avançaient, ils seraient, à défaut de la Bible qui allait s'oublier, la plus grande lumière de l'église, et porteraient jusqu'à la réformation, et même au-delà, un témoignage solennel aux doctrines fondamentales du christianisme (1).

Voilà comment Dieu prépare les événemens; et voilà, encore une fois, comment il établissait des appuis pour son église au moment même où il allait en renverser l'édifice visible, et comment il couvrait de semailles abondantes le champ sur lequel il allait promener la charrue des barbares.

(1) Nous profitons de cet espace vide pour transcrire ici un article des *Confessions* de cet homme pieux. (*L.* 9, *c.* 7.)

« Il y avait à Milan un homme aveugle depuis plusieurs années, et connu de toute la ville. Comme il s'aperçut du bruit qui se faisait parmi le peuple, et qui marquait quelque sujet extraordinaire de joie, il demanda ce que c'était. On le lui dit, et aussitôt il se fit mener où étaient les corps de ces saints martyrs, dont la mort a été si précieuse devant Toi, ô mon Dieu, et il n'eut pas plutôt porté sur ses yeux un linge qu'on lui permit de faire toucher au brancard qui soutenait ces corps, que la vue lui fut rendue. Le bruit de ces miracles se répandit incontinent, et fit retentir Tes louanges de toutes parts; et s'il ne ramena pas à la foi orthodoxe cette princesse (l'impératrice), si aminée contre le bienheureux Ambroise, au moins il modéra sa fureur, et fit cesser la persécution qu'elle lui faisait. Béni sois-tu, ô mon Dieu, de ce que tu m'as rappelé la mémoire d'un si grand événement, que j'avais oublié de marquer en son lieu, et de ce que Tu me l'as fait déclarer ici à la gloire de Ton nom. »

LIVRE TROISIÈME.

REPRISE EN DÉTAIL

DE LA PROPAGATION DE L'ÉVANGILE DANS LES DIVERSES CONTRÉES QUI L'ONT REÇU DEPUIS LE TEMPS DES APÔTRES JUSQU'À LA FIN DU QUATRIÈME SIÈCLE, — ET POUR QUELQUES CONTRÉES DE L'ASIE ET DE L'AFRIQUE JUSQU'À NOS JOURS.

CHAPITRE VII.

AFRIQUE.

Nous avons déjà touché en peu de mots les premiers germes de l'œuvre de Christ en Égypte, et surtout à Alexandrie (c. 1, p. 61) : ils se rapportent à l'âge apostolique. Cette époque est suivie d'une profonde obscurité jusqu'à la fin du second siècle, où tout d'un coup, non-seulement l'Égypte, mais toutes les provinces romaines du nord de l'Afrique, se montrent couvertes d'églises chrétiennes répandues dans les villes et dans les villages,

ayant à leur tête Tertullien l'un des pères de l'église les plus éloquens des premiers siècles, et présentant ainsi le tableau d'une œuvre affermie et capable de braver l'orage des plus violentes persécutions. C'est en s'appuyant sur ce fait, que Tertullien pouvait demander à Scapula, proconsul romain qui persécutait l'église, « ce qu'il pensait faire de ces milliers de personnes des deux sexes, de tout rang et de tout âge, qui se présentaient à lui volontairement comme disciples de Christ? S'il aurait assez de feux et d'épées pour les exterminer tous? Il vous faudra dîmer Carthage elle-même dans cette boucherie, ajoutait-il; et parmi les victimes vous trouverez vos proches parens et vos amis, les hommes et les femmes les plus considérables de la capitale. Si vous ne voulez avoir pitié de nous, ayez pitié de vous-même, de Carthage et de la province, dont le gouvernement vous est confié » (1).

Cette apparition est remarquable à un haut dégré, et fournit un témoignage frappant de l'activité qui régnait à cette époque dans l'église chrétienne. L'histoire ne la montre pas dans des récits, mais elle la révèle par des faits surprenans.

Les rives de l'Afrique, connues depuis longtemps par leur culture et leur commerce, étaient devenues après la chute de Carthage, une province romaine. A l'époque de Tertullien il y avait déjà trois cent cinquante ans depuis cet événement. Alexandrie était la véritable université des sciences et des arts de l'Orient. Des Juifs nombreux, éta-

(1) *Tertul. ad Scapul.*, c. 15.

blis dans les ports de l'Égypte depuis le retour de la captivité de Babylone, avaient servi, sous les sages directions de Dieu, à répandre d'avance des idées plus saines sur les rapports de l'homme avec Dieu, et à préparer ainsi les voies de l'évangile. La langue latine avait supplanté en grande partie, non-seulement les langues indigènes, mais aussi la grecque, et répandu par-là dans toutes ces contrées une communauté de langage qui ne pouvait manquer d'être favorable aux hérauts du salut; et en même temps la philosophie orientale y avait sensiblement affaibli l'influence nuisible de l'idolâtrie grecque et romaine. Ce furent sans doute des circonstances favorables de ce genre qui, sous l'action de la grâce de Dieu, donnèrent à l'évangile, en un seul siècle, sur les rives de l'Afrique septentrionale, une puissance d'envahissement que nous ne retrouvons à ce degré en aucune autre partie du monde d'alors (1).

Ce n'est pas tant Alexandrie que Carthage, capitale de l'Afrique proconsulaire, qui paraît avoir été le siége principal des missions de cette partie

(1) L'histoire de l'église d'Afrique a été traitée dans plusieurs ouvrages estimables et savans. De ce nombre est particulièrement : *Ecclesia Africana sub primatu Carthaginensi*. Paris 1679, 4°.—Peu après (1690), Leydecker donna son *Historia ecclesiæ Africanæ illustrata*.— Un ouvrage plus riche encore est celui du savant jésuite Morellus (1780 à Brixen.) sous le titre de *Africana christiana* en trois volumes 4°.— Nous avons encore des fragmens importans de cette histoire dans l'*Hist. eccl. du second et du troisième siècle illustrée par les écrits de Tertull. De J. Kaye*, évêque de Lincoln, 1816.— Puis l'excellente monographie de Néander : *Antignosticus, Esprit de Tertullien*. Berlin, 1825.—Et enfin l'ouvrage de l'évêque Munter de Copenhague : *Primordia ecclesiæ Africanæ*, 1829, 4°. Ces deux derniers écrits sont ceux dont nous nous sommes principalement servis.

du monde. Alexandrie s'occupait davantage de spéculations et de travaux scientifiques, ou si elle agissait c'était principalement sur l'Arabie. Carthage, après sa destruction, avait été rebâtie par Jules César, cinquante ans avant Jésus-Christ, et se releva bientôt pour prendre le rang de seconde ville de l'empire. Les Romains, renouant en ce lieu les fils étendus de l'ancien commerce de Carthage, répandirent de nouveau, depuis ce poste, leur influence dans toutes les contrées environnantes: cette ville était redevenue la plus populeuse de l'empire après Rome; les poètes recommençaient à en célébrer la magnificence: et sur ses routes on rencontrait des multitudes d'hommes de tous les peuples des trois parties du monde. Depuis le désert de Barka jusqu'aux rivages de l'Atlantique et aux montagnes de l'Atlas, la province romaine s'étendait sur une longueur de trois cents milles géographiques, toute couverte de villes et de villages: des colons romains, ou des descendans des anciens colons phéniciens, ou encore des hordes africaines de nomades, couvraient le pays; et les messagers du salut pouvaient aller en paix aussi loin que les armées romaines avaient pu pénétrer. Nous avons déjà dit que la langue latine, de plus en plus répandue partout, facilitait tous les rapports. Il est vrai que les descendans des Phéniciens avaient encore conservé leur langue, assez semblable à l'hébreu; et Augustin se plaint dans plusieurs de ses lettres (1) de ce que cette circonstance nuisait

(1) *Epistola* 209, 84, 66, etc.

encore beaucoup, de son temps, à la pleine propagation de l'évangile parmi cette classe d'habitans. Cependant on trouve déjà dans les écrits de Cyprien, un grand nombre de noms d'évêques phéniciens, ce qui indique évidemment des diocèses, et par conséquent un nombre considérable de chrétiens, dans cette langue.

Les Numides et les Maures qui, comme leurs descendans, les Berbéris de nos jours, parcouraient ces vastes contrées avec leurs nombreux troupeaux, étaient d'un abord plus difficile; mais cependant l'évangile les atteignit. « Chez nous, dit saint Augustin (1), (c'est-à-dire en Afrique) il y a encore de nombreuses peuplades barbares, parmi lesquelles on va chercher des esclaves pour les colons romains. Depuis quelques années quelques-unes de ces peuplades se sont soumises au gouvernement, et sont conduites par des magistrats chrétiens. » Arnobe aussi (2) dit : « Que de son temps (300), plusieurs nomades Gétules et de Mauritanie avaient reçu la foi en Christ. » Ce qui ne doit sans doute s'entendre que de ceux qui soutenaient quelques rapports avec l'Afrique romaine.

Ces peuples divers adoraient les astres, et offraient au soleil des victimes humaines. Leur déesse Tolatha (*héb.* celle qui enfante), divinité qui répond à la Hertha des anciens Germains (la terre-mère), avait à Carthage un temple célèbre par ses oracles, qui ne fut détruit par les chrétiens qu'à la fin du quatrième siècle; et partout ailleurs, dans les villes

(1) *Epist.* 80. (2) *Adv. gentes*, l. 1, c. 10.

et dans les villages, on trouvait pareillement des temples érigés à toutes sortes de faux dieux; selon le témoignage d'Augustin c'était encore le cas de plusieurs endroits de l'Afrique septentrionale à la fin du quatrième siècle (1). — Nous allons essayer d'entrer dans quelques détails sur la manière dont l'évangile parvint graduellement à dissiper les ténèbres idolâtres de ces diverses contrées.

Il paraît, d'après Eusèbe (2), que l'évangile de Christ fut d'abord apporté en Égypte, dès les temps apostoliques, soit de Rome, à cause des rapports de cette ville avec tout l'empire, soit de l'Asie mineure, à cause de son voisinage. Mais il ne paraît pas que ce soit l'Égypte qui ait ensuite propagé l'évangile plus loin : car tandis qu'on trouve, à la fin du second siècle, une nombreuse population chrétienne dans l'Afrique proconsulaire, la province de Tripoli, au contraire, qui était située entre cette dernière et l'Égypte, ne présente que fort peu de conversions. Cette circonstance, jointe à plusieurs autres indices, nous ferait supposer que c'est directement depuis l'Italie que l'évangile continua d'être apporté à ces contrées.

Nous laisserons de côté, ici comme ailleurs, toutes les traditions qui paraissent indignes de foi, sans même les indiquer. Sans cela nous retrouverions ici l'apôtre saint Pierre qu'on a voulu mettre partout, mais dont la mission d'Afrique ne paraît pas probable, même à un Baronius (3). Tertullien

(1) *Sermo de tempore*, p. 241.
(2) *Hist. eccl.* l. 2, c. 16.
(3) *Annal. ad an.* 44, § 39.

qui eût été si zélé à relever l'origine apostolique de son église, et qui, à la fin du second siècle, aurait eu tant de facilité à le faire si la chose eût été possible, ne prétend au contraire comparer les églises africaines aux églises fondées par les apôtres qu'en montrant qu'elles ont la même doctrine (1): il va même quelque part jusqu'à distinguer l'église d'Afrique de celles qui avaient eu une origine apostolique. Cyprien, et plus tard Augustin, tous deux évêques en Afrique, et souvent en conflit avec les évêques de Rome, sont du même avis : Augustin déclare même positivement que l'église d'Afrique est du nombre de celles qui n'ont reçu l'évangile qu'après le temps des apôtres. Sans doute il est très-probable que dès les temps apostoliques, et surtout sous la persécution de Néron, et vu les rapports continuels de Rome avec Carthage, de nombreux chrétiens se seront rendus de la première de ces villes dans l'autre, et y auront porté quelque fruit : c'est pourquoi Tertullien a pu dire (2) de l'église romaine, que c'est par elle que l'évangile était arrivé dans celle de Carthage (3), et qu'elle soutenait avec cette dernière des rapports étroits (4). Cependant l'histoire des deux premiers siècles ne nous nomme pas un seul chrétien romain qu'on puisse considérer comme le fondateur de l'église d'Afrique. Si nous recherchons, du reste, en général quels furent les progrès de l'évangile

(1) *De præscript*, c. 21 et 32.
(2) *De præscript. hær.*, c. 36.
(3) *Unde nobis quoque auctoritas præstò est.*
(4) *Quod cum Africanis quoque ecclesiis contesserarit.*

dans ces contrées pour les premiers temps, il paraîtrait qu'il n'y gagna que peu de terrain : et ce n'est, comme on vient de le dire, qu'à la fin du second siècle qu'on y trouve tout d'un coup une église nombreuse et florissante : mais alors Tertullien pouvait écrire au gouvernement (1) : « Partout on entend dire à nos adversaires que la ville est assiégée par les chrétiens, et qu'on les trouve en tous lieux, dans les villages et dans les villes. » — On jugera encore du nombre de chrétiens qu'on trouvait en Afrique à la fin du second siècle, par ce fait, qu'au milieu du troisième, la province stérile de Tripoli comprenait déjà cinq évêchés, la partie proconsulaire soixante et dix, et cent ans plus tard le nombre énorme de quatre cent quarante-six (2). — Il convient maintenant de prendre quelque connaissance des principaux instrumens dont Dieu se servit dans le cours du troisième siècle pour obtenir d'aussi grands résultats.

Tertullien, le plus ancien des écrivains chrétiens de l'Occident dont nous possédions les écrits, était né à Carthage d'un centurion romain. Il fut élevé dans le paganisme, mais instruit avec soin : il participa dans sa jeunesse et avant sa conversion, à tous les désordres qui régnaient, à peu près sans exception, chez les païens d'alors. Mais dès qu'il eut reçu l'évangile, il se jeta dans cette nouvelle voie avec la même violence qu'il avait montrée dans le service du péché; et ce contraste si marqué put annoncer d'avance le parti qu'il prit vers la

(1) *Apolog.* c. 1. (2) *Binghami Origines Eccles.* 3, p. 416.

fin de ses jours de se joindre à la secte sévère et ardente des Montanistes.

Quoique prêtre il travailla davantage par ses écrits que par la prédication orale. Nous dirons quelques mots de ceux de ses ouvrages qui se rapportent à la lutte du christianisme avec le paganisme.

Sous le gouvernement de Septime Sévère, la persécution ayant éclaté sur l'Afrique comme sur le reste de l'empire, Tertullien consola ses frères prisonniers par un écrit qu'il leur adressa directement, et dans lequel il leur disait entre autres : « Si nous réfléchissons que c'est le monde lui-même tout entier qui est un cachot, vous êtes plutôt sortis de prison que vous n'y êtes entrés : le monde vit dans de bien plus profondes ténèbres et porte des chaînes bien plus pesantes que vous ne faites. Devant Dieu vous êtes dans la lumière et vous êtes libres. Où que vous soyez dans le monde, vous êtes hors du monde. Est-ce que l'esprit ne gagne pas bien plus dans les fers que ne peut y perdre la chair? Même la chair n'y perd pas toujours : car l'église et l'amour des frères en prennent quelque soin; et de plus l'esprit y fait des acquisitions précieuses pour la foi. Là tu ne vois point de dieux étrangers; tes yeux n'y rencontrent pas leurs images, et tu n'es pas obligé, par les rapports de la vie, à prendre part aux fêtes des païens. L'exhalaison des sacrifices idolâtres ne t'approche pas, et tes yeux ne sont plus offensés par la vue des lieux consacrés à la débauche.... » — Ailleurs il ajoute : « Le serment militaire de notre religion (le vœu du baptême) nous

a engagés à combattre au service du Dieu vivant: or le soldat ne trouve pas ses aises au milieu des travaux de la guerre, etc. »

Le plus intéressant des écrits de cet auteur, pour l'histoire des missions, est celui qu'il adressa sous la persécution aux gouverneurs de l'Afrique (1). Il débute ainsi : « Puisse-t-il être permis à la vérité d'arriver à vos oreilles, au moins par la voie silencieuse de l'écriture! La vérité ne cherche pas à présenter des excuses, car elle ne s'étonne pas de son sort. Elle sait qu'elle marche comme une étrangère sur terre.... et son espérance et sa gloire est dans les cieux. Elle veut seulement n'être pas condamnée sans avoir été connue..... Car c'est de méconnaître le christianisme qui fait qu'on le rejette; dès qu'on le connaît, on cesse de le haïr. » — Après cela Tertullien décrit les préventions qui ont régné en tout temps contre le christianisme. « Lors même, dit-il, qu'on est obligé de nous donner un bon témoignage on nous insulte : « Séjus est un brave homme; dommage qu'il soit chrétien : » « c'est singulier qu'un homme aussi raisonnable que Lucius se soit jeté dans ces idées. » Et personne ne se demande si ce n'est pas peut-être par le christianisme qu'ils ont acquis ce qu'on loue en eux, ou si ce n'est pas parce qu'ils étaient braves et raisonnables qu'ils sont devenus chrétiens..... D'autres blâment les chrétiens, précisément pour ce qu'ils ont de bon. Le mari chasse sa femme de la maison parce qu'elle est devenue chaste : le père, patient

(1) *Apologeticus adversus gentes.*

jusqu'alors envers un fils débauché, le déshérite parce que maintenant il est plus rangé.... »

Nous ferons encore remarquer la vérité du passage suivant : « Le moindre artisan chrétien a trouvé Dieu, et te montrera par le fait ce que tu cherches en Dieu, quoique le grand Platon ait dit qu'il n'était pas aisé de trouver le Créateur de l'univers, et que quand on l'avait trouvé il était impossible de le faire connaître à tous. »

Tertullien termine par ces paroles d'une effrayante ironie : « Continuez seulement, bons gouverneurs, qui vous faites aimer de votre peuple à proportion que vous lui sacrifiez plus de chrétiens ! Tourmentez-nous, et nous tuez! Votre injustice ne fait que prouver notre innocence..... Cette opiniâtreté dont vous nous faites un reproche vous donne de grandes leçons; car qui, en la voyant, ne se sent porté à rechercher ce qui en est de toute cette affaire? »

La persécution de Sévère avait pénétré jusqu'à l'Égypte supérieure (1), ce qui nous montre que le christianisme s'était étendu dans ces contrées déjà avant la fin du second siècle. « On amenait, dit cet auteur, de toute l'Égypte et aussi de la Thébaïde (l'Égypte supérieure) de vaillans soldats de Christ à Alexandrie, ce grand champ de bataille du Seigneur, où ils souffraient avec un courage invincible toutes sortes de tortures et le martyre. Dans leur nombre se trouva aussi Léonide, père d'Origène, qui fut décapité. »

(1) *Eus. Hist. eccl.*, l. 6, c. 1.

Cette rapide propagation du christianisme dans le nord de l'Afrique rendit de bonne heure nécessaire l'érection d'une institution chrétienne scientifique; institution d'autant plus importante en Égypte que des lumières de tout genre y étaient d'ailleurs répandues de tous côtés. C'est ainsi que prit naissance dans le cours du troisième siècle l'école catéchétique d'Alexandrie, qui mérite sans contredit d'être appelée la première pépinière des missions chrétiennes. Alexandrie était bien l'endroit le plus propre à un établissement de ce genre : et on y trouvait, même depuis long-temps, une école destinée aux sciences sacrées (1). Il n'y a pas de doute que l'Ancien Testament n'ait fait partie des objets de l'enseignement de cette école-là, et que cette circonstance n'ait contribué d'avance aux progrès que le christianisme fit dans ces contrées dès les premiers temps.

On a vu que le but de cette école catéchétique d'Alexandrie était de travailler à une sorte de fusion de la philosophie et des doctrines de l'évangile; et qu'en général l'objet de cet établissement était une éducation philosophique. Ce but, sagement poursuivi, sera toujours bon en lui-même; car il n'y a pas de doute qu'un certain degré d'instruction, et même, dans certains cas, un profond savoir, ne puisse être utile, quelquefois nécessaire au docteur chrétien, pourvu que ce savoir soit associé, et complètement subordonné à une œuvre véritable du Saint-Esprit dans l'ame, à

(1) *Eus. Hist. eccl.*, l. 6, c. 10.

un amour ardent pour Christ, et à l'onction divine.

L'un des premiers docteurs de cette école et l'un des plus distingués fut Pantænus, qui avait commencé par étudier la philosophie stoïque. On dit qu'il alla annoncer l'évangile jusque dans l'Inde, où il trouva chez quelques chrétiens l'évangile de saint Matthieu en hébreu, que leur aurait apporté l'apôtre Barthélemi. A son retour il contribua à faire d'Alexandrie un centre d'action très-actif pour la propagation de l'évangile.

Il eut pour successeur Clément (d'Alexandrie), qui travailla de même avec zèle et succès à former de jeunes théologiens, jusqu'à ce que, en 202, la persécution le força de s'enfuir en Palestine, où il se fixa à Aelia Capitolina comme conducteur de l'église chrétienne de cette ville. L'un de ses disciples les plus distingués, fut Origène sur lequel nous devons surtout nous arrêter.

Origène naquit en 185 en Égypte, de parens chrétiens. Son père Léonide, homme savant et pieux, l'instruisit d'abord lui-même dans la religion, et dans les élémens des sciences : Origène était d'un esprit si vif, qu'il ne se bornait pas à apprendre servilement par cœur de nombreux passages des Écritures, mais qu'il cherchait à y trouver de lui-même et pour ainsi dire à y mettre toutes les profondeurs dont elles étaient susceptibles. Il passa, de ses premières classes, à l'école de Pantænus, puis à celle de Clément : il perdit son père dans la persécution de 202. Le jeune homme, qui n'avait alors encore que dix-sept ans, brûlait du désir de mourir avec son père pour l'évangile; et il se serait décidément jeté sur

ses traces, si sa mère ne l'eût retenu de force. Encore avant l'exécution il écrivit à Léonide en prison une lettre pleine d'un feu chrétien : « Garde-toi, lui disait-il, de changer de sentimens en vue de nous! »

Après la mort du témoin Origène se trouva dans l'indigence avec sa mère et six jeunes frères; car le gouvernement avait confisqué les biens du père. Il se mit à donner des leçons, et il entra comme maître de langue à l'école catéchétique pendant plusieurs années de suite. Dans le même temps plusieurs habitans de la ville, encore païens, lui demandaient de les instruire dans le christianisme; il visitait ses frères en prison et au milieu d'un danger continuel pour ses jours; il les accompagnait même, lorsqu'il y avait quelque nouveau martyre, au lieu de leur exécution. Souvent quand il les serrait dans ses bras, sans crainte, au moment de leur mort, il fut en danger d'être lapidé par les idolâtres : mais il n'en continuait pas moins avec courage à faire connaître dans Alexandrie le Crucifié auquel il croyait, et il gagna à la foi un grand nombre de païens, parmi lesquels on remarquait plusieurs hommes instruits. De jour il enseignait; et il passait la plus grande partie de la nuit à étudier les Écritures. Plusieurs lui offrirent de partager leur fortune avec lui; mais il préféra une pauvreté volontaire et une vie austère afin de tenir son corps asservi et de consacrer toutes ses forces au service de Christ.

La réputation de ce prédicateur distingué se répandit au loin dans le monde romain, et lui fournit bientôt l'occasion de faire comme évangéliste

de nombreux voyages. Il passa quelque temps en Arabie, où un gouverneur romain l'avait appelé, et où il amena à la foi chrétienne un grand nombre d'habitans. La mère même de l'empereur Alexandre Sévère, Mamméa, l'appela en 218 à Rome, où il lui annonça l'évangile. Un voyage qu'il fit plus tard en Palestine, et une seconde visite en Arabie, où il avait été appelé par les évêques de cette contrée, lui offrirent de nouvelles occasions de prouver son zèle pour l'œuvre de Christ. Sous la persécution de Décius (250), il fut jeté en prison et torturé pendant long-temps de la manière la plus cruelle : mais il supporta ces souffrances avec courage pour l'amour de Christ; et la mort de l'empereur le délivra de la prison. Il retourna vers ses frères de la Palestine; et mourut à Tyr en 254.

Origène est incontestablement l'un des serviteurs de Christ les plus distingués des premiers siècles; et quoiqu'il ait évidemment mêlé beaucoup de subtilités et même des erreurs à la simple vérité de l'évangile, on ne peut méconnaître qu'il exerça, sur l'importante école d'Alexandrie, une influence puissante et, sous plusieurs rapports, salutaire.

Mais plusieurs des choses qui précèdent ont déjà pu faire pressentir que l'influence de cette école d'Alexandrie, qui joue un si grand rôle à cette époque, ne fut pas heureuse à tous égards. L'idée fondamentale de son enseignement, ce désir d'unir la philosophie humaine à l'évangile, ne pouvait guère manquer, comme il arriva en effet, de la jeter dans un faux alliage. C'est dans ce même but

de fusion que la même école imagina encore cette interprétation allégorique, qui, sous le sens simple de chaque parole de l'Écriture, en cherchait encore un figuré, tout différent, que l'on prétendait être plus profond. Il fallait sans doute un moyen de ce genre pour unir en apparence, la vérité sainte et sévère de la révélation avec les mille rêveries de la philosophie : mais ce système eut le double résultat qu'on devait en attendre : s'il procura d'abord à l'évangile une propagation prodigieuse, il fit aussi entrer dans l'église une masse d'ivraie effrayante.

Nous disons une propagation prodigieuse ; et en effet on vit le christianisme se répandre en peu de temps depuis les rivages du Nil et de la mer Rouge jusqu'à ceux de l'Atlantique et jusque dans les montagnes de l'Abyssinie : des témoignages nombreux de l'histoire nous attestent ce fait. Dans les premières années du quatrième siècle, la persécution de Dioclétien fit périr sous la hache, selon Eusèbe, dans l'Égypte seule, qui fut il est vrai l'objet particulier de la fureur des idolâtres, le nombre énorme de cent quarante mille victimes, tandis que sept cent mille autres, si on pouvait l'en croire, seraient morts d'une mort plus lente ou dans les prisons, ou comme esclaves, ou dans l'exil. Qu'on suppose là de l'exagération tant qu'on le voudra : il est impossible que de pareilles données ne reposent sur un fond de réalité très-considérable. D'autant plus que nous retrouvons bientôt après, sous Constantin, les provinces africaines couvertes d'églises florissantes, puis au quatrième siècle, temps de gloire et de pleine beauté pour l'église de ces con-

trées, les grandes lumières d'Augustin et de Chrysostome qui jettent à Hippone et à Carthage un éclat dont l'église d'Afrique s'honorera toujours, et qui contribuent à indiquer l'existence d'une œuvre parfaitement établie dans cette vaste province.

Mais ce riche accroissement de l'église, et surtout le système qui en fut l'une des causes principales, lui attirèrent aussi une masse d'ivraie qui ne manqua pas de se montrer au moment de l'épreuve: on a vu (c. 3, p. 128) comment, sous la persécution de Décius, l'Afrique eut à déplorer un nombre effrayant d'apostasies, et la profonde douleur qu'en témoignait Cyprien, le plus grand de ses docteurs à cette époque.

Nous ne nous arrêterons pas de nouveau sur cet ouvrier distingué dont nous venons de rappeler le nom, puisque nous avons déjà donné sur son sujet une courte notice dans un chapitre précédent (c. 3, p. 132). On a pu voir quel était son courage et sa fermeté. La violence avec laquelle il croyait devoir combattre le relâchement fut peut-être poussée quelquefois trop loin. Mais il ne s'en montra pas moins comme un homme remarquable et souvent estimable dans les diverses luttes qu'il soutint, au dehors de l'église de Christ contre les païens, et au dedans, pour relever de leur chûte les nombreux apostats, ou pour établir le principe de l'obéissance des chrétiens envers leurs conducteurs spirituels et de l'union des églises entre elles.

L'une des causes qui contribuèrent le plus aux progrès de l'église d'Afrique, dès le second et le troisième siècle, fut la circonstance que nulle part la

parole de Dieu, de l'Ancien et du Nouveau Testament, n'était aussi répandue et mise à la portée de toutes les classes du peuple que dans ces lieux. On sait qu'environ 285 ans avant Christ, un roi d'Égypte, Ptolomée Philadelphe, avait fait traduire l'Ancien Testament en grec; c'est ce qu'on appela la *traduction des Septante*. Cette traduction se répandit au loin; car le grec, depuis Alexandre le Grand, était compris dans toute l'Égypte. Lorsque, 146 ans avant Christ, à la prise de Carthage, les Romains s'emparèrent du nord de l'Afrique, la langue latine pénétra également dans toutes ces contrées; et les versions de l'Ancien Testament dans cette langue furent un moyen de plus d'y répandre l'évangile. Enfin, la langue originaire de l'Egypte, le copte, qui s'était conservé dans le bas peuple, eut aussi ses traductions. Elle comprenait deux dialectes, le *sahidique*, qui se parlait dans la Haute-Égypte, et celui de Memphis, ou le *copte* proprement dit, qu'on parlait dans le bas. Déjà vers la fin du second siècle, il parut une traduction du Nouveau Testament dans le premier de ces dialectes; et dans le troisième on eut la version copte. Ainsi dans toute l'Égypte en particulier chacun put lire les Écritures dans la langue qui lui était le plus familière.

Voilà du reste, sauf quelques mots que nous allons ajouter sur l'Abyssinie, tout ce que nous avons à dire sur l'histoire de l'église d'Afrique. Sa durée a été courte; mais elle a cependant exercé une influence remarquable sur la marche du règne de Christ dans ce monde. Placée comme au centre des trois parties du monde alors connu, et remplie

de lumières, elle fut cultivée, comme on l'a vu, par les docteurs les plus distingués, et elle jeta pour un temps un vif éclat. Il est vrai qu'elle a aussi laissé des souvenirs et des influences très-malheureuses. L'amour du monde qui s'y était glissé, et les criantes apostasies qui en furent la suite, offrirent un fatal exemple aux autres églises de l'Orient et de l'Occident. Le relâchement et un faux esprit d'indépendance y développèrent par contre-coup chez les évêques le principe d'une discipline légale et d'un gouvernement despotique; ce qui porta bientôt atteinte à cette liberté évangélique qui forme un des caractères les plus essentiels de l'église, et devint la base des prétentions ambitieuses des évêques et de toute l'orgueilleuse hiérarchie que nous aurons plus tard à déplorer.

L'église d'Afrique fut encore le berceau de la vie monastique, qui dans les siècles suivans influa d'une manière si puissante, soit en bien, soit plus tard en mal, sur l'église de Christ; car c'est en Afrique et particulièrement en Égypte qu'on vit d'abord paraître ces solitaires[1], dont le nombre devint en peu d'années si exhorbitant. Le scandale du relâchement, la terreur des persécutions, les divisions intérieures de l'église, telles furent les raisons qui engagèrent des milliers de fidèles à aller se réfugier dans des déserts, soit comme hermites soit comme moines.

L'espèce de philosophie que l'école d'Alexandrie essaya d'associer à la religion devint bientôt l'origine des disputes et des erreurs qui éclatèrent sur le sol africain, de même que des sectes gnostiques,

et de leurs adversaires les Donatistes, les Novatiens et autres; enfin elle fournit encore un aliment et un appui abondant à diverses hérésies, et entre autres à celles d'Arius et de Pélage.

Nous ne quitterons pas les missions d'Afrique de cette époque sans dire quelques mots de l'*Abyssinie* et de l'*Éthiopie*. On se rappelle que ces deux noms désignent, et surtout dans l'ancienne géographie, des régions fort peu déterminées, qu'ils se prennent souvent l'un pour l'autre, et qu'ils indiquent en général les contrées situées à la fois au midi et à l'occident de l'Égypte.

L'époque des Constantins, qui remplit la plus grande portion du quatrième siècle, fut, contre les apparences humaines, mais conformément à ce que la vraie doctrine de l'évangile devait faire attendre, bien moins favorable à la cause des missions de ces contrées que ne l'avait été le troisième siècle, au milieu des plus cruelles persécutions. D'immenses moyens matériels étaient maintenant mis à la disposition de l'église d'Afrique; et elle possédait des docteurs pleins de zèle, de talens et de piété; mais son intérieur était dévoré par le péché, le relâchement et les divisions. Cependant il se fit quelque chose, et nous allons dire en peu de mots ce que l'histoire en rapporte.

On n'a que très-peu de documens sur l'introduction de l'évangile en Abyssinie. Si on ose s'en rapporter à son nom arabe (*Habesch*, mélange de peuples) il semblerait que ce pays fut habité primitivement par différentes peuplades, probablement venues de l'Arabie et de l'intérieur de l'Afri-

que. Les Abyssins se nomment ordinairement eux-mêmes Éthiopiens; mais comme cette expression désigne en général une nation de noirs, ils ont donné à l'Abyssinie proprement dite le nom particulier de *Gheez*, ou pays des hommes libres (des *Francs*). Le dialecte dominant de ces peuples divers fut appelé celui de Tigré, et c'est dans cette langue que les Écritures furent traduites de très-bonne heure.

Quant à l'œuvre directe des missions, si nous voulons passer les traditions incertaines qui se rattachent à la conversion de l'eunuque de Candace, nous sommes obligés de commencer par l'époque de Constantin. Selon Rufin (1), Théodoret (2) et Athanase (3), il y eut sous Constantin le Grand, un philosophe païen nommé Métrodore, qui, pour apprendre à connaître le monde, parcourut plusieurs fois la Perse et l'Éthiopie. Au retour de son dernier voyage, il apporta à Constantin plusieurs objets remarquables qu'il avait trouvés sur sa route, en assurant encore que sa collection eût été beaucoup plus riche, si le roi de Perse, Sapor, ne lui en eût enlevé la plus précieuse portion. Ce rapport engagea Mérope, philosophe tyrien, à faire un semblable voyage : mais Dieu dirigea ce projet vers un but plus élevé que celui qu'on s'était proposé. Mérope avait pris avec lui ses deux neveux, Frumentius et Édesius. Ils étaient déjà en chemin pour revenir chez eux, lorsque leur vaisseau entra dans un des

(1) *Hist. eccl.*, l. 1, c. 6, 19. (2) L. 1, c. 22.
(3) *Apol.*, 1, p. 696.

ports de la mer Rouge pour y prendre de nouvelles provisions. Les barbares du pays, en guerre avec les Romains, s'emparèrent du bâtiment et massacrèrent tout l'équipage, excepté ces deux jeunes garçons qui se trouvaient assis sous un arbre, occupés à apprendre une leçon : ils les emmenèrent à Axum, capitale du pays, comme esclaves du roi. Ce monarque les fit élever : Édesius devint son échanson, Frumentius son trésorier; mais les deux enfans ayant été instruits dans le christianisme, en conservèrent les semences dans leur cœur. Le roi qui s'était affectionné à eux les affranchit au moment où il vit approcher sa mort; la reine leur accorda des places de confiance, et Frumentius en profita pour appeler dans le pays quelques négocians chrétiens d'Egypte, à qui le gouvernement accorda la liberté du culte et plusieurs priviléges commerciaux. Ces chrétiens firent honneur à l'évangile par leur conduite; et ce fut là le commencement de l'église chrétienne dans le pays.

A l'avènement du nouveau roi, Aïzan, les deux frères se retirèrent, Édesius à Tyr où il fut sacré évêque, et Frumentius à Alexandrie, dont l'archevêque était alors Athanase. Frumentius pria ce dernier d'envoyer des missionnaires en Abyssinie; et Athanase convoqua à cet effet un synode d'évêques, qui s'accordèrent à nommer pour cette œuvre Frumentius lui-même, qui fut en conséquence consacré évêque des chrétiens éthiopiens. Frumentius se rendit aussitôt à Axum, où il fut reçu avec une joie générale. Le roi Aïzan et son frère Sazan, qu'il

s'était associé à l'empire, furent baptisés et se mirent eux-mêmes à travailler avec zèle à l'œuvre de l'évangile. Les persécutions qui, sous Constance, atteignirent Athanase, étendirent leur influence jusqu'à la cour d'Abyssinie, sur Frumentius, à qui on reprocha son amitié fidèle pour Athanase; et comme toutes les tentatives qu'on fit pour le gagner au parti arien furent inutiles, Constance écrivit aux deux rois d'Abyssinie pour leur commander avec menaces de livrer Frumentius à George, évêque arien d'Alexandrie. Ces lettres de l'empereur, qu'Athanase a insérées dans son apologie (1), produisirent un effet opposé à celui que se proposait le persécuteur, et Frumentius continua ses travaux en paix jusqu'à sa mort.

L'histoire d'Éthiopie, qui a été recueillie par un savant distingué du dix-septième siècle, J. Ludolf (2), et qui contient plusieurs détails intéressans relatifs à l'Abyssinie en particulier, ne fournit plus rien qui puisse éclaircir davantage l'histoire des premiers temps de cette mission : il paraît que les principaux instrumens que Dieu employa pour en continuer l'œuvre, furent des moines pieux, tels qu'il s'en rendait alors par centaines dans les montagnes de la Haute-Égypte. Mais quoiqu'on ne puisse montrer la continuation de l'œuvre d'Abyssinie par des témoignages historiques, on trouve cependant qu'elle s'y maintint dans tous les siècles qui suivirent, même après la ruine complète de l'église du nord de l'Afrique; et ce pays

(1) *Apol. Athan. ad Constant.*, § 31. (2) *Hist. æthiopica*, 1681 *fol.*

présente encore de nos jours une église chrétienne, plongée, il est vrai, comme toutes les autres églises d'Orient, dans des ténèbres et dans une superstition profonde, mais dont l'étincelle a pu résister au torrent qui, dans le septième siècle, engloutit une multitude d'autres églises orientales.

Il paraît qu'au sixième siècle les Abyssins s'élevèrent au rang d'une nation puissante. Leur roi Ellesbaan, qui vivait au temps de l'empereur Justin Ier (518) se distingua comme un ami ardent de l'évangile, et le peuple le révère encore maintenant comme un saint. Dans la dernière année de sa vie il céda le gouvernement à son fils, qui suivit ses pieuses traces : il envoya son diadème royal à Jérusalem, et se retira comme simple moine dans une cellule, où il passa le reste de ses jours dans les exercices de la piété (1).

L'église *éthiopienne* qu'on distingue quelquefois de celle d'Abyssinie eut le bonheur de posséder dès le quatrième siècle une traduction des saintes Écritures : et ce fut là sans doute l'une des causes les plus puissantes qui la préservèrent aussi de la ruine qui, plus tard, fondit sur tant d'autres églises. Chrysostome qui vivait à la fin de ce siècle, affirme dans sa première homélie sur l'évangile de saint Jean, que les Syriens, les Égyptiens, les Indiens, les Perses, les Éthiopiens et une quantité d'autres peuples, possédaient cet évangile dans leur langue maternelle. On ne connaît, il est vrai, ni l'auteur de ce travail, ni d'autres circonstances

(1) *Assemani Bibl. orient.*, t. 1, p. 359 et 385.

qui s'y rapportent : mais son existence est un fait avéré ; et cette existence suppose à son tour évidemment celle d'une église chrétienne. Ludolf a donné sur cette traduction une notice d'un haut intérêt (1). La langue dans laquelle elle est écrite, et qui maintenant ne se parle plus, se rapproche surtout de l'arabe ; mais elle s'en distingue, de même que des autres langues de la même famille, en ce qu'elle s'écrit de gauche à droite, et en ce qu'elle a des lettres pour les voyelles, au lieu de points placés sous la consonne.

Bruce, ce célèbre voyageur moderne, nous a donné sur cette traduction les détails suivans : « Les Abyssins ont la même Bible que nous, et le même nombre de livres, mais ils les divisent ordinairement d'une autre manière..... Très-peu de personnes sont assez riches pour se procurer quelques livres isolés de cette collection ; et il est extrêmement rare d'en trouver un exemplaire complet. Aussi ne voit-on nulle part, excepté dans quelques églises, plus que les Évangiles ou les Actes des apôtres. Plusieurs des livres de l'Ancien Testament sont entièrement oubliés, de sorte qu'il est aussi difficile de se les procurer, même dans les églises, que de découvrir parmi nous tel vieux document, couvert de poussière et plongé dans un oubli général » (2).

Cette ancienne *traduction éthiopienne*, qui fut faite sur le texte grec d'Alexandrie, resta entière-


(1) *Hist. ethiop.*, l. 3, c. 4.
(2) *Owen History of the british and foreign Bible society*, vol. 2, p. 362.

ment inconnue en Europe jusqu'à nos jours : il n'en parut à Rome dans le seizième siècle, que quelques livres détachés de l'Ancien Testament, défigurés par des additions de la Vulgate. Ce n'est que le savant Ludolf, qui, par son histoire et sa grammaire éthiopienne, tourna l'attention des chrétiens vers l'église de ces contrées : ce fut lui aussi qui fit paraître, en 1701, quelques portions de la Bible dans cette langue. Mais comme cet idiome est mort depuis plusieurs siècles, on a essayé de nos jours, de traduire la Bible en *amharique*, langue actuellement dominante dans l'Abyssinie; et la société biblique d'Angleterre est parvenue à se procurer une traduction du Nouveau Testament tout entier dans cette langue, qui se parle non-seulement par les Abyssins, mais encore par plusieurs tribus de nègres dans l'intérieur de l'Afrique.

Nous terminerons cette notice sur la version éthiopienne par quelques mots de M. Sylvestre de Sacy dans un rapport présenté à l'académie royale de Paris (1) : « La langue que nous appelons ordinairement éthiopienne, et que les Abyssins nomment *Lysana Gheez* (langue du royaume) se parle dans la province du Tigré, dont la capitale était autrefois la célèbre Axum. Le peuple parla cette langue en Abyssinie jusqu'à l'époque où Axum cessa d'être la capitale de l'empire, et où le gouvernement du pays tomba dans les mains des princes

(1) Nous n'avons sous la main que la traduction allemande de ce morceau, que nous reportons en français.

qui parlaient le dialecte amharique. L'ancien éthiopien Gheez continua cependant de servir dans le culte public et même dans les actes du gouvernement. C'est aussi la langue usitée pour écrire, ce qui a engagé les Égyptiens à l'appeler *la langue des livres*, tandis qu'ils appelaient l'amharique *la langue du roi* » (1).

(1) *Owen History of the british and foreign Bible society*, vol. 2, p. 359.

CHAPITRE VIII.

ASIE OCCIDENTALE, OU CONTRÉES DE L'ASIE EN RAPPORT AVEC L'EMPIRE ROMAIN.

I. Nous commencerons naturellement ce chapitre par l'*Asie mineure*, cette portion si rapprochée du point de départ de l'œuvre divine qui nous occupe. Son histoire est malheureusement très-vague quant aux détails : mais les traits généraux, par contre, en sont faciles à saisir. L'empire romain venait de subir dans l'espace de trois siècles l'immense révolution que nous avons décrite dans le livre précédent : il avait embrassé le christianisme. Au bout de trois siècles déjà, les provinces romaines de l'Asie, en y comprenant peut-être encore quelques contrées voisines, étaient tellement peuplées de chrétiens, que dans le concile de Nicée, qui se tint en 325, on vit trois cent dix-huit évêques (1), dont la presque totalité se composait d'évêques d'Asie; l'extrême distance n'ayant permis qu'à un très-petit nombre d'évêques de l'Occident de s'y rendre. Depuis la ruine de Jérusalem, le point central de toutes

(1) *Athanas. epist. ad Africanos*, p. 718.

les églises, soit en dedans soit en dehors des limites de l'empire romain, fut long-temps Antioche de Syrie, dont l'évêque présida le plus souvent le concile de Nicée, en qualité de métropolitain. Quoique, dans les persécutions précédentes, les empereurs se fussent souvent acharnés sur cette ville d'une manière toute particulière, elle n'en avait pas moins continué de travailler avec zèle à la propagation de l'évangile dans toute l'Asie, et elle était, pour cette partie du monde, depuis l'époque où l'apôtre Pierre y avait résidé, ce qu'étaient Alexandrie et Carthage pour l'Afrique, et Rome pour l'Occident. Lors même donc que les détails nous manquent pour plusieurs des contrées de l'Asie mineure, on peut bien être persuadé d'avance que les provinces si étendues où le christianisme avait triomphé depuis si long-temps, celles dont nous connaissons l'histoire, la Judée et ses environs, Antioche, Éphèse, et une multitude d'autres villes semblables, n'auront pas manqué d'exercer une influence vivante sur les contrées limitrophes; et que presque toute l'Asie mineure, même dans les portions non soumises aux Romains, devait plus ou moins avoir participé à la régénération religieuse du foyer près duquel elle était placée. Seulement il reste vrai qu'on ne voit pas, même dans la portion romaine, par quels moyens l'évangile s'y est propagé : seulement il paraît que la chose n'a pas eu lieu par le moyen d'une institution particulière, mais plutôt par des entreprises individuelles et par la prédication de simples fidèles, poussés chez les païens soit par l'amour de Christ

soit par la persécution. Il se forma cependant à Antioche, dans le cours du troisième siècle, une institution spécialement destinée à former de jeunes prédicateurs : il est probable qu'on la doit à Origène, qui l'aura fondée dans le voyage qu'il fit en Syrie, et qui aura continué de la soutenir dans son long séjour à Césarée. On y remarqua surtout Pamphile, ami d'Origène. Eusèbe, ami de ce même Pamphile, dit dans son *Histoire ecclésiastique* (1) au sujet de cet établissement « qu'on y trouvait un grand » nombre d'évangélistes zélés qui s'appliquaient, » à l'exemple des apôtres, de toutes leurs forces » à la propagation de la vérité chrétienne. »

Il est vrai qu'en temps de persécution les chrétiens de l'Asie mineure se réfugièrent et par conséquent répandirent la foi plus généralement dans l'occident de l'Europe que dans les pays de l'orient, sans en excepter même les plus rapprochés de l'empire romain. La raison en fut dans les guerres fréquentes des Romains avec les Parthes et plus tard avec les Perses : l'idolâtrie était aussi beaucoup plus organisée, et résistait davantage au christianisme, dans ces dernières contrées que chez les barbares Celtes et Germains. Cependant l'évangile avait aussi trouvé son chemin pour parvenir aux peuples d'Asie : un seul trait suffirait pour le montrer, comme pour indiquer les moyens simples et admirables dont Dieu se servait alors pour faire son œuvre. Nous voulons parler de la conversion de toute une peuplade de ces contrées, qui eut lieu

(1) L. 5, c. 10.

par une simple esclave. Sous le règne de Constantin (320 — 330) les *Ibériens* (habitans de la Géorgie et de la Grusinie de nos jours) avaient fait une prisonnière chrétienne, du nom de Nunia, qu'ils emmenèrent comme esclave. Elle se fit remarquer chez ses nouveaux maîtres par la piété de sa vie. Un jour, un enfant tombé malade et qu'on portait, selon l'usage du peuple, d'une maison à l'autre pour le faire guérir, fut amené enfin à cette chrétienne. Elle dit qu'elle ne savait pas de remède humain, mais que Christ, son Dieu, pouvait guérir l'enfant sans cela. Elle pria et l'enfant fut sauvé. La chose parvint aux oreilles de la reine, qui étant tombée malade plus tard, fit appeler la chrétienne. Celle-ci, n'ayant pas assez de foi pour croire que Dieu l'assisterait encore en cette occasion refusait de se rendre à l'appel; mais la reine se fit porter chez elle, et elle guérit aussi sur la prière de Nunia. Le roi qui l'apprit voulait faire de riches présens à cette esclave; mais la reine lui dit que cette femme méprisait tous les biens terrestres, et que sa seule récompense serait qu'on adorât le même Dieu qu'elle. Le roi n'y fit pas attention pour le moment. Mais plus tard, ayant été surpris un jour à la chasse par d'épais brouillards, et séparé de sa suite sans plus trouver d'issue, il se souvint de ce qui lui avait été dit de la toute-puissance du Dieu des chrétiens, et il se mit à l'invoquer en faisant le vœu de se consacrer à lui s'il le sauvait de ce danger. Le temps s'éclaircit; le roi revint sain et sauf; et son cœur s'ouvrit à la prédication de l'évangile. Après sa conversion il s'ap-

pliqua lui-même à instruire ses sujets : il se chargea des hommes, la reine, des femmes ; puis il fit venir des ecclésiastiques de chez les Romains : tel fut le commencement du christianisme parmi un peuple qui l'a conservé, quoique mêlé de beaucoup de superstitions, jusqu'à nos jours. Ce trait est raconté par Rufin, historien qui vivait au commencement du cinquième siècle (1). Son récit est répété par Socrate, Théodoret, Sozomène, et Moïse de Chorène. Théodoret ajoute (2) que Constantin envoya effectivement au roi, sur sa demande, un docteur chrétien, qui travailla chez ce peuple avec succès ; et Moïse de Chorène dit même (3) que le pieux Grégoire d'Arménie envoya encore de son côté, dans cette même contrée, plusieurs missionnaires pour y continuer l'œuvre entreprise. Cette histoire ne contient rien d'invraisemblable, et elle nous fournit un bel exemple des moyens obscurs et silencieux mais divins par lesquels le christianisme peut s'introduire d'une nation chez l'autre.

En général il est évident que les pays du Caucase ne purent rester entièrement étrangers à l'œuvre de l'évangile ; et de nos jours même on y trouve encore les vestiges d'une église qui dut s'y établir dès les premiers temps. Mais il est vrai que les guerres continuelles de ces peuples, soit entre eux, soit avec les Perses ou avec l'empire d'Orient, puis les divisions internes de l'église dans cette partie du monde durent porter à l'œuvre de toutes ces contrées des coups qui, s'ils ne lui donnèrent

(1) *Hist. eccl.*, c. 10.
(2) *Hist. eccl.*, l. 1, c. 23.
(3) L. 2, c. 83.

la mort, durent au moins la faire languir misérablement.

II. L'*Arménie* embrasse depuis une époque reculée, dans l'Asie supérieure, une vaste étendue de pays qui s'avance d'Orient en Occident depuis la mer Caspienne jusqu'à la mer Noire, et de là jusqu'aux frontières de la Mésopotamie et de la Perse. L'Écriture donne à ce pays le nom d'Ararat (1), à raison de la haute montagne du même nom qui se trouve dans son centre. C'est dans cette province que doit avoir existé le paradis; et c'est sur les hauteurs de l'Ararat que doit s'être arrêtée l'arche de Noé lors du déluge. Le pays est arrosé par quatre fleuves, le Tigre, l'Euphrate, le Cyrus (Kur) et l'Araxe, qui tous ont leur source dans ces hautes montagnes. Cette contrée, que l'Euphrate divise en grande et petite Arménie, fut entourée, dès les temps les plus anciens, d'ennemis puissans qui troublèrent sans cesse le repos de ses habitans : les Ibériens, les Isauriens, les Abasges et autres peuplades habituées à ne vivre que de proie, fondaient continuellement sur ces fertiles vallées, depuis les hauteurs du Caucase qui les dominent au nord : plus tard les Parthes, les Perses, puis les Romains, s'en disputèrent tour-à-tour la possession. Les Arméniens finirent par se jeter dans les bras d'Arsace le Grand, qui leur procura l'indépendance; et c'est sous ses descendans, les Arsacides, qui régnèrent jusque vers le milieu du cinquième siècle, que l'église de Christ de l'Arménie vit ses plus beaux jours.

(1) *Ésaïe* 37, 38 et 2 *Rois* 19, 37.

Les anciennes traditions du peuple rapportent que l'évangile fut annoncé dans le pays par les deux apôtres Barthélemi et Thaddée. Ce qu'il y a de certain, c'est que les disciples d'Antioche durent songer de bonne heure à répandre l'évangile le long de l'Euphrate, et que par cette raison l'Arménie dut nécessairement le recevoir aussi dès les premiers temps.

Nous ne rappelons ici la prétendue correspondance d'Abgar avec Jésus (p.74), que pour en conclure encore qu'on songea de très-bonne heure à répandre l'évangile dans cette contrée ; et en effet il est impossible qu'un peuple situé si près de la Judée n'ait pas été, dès le commencement, l'objet des efforts des premiers chrétiens. Aussi Tertullien affirme-t-il positivement (1) que, dès le second siècle, il y avait en Arménie une église chrétienne. Et quoique les martyrologes des églises latine, grecque et arménienne concernant ce pays soient défigurés, comme de coutume, par une multitude de fables puériles et évidemment controuvées, on ne peut se refuser à accorder quelque fond de vérité aux nombreux témoignages qu'ils nous offrent de persécutions endurées par des églises arméniennes à Sébaste, à Nicopolis, à Mélitine, dans les montagnes de l'Ararat, et ailleurs, déjà sous l'empereur Adrien, et plus encore à l'époque des Antonins. Depuis la persécution de Dioclétien, l'histoire de ce pays devient beaucoup plus sûre, et nous a été conservée par un Arménien de nais-

(1) *Adversus Judeos*, c. 7.

sance, Moïse de Chorène, qui l'écrivit en 462 (1). Nous ne citerons pas l'*Historia armena* (*Colon.* 1686), rédigée par *Galanus*, missionnaire romain, parce qu'elle est pleine de faussetés palpables.

Commençant donc notre histoire des missions d'Arménie à la fin du troisième siècle, nous y trouvons pour apôtre de ce peuple, un Arménien de naissance, Grégoire, surnommé l'éclaireur (φωτιστής). Il apprit à connaître le christianisme dans sa jeunesse à Césarée en Cappadoce : et, selon la pieuse coutume de son temps, il passa d'abord plusieurs années dans la retraite, la prière et le jeûne, pour sonder attentivement la parole de Dieu, et se préparer ainsi dignement à la noble vocation de messager de Christ : puis il retourna en Arménie.

Ses premiers travaux tombent à l'époque des cruelles persécutions de Dioclétien et de Maximin, auxquelles prit aussi part Tiridate, roi d'Arménie. Grégoire ne se laissa point arrêter; et des masses d'auditeurs se précipitèrent sur ses pas pour écouter sa prédication avec avidité. La nouvelle en vint à la cour. Tiridate, dont il paraît que la conscience s'était éveillée à la vue de tant de torrens de sang versé par la persécution, fit venir Grégoire pour l'entendre : un songe effrayant se joignit à l'évangile pour lui faire sentir ses péchés, et il finit par demander lui-même le baptême.

Dès ce moment commence pour l'histoire d'Arménie une nouvelle époque. Avec l'autorisation du roi, Grégoire se rendit vers l'évêque de Césarée,

(1) *Histor. Armeniæ nationis, libri* III, *armeniace et latine. Amstel.* 1695.

pour être consacré par lui en qualité de premier évêque de l'église arménienne. A son retour, selon le récit de Sozomène (1), le peuple accourut à lui en foule pour être baptisé, et l'Arménie entière se couvrit d'églises. Si les quelques discours et l'exposition de la foi chrétienne qu'on ajoute aux œuvres de Chrysostome (2) et qu'on attribue ordinairement à l'évêque Grégoire, sont effectivement de ce dernier, elles attestent d'une manière réjouissante le fonds d'intelligence réelle que cet évêque aurait eu de la doctrine chrétienne.

Ses travaux dépassèrent les limites de l'Arménie, et s'étendirent dans le Caucase jusqu'à la mer Caspienne. Nicéphore raconte (3) que la réputation de Grégoire et celle du pieux Tiridate engagèrent Constantin le Grand à les inviter l'un et l'autre à se rendre auprès de lui. Ce Galanus dont nous venons de parler brode même à ce sujet toute une histoire, et allègue de prétendues pièces officielles dont il serait facile de prouver la fausseté, si nous voulions perdre notre temps à réfuter toutes les faussetés de ce genre que présentent les légendes romaines. On y trouve par exemple le pape *Sylvestre* désigné comme le chef du monde entier; or chacun sait que ce n'est guère que sous Hildebrand, c'est-à-dire vers l'an 1170, que la cour de Rome a élevé cette prétention, bonne pour alors.

Après treize ans de travaux bénis, Grégoire se retira dans les hautes montagnes de l'Arménie,

(1) *Hist. eccl.*, l. 1, c. 7.
(2) T. 12, p. 821, *ed. Vell.*
(3) L. 8, c. 33.

où il passa le reste de ses jours dans le recueillement, et mourut dans un âge avancé, caché au monde, mais connu de son Dieu. Le concile de Nicée eut lieu encore de son vivant; il y parut un fils de lui, Aristaces, qui à son tour devint évêque d'Arménie pendant sept ans, puis fut assassiné. Depuis cette époque on ne perd plus le fil de l'histoire de l'église arménienne. Mais elle restera cependant obscure jusqu'à ce qu'on ait mis à profit et rassemblé convenablement tous les documens qui peuvent l'éclaircir. Un neveu de Grégoire, Hésychius, qui dirigea pendant six ans les églises du pays, mourut, comme Aristaces, d'une mort violente, après s'être fait destituer et bannir par le roi à cause du zèle outré avec lequel il renversait les idoles par tout le royaume.

Peu de temps après, et sous Julien l'apostat, la persécution qui sévissait dans l'empire romain s'étendit aussi sur l'Arménie, parce que le roi Arsace était ennemi du christianisme. Mais ce dernier périt comme Julien, et la paix fut rendue à l'église.

Le pieux évêque Nierses gouverna les églises du royaume pendant trente-quatre ans avec succès. Les victoires de Shapor, roi des Perses, sur les Romains furent nuisibles, il est vrai, à la paix des chrétiens d'Arménie; mais cependant l'église s'accroissait, au milieu même des tribulations. Basile, évêque de Césarée alla visiter ces contrées, et y consacrer quelques évêques et quelques docteurs. Quelques lettres qu'on trouve dans les écrits de ce père de l'église (1), nous montrent entre autres

(1) *Épist.* 6 et 77.

avec quel soin cet homme pieux s'attachait à préserver les chrétiens de ces contrées des erreurs de l'arianisme qui agitaient alors toute l'église.

L'évêque Nierses marcha sur les traces de Basile, quoique la cour d'Arménie semblât favoriser les Ariens : « Ton royaume sera détruit, » écrivait comme en prophétisant, cet évêque à son roi : « ton royaume sera détruit comme le fut celui d'Israël; tes frontières seront déchirées par les mains des ennemis, et vous serez abandonnés à l'esclavage, à la faim et à l'épée.... Et puisque tu n'as pas eu pitié du pauvre peuple arménien, Dieu arrachera le sceptre à la race des Arsacides, et humiliera les puissans de l'Arménie. » — Nierses mourut bientôt après, victime de son zèle.

Un peu plus tard, parut chez les Arméniens le vénérable évêque Isaac, dernier rejetón de la race de Grégoire, plus profond encore, mais moins passionné que Nierses : les chrétiens d'Arménie conservent encore aujourd'hui son souvenir avec reconnaissance dans leur liturgie. On vit s'élever sous son patriarcat plusieurs institutions destinées à former des jeunes gens au service de Dieu; et, pour perfectionner ces institutions, quelques-uns des élèves les plus distingués furent envoyés à Athènes, afin d'y apprendre le grec, et d'y acquérir les autres connaissances répandues dans ces contrées. L'un de ces jeunes gens fut ce Moïse de Chorène dont on vient de parler, le premier historien de sa nation.

L'histoire a conservé encore quelques autres noms de savans arméniens, et en particulier ceux

d'un David et d'un Mampræus, qui par leurs ouvrages chrétiens, et surtout par leur coopération à une *traduction de la Bible en arménien*, ont contribué à donner à leur église cette solidité qui lui a permis de traverser jusqu'à nos jours les orages qui, depuis lors, ont fondu sur elle à diverses reprises.

Cette traduction arménienne de la Bible se fit presque au même temps où Jérome rédigeait la Vulgate, c'est-à-dire au commencement du cinquième siècle. Le savant La Croze (1) l'appelle avec raison la reine des traductions; elle est due à un élève distingué de l'école dont on vient de parler, à Miesrob, premier ministre de deux rois successifs (vers l'an 400). Il avait fait, comme ceux que nous avons déjà nommés, le voyage d'Athènes.

A cette époque l'Arménie était tourmentée par ses guerres avec le roi de Perse; et comme Miesrob, après avoir fait pour sa patrie tout ce qui était en son pouvoir, voyait approcher la ruine des Arsacides, il se retira d'abord dans un couvent et se mit plus tard à parcourir tout le pays pour annoncer l'évangile aux idolâtres. Ce travail lui fit sentir toujours plus profondément le besoin d'une traduction des Écritures dans la langue du peuple : et comme l'arménien n'avait pas même encore un alphabet, il dut inventer des caractères. Le patriarche Isaac et d'autres évêques de sa patrie, l'encouragèrent dans cette œuvre : il consulta les hommes les plus distingués de son temps, et surtout un évêque

(1) *Histoire du christianisme d'Éthiopie*, L. 4. La Haye 1739.

syrien, Daniel, qui avait déjà fait un essai de ce genre, mais qui n'avait pas atteint le but. Miesrob s'adressa à Dieu par des prières ardentes, et réussit en effet à imaginer une écriture qui est peut-être des plus simples et des plus ingénieuses que possèdent les peuples chrétiens; puis il se mit à traduire. Secondé par le patriarche Isaac, il commença d'abord par le livre des Proverbes; puis il donna successivement différentes autres portions des saintes Écritures. Il ne traduisit, il est vrai, que sur la version syriaque, la seule dont on se fût servi jusqu'à ce jour en Arménie; et ce texte même exigeait la présence constante d'un interprète. L'une des raisons qui expliquent cet abandon des originaux, c'est que le roi de Perse qui dominait alors l'Arménie, et qui était en guerre avec l'empire d'Orient, avait défendu dans le pays l'usage de tous les livres grecs.

A peine Miesrob eut-il terminé son travail qu'il employa ses nombreux disciples à multiplier les copies des diverses portions de l'Écriture sainte qu'il venait ainsi de mettre à la portée du peuple, afin de les répandre dans le pays. Lui-même le parcourut ensuite en tout sens, jusqu'en Ibérie et en Albanie, pour annoncer l'évangile et fonder des écoles.

Au bout de quelque temps Isaac et Miesrob sentirent le besoin de revoir leur travail; et ils le firent. Puis, à peine avaient-ils achevé cette révision qu'ils reçurent un exemplaire de la Bible grecque dont le concile d'Éphèse leur faisait présent en considération de leur œuvre. Ils mirent à profit cet ou-

vrage précieux ; et l'influence qu'il exerça sur leur troisième travail est très-sensible : ils furent secondés dans cette dernière révision par Moïse de Chorène qui leur fut d'un grand secours. Telle est l'origine de cette version arménienne, qui l'emporte de beaucoup sur la plupart des anciennes versions. Son époque tombe vers le milieu du cinquième siècle.

Après une vie toute consacrée à la propagation de l'évangile Miesrob mourut, peu de mois après son pieux ami Isaac, dans la première année d'Isdégerdès, roi de Perse, et il fut enseveli à Asakan où les Arméniens vont encore de nos jours en pélerinage en mémoire de lui.

On comprend que les exemplaires de cette traduction auront toujours été rares et coûteux. Dans le dix-septième siècle une copie complète de la Bible arménienne s'est payée jusqu'à 100 ducats de Hollande (1200 francs de France). Un synode d'Arménie, tenu en 1662, ayant résolu de faire imprimer cet ouvrage, les évêques s'adressèrent pour cela à l'église romaine de France ; et comme celle-ci leur refusa leur demande, l'un de leurs prêtres, Uskan d'Érivan, se rendit par Rome à Amsterdam, où il réussit enfin, après beaucoup de difficultés, à voir paraître en 1666 les livres de l'Ancien Testament (in-4°), et en 1668 le Nouveau (in-8°). Il parut une seconde édition de cette Bible arménienne en 1705 et une troisième en 1733 ; c'est cette dernière qui est regardée par les Arméniens comme la plus correcte.

Malgré tout cela cette Bible était devenue si

rare à la fin du dix-huitième siècle que, selon Buchanan (1), et d'après un rapport que la société biblique publia en 1813, on avait peine à en trouver un seul exemplaire à quelque prix que ce fût. Cette société fit faire par conséquent une édition considérable du Nouveau Testament, qui se trouvait de nouveau entièrement épuisée il y a cinq ans.

Mais nous devons achever notre histoire des missions arméniennes pour ce qui concerne le cinquième siècle. Il se trouvait encore en Arménie, à cette époque, un nombre considérable de païens, qui se liguèrent contre l'évangile avec les idolâtres de la Perse. Au milieu du siècle un gouverneur persan que la guerre avait rendu maître du pays, y excita une persécution contre l'évangile; mais les tentatives des Perses pour y détruire le christianisme échouèrent toujours de nouveau contre la résistance générale du peuple sur ce point-là. La dynastie des Arsacides succomba, mais l'église se maintint; les persécutions qui suivirent ne servirent qu'à répandre une multitude de chrétiens d'Arménie dans les diverses contrées de l'Asie pour y prêcher l'évangile; et, quoique excessivement altérée, la profession extérieure du christianisme s'est conservée dans ce pays jusqu'à nos jours.

III. Les steppes de l'*Arabie* reçurent l'évangile déjà de l'apôtre Paul. Il parle lui-même dans une de ses lettres (2) d'un séjour de quelques années

(1) *Christian Researches*, p. 145. (2) *Gal.* 1, 17, 18.

qu'il fit dans ce pays, peu de temps après sa conversion; et comme on connaît sa prodigieuse activité, il est certain qu'il n'y aura point séjourné si long-temps sans y annoncer l'évangile; il est même assez probable qu'il y sera revenu dans le cours de sa carrière apostolique; et ce qui est plus certain encore c'est que ses disciples n'auront pas négligé de continuer l'œuvre qu'il y avait commencée.

Cette contrée dut encore recevoir l'évangile depuis l'Égypte, où il s'était établi de si bonne heure. La mer Rouge fournissait une communication facile et continuelle entre les deux pays; et les Juifs si nombreux, dispersés en Arabie pour leur commerce, fournissaient, même sans le vouloir, au christianisme un point de départ naturel.

Toutes ces présomptions sont confirmées par les faits et par la suite de l'histoire. Nous avons vu dans la seconde moitié du second siècle, Pantænus, ce savant catéchète d'Alexandrie, se rendre en Arabie pour y enseigner le christianisme (1): selon ce que rapporte Eusèbe (2), « son amour pour la parole de Dieu était si grand, qu'il résolut d'aller prêcher l'évangile aux peuples de l'Orient, et de s'avancer jusque dans les Indes. » Or on comprenait sous ce nom, dans l'ancienne géographie, toutes les contrées de l'Asie depuis la mer Rouge jusqu'au Gange, en y joignant même quelquefois l'Afrique orientale.

Quelque temps après, au commencement du troisième siècle, Origène quitte cette même école

(1) C. 7, p. 271. (2) *Hist. eccl.*, l. 5, c. 10.

d'Alexandrie d'où était déjà sorti Pantænus, pour se rendre pareillement en Arabie. « Il vint un soldat, nous dit Eusèbe (1), qui apporta à l'évêque Démétrius d'Alexandrie, et au préfet d'Égypte, une lettre du chef de l'Arabie, qui demandait qu'on lui envoyât en hâte Origène pour un entretien qu'il voulait avoir avec lui. Ce zélé prédicateur revint peu après à Alexandrie. » — On ne sait si le chef dont il est ici question, était quelque émir considérable du pays même, ou, ce qui est plus probable, quelque lieutenant romain d'une portion du pays soumise à l'empire. Dans tous les cas cette circonstance ne put être étrangère à la propagation de l'évangile en Arabie, et Origène n'aura sûrement pas laissé perdre cette occasion de faire connaître le Sauveur auquel il était attaché avec tant d'ardeur.

On parle encore d'une autre tentative qui fut faite dès le commencement du quatrième siècle pour propager l'évangile en Arabie (2). Mavie, reine de ces contrées, conclut en 372 avec les Romains un traité de paix, où elle demandait entre autres qu'on lui envoyât, pour instruire son peuple, un certain ermite nommé Moïse ou Mansesse. Il s'y rendit, revêtu de la qualité d'évêque, et on dit qu'il eut de grands succès. — On en attribue de plus grands encore à un nommé Zocomus qui lui succéda.

Nous devons aussi mentionner ici une peuplade

(1) *Hist. eccl.*, l. 6, c. 19.

(2) *Socrate*, *Hist. eccl.*, l. 4, c. 36. — *Théodoret*, *Hist.*, l. 4, c. 23. — *Rufin*, l. 2, c. 6.

particulière d'Arabie où l'évangile trouva dès les premiers siècles un grand accès : nous voulons parler des *Homérites*. C'était une tribu située de l'autre côté de la mer Rouge que les Abyssins et vis-à-vis d'eux. On n'a aucun détail sur l'introduction de l'évangile chez eux ; mais ils apparaissent tout-à-coup vers l'an 500 avec une église bien établie. La vie nomade de la généralité des Arabes et surtout le puissant parti des Juifs opposaient de grands obstacles à la propagation de l'évangile : c'est ce qu'éprouvèrent aussi les Homérites qui eurent, à ce qu'il paraît, beaucoup à souffrir pour leur foi. Mais les chrétiens d'Abyssinie s'intéressèrent à eux. Un prince de ces Homérites, nommé Dunaan, qui loin d'avoir embrassé la foi chrétienne, était un prosélyte juif très-zélé, ayant persécuté ses sujets chrétiens (entre 520 et 530), le roi d'Abyssinie, Ellesbaan (p. 282) le détrôna, et établit en sa place un chrétien nommé Abraham; Dunaan parvint à remonter sur le trône, et recommença la persécution avec fureur : mais à la prière de l'empereur Justin, Ellesbaan retourne dans le pays, ôte la vie à Dunaan et rétablit un gouvernement chrétien, qui végéta encore pendant assez longtemps (1).

Nous avons, sur l'histoire de cette peuplade à la même époque, encore le témoignage de Cosmas, ermite égyptien, qui avait parcouru comme négociant l'Éthiopie et plusieurs autres pays de l'Orient, et qui publia à Alexandrie (vers 540) une géographie

(1) *Neand. Hist. eccl.*, t. 2. 1re partie.

en douze livres (1). Il dit qu'il y avait de son temps dans l'*Homérie*, de même que chez les *Axumites* (Abyssinie), des églises chrétiennes, des évêques et des moines, et que l'île de Socotora (dans le golfe Persique) renfermait également un grand nombre de chrétiens, en relation avec les églises de Perse.

La suite nous montrera que l'œuvre se soutint dans ces diverses contrées encore pendant plusieurs siècles, et que l'église chrétienne y survécut même assez long-temps au choc du mahométisme. Cependant elle ne tarda pas à y languir : les divisions des églises d'Orient et d'Occident empêchèrent ces dernières d'entrer en relation suffisante avec l'Arabie ; et dès-lors l'histoire des missions de cette contrée devient d'autant plus obscure qu'il est plus difficile, vu la distance des lieux et le peu de connaissance que nous avons des langues orientales, de profiter même de ce qu'il peut exister de documens à ce sujet.— En général, comme la Bible ne fut traduite que tard en arabe, l'évangile ne put jeter dans cet état de racines bien profondes. On ne pensa à une traduction de ce genre, qu'au huitième siècle, époque ou les guerres des Sarrasins et la conquête de l'Espagne par les Maures, forcèrent les chrétiens à tourner toute leur attention sur eux-mêmes. Tout finit donc par périr en Arabie; tandis que l'église d'Abyssinie qui posséda de bonne heure les saintes Écritures conserva fermement, comme nous l'avons fait observer, au moins la profession extérieure de l'évangile, et l'a gardée jusqu'à nos jours.

(1) *Topographia christiana græc. et lat.*, t. 2. (Par. 1706, fol.) l. 3, p. 179.

IV. Quant à la *Perse*, il est évident par un seul fait, que le nombre des chrétiens devait y être déjà très-grand à l'époque où nous a conduit notre histoire générale, car Eusèbe raconte (1), que de son temps l'empereur Constantin avait profité d'une ambassade que le roi de Perse, Schapur II, lui avait envoyée, pour lui recommander instamment les chrétiens de son royaume, en lui faisant observer que souvent ceux qui les avaient persécutés s'étaient attirés de grands malheurs, comme ç'avait été par exemple le cas de l'empereur Valérien, qui était mort prisonnier des Perses. — Il est même certain que le christianisme devait avoir pénétré dans ce pays déjà long-temps auparavant, et vraisemblablement dès la fin du second siècle : car on voit que, dans le cours du troisième, le manichéisme, ce rêve de Manès, philosophe persan, trouva dans le pays une vive résistance de la part des chrétiens indigènes. Mais si l'existence d'une église chrétienne en Perse est bien attestée pour cette époque, l'histoire nous abandonne absolument dès que nous voulons chercher de quelle manière l'évangile y pénétra : ce fut probablement, comme on l'a déjà vu pour d'autres contrées, par une foule de moyens accidentels et obscurs, dont par cette raison l'histoire n'a pas gardé le souvenir. Les guerres mêmes, si fréquentes, des Romains contre les Parthes et les Perses, ces guerres qui furent sous quelques rapports un obstacle à la propagation de la foi dans ces contrées, durent aussi lui

(1) *Hist. eccl.*, l. 4, c. 9.

être favorables, soit par les milliers de soldats chrétiens qu'elles faisaient pénétrer pour un temps dans le pays, soit même par les prisonniers chrétiens que pouvaient faire les Perses, et qui se répandaient de différens côtés : car nous pouvons appliquer ici une observation que l'historien Sozomène fait au sujet des barbares d'Europe quant à l'influence involontaire qu'ils eurent sur la propagation du christianisme (1). « Comme ces nations, dit cet auteur, faisaient des incursions fréquentes (dans la Thrace), il leur tomba nécessairement dans les mains des prêtres chrétiens qui, par la sainteté de leur vie, condamnaient les vices des barbares et qui guérissaient leurs malades par l'invocation du nom de Christ. Les prisonniers chrétiens en général s'appliquaient à la conversion de ces peuples; et c'est ainsi que les habitans du Rhin, les Celtes, plusieurs habitans des parties les plus lointaines des Gaules, et ceux des rives du Danube furent amenés à l'évangile. » — Très-probablement, disons-nous, il en aura été de même pour la Perse. D'ailleurs les persécutions de Dioclétien, de Galère et de Maximin, qui dispersèrent et chassèrent de l'empire des foules de chrétiens, ne purent manquer d'en diriger un bon nombre aussi sur la Perse. Aussi voyons-nous en 325 au concile de Nicée, un évêque de la Perse; et il est probable qu'aussi longtemps que vécut Constantin, les chrétiens de cette nation furent respectés.

Mais d'autres faits nous révèlent encore plus

(1) L. 2, c. 6.

clairement où en était venu le christianisme chez ce peuple vers le milieu du quatrième siècle. Selon Jérome (1) il éclata en 343, peu après la mort de Constantin, contre les chrétiens de Perse une violente persécution, qui dura, avec plus ou moins d'intensité pendant quarante ans, et qui atteste avec évidence les progrès étonnans qu'avait déjà faits l'évangile dans ce pays. La cause de cette persécution fut probablement la mésintelligence qui éclata entre Constance et le roi de Perse. Les mages jaloux accusèrent alors les évêques chrétiens de jouer le rôle d'espions en faveur des empereurs romains. Un autre grief des Perses contre les chrétiens était, comme en tout temps, la sévérité des doctrines de l'évangile. Un général persan, sur le point de mener, vers cette époque, ses troupes contre les chrétiens d'Arménie, disait aux chrétiens eux-mêmes : « N'en croyez pas à vos conducteurs que vous appelez Nazaréens : ce sont des fripons; ils disent que ce n'est pas un péché de manger de la chair, et cependant ils n'en mangent point : ils disent qu'il est permis de se marier, et cependant ils ne veulent pas même regarder une femme : selon eux, celui qui amasse des richesses commet un péché : ils élèvent la pauvreté, et ils offensent les riches : ils vantent la mort et ils méprisent la vie : ils célèbrent la virginité : si vous les en croyez, ce sera bientôt la fin du monde » (2).

La persécution éclata donc; et les historiens nous

(1) *In Chronic. ad. h. a.*

(2) *Néander*, *Hist. gén.*, t. 2, 1re partie.

ont laissé des récits très-détaillés sur tout ce que les chrétiens de Perse eurent alors à endurer. Sozomène, docteur chrétien qui vivait à Constantinople en 440, décrit toute cette persécution avec détail dans son *Histoire ecclésiastique* (1); et Maruthas, docteur syrien, nous a transmis le récit du martyre courageux que souffrirent à cette époque (343) des centaines de chrétiens (2). Ce Maruthas, évêque de Mésopotamie à la fin du quatrième siècle, s'était interposé avec zèle entre la cour de Constantinople et le monarque persan Isdégerdès; et il obtint effectivement, pour un temps du moins, la cessation, soit de la guerre, soit de la persécution. C'est de son écrit que nous tirons les quelques détails suivans.

Au nombre des martyrs de cette époque se distingue le vieillard Siméon, évêque des deux villes de Séleucie et de Ctésiphon situées l'une vis-à-vis de l'autre, sur les deux rives opposées du Tigre. Il paraît que le roi de Perse voulait lever un impôt exorbitant sur les chrétiens, qui refusaient d'adorer les dieux de Perse; et que ce monarque exigeait de l'évêque de Séleucie qu'il rassemblât lui-même cette somme. Mais le vieillard répondit : « Que les chrétiens, affranchis par le sang de leur Sauveur, ne pouvaient se laisser imposer un joug pareil; qu'il regardait comme une abomination d'égaler les créatures (le soleil, que les Perses adoraient) au Créateur; et puisque Jésus, ajoutait-il, s'est livré à la

(1) L. 2, c. 8 *sq.*
(2) *Acta martyrum, in Stephan. Assemani Biblioth. orient.*, t. 3, p. 1.

mort pour nous racheter, comment craindrais-je de donner ma vie pour l'église qui m'est confiée? »

Sapor (Shapur) ordonna aussitôt qu'on lui amenât ce vieillard pour qu'il le mît en jugement; et en même temps il commanda que tous les ecclésiastiques chrétiens des trois grades supérieurs fussent exécutés aussitôt, leurs temples détruits, et les biens des églises confisqués.

Siméon fut amené enchaîné avec deux de ses prêtres à Lédan, où se trouvait alors le roi de Perse. Précédemment il ne s'était point fait scrupule de suivre l'usage général de l'Orient et de se prosterner devant le roi; il ne considérait ce salut que comme une marque de soumission, qui n'impliquait aucune idée d'idolâtrie. Mais maintenant il le refusa. « Je l'ai fait précédemment, dit-il, parce que je n'étais pas amené devant toi, chargé de chaînes, ni pour être forcé à l'apostasie : maintenant je le refuse. » Les mages s'écrièrent aussitôt que c'était un crime de haute trahison, et que Siméon méritait la mort. Le roi essayant une conduite plus douce, demanda que Siméon adorât le soleil, pour se sauver ainsi, lui et son peuple. Mais l'évêque lui répondit qu'il pouvait encore moins adorer un être inanimé, bien inférieur au roi, qui était doué de raison. Le roi le fit renfermer jusqu'au lendemain, afin de lui donner le temps de la réflexion.

Le christianisme avait déjà pénétré jusque chez ceux qui entouraient le monarque de plus près. Le précepteur du roi, le vieux Guhsciatazades, avait embrassé l'évangile; mais au premier moment

ver le récit d'une seule de ces apostasies qu'on avait vues ailleurs, et surtout en Afrique, en si grand nombre. On ne voit pas non plus dans cette histoire cet autre extrême d'un mépris fanatique de la mort, et cette sorte d'échauffement à chercher le martyre qu'on rencontre avec peine chez d'autres chrétiens des premiers siècles; et il est impossible de lire ces martyrologes sans être pénétré de vénération pour la noblesse et le calme sacré avec lesquels des foules nombreuses et surtout les ecclésiastiques allaient au-devant de la mort.

On remarqua encore, dans le nombre des martyrs qui honorèrent cette époque, Asades, eunuque de la cour, favori du roi, dont le martyre paisible produisit une si profonde impression sur le monarque, qu'il rétracta pour un temps l'ordre général qui condamnait à la mort tous les chrétiens de ses états, et qu'il en borna l'application aux chefs seuls de l'église.

Voilà autant de faits qui prouvent de la manière la plus convaincante que dès le quatrième siècle les églises de Perse étaient nombreuses et solidement établies dans tout le pays. Selon Sozomène et Maruthas, les chrétiens étaient même en majorité dans plusieurs provinces de l'empire, et les églises formaient un tout régulièrement constitué. C'est ce qui avait lieu surtout dans la grande province d'Adiabéne, qui n'était plus peuplée que de chrétiens. D'ailleurs le seul fait d'une persécution sanglante, qui put et dut se prolonger pendant quarante ans, annonce évidemment que l'église chrétienne avait jeté dans cette vaste contrée

de fortes racines. Si nous osons nous en rapporter aux témoignages positifs d'écrivains contemporains, le nombre des martyrs de cette époque, à ne compter même que ceux des grandes villes du royaume, et parmi eux presque uniquement les ecclésiastiques et les moines, a dû monter à 16,000; et les historiens disent qu'il serait impossible d'assigner le chiffre énorme du reste des chrétiens qui furent immolés. Parmi les victimes Sozomène nomme vingt-deux évêques.

Les guerres toujours renouvelées et toujours plus acharnées de la Perse avec les Romains devaient nécessairement empirer la position des chrétiens; mais il y eut des momens de relâche. On a vu plus haut, que l'évêque Maruthas eut le bonheur de négocier une paix entre l'empereur romain (c'était Arcadius) et le roi de Perse Isdégerdès II. Maruthas sut gagner l'estime de ce dernier à tel point que le monarque persan permit aux chrétiens de rebâtir leurs églises et de reprendre leur culte public. Ceux-ci en profitèrent avec joie et avec activité : la perspective redevint brillante : et nous savons par l'histoire des derniers jours de Chrysostome, qui tombe à cette époque, quelle part cet homme pieux prit lui-même, depuis l'Arménie où il était exilé, au rétablissement des églises de Perse. Le roi même devenait de plus en plus favorable aux chrétiens, et les mages étaient supplantés dans sa faveur par un évêque adorateur du Christ. Mais bientôt un trait de folie, ou du moins de faux zèle, que commit un évêque chrétien renversa toute cette prospérité, ramena un orage de

trente ans, et ruina enfin de fond en comble la grande œuvre de l'évangile dans ce royaume.

Cet évêque était un nommé Abdas, qui, dans l'échauffement de son zèle, fit renverser un temple persan dans lequel brûlait le feu éternel d'Ormuzd, et pour lequel les Perses avaient par conséquent une vénération toute particulière. Le roi fit appeler l'évêque, lui adressa des reproches mesurés, et exigea de lui qu'il fît rebâtir le temple à ses frais. Sur le refus d'Abdas, le roi ordonna (418) qu'il fût exécuté et les églises chrétiennes rasées. Ce fut là le commencement d'une nouvelle et longue persécution, que le roi suivant, le sanguinaire Varanes (421), rendit encore plus violente. La cruauté orientale, excitée par la haine des mages, imagina dès-lors contre les chrétiens des supplices atroces; et des hommes de tout rang, d'entre ceux même qui entouraient le roi de plus près, succombèrent sous l'irritation prolongée des idolâtres. L'histoire de ces temps (1) nous donne de nouveau des listes sanglantes de martyrs.

Un écrivain du temps, *Théodoret*, mort en 457 dans l'Asie mineure, regrette avec raison l'origine de ce désastre (2): « Il faut convenir, dit-il, que la destruction du temple du feu ne fut pas un événement à sa place; car lorsque l'apôtre Paul vint à Athènes, ville adonnée à l'idolâtrie, il ne tenta pas d'en détruire les autels, mais il réfuta l'ignorance au moyen de l'instruction, et il prouva la vérité.

(1) *Assemani Acta martyrum*, l. 100, p. 243.

(2) *Hist. eccl.*, l. 5, c. 39.

D'un autre côté j'admire pourtant cet évêque pour avoir accepté la mort plutôt que de rebâtir le temple; car c'eût été la même chose que de rendre soi-même un culte au feu. »

On rapporte un trait bien intéressant de cette époque. Un diacre, nommé Benjamin, était dans les cachots depuis deux ans, lorsqu'un ambassadeur de l'empire d'Orient, venu en Perse pour certaines négociations politiques, sollicita sa mise en liberté. Le roi l'accorda, sous condition que Benjamin n'annoncerait l'évangile à aucun adorateur du feu : et l'ambassadeur impérial accepta sans avoir consulté Benjamin. Mais celui-ci déclara qu'il lui était impossible de tenir cachée la lumière qui lui avait été donnée, rappelant que l'évangile dénonçait des peines sévères contre celui qui enfouirait le talent qu'il avait reçu. Benjamin prêcha donc; et il le fit pendant un an; alors il fut cité devant le roi, qui voulait le faire abjurer : mais comme il déclara à ce monarque que le service de la créature était une infidélité envers le Roi des rois, il fut livré à la torture et à la mort.

Nous avons nommé Théodoret : comme cet écrivain ne fut pas entièrement étranger à tous les faits que nous venons de raconter il convient d'en dire quelques mots de plus. Né à Antioche en 386, il fut nommé, en 420, évêque de Cirrhus (Kyros) en Syrie, avec un diocèse de 800 églises. Il a écrit plusieurs commentaires assez estimés sur la plupart des livres de l'Ancien Testament et sur les épîtres de Paul; quelques dialogues; une histoire ecclésiastique très-riche en matériaux, qui

embrasse son époque et celle qui avait précédé immédiatement, en commençant depuis le concile de Nicée; enfin une collection de 147 lettres. Dans ce nombre il s'en trouve une, adressée à un évêque de l'Arménie persane nommé Eusèbe, que Théodoret exhorte à la fermeté pour lui-même et à la tendresse envers les faibles. « Veillons, dit-il (1), et combattons pour les brebis du Seigneur! Leur maître est proche : il apparaîtra pour disperser les loups, et pour glorifier les bergers. Car le Seigneur est miséricordieux envers ceux qui s'attendent à lui, et envers l'ame qui le recherche » (2).

La persécution avait engagé des masses de chrétiens de la Perse à se réfugier du côté de l'empire romain : le roi de Perse ordonna aux hordes de nomades qui gardaient les frontières de s'opposer à cette émigration. Cependant plusieurs réussirent à s'échapper. Le roi qui voyait à cette époque l'empire romain de plus en plus envahi par les peuplades germaines, prit un ton d'autant plus arrogant, et demanda avec hauteur qu'on lui livrât les fuyards; comme l'empereur refusa, il s'engagea une nouvelle guerre, qui aggrava encore la position des chrétiens restés en Perse.

Il y eut cependant à cette même époque un trait de charité chrétienne qui produisit un grand et salutaire effet. Pendant le cours de la campagne, des soldats romains emmenaient avec eux sept mille prisonniers persans, qui dans leur long trajet étaient sur le point de manquer des alimens nécessaires.

(1) *Épist.* 78. (2) *Lament.*, c. 3, v. 25.

l'évêque Acasius d'Amida en Mésopotamie convoque son clergé, et lui dit : « Notre Dieu n'a besoin ni de patènes, ni de coupes, car il se suffit à lui-même. Puis donc que notre église a reçu de la charité de ses enfans beaucoup de vases d'or et d'argent, employons-les à racheter ces prisonniers, les revêtir et les nourrir. » Les prisonniers furent renvoyés chez eux ; et cette œuvre chrétienne toucha tellement le cœur du monarque persan, qu'il demanda à voir l'évêque pour le récompenser (1). Il n'y a même pas de doute que, lorsque la paix vint à se conclure, comme cela arriva bientôt, cette belle action n'ait continué de produire un salutaire effet sur l'esprit de la nation des Perses.

Lorsqu'on réfléchit sur la longue et cruelle persécution dont nous venons de donner une esquisse, et sur la solidité que l'église de Christ avait acquise dans ce pays au bout de deux ou trois siècles seulement, puisqu'elle put soutenir un choc aussi terrible pendant plus de soixante et dix ans, on est frappé aussi d'une autre observation, qui se présente à presque toutes les origines de l'établissement du règne de Dieu : on ne trouve presque aucun nom d'homme auquel on puisse attribuer, d'une manière particulière, cette grande œuvre. Il est très-probable que la plupart des nobles ouvriers que le Seigneur employa dans ce cas-ci sortirent de l'église de Syrie et nommément de l'église d'Antioche ; c'est ce que semble indiquer cette circonstance

(1) Sozomène 7, c. 21 et 22.

qu'on ne trouve dans cette histoire presque d'autres noms que des noms d'évêques syriens; ce qui, du reste, n'est point surprenant quand on se rappelle qu'une partie considérable de la Syrie obéissait alors à la Perse. Ce qui achève d'établir notre supposition, c'est que, faute d'une traduction de la Bible en leur langue, les chrétiens de Perse se servaient presque sans exception de la traduction syriaque, qu'ils se faisaient traduire par leurs ecclésiastiques. Mais il est probable aussi que c'est cette même circonstance, cette même lacune, qui, deux siècles plus tard, fit succomber si rapidement et si complètement l'église de Perse sous les attaques des Mahométans.

Nous ne reviendrons plus qu'au septième siècle sur ce champ, qui fut bientôt ravagé d'une manière si cruelle par les Sarrasins : puis nous devrons quitter cette histoire jusqu'au moment où il plaira au Seigneur de réunir de nouveau les ruines de l'ancienne église de Perse, éparses dans les montagnes de la Mésopotamie, pour en faire les matériaux d'un nouveau temple. Mais Comme il ne se présentera plus d'occasion, dans le cours de notre histoire, de parler des quelques essais qui se sont faits d'une traduction de la Bible en langue persane, nous en dirons ici quelques mots.

Avant la conquête du pays par les Sarrasins, on avait successivement parlé en Perse, dans le cours des siècles, quelques langues différentes. La plus ancienne est le *Zend*. C'est dans cette langue qu'est écrit le Zend-Avesta, le livre sacré

des adorateurs du feu, qu'on attribue à Zoroastre. C'était aussi la langue des mages ou des prêtres du feu, dont se servent les Perses, ou Guèbres, qui professent cette religion. On peut la considérer comme la mère de tous les idiomes persans.

En même temps qu'elle, se parlait le *Pehlvi*, dialecte dont on se servait dans les classes supérieures et à la cour des anciens rois. On trouve cette langue, déjà cinq cents ans avant Christ, dans les traductions des livres de Zoroastre. Le *Parsi* ou ancien persan se parlait autrefois dans la province qu'on nomme maintenant le Pharsistan. Elle devint bientôt la langue de la cour; mais elle fut supplantée plus tard par le *persan moderne*, qui en est évidemment le produit, et qui s'est formé d'un mélange de l'ancien persan avec l'arabe et le turc. C'est là la langue que parlent maintenant les Persans et les Mahométans d'une grande partie de l'Inde; elle forme, de concert avec l'arabe, la langue écrite de plusieurs autres peuples mahométans de l'Asie centrale, et des nombreuses tribus improprement appelées tartares. Cet idiome est l'un des plus riches et des plus sonores de l'Asie, et il présente une ressemblance frappante avec les idiomes germaniques, soit dans plusieurs de ses racines, soit même dans sa syntaxe; et il eût été depuis plusieurs siècles le moyen le plus propre de présenter l'évangile aux peuples du centre de l'Asie, si on avait pensé plus tôt à l'employer pour une traduction de la Bible.

Quoique Chrysostome et Théodoret parlent d'un ouvrage semblable, il n'en est parvenu aucune trace

jusqu'à nous, et il est extrêmement probable qu'il ne s'agissait, dans les passages de ces deux auteurs dont nous parlons, que d'essais isolés et partiels tentés sur quelques livres spéciaux. Ce n'est qu'au quatorzième siècle qu'on rencontre un travail de ce genre; et alors ce sont deux traductions, différentes l'une de l'autre, mais qui ne portent que sur les quatre évangiles. L'ancienne a été réimprimée sur un manuscrit de 1314, dans la Bible polyglotte de l'évêque Walton, et a visiblement été faite sur la traduction syriaque. L'autre se montre tout aussi évidemment faite sur la Vulgate latine; et ni l'une ni l'autre ne peuvent être bonnes pour le missionnaire.

Un fait remarquable que nous a conservé J. Fraser, le célèbre auteur de l'*Histoire de Nadir-Schah* (1), nous montre combien il eût été à désirer pour la propagation de l'évangile en Asie, qu'on possédât de bonne heure une traduction fidèle de la Bible en langue persane, et combien peu les missionnaires du pape au seizième siècle avaient su voir dans ce saint livre le moyen divin d'éclairer les peuples.

Il paraît qu'un empereur du Mogol, Akbar, voisin des possessions portugaises de l'Inde, avait conçu une haute idée du roi de Portugal. Il lui écrivit, en 1582, pour le prier de lui envoyer une traduction des saintes Écritures et un théologien instruit : voici sa lettre curieuse et profondément intéressante :

(1) *Hist. of Nadir-Schah*. London 1742, p. 12 et suiv.

« Une lettre du roi des rois au souverain des Francs :

» Gloire inexprimable au *vrai roi* (1), dont les états sont garantis contre toute ruine, et dont le royaume ne chancelle ni ne plie! — L'enceinte admirable du ciel et de la terre n'est qu'une petite portion de sa création, et l'espace infini qu'un coin étroit de son pouvoir miraculeux. Il est un souverain qui a établi l'ordre de l'univers et la direction des fils d'Adam, par l'intelligence des rois qui exercent la justice: Il est le législateur qui, par les liens de l'amour et les impulsions de la bienveillance, a implanté aux différens êtres l'instinct de l'attachement et de l'union, et le besoin de l'association.....

» Et louange sans limite soit présentée, comme offrande, aux ames pures de la société des prophètes et des apôtres, qui marchèrent dans le plus vrai des sentiers, et qui ont dirigé tous et chacun des hommes dans les voies les plus justes.

» Il est bien connu que des hommes qui ont rassemblé un trésor de connaissances et qui ont sondé la nature, ne trouvent rien de plus précieux dans ce monde inférieur, image de l'invisible, que l'amour, et rien de plus sacré que l'amitié. Partout où le soleil de l'amour éclaire un cœur, il bannit de l'ame entière les ombres de la mortalité. Et combien plus ce sentiment convient-il aux princes, sur la bonne intelligence desquels repose le

(1) On va voir que le monarque asiatique entend par ces mots le vrai Dieu.

bonheur du monde et de ses habitans! Par cette raison, je n'ai jamais cessé de faire des efforts sérieux pour nouer les liens de l'union et de l'amitié entre les créatures de Dieu, et surtout parmi la haute classe des rois, que Dieu a élevés par sa grâce au-dessus du reste de l'humanité. C'est ce que je désire faire particulièrement avec Votre Majesté royale qui, douée de l'intelligence spirituelle, a reçu la vocation de faire passer dans la vie des hommes les ordres de Jésus et qui n'a nul besoin de mes louanges. Notre voisinage avec un prince aussi célèbre (1) rend doublement nécessaire une pareille alliance; et comme une réunion personnelle entre nous n'est pas praticable, la chose ne peut s'effectuer que par un échange de lettres.

» Votre Majesté sait que les hommes instruits dans les choses de Dieu, de tous les peuples et de tous les temps, s'accordent à reconnaître que le monde spirituel est infiniment plus important que celui qui s'offre aux yeux. *Et cependant* (2) *les sages de tous les temps, et les grands esprits de tous les peuples ne se sont jamais occupés, sur le chemin de leur perfectionnement, que de cet état d'ombres passagères; et ils ont employé leur meilleur temps et leurs meilleures forces à poursuivre des plaisirs apparens et à se laisser entraîner par un torrent de joies fugitives.* Le Dieu très-haut, dans sa pure et éternelle grâce et faveur, et malgré tant d'obstacles que présente un monde plein de distractions

(1) Le roi de Portugal, qui occupait alors la côte occidentale de l'Inde.
(2) C'est nous qui soulignons ces mots.

et de travaux, a cependant dirigé mon cœur de manière à ce que je me sentisse continuellement pressé de le chercher; et quoiqu'il ait soumis à ma domination les états de tant de princes puissans, que je m'efforce de gouverner du mieux que je le puis pour le bonheur de mes sujets, cependant *Dieu et sa volonté, et mon devoir envers lui, reste le premier et le dernier but de toutes mes actions et de tous mes désirs.*

» Or comme la plupart des peuples sont enchaînés dans les liens de la force et de la coutume, et suivent la tradition de leurs ancêtres sans examiner les raisons de ce qu'ils font, en se confiant à la religion dans laquelle ils ont été élevés, sans apprendre à connaître l'excellence de la vérité dont la recherche est l'objet propre de la raison; par ces causes j'ai sans cesse cherché les entretiens des savans de toutes les religions, et je mets à profit les discours de chacun. Et comme il y a entre nous le rideau d'une langue, vous m'obligeriez beaucoup si vous m'envoyiez un homme qui pût m'exposer l'objet sus-mentionné avec clarté et vérité.

» Mon heureuse oreille a aussi appris que les livres célestes, comme par exemple les livres de Moïse, les psaumes et les évangiles, sont traduits en arabe et en persan. Si une traduction de ces livres et de tout autre écrit d'une utilité générale pouvait se trouver dans votre pays, faites-la-moi parvenir. Pour vous ratifier davantage notre amitié, je vous envoie mon ami intime, le savant Seyd Mazuffer, qui vous en dira davantage comme

j'en ai la confiance. Paix soit à celui qui suit le Conducteur!

» Écrit dans le mois de Ribbi-al-avul (avril 1582) » (1).

On ne sait si l'ambassadeur dont parle la lettre alla plus loin que Goa; mais ce qu'il y a de certain c'est que le missionnaire jésuite, Xavier, qui travaillait alors sur la côte occidentale d'Asie, entreprit les traductions de la Bible demandées par l'empereur. Mais au lieu de profiter de cette excellente occasion pour remettre à ce grand monarque une version fidèle des Écritures, ce Xavier, du reste si respectable par son dévouement et par tant d'autres qualités éminentes, se laissa entraîner à l'idée superstitieuse de présenter à cet homme raisonnable un misérable travail de la fabrique romaine. Avec le secours d'un savant persan il composa une histoire de Christ où les récits de l'évangile étaient mêlés de vieilles légendes; et en 1602 (c'est-à-dire après vingt ans de travail) il fit offrir cette œuvre à l'empereur du Mogol, qui la repoussa en souriant, comme un tissu de fables.

Ce manuscrit de Xavier, qui avait été destiné à l'usage de l'empereur, fut apporté d'Orient en Europe par J. Fraser, et imprimé en 1639 par le savant orientaliste Louis de Dieu, avec une traduction latine et une grammaire persane.

Une conduite pareille de la part de Xavier est d'autant plus à regretter, que Dieu avait mis dans

(1) Cet empereur du Grand-Mogol, qui portait le titre de « Jilal o'din » (promoteur de la religion), mourut à Agra en 1605.

ses mains, précisément à la même époque, une vieille traduction persane des évangiles, qu'il envoya plus tard (1610) au roi de Portugal, en lui faisant savoir que ce magnifique manuscrit avait appartenu à un prêtre arménien arrivé de Jérusalem dans l'Inde en 1598, et que le livre même datait de l'année 828 (1).

Le savant Le Long parle encore d'un autre manuscrit des évangiles persans que Xavier envoya d'Agra au collége de Rome, et qui avait été copié en 1388 sur un vieil exemplaire (2).

En 1657 les quatre évangiles furent publiés à Londres in-folio en langue persane, avec une traduction latine, par le savant Abraham Wheeloc. Le but de cette impression était de correspondre avec une mission qu'on avait le projet d'envoyer en Perse.

Plus tard le docteur Calenberg publia dans son institut de Halle une traduction persane de quelques-uns des écrits du Nouveau Testament, qui paraît avoir été destinée surtout aux philologues d'Europe.

Ce ne sont que les missions de nos jours et les efforts chrétiens de la société biblique d'Angleterre qui ont ranimé, tout dernièrement, dans l'église chrétienne le désir de posséder une traduction de la Bible pour la Perse. Feu le missionnaire Henry Martyn, qui se rendit à cet effet en 1811 de Calcutta à Chiras, siége de la littérature persane,

(1) *Cf Casiri Biblioth. Arabico-Hispana Append.* II, p. 343.
(2) *Le Long Biblioth. sacr.* I, p. 143. Paris 1723.

s'associa pour ce travail difficile un persan instruit, Meer Seyd Ali, et acheva heureusement une traduction fidèle et élégante du Nouveau Testament dans cette langue. On en a fait plusieurs éditions à Calcutta, et plus tard une autre à Pétersbourg. Malheureusement cette dernière renferme beaucoup de fautes d'impression.

Martyn avait aussi traduit en cette langue les Psaumes de David; et l'on s'occupe maintenant d'achever la version entière de l'Ancien Testament.

Il resterait peut-être, pour compléter ce tableau des missions de l'Asie, à ajouter un mot sur les tentatives qui ont dû se faire dans l'*Inde*, par quelques-uns des disciples des apôtres, ou même par l'apôtre saint Thomas. Mais, outre que nous n'avons envisagé dans ce chapitre que l'histoire des états de l'Asie en rapport avec l'empire romain, le peu qu'il y a à dire sur le reste de l'Asie à cette époque se traitera plus loin, dans un livre que nous consacrerons tout entier à l'histoire générale des missions de cet immense continent.

Nous terminons donc cette esquisse des progrès de l'évangile en Asie pendant les premiers siècles, par une réflexion qui deviendra encore plus évidente quand nous aurons considéré de plus près les progrès de l'évangile dans l'Occident à la même époque. Les faits montrent évidemment que dès-lors les missions chrétiennes se dirigeaient de préférence, et comme par une pente prononcée, sur notre Occident; et que Dieu faisait lever ainsi, dans les conseils insondables de sa sagesse, dès les

premiers temps, la lumière qui devait couvrir notre Europe, pour se reverser plus tard, sans aucun doute, sur l'Orient qui la lui avait d'abord envoyée. On peut même ajouter que les directions de Dieu sur le monde d'alors manifestaient tout à la fois, d'une manière sensible, un jugement de sa sévérité et les desseins de son amour. Le zèle des chrétiens d'Orient s'étant refroidi, depuis quelque temps à l'égard des nations païennes, le Seigneur amena ces nations elles-mêmes sur l'église, en les rassemblant du nord et de l'orient, pour les faire participer, sans qu'elles y songeassent, aux bénédictions qu'il répandait sur d'autres peuples. Les chrétiens n'allant plus chez les barbares, ceux-ci vinrent chez les chrétiens; ils donnèrent au monde romain vieillissant et corrompu quelque chose de leur vigueur et de leur pureté comparative : ils prirent de lui le christianisme.

CHAPITRE IX.

DES TROIS GRANDES FAMILLES DE PEUPLES QUI ONT COUVERT L'EUROPE, — ET D'ABORD DES PEUPLES *CELTIQUES*.

Dans les vastes contrées de l'Europe où nous introduit maintenant l'histoire des missions, en parcourant cette partie du monde depuis l'occident jusque dans les profondeurs du nord et jusqu'à ses limites orientales, la carte nous présente trois grandes familles de peuples, qui, sorties originairement des hautes plaines de l'Asie, sont venues s'établir en Europe dès les temps les plus anciens. Il paraît que les premiers de ces colons asiatiques furent les *Celtes*, qui s'avancèrent de l'orient et du nord à une époque que l'histoire n'indique pas, et que nous trouvons, dès le début de l'histoire des peuples d'Europe, fixés le long du Danube et du Rhin, en Espagne, dans les Gaules, en Belgique, et jusque dans les îles Britanniques, subdivisés en cent petites peuplades différentes. Ils s'appelaient eux-mêmes *Gael*, ou *Gales*, origine très-probable du nom des *Gaules* et des *Gaulois*, peut-être aussi du mot *Wale* (Galles d'Angle-

re), et du *Welsch* des Allemands, qui désigne ılement des Français, des Italiens, et des étranrs en général.

Une seconde famille de peuples, qui, depuis sie poussait la première devant elle, renfermait nations *Gothiques*, qui reçurent plus tard le m général de *Germaines*, et qui, couvrant llemagne actuelle, s'étendirent jusqu'aux cons de la Pologne et de la Russie.

Une troisième famille fut celle des peuples *Sartes*, ou *Slaves* qui, peu à peu, s'étendirent des les rives de l'Elbe jusqu'aux monts Urals, depuis la mer Noire jusqu'à la Baltique.

Voici un tableau de ces trois races, auquel nous gnons quelques détails qu'on trouvera dans des veloppemens subséquens :

CELTES (Danube, Rhin, Espagne, Gaules, Belgique, Iles Britanniques).

GOTHS ou **GERMAINS** (Allemagne, et partie de la Pologne, de la Russie et de la Suède).

SARMATES ou **SLAVES** (le reste de l'Europe), en se subdivisant en :

a. Normans ou *Scandinaves* (Danemark, Suède et Norwége).

b. Slaves, particulièrement ainsi nommés (de l'Elbe à l'Orient, et de la Baltique à la mer Noire : Bohême, Moravie, Turquie, partie de la Pologne).

c. Race finnoise (Prusse, Finlande, Courlande).

Ces trois grandes familles différaient de langue ssi bien que de race; mais elles avaient en com-

mun un même genre d'idolâtrie, qui prit seulement dans chaque peuple quelques nuances différentes, selon les diverses circonstances où chacun se trouva placé.

Notre histoire des missions va maintenant parcourir lentement et l'une après l'autre, pendant un espace de plus de mille ans, ces trois grandes familles de peuples, et se partagera par conséquent, par sa nature même, en trois grandes périodes, en s'étendant d'abord, du second au sixième siècle, sur les peuples Celtes, ensuite du sixième au neuvième chez les Germains, et enfin du neuvième au quinzième chez les peuples Slaves.

En commençant par l'histoire des peuples *Celtes* nous devons d'abord apprendre à connaître leur position extérieure, leur constitution, leurs mœurs et leurs idées religieuses, afin de nous faire une idée plus vivante du champ de travail dans lequel entraient les messagers du salut, lorsqu'ils parcouraient, dans les premiers siècles de l'ère chrétienne, la Gaule, l'Espagne, l'Helvétie et les autres contrées habitées par les Celtes.

Il y eut un temps où ces diverses contrées et les Gaules en particulier, aussi bien que la Germanie, n'étaient qu'un vaste désert, couvert de marais, de profondes forêts, et d'immenses bruyères (1). La Germanie surtout inspirait la terreur aux habitans des climats plus doux, par son extérieur rude et sauvage. Ses barbares habitans ne la cultivaient nullement : un peu de mousse ou d'herbe

(1) Voyez l'écrit instructif intitulé : *Celtische Alterthümer.* Berne 1783.

jetée sur le terrain faisait leur lit : leurs demeures étaient de misérables huttes formées de quelques pieux plantés en terre, réunis par un grossier tissu de branches d'arbres, et couvertes de roseau ou de chaume. On n'y vit de long-temps aucune ville murée : ces peuples avides d'une farouche indépendance en auraient eu horreur. La partie montueuse de ces contrées était couverte toute l'année de neige et de glace : les parties basses, au contraire, de sombres forêts, aussi anciennes que le sol qui les portait. Même au quatrième siècle encore, le lac de Constance, par exemple, était enfermé dans de si épaisses forêts, qu'il était absolument inaccessible, sauf les endroits où les Romains s'étaient taillés une route pour leurs légions (1). C'est dans ces sauvages solitudes que la superstition établissait la demeure de ses dieux.

Dans des contrées pour la plupart aussi incultes et habituellement couvertes d'une neige profonde, l'hiver était long et rude ; les plus grands fleuves et les lacs y gelaient toutes les années à une telle épaisseur, que des armées entières pouvaient les passer avec leurs bagages. On y trouvait plusieurs espèces d'animaux qui se sont entièrement perdues depuis lors. L'histoire naturelle de ces anciens temps parle en particulier de la licorne, ou monocéros, espèce de bœuf d'une forme qui avait quelque rapport avec celle du cerf ; sur le front de cet animal s'élevait une corne puissante, qui se partageait dans le haut en deux branches. Les auteurs

(1) *Ammian. Marcel.*, l. 15.

de ces temps parlent aussi d'une espèce de chèvre (elch) qui n'avait pas d'articulation aux jambes, et qui par conséquent ne pouvait se reposer que debout, appuyée contre un arbre. Ils montrent dans ces sombres forêts, des oiseaux extraordinaires, dont le plumage, disent-ils, était si resplendissant, qu'on les voyait briller dans la nuit comme un buisson de feu (1). Mais c'était surtout l'ure, espèce de taureau sauvage, qui frappait les Romains par sa vitesse, sa grandeur et sa force, qu'on dit avoir été pareille à celle d'un éléphant, de même que par sa férocité indomptable. Ce monstre que, même dans sa jeunesse, on ne pouvait dompter, n'épargnait rien de ce qui l'approchait. Les indigènes avaient habitué de le prendre dans des fosses; et ce n'étaient même que les plus courageux d'entre les jeunes gens, qui s'exerçaient à cette chasse dangereuse.

A côté de ces habitans des forêts, les nombreux marais de la campagne fourmillaient de serpens vénéneux de toute espèce. Pline raconte dans son *Histoire naturelle* (2), que les Gaules en étaient pleines, et que les druïdes exerçaient leurs sortiléges avec les œufs prétendus de ces animaux. Les vieilles chroniques du pays abondent en récits extraordinaires d'énormes serpens, et de dragons ailés avec lesquels les hommes avaient à se mesurer. Dans les vallées qui avaient été un peu éclaircies, ou dans quelques pâturages naturels les

(1) *Plin.*, *Hist. natur.*, l. 10, c. 47.
(2) L. 11, 29, c. 3.

Gaulois conduisaient de nombreux troupeaux de bœufs et de brebis.

Voilà où en étaient nos ancêtres à une époque reculée d'environ deux mille ans. Cet état sauvage s'améliora jusqu'à un certain point, déjà quelque temps avant Jésus-Christ, à l'époque où Jules César (55 av. J.-C.) pénétra dans le pays et le rendit tributaire. Cet événement commença réellement pour les Gaulois une ère toute nouvelle : leurs rapports fréquens avec l'Italie civilisée introduisirent dès-lors peu à peu chez eux des germes de civilisation qui, comme toujours, frayèrent les voies à l'évangile : ils apprirent à cultiver la vigne et l'olivier; et dans le second siècle, on trouvait même déjà dans le midi de la France des villes considérables.

Les mêmes choses sont plus ou moins vraies des autres peuples celtiques.

Les prêtres de ces peuplades s'appelaient druïdes. Le peuple les considérait comme ses docteurs, ses médecins et ses conducteurs. C'est à eux que l'on confiait l'éducation des nobles : eux seuls enseignaient les sciences, et conservaient les poésies, les doctrines religieuses, et l'histoire des temps antérieurs. C'étaient eux qui formaient les chantres du peuple, les bardes, et les devins. Ils administraient la justice, ils célébraient l'office divin, leur ordre était sacré, et il n'y entrait que des personnes des plus nobles familles : on les vénérait comme les confidens des dieux. Ces druïdes vivaient séparés de tout le reste du monde, dans des bois épais ou dans des caverns : c'est là que

la jeune noblesse allait recevoir leurs instructions. Ils ne se montraient aux peuples que dans les grandes solennités, et ils enveloppaient la religion d'un profond mystère. Ils marchaient pieds nus : leur vêtement était une robe blanche ; et sur leurs épaules pendait un manteau de même couleur. Ils exerçaient sur le peuple un empire presque absolu ; et celui qui résistait à leurs ordres était voué au mépris et à l'abomination de ses semblables.

Leur doctrine était cachée sous des images et des fables énigmatiques ; il était défendu sous peine de mort de la confier à l'écriture ou de la révéler au peuple ; les cérémonies extérieures devaient suffire à la multitude. Ces doctrines concernaient l'origine du monde, le cours des astres, la grandeur de la terre, la nature, les attributs des dieux, la fin du monde et certaines règles de conduite.

D'accord avec les anciens peuples du monde, ces druïdes représentaient la nuit, le cahos et les ténèbres comme l'état originaire de la nature, d'où tout était sorti par degrés : indice frappant d'une tradition primitive, conforme à l'Écriture. C'est pour cela que chez les peuples celtes on comptait souvent le temps par nuits et non par jours ; et la lune avec ses phases formait la base de la division du temps [Anglais : *fort'night*, 14 nuits, *pour* 15 jours. Allem. *Mond*, *Monat*, mois (lune)]. Ils célébraient chaque nouvelle lune par certaines danses qu'ils exécutaient autour des lieux sacrés, et l'arrivée de la pleine lune pendant toute la nuit. Mais le temps du décroît de cet astre était regardé comme mal-

heureux, et on n'osait alors entreprendre aucune affaire de quelque importance.

La mythologie celtique désignait l'Être suprême par le mot de *As,* c'est-à-dire Celui qui est, expression qui jusqu'au son même, porte une ressemblance avec le *Jah* ou Jéhovah des Hébreux. C'est pour cela que les premiers colons d'Asie qui vinrent en Europe portaient le nom d'*Ases,* qui passa aussi à leur religion; et il serait bien possible que le nom même de l'Asie, fût provenu de cette source. Du reste le dieu des druïdes n'était dans le fond que le principe de vie qui pénètre tous les êtres, ce qui revient au panthéisme qui se retrouve encore de nos jours dans les religions d'Asie.

La terre, d'où avait été tiré l'homme, était *Hertha* (Aertha, Erethum, Earth), la mère du monde; elle était l'organe du grand Être qui était le principe créateur. Tacite remarque dans sa *Germanie* (c. 9) que les Germains se représentaient la divinité comme invisible, et trouvaient inconvenant de la représenter par des figures, ou de la renfermer entre des murs.

Outre ces divinités principales, les druïdes en adoptaient encore une multitude de secondaires, préposées sur l'air, les eaux, la terre, etc.; et c'est sur cet ensemble d'esprits supérieurs ou de forces mystérieuses qu'ils appuyaient ensuite les divinations qu'ils tiraient des élémens.

L'immortalité de l'ame et la récompense accordée à la valeur guerrière était un des dogmes principaux de cette religion. On y joignait encore l'idée de la métempsycose, qui, en faisant rentrer l'ame

recevaient au bas dans un manteau blanc. On en faisait ensuite une boisson qui devait donner la fécondité aux hommes et aux animaux, et guérir de tous les poisons (1).

Tels sont les traits principaux de la religion des Ibériens (Espagnols), des Gaulois, des Germains et des Bretons, à l'époque où la lumière salutaire et douce de l'évangile commença à poindre dans leurs déserts. Sans doute ces ténèbres profondes et sanguinaires méritaient bien que des chrétiens courageux s'avançassent, dans la foi, pour apporter aux pauvres idolâtres qui s'y trouvaient plongés, la paix et la lumière de l'évangile.

(1) *Plin.*, *Hist. nat.*, l. 16, c. 44.

CHAPITRE X.

ÉTABLISSEMENT DE L'ÉGLISE DE CHRIST EN ESPAGNE ET DANS LES GAULES. (33—400.)

§ 1.

De l'Espagne.

L'Espagne anciennement nommée Ibérie, de son fleuve principal Ibérus ou Ébro, fut longtemps le théâtre d'une guerre sanglante que lui firent les Romains pour la soumettre. Les indigènes se défendirent pendant plus de soixante-cinq ans (200—135 avant Jésus-Christ) contre les légions de Rome, jusqu'à ce qu'enfin l'héroïque Numance tomba, et Scipion l'Africain, le destructeur de Carthage, changea ces campagnes, libres jusqu'alors, en provinces romaines. C'était une mesure de la providence de Dieu à laquelle ne pensaient ni vainqueurs ni vaincus, pour préparer de loin dans ces contrées les voies au christianisme; car dès-lors la civilisation et le commerce commencèrent à s'établir chez ce peuple barbare et à y ouvrir les canaux à de futurs missionnaires.

Nous avons dit quelques mots (c. 1, p. 46) de l'ancienne tradition qui porte que Paul effectua le voyage d'Espagne dont il parle dans son épître aux Romains (15, 24). On cite souvent, à l'appui de cette tradition, un mot de l'évêque Clément de Rome, qui dit que cet apôtre « est venu jusqu'aux extrémités de l'Occident » (1). Plutôt que d'entendre par ce dernier mot les îles Britanniques, quelques-uns ont pensé qu'il indiquait l'Espagne; et l'église de cette contrée a prétendu de tout temps devoir son origine à l'apôtre Paul. Mais nous n'avons sur tout cela aucune autre donnée que ces quelques mots obscurs; et en général l'histoire des missions d'Espagne reste enveloppée de ténèbres assez profondes pendant les quatre premiers siècles. Jusqu'à Constantin le Grand on ne connaît pas même le nom d'un seul des messagers de Christ qui ont pu travailler dans ces contrées; et ce n'est que fortuitement, à l'occasion de quelques conciles, par l'histoire générale des persécutions de cette époque, et par les nombreuses histoires de martyres que cette contrée fournit, que nous apprenons qu'il y avait alors en Espagne des églises chrétiennes.

Voici cependant quelques données spéciales.

Dès la fin du second siècle Tertullien dit positivement (2) que l'évangile de Christ avait pénétré jusqu'aux extrémités de l'Espagne; et lors même que ce mot ne nous autorise pas à conclure que l'évangile eût couvert tout le pays, nous voyons

(1) *Épître* 1re, v. 5. (2) *Advers. Jud.*, c. 7.

au moins par-là que la contrée renfermait alors des églises chrétiennes; ce qu'on pouvait d'autant mieux savoir à Carthage que le commerce d'Espagne en Afrique était très-soutenu. Il est très-probable que ce fut cette dernière circonstance, c'est-à-dire le commerce, joint aux persécutions d'Afrique, qui ouvrit les premières voies à des prédicateurs, soit volontaires soit réfugiés.

Au milieu du troisième siècle l'église devait avoir pris dans le pays une assez grande extension, quoique la preuve qu'on en a repose sur des faits peu honorables pour les chrétiens d'Espagne. L'histoire mentionne sous la persécution de Décius, là comme en Afrique, des chrétiens et même des évêques, qui reniaient la foi, ou qui se faisaient donner par les magistrats de fausses attestations (1). L'enquête qui fut confiée à ce sujet à Cyprien, nous montre des lettres des églises de Léon, d'Asturie, de Mérida et de Saragosse, élevant cette accusation contre ces apostats, qui plus tard furent effectivement destitués dans une assemblée de trente-six évêques. Peu après encore (257), les martyrologes nous nomment sous la persécution de Valérien un premier témoin de Christ dans le pays, Fructuosus, évêque de Tarragone, avec ses deux diacres.

Sous la persécution de Dioclétien (303) l'Occident eut moins à souffrir, comme on l'a vu, parce que Constance Chlore y protégeait les chrétiens : il est même probable que la persécution qui sévit

(1) *Cypriani epist.* 67.

en Asie et en Afrique, grossit l'église d'Espagne plutôt qu'elle ne lui fut nuisible, et qu'elle augmenta ainsi le parti de Constance et de son fils Constantin. En effet nous voyons qu'au milieu de l'orage qui éclatait sur l'Orient, il se tint en Espagne, à Elvire, un concile considérable, où assistèrent dix-neuf, d'autres disent quarante-trois, évêques espagnols (1).

Enfin Constantin amena, là comme ailleurs, la victoire du christianisme sur l'idolâtrie. Mais, même à cette époque, l'histoire de l'église d'Espagne continue de rester dans les généralités, et nous n'y voyons guère, en fait de noms propres et d'individualités, que le célèbre Osius, évêque de Cordoue, qui fut appelé auprès de Constantin comme son conseiller intime, et qui siégea au concile de Nicée (325), où il figura comme un homme sage, clairvoyant et pieux.

Peut-être devons-nous cependant encore mentionner ici saint Vincent qui doit avoir prêché, puis souffert le martyre, dans la contrée de Saragosse, environ vers cette époque.

Il résulte du peu qu'on vient de voir que l'évangile s'établit en Espagne d'assez bonne heure, et que ces premières semences ne furent point répandues en vain; et l'on verra bientôt que les hordes de Barbares qui vinrent envahir ce pays, comme le reste des contrées celtiques, et qui semblèrent au premier moment devoir y engloutir l'église chrétienne, la trouvèrent au contraire si bien établie

(1) *Harduini Concil.*, tom. 1, p. 126.

qu'elles finirent par être gagnées elles-mêmes au christianisme. Du reste voilà tout ce que nous pouvons dire de l'Espagne pour les quatre premiers siècles.

§ 2.

De la Gaule.

Quant à la Gaule, nous avons vu qu'elle avait commencé à sortir de sa barbarie sous le gouvernement des Romains, qui exerçaient partout la même influence, et qui suivaient partout le même principe, de mêler les nations, pour les amener à l'unité romaine. Ils envoyaient en Gaule des troupes tirées de l'Asie mineure, et en Asie ou en Égypte des troupes gauloises, ce qui formait pour les Gaules un double moyen de civilisation. Ainsi nous verrons sans cesse et partout, que les événemens du monde, et très-particulièrement les destinées de l'empire romain, avaient préparé les voies à l'évangile, et avaient toutes été calculées par un directeur, supérieur aux hommes, en vue des progrès du règne de Dieu.

Jules César avait partagé les Gaules en trois provinces, outre la Gaule Narbonnaise qui était considérée déjà depuis plus long-temps comme une portion de l'Italie. — Le pays situé à l'occident des hautes Alpes se divisa en Province lyonnaise, dont la capitale était Lyon, en Aquitaine et en Belgique. De la Province lyonnaise dépendait la majeure partie de l'Helvétie et toute la rive gauche du Rhin, jusqu'en Belgique : c'est ce qui formait la Germanie supérieure et l'inférieure.

Cette vaste province, qui s'étendait depuis la Méditerranée jusqu'à Cologne, devint un centre d'action tout particulier, au moyen duquel l'évangile se répandit en divers sens sur l'Occident : et en général les villes du midi, les diverses colonies, châteaux et camps romains, placés de lieu en lieu pour contenir les Barbares, devinrent autant de stations pour les missionnaires qui s'avancèrent dans ces contrées dès le second siècle.

C'est au milieu de ce second siècle seulement que nous voyons apparaître les premières églises des Gaules; mais tout-à-coup si florissantes et si nombreuses, à Vienne, à Lyon, à Arles et dans d'autres villes encore, qu'elles excitent les craintes du gouvernement romain et deviennent l'objet des plus violentes persécutions. A leur tête nous trouvons un vénérable évêque, âgé de plus de quatre-vingts ans, Pothin, qui était venu de l'Asie mineure pour annoncer l'évangile dans ces contrées; et l'église des Gaules se montre là dès le premier abord toute pleine de force et de vie. Mais aucune des tentatives qu'on a faites pour jeter plus de jour sur son origine n'a réussi à nous mener plus en arrière que l'époque de Marc-Aurèle (177); car nous ne parlons pas de quelques légendes destituées d'une autorité suffisante, parce que nous pensons avec Basnage (1) « qu'on n'ajoute rien à la dignité de » l'église par ces inventions, qui ne tirent leur ori- » gine que d'une ambition toute mondaine. »

La seule chose qui paraisse bien certaine sur

(1) *Histoire de l'église*, tome 1, l. 5, c. 11, p. 219.

l'origine de l'église des Gaules c'est qu'il faut évidemment la chercher dans l'Asie mineure. C'est ce que prouve déjà le fait que les premiers évêques des églises gauloises, tels que Nicet, son neveu Pothin, et son successeur Irénée, étaient décidément venus de cette contrée, d'où les églises les avaient probablement envoyés comme missionnaires. Nous lisons d'Irénée en particulier qu'il vint à Lyon, *envoyé par Polycarpe*. Voilà pourquoi aussi le premier rapport que l'histoire ait conservé des travaux de ces évangélistes dans le midi des Gaules, est adressé à des églises de l'Asie mineure, et pourquoi, d'un autre côté, on a lu de très-bonne heure, dans les églises gauloises, les écrits de Polycarpe.

Du reste, ici non plus qu'ailleurs, il n'est nullement nécessaire de supposer que ce furent seulement des évangélistes en titre qui annoncèrent la foi. Le commerce et les échanges continuels de troupes auraient suffi à eux seuls pour introduire l'évangile dans ces contrées par mille voies privées et obscures qui ont dû rester inconnues à l'histoire.

C'est donc en 177 qu'éclata la première persécution contre les églises de la Gaule (1) : ce fut celle de Marc-Aurèle. Elle fondit principalement sur les églises de Vienne et de Lyon, probablement les plus considérables de l'époque : on sait qu'Eusèbe nous a conservé des extraits très-intéressans du rapport que ces églises adressèrent à leurs frères d'Asie (2). La populace se jeta d'abord sur un petit

(1) V. *Hist. gén.*, c. 2, p. 101-103. (2) *Hist. eccl.*, l. 5, c. 1, 2, 3.

nombre de chrétiens, dont elle pilla les biens, et qu'elle livra aux magistrats romains. Peu à peu on en saisit un plus grand nombre, et surtout ceux qu'on accusait d'être les fondateurs de cette dangereuse secte. On voit par là, ce qu'assure aussi l'historien Sulpice Sévère (1), qu'il n'y avait pas long-temps que la religion chrétienne était établie dans ces contrées. Ces premiers messagers du salut devinrent aussi les premiers martyrs de la vérité.

Il est touchant de voir, dans ce rapport si simple, qui forme l'un des documens les plus intéressans des premiers siècles, l'humilité et le courage avec lesquels ces premiers confesseurs des Gaules enduraient les tortures croissantes de leurs ennemis. Dans leur nombre on trouve ce vénérable Pothin dont nous venons de parler, qui avait maintenant plus de quatre-vingt-dix ans, et qui mourut avec joie dans une dure prison, après avoir souffert toute sorte de mauvais traitemens. Parmi les martyrs qui souffrirent avec lui, on distingua surtout Blandine, esclave convertie, qui dans un corps tendre et faible, supporta jusqu'aux derniers momens les tortures les plus raffinées, et ne cessa d'exhorter au courage les frères et les sœurs qui souffraient avec elle. « Elle fatigua, » dit le rapport que nous extrayons, « elle fatigua » tous ses bourreaux, qui lui infligeaient du ma» tin au soir toutes les tortures qu'ils pouvaient » imaginer. » Ils se déclarèrent vaincus, ne sa-

(1) *Hist. sac.*, l. 2, c. 32.

chant plus que lui faire; et ils étaient confondus de la voir encore respirer, quand tout son corps était transpercé et déchiré, et tous ses membres foulés ou brisés. Mais ce mot : « *Je crois en Christ,* » lui rendait toujours une nouvelle force. On la livra, liée dans un filet, à la fureur d'un taureau qui la lançait dans les airs : on lui appliqua des lames de fer brûlantes : on l'assit sur un gril rougi au feu : tout fut inutile : on finit par l'égorger.

Sanctus, diacre de l'église de Vienne, mourut sur le bûcher après avoir exhorté ses frères, du milieu même des flammes, à imiter son courage. Encouragés par ces exemples, plusieurs qui d'abord avaient fléchi par la crainte des tortures, revinrent s'y exposer, et endurer la mort pour le nom de Christ. Un médecin nommé Alexandre, Phrygien de naissance, qui avait travaillé depuis long-temps à l'évangile, et qui était maintenant exposé avec les autres martyrs aux mêmes supplices, les encourageait par des regards pleins de tendresse.

Au milieu des fureurs de cette persécution le pieux Irénée fut élu évêque de Lyon, à la place du bienheureux Pothin (177). Élève de Polycarpe dans son enfance, il avait, plus tard, été envoyé par lui dans les Gaules pour y annoncer l'évangile, et il s'acquitta fidèlement de cette tâche pendant vingt-cinq ans (177 — 202). L'historien Théodoret le représente comme la lumière des Gaules. Une tradition que rien ne combat, porte qu'en 180 il envoya deux de ses disciples, Féréolus et Férutius, à Besançon, capitale de la Séquanie, pour en instruire les habitans, de même que les

parvint à effrayer la plupart des chrétiens des Gaules, et à les disperser peut-être dans les Pyrénées et dans les Alpes, mais qu'en même temps, plusieurs réfugiés d'Italie purent venir apporter à l'église de ce pays une sorte de compensation, et choisir leur résidence dans les villes dont nous venons de parler. On voit qu'elles sont distribuées en France de manière à permettre de croire que les intervalles qui les séparaient n'étaient pas absolument privés de la lumière de l'évangile.

Mais en résultat, il paraît pourtant que dans ce siècle, les progrès de l'évangile dans les Gaules furent assez languissans, et que Tillemont exagère beaucoup en prétendant que, déjà vers l'an 275, le christianisme avait pénétré dans tout le pays.

C'est pourquoi on doit admirer d'autant plus les directions de la Providence, qui, dans la grande et dernière lutte du paganisme contre l'évangile, ménagea celles des provinces de l'empire où l'église de Jésus se trouvait la plus faible, en les plaçant comme on l'a vu (c. 3, p. 144) sous le gouvernement d'un homme qui les protégeait, tandis que l'Orient, fort et puissant, eut à soutenir un assaut terrible. Sans doute il y eut encore dans les Gaules, pendant ces dernières persécutions, quelques églises détruites, et quelques martyrs (1); mais la preuve que l'église de ces contrées traversa pourtant assez paisiblement cette cruelle époque, et surtout qu'elle se releva rapidement dès les jours de Constantin, même lorsqu'il ne régnait encore

(1) *Eus. Hist. eccl.*, l. 8, c. 13.

que sur l'Occident, c'est que dans un concile qui s'assembla en 314 à Arles, au sujet de la réadmission de ceux qui avaient fléchi pendant la persécution précédente, il ne se trouva pas moins de trente-trois évêques, sans compter les autres assistans d'un rang inférieur.

Le long gouvernement de Constantin permit à l'église de respirer; et même les guerres fréquentes de cet empereur et de ses fils contre les peuplades de la rive droite du Rhin durent contribuer à son extension, en multipliant, d'une manière favorable à l'évangile, les points de contact entre les Barbares limitrophes qui se préparaient à envahir le territoire romain, et ce peuple romain lui-même chez qui l'évangile venait de s'établir.

Les détails nous manquent pour les missions du quatrième siècle, comme pour celles du troisième, dans les provinces romaines de la Gaule. La persécution de Julien fut de trop courte durée pour pouvoir être d'un grand effet. Quelques chefs insurgés, qui en s'opposant aux empereurs romains arboraient en même temps l'étendard de l'idolâtrie, troublèrent à la vérité momentanément la paix de l'état et de l'église, mais ils ne purent agir sur elle d'une manière étendue et durable; et ce fut une direction miséricordieuse de la Providence, que nous retrouvons partout, que le christianisme ait pu s'enraciner dans ce pays jusqu'à une certaine profondeur avant l'époque terrible où il fut bouleversé par les Barbares. Car avant même la fin du quatrième siècle on rencontre, non-seulement dans le midi des Gaules, et dans les

contrées du Rhin jusqu'en Belgique, mais encore sur différens points de l'occident et du nord de ce pays, des évêchés d'une étendue croissante; puis dans les mêmes lieux, presque toujours aussi des établissemens d'instruction, destinés soit aux ecclésiastiques soit aux autres classes de la nation. Déjà vers 370 Jérome, encore jeune, avait trouvé (c. 6, p. 245) des établissemens de ce genre à Marseille, à Toulouse, à Bordeaux, à Autun, à Lyon et dans d'autres villes encore. Ces établissemens jouissaient de la protection de l'état et de l'église, et servaient à la propagation, tout ensemble du christianisme et de la littérature grecque et romaine. Dans leur nombre se distinguait surtout celui de Trèves, capitale de la Gaule romaine, que fréquentaient un grand nombre de jeunes étrangers.

C'est spécialement le long du Rhin qu'on trouve à cette époque une suite d'évêchés solidement constitués et d'une étendue considérable. Strasbourg, Spire, Worms, Mayence, Trèves, Cologne et Tongres étaient devenus autant de points centraux, d'où l'évangile se répandait avec activité, non-seulement chez les Gaulois, mais aussi chez les nombreux étrangers qui venaient s'établir dans le pays, et même parmi les sauvages idolâtres de la rive droite du Rhin. L'activité de ces stations devint même telle que le Rhin en reçut le nom de route des prêtres (ou de la prêtraille) (*Pfaffengasse*), parce qu'on y voyait continuellement des messagers de Christ montant et descendant d'un lieu à l'autre. L'histoire de l'époque qui suivra nous montrera par des faits nombreux comment

l'évangile, partant de ces stations, se répandit peu à peu sur les rives du Necker, du Mein, de la Lahn et de la Lippe pour faire briller sa lumière divine sur la Germanie.

Sans doute ces points isolés n'étaient que de faibles et petites lumières dans la nuit noire et profonde qui régnait encore, ou qui allait s'étendre de nouveau sur la Gaule romaine : et cette faiblesse était d'autant plus grande que l'église elle-même allait en déclinant. Tandis que tout le long du Rhin les Allemans et les Francs troublaient et dévastaient, par leurs continuelles irruptions, la frontière orientale des Gaules, l'église était minée par des divisions intérieures et par le relâchement qui, chez la plupart, en était l'effet inévitable. L'ignorance, la superstition, une vaine recherche des miracles, tendaient de plus en plus à éteindre cette sainte et pure flamme de vie chrétienne que nous avons vue se manifester partout dans les premiers temps du christianisme, et dans les Gaules en particulier au milieu du second siècle. A côté de la disette des copies de la Parole de Dieu, et dans l'incapacité où se trouvaient, non-seulement le peuple, mais encore un grand nombre de ses conducteurs de lire cette Parole lors même qu'ils l'auraient possédée, il n'était pas étonnant que l'avenir pût paraître menaçant; car on entendait mugir déjà sur toutes les frontières le flot des Barbares qui se préparaient à l'invasion. Le nombre des ouvriers était encore infiniment trop petit pour pouvoir suffire à l'instruction de la masse du peuple; la conséquence en fut que les prêtres s'habituèrent eux-mêmes à l'ignorance et se

contentèrent d'une profession extérieure de la foi.

Sans doute il y eut des exceptions honorables; mais les hommes mêmes qui firent exception devinrent, contre leur volonté, des espèces d'idoles pour leur temps et pour la postérité, qui leur attribua des faits, des dons et des pouvoirs souvent imaginaires. Nous ne voulons point dire par-là, et nous l'avons déjà assez souvent déclaré, que le Seigneur eût cessé, ni dût jamais cesser de montrer dans son église toutes les fois qu'il le jugerait bon, la plénitude des pouvoirs promis à la foi; mais quiconque lit avec discernement et avec un cœur sérieux les histoires presque innombrables de miracles rapportées par les écrivains de ces temps et par ceux des siècles qui suivirent, sera forcé de reconnaître, à la nature puérile et antichrétienne d'une foule de ces légendes, que l'esprit d'illusion, si ce n'est quelquefois de mensonge intentionné, avait envahi l'église dès l'époque même où nous sommes parvenus, et qu'il ne reste dès ce moment à l'ami de la vérité d'autre parti que le doute sur presque tout ce qui est donné comme extraordinaire.

Cependant nous n'en trouverons pas moins, sur le champ souvent stérile, du monde où nous entrons, plus d'une perle précieuse; et il est doux pour le chrétien de voir, à la lumière de l'histoire, qu'en aucun temps l'Esprit du Seigneur ne s'est laissé sans témoignage sur terre; et celui qui sait reconnaître ce témoignage où il se trouve, en a une récompense proportionnée : selon cette parole du Sauveur « que celui qui reçoit un prophète en qua-

lité de prophète en aura une récompense de prophète. » Nous le dirons donc encore une fois : si nous trouvons dès maintenant, dans notre histoire des missions, plus d'une tache et plus d'une superstition, une voix intérieure devra nous faire sentir qu'au point élevé de culture où nous pensons être parvenus, nous avons de quoi rougir à la vue de cette force de renoncement, et de ce feu sacré d'amour pour les choses invisibles, qui brillent si souvent dans la vie des justes de l'époque dont il s'agit. — C'est pour appuyer cette conclusion que nous terminerons cette notice sur les premières missions de la Gaule par quelques mots sur l'un des serviteurs de Christ les plus distingués de cette époque; nous voulons parler de saint Martin.

Il naquit du temps de Constantin, vers l'an 316, en Pannonie. Son père servait comme tribun dans l'armée : le jeune Martin fut élevé à Pavie, où son cœur s'ouvrit de bonne heure aux sentimens de la piété. Dès l'âge de quinze ans, il fut obligé d'entrer à l'armée et de partir pour les Gaules. C'était bien contre son penchant; mais Dieu le garda des désordres qui signalent si généralement la vocation militaire, et il y montra plus d'une fois une humanité surprenante. Comme il entrait un jour pendant un rude hiver par la porte d'Amiens à la tête d'un escadron, il aperçut un pauvre, moitié nu, qui semblait périr de froid. Aussitôt il tire son sabre du fourreau, il coupe son manteau en deux, et couvre d'une des deux moitiés le corps transi de ce malheureux.

Il n'avait pas encore reçu le baptême; mais il le

désirait ardemment ; et à force de s'y préparer par le recueillement, le jeûne, et d'autres pratiques de ce genre, il perdit la réputation de valeur qu'il s'était acquise parmi ses compagnons d'armes. Sa division étant un jour appelée à marcher contre quelques hordes germaines qui venaient de faire une irruption, ses camarades lui reprochaient, en se moquant, d'avoir peur de l'ennemi ; mais pour leur prouver que s'il n'aimait pas la guerre ce n'était pas par crainte, il demanda d'être placé à l'avant-garde. — Cependant, quand la campagne fut finie, il obtint son congé et se rendit chez Hilaire, évêque de Poitiers (de 350 à 369). Ce digne serviteur de Christ reconnut bientôt en saint Martin un homme qui donnait les plus grandes espérances pour l'église, et il s'efforça de l'engager au service de Christ. Martin demanda à *Hilaire* la permission d'aller auparavant chercher en Pannonie le consentement de ses parens : et il partit. Il tomba en route dans les mains d'une bande de brigands, et l'un d'eux lui brandissait déjà son épée sur la tête ; mais Martin ne témoignant aucune crainte, le brigand lui demanda qui il était. « Je » suis un chrétien, » répondit Martin, « je n'ai » donc pas peur de mourir ; mais je suis affligé de » voir que, toi, tu sois encore sans Christ. » Ce mot frappa le brigand, qui laissa l'étranger suivre sa route en paix. Martin fut reçu avec joie dans la maison de ses parens ; sa mère fut bientôt gagnée à la foi ; mais, malgré tous ses efforts pour ouvrir le cœur de son père à l'évangile, il ne put y parvenir.

A cette époque il y avait déjà beaucoup de chré-

tiens dans la Basse-Pannonie; mais ils avaient été engagés dans les erreurs de l'arianisme, et Martin se sentit pressé de parcourir le pays pour annoncer à ses frères la divinité réelle du Fils de Dieu. Cependant la plupart le méprisèrent, et il finit par être chassé du pays à coups de verges.

Saint Hilaire aussi, son maître bien-aimé, avait été, de son côté, chassé de Poitiers; et Martin se hâta d'aller le trouver dans la Haute-Italie. Mais bientôt après ils purent retourner ensemble à Poitiers. Alors Hilaire assigna à son disciple, à trois ou quatre lieues de la ville, un champ pour y fonder un couvent, dont l'objet devait être de former des jeunes gens à l'œuvre du ministère. Ici s'ouvrit donc pour Martin une carrière toute nouvelle: et l'histoire raconte un grand nombre de miracles qu'il doit avoir faits à cette époque, et qui lui acquirent une telle réputation qu'en 371 il fut élu évêque de Tours, à l'unanimité des voix. Nous avons déjà vu dans cette même contrée, cent ans auparavant, le pieux Gratien (p. 349), qui était venu y poser les fondemens d'une église chrétienne; saint Martin marcha sur ses traces avec une ardeur extrême; et comme la moisson était grande, et qu'il y avait peu d'ouvriers, il s'appliqua tout particulièrement à établir le séminaire dont on vient de parler. Il bâtit sur un rocher escarpé, dans une partie encore inculte du pays, sur les rives de la Loire, à *Marmoutiers*, près de Tours (*Martini Monasterium*), un couvent qui devait ressembler à la ville dont parle l'évangile et qui ne peut être cachée. Il s'y était construit pour sa personne, avec quelques pièces de bois, une cellule

qu'il allait habiter de temps en temps, pour vivre parmi ses frères et leur être utile par ses exhortations. Bientôt se trouvèrent réunis autour de lui quatre-vingts jeunes hommes qui se préparèrent, dans une grande pauvreté, selon le système sévère qui s'était établi déjà depuis long-temps dans l'église, à la sainte vocation de serviteurs de Christ. Discipline rigoureuse, vêtemens grossiers, nourriture chétive, travail soutenu, tel était le genre de vie qu'on menait en ce lieu, tel était le régime dans lequel venaient se jeter des jeunes gens des plus nobles familles du pays, qui changeaient leur précédente vie molle et efféminée contre le bonheur de servir Dieu parmi leurs semblables, dans la prédication de l'évangile, et au milieu de toutes sortes de renoncemens. Bientôt cette école fournit un grand nombre de pasteurs et d'évêques, et chaque nouvelle église des Gaules désira avoir un conducteur qui lui vînt de cet établissement.

Quelle ne dut pas être la joie de cet homme pieux lorsqu'il vit disparaître, dans cette partie des Gaules, jusqu'aux derniers restes du paganisme! Sans doute son zèle à abattre les temples idolâtres tomba plus d'une fois dans l'imprudence, et les légendaires des siècles suivans lui ont fait faire à cette occasion des miracles qui ressemblent bien peu à ceux de Jésus et des apôtres. Un jour, par exemple, dit l'un de ces chroniqueurs, qu'il travaillait à la destruction d'un temple païen, et qu'il voulait aussi faire abattre un grand bouleau qui avait crû près de là et qu'on regardait comme sacré, les païens s'y opposaient avec leurs prêtres;

et ils ne consentirent enfin à laisser faire la chose que si Martin se plaçait contre l'arbre, précisément du côté vers lequel l'arbre devait tomber. Martin accepta le défi; il s'y fit même attacher; et sur un seul signe de croix qu'il fit l'arbre tomba précisément dans la direction opposée. — Une autre histoire, beaucoup plus simple, paraît aussi plus croyable. Comme il s'occupait, dans le pays des Æduens (contrée d'Autun) à renverser un temple, une foule de païens se jeta sur lui avec fureur, et l'un d'eux était même sur le point de le percer d'une épée. Mais Martin jeta aussitôt son manteau et se découvrit volontairement la poitrine; et à la vue de ce corps qui s'offrait ainsi à ses coups, le païen laissa tomber son épée.

Martin travailla aussi dans les Gaules méridionales avec activité pour y annoncer la foi aux idolâtres. Un jour qu'il passait, pour s'y rendre, par un village tout peuplé de païens, sur la route de Chartres, ils accoururent tous pour voir cet homme. A la vue de cette grande multitude, le cœur de saint Martin fut pénétré d'une telle compassion qu'il se jeta à genoux devant tous, en priant Dieu pour eux avec ferveur. Puis il se leva et commença à les exhorter, selon sa coutume, avec tendresse et avec instances à prendre garde à leur salut éternel, de sorte que tous les cœurs furent ébranlés par sa parole. Alors une femme apporta son enfant unique qui venait de mourir, et le pria, en sa qualité d'ami de Dieu, de lui rendre la vie. Martin demanda au Seigneur de faire ce miracle; on dit qu'il eut lieu; et que tous les habitans

du village demandèrent là-dessus à être instruits dans la foi, et reçurent le baptême.

Martin avait déjà passé l'âge de quatre-vingts ans lorsqu'il plut à Dieu de l'appeler des travaux de cette vie au repos éternel. C'est dans l'un de ses nombreux voyages qu'il fut surpris par sa dernière maladie. Ses disciples affligés s'assemblaient autour de lui, inquiets de savoir qui les paîtrait après son départ; mais le vieillard se borna à répondre : « Que la volonté de Dieu soit faite! » Comme il avait eu pendant long-temps les yeux fixés sur le ciel et les mains élevées en haut, ses disciples voulaient le changer de position et le tourner sur le côté. Mais il leur dit : « Laissez-moi » comme cela, afin que je ne cesse de regarder » du côté où tout mon cœur me porte! » Bientôt après avoir prononcé ces paroles il rendit l'esprit; environ en l'an 397. L'église des siècles suivans lui a prêté comme on l'a dit, une foule de miracles; mais ce n'était point son désir à lui; et certainement cet homme pieux doit être rangé dans le petit nombre des ames nobles de cette époque, qui ont consacré leur vie à Dieu dans l'imitation de Christ, et qui ont répandu une semence précieuse sur le champ du monde.

Les nombreux disciples de Martin continuèrent de travailler dans les Gaules pendant la tempête du cinquième siècle, et plusieurs d'entre eux furent, comme lui, dans la main de Dieu des instrumens d'élite pour affermir l'église de Christ au milieu des assauts qu'elle endurait. Nous aurons occasion d'en rencontrer quelques-uns sur notre chemin.

CHAPITRE XI.

RIVES DU DANUBE ET RHÉTIE SUPÉRIEURE.
(33 — 400.)

L'apôtre Paul lui-même avait porté l'évangile en Illyrie et en Dalmatie; et l'histoire semble prouver également que les provinces romaines de la Moesie et de la Dacie reçurent aussi l'évangile de la bouche de quelques apôtres, ou de leurs disciples immédiats. Les persécutions qui pesèrent sur la Grèce et sur l'Asie mineure jetèrent sans doute un grand nombre de fidèles sur cette partie de l'Europe; et il paraît que la Haute-Italie aussi dut fournir à l'évangile une entrée dans les pays qui nous occupent, en permettant aux chrétiens de pénétrer par les gorges des Alpes et les Grisons dans le midi de l'Allemagne.

Les pays situés au midi du Danube avaient été soumis aux armes romaines, et par conséquent préparés pour l'évangile, déjà cent ans avant Jésus-Christ. Auguste, à l'époque même de la naissance de Jésus, avait conquis la Pannonie, par où l'on désignait quelquefois toute cette vaste étendue de pays qui s'étend sur la rive droite du Da-

nube, jusqu'à la Rhétie. Pour préserver cette province contre les assauts des Marcomans, des Quades, des Allemans, et d'autres peuplades barbares, Auguste y avait établi de distance en distance des colonies romaines, qui devaient tout à la fois civiliser et défendre ces contrées : il y envoya, en une seule fois, 120,000 colons de cette espèce, et il en augmenta encore le nombre de temps en temps. Ainsi s'établissaient de nombreux liens, soit entre ces Barbares eux-mêmes, soit entre ces peuples et le peuple romain; et une vie plus sédentaire, moins belliqueuse et plus douce, les préparait à recevoir la nouvelle du salut, en même temps que la langue des vainqueurs, se répendant entre tous, préparait d'avance aux missionnaires futurs une nouvelle facilité de plus pour aborder ces peuples.

Pour suivre avec plus d'intelligence les pas des missionnaires au milieu d'eux, nous devons d'abord nous faire quelque idée géographique du pays lui-même, de ces vastes contrées qui se prolongent tout le long du Danube, en remontant depuis l'embouchure de ce fleuve dans la mer Noire, jusqu'au pied des Alpes rhétiennes vers le lac de Constance.

A la Dacie et à la Moesie, qui s'étendaient dans les contrées du bas Danube et dont nous aurons, pour le moment, moins à parler, touchait la Pannonie, qui allait depuis l'Illyrie jusque près des Alpes Noriques. Elle se divisait en supérieure et inférieure. La Pannonie supérieure embrassait tout ce qui s'appelle maintenant la Styrie, la Carniole, la Croatie, la Carinthie, la Marche Vandale et une

partie de l'Autriche. La Pannonie inférieure comprenait la Bosnie, l'Esclavonie et cette portion de la Hongrie qui est renfermée entre le Danube, le Raab et la Drave (1). (V. la carte d'Allemagne.)

Les plus anciennes et les plus connues des colonies romaines de cette province, étaient Sigesta ou *Sciscia* (maintenant Sissek) en Croatie; — *Petavio* (Petau), dans la Styrie; — *Æmona* (Unter-Laybach), *Nauportus* (Ober-Laybach), dans la Carniole; — *Vindobona* (Vienne), en Autriche; — *Scarabantia* (Scrabing), *Sirmium* (Sirmisch), *Taurunum* (Belgrade), et d'autres encore. Outre ces villes, les Romains avaient encore bâti des châteaux forts dont l'histoire des siècles suivans nous parlera quelquefois.

La Pannonie, et encore plus la Dacie et la Moesie, furent pendant plusieurs siècles de suite, en commençant par le troisième, le théâtre sanglant de guerres continuelles entre les Romains et les Goths, dont les derniers pesaient de plus en plus sur l'empire romain, en s'adjoignant chaque année quelque nouvelle peuplade qui venait s'unir à eux d'Asie, de Russie ou de Hongrie. Dès le commencement du troisième siècle, ces peuples barbares, qui plus tard devaient embrasser en masse la doctrine de l'évangile, en reçurent déjà quelques germes par les rapports fréquens qu'établissait entre eux et les Romains la guerre elle-même qu'ils

(1) Cette énumération fait la Pannonie plus grande qu'elle n'est marquée sur notre carte d'Allemagne. Mais on ne peut assez se rappeler que toutes ces délimitations ne doivent se prendre qu'en gros, et qu'elles variaient constamment.

faisaient à ces derniers. Philostorge, écrivain du quatrième siècle, l'enseigne positivement. Il raconte dans son *Histoire ecclésiastique* (l. 2, c. 5), que lorsque les Goths firent leurs incursions dans l'Asie mineure sous Valérien (253), ils emmenèrent prisonniers avec eux, dans les pays qu'arrose le Danube, un grand nombre de chrétiens, parmi lesquels se trouvaient aussi des prédicateurs de la parole; et on peut se rappeler un passage tout semblable de Sozomène, que nous avons cité précédemment (c. 8, p. 306) : « Il tomba dans les mains de ces Barbares des prêtres chrétiens qui, par la sainteté de leur vie, condamnaient les vices des Barbares, et qui guérissaient leurs maladies par l'invocation du nom de Christ, etc. » — Et voilà comment il se fait qu'au nombre des évêques qui assistèrent au concile de Nicée, nous trouvions un *Théophile*, qui est désigné comme évêque des *Goths* (1). Tels furent les commencemens de la propagation de l'évangile dans la Pannonie.

Plus haut que cette province, en remontant le Danube, on trouvait la Norique, et la Vindélicie, puis, encore plus à l'occident, la montueuse Rhétie. La Norique renfermait la majeure partie de l'Autriche actuelle, jusqu'au Kalemberg; la Vindélicie formait la partie méridionale de la Bavière; et la haute Rhétie s'étendait sur le Tyrol actuel et sur les hauts Grisons.

La conquête de tous ces pays, commencée par Auguste, fut continuée par Tibère, et achevée par

(1) *Socrates, Hist. eccl.*, l. 2, c. 41.

son fils Drusus. Les habitans primitifs de ces contrées étaient des Celtes de peuplades différentes, qui finirent par se confondre dans la dénomination commune de *Bojares* (Bojer, Bajern, Bavarois). Là encore les Romains, pour défendre le pays contre les Germains de la rive gauche, avaient établi de nombreuses colonies romaines, après avoir transporté dans d'autres contrées une grande partie des indigènes.

Les plus connues de ces colonies romaines sont, pour la Norique, *Laureacum* (Lorch, bourg de l'Autriche au-dessus de l'Ens) ; *Juvavia*, ou Juvavo (Salzbourg); *Virunum* (Volkmark);—pour la Vindélicie, *Augusta Vindelicorum* (Augsbourg), *Reginum* (Ratisbonne), *Bregantia* (Bregenz sur le lac de Constance);—et pour la Rhétie, *Tridentum* (Trente), *Bellunum* (Belluno), *Bauzanum* (Botzen), *Clevana* (Clèves), *Curia* (Coire), et autres encore. Presque toutes ces villes apparaîtront plus tard dans notre histoire comme les premiers siéges épiscopaux de leurs provinces respectives. L'histoire nous montre encore dans ces contrées des camps romains retranchés, tels que *Castra Quintana*, *Castra Batava*, *Castra Augusta*, et d'autres, qui formaient les quartiers généraux des légions romaines, et qui exercèrent aussi leur genre d'influence sur l'histoire des missions : car tous ces noms sont presque en même temps ceux des premières stations missionnaires de ces contrées.

Nous reprenons avec quelque détail.

Comme toutes les autres origines, celle des missions de l'*Autriche* et de la *Bavière* se perd dans

une assez grande obscurité (1). Très-probablement ce seront encore des colons et des soldats romains, des persécutions et d'autres causes indirectes, qui auront d'abord contribué à répandre la connaissance de l'évangile dans ces pays. Des chrétiens d'Asie, chassés par la tribulation, purent se sentir portés à rechercher la solitude de ces contrées pour s'y établir en petits groupes, et amenèrent peut-être quelquefois avec eux quelque prédicateur ou missionnaire chrétien. Quant aux soldats, Tertullien dit positivement (2) : « que les forte» resses, les armées et les camps étaient remplis » de chrétiens. » On se rappelle l'histoire de la *légion fulminante* (c. 2, p. 103); le fait avait lieu en 174, et précisément dans les contrées qui nous occupent, près du passage du Danube à Lorch, dans la Norique; et il indique avec évidence la présence de soldats chrétiens, avoués et assez nombreux, dans les provinces qui bordaient le Danube.

D'après les témoignages les plus anciens, l'église de Lorch que nous avons déjà nommée plus d'une fois est la plus ancienne de ces contrées; et c'est de son sein que la lumière de l'évangile paraît s'être propagée dans tous les pays environ-

(1) L'histoire ecclésiastique de ces deux pays, pris dans leur première période, a trouvé plusieurs savans historiens. Dans ce nombre nous distinguerons surtout Jérome Petz (*Scriptores rerum austriacarum.* 3 vol.) — Hundt (*Scriptores rerum boicarum; Aug. Vindel.*, 1763. 11 vol.) — Hansitz (*Germania sacra*, 1727. 2 vol.)— Falkenstein (*Geschichte von Baiern*), — et surtout A. Winter (*Vorarbeiten zur Beleuchtung der œstr. u. baier. Kirchen Gesch.*, 1805, — et *Aelteste Kchgschte v. Alt-Baiern*, etc. 1813).

(2) *Apolog.*, c. 37.

nans (1). La majorité des historiens bavarois voudrait même soutenir que cette église a été fondée, non-seulement du temps des apôtres, mais par les apôtres en personne. Cependant un savant catholique même, le professeur Winter (2), a prouvé d'une manière convaincante que cette tradition n'est nullement certaine : tant il est vrai que toutes ces anciennes légendes doivent être soumises à un examen sévère.

Cependant il reste certain que Lorch reçut l'évangile de très-bonne heure, et qu'il devint bientôt un évêché, puis peu après, une église métropolitaine dont l'influence fut étendue et puissante, et qui devint en quelque sorte, pour les pays environnans, une ancre de salut pendant les longues dévastations qu'entraîna à sa suite l'irruption des Barbares. Nous retrouverons très-souvent cette église sur notre chemin dans les périodes suivantes de notre histoire.

Il n'est pas permis, en traitant de ces contrées, de passer entièrement sous silence l'histoire d'un Lucius, qui paraît avoir été, dans la dernière moitié du second siècle, un instrument distingué entre les mains de Dieu pour répandre l'évangile dans les pays qui nous occupent, comme aussi dans les montagnes de l'Helvétie. La caverne de Lucius, le sentier de Lucius (Lucienhœhle, Luciensteig) dans les Grisons, et d'autres monumens de son histoire, rappellent par leurs noms cet homme que l'ancienne Rhétie nomme encore son premier

(1) *Petz Script. rer. austr.*, l. 1, c. 65.　(2) *Vorarbeiten*, vol. 1, p. 31

apôtre (1). Voici son histoire d'après une ancienne légende.

Lucius, roi des Bretons, apprit dans son île éloignée le miracle de la légion fulminante, et se sentit porté par là à embrasser le christianisme. Il envoya deux députés au pape Éleuthère, pour lui demander des missionnaires : et le pape lui envoya Fugatius et Damianus. Dès que Lucius eut compris les célestes doctrines du christianisme, il ne sentit plus que du dégoût pour les objets terrestres, il déposa la couronne, il prit le bâton de pélerin, et il échangea ses richesses contre la pauvreté de Christ. Arrivé en Rhétie, il y gagna, de même que dans les environs, un grand peuple au christianisme. Il se rendit ensuite à Ratisbonne pour y prêcher à la colonie romaine qui s'y trouvait : de là à Juvavo (Salzbourg), puis dans la Norique, et enfin à Coire, où il termina sa glorieuse vie par une mort qui en fut digne. On dit que, même en chemin, à Augsbourg, il fut frappé de verges, lapidé et jeté dans un puits, dont il ne fut retiré qu'avec beaucoup de peine par quelques hommes pieux. Arrivé à Coire, il fixa sa demeure près de la ville, dans une caverne, d'où il parvint à répandre l'évangile dans toutes les contrées environnantes; puis il finit par le martyre.

Quoi qu'on pense des détails de cette histoire, on ne voit pas de raison de lui refuser un fond de vérité, qui suffit pour donner quelque idée de l'histoire ecclésiastique de ces lieux dans ces temps.

(1) *Hottingers Helvet. Kircheng.* 1re partie, p. 91.

Qu'on ait fait un roi du pieux Lucius, s'il ne l'a pas été, cela sera provenu des auteurs des vieilles chroniques, qui donnaient souvent aux évangélistes une haute naissance, afin de jeter, comme ils se l'imaginaient, d'autant plus de gloire et d'honneur sur leur noble vocation.

Les données de la tradition à l'égard d'un autre missionnaire, du nom de Maximilien, paraissent plus certaines, quoiqu'elles ne nous viennent cependant que du treizième siècle (1). Il doit avoir, vers le milieu du troisième siècle, prêché à Lorch, et même dans toute la Norique. Il était natif de Celeja (Cilli en Carniole). Après avoir parcouru la Norique il retourna au lieu de sa naissance, pour y diriger, au milieu de beaucoup de dangers, l'église chrétienne qui s'y était formée. Dans cette ville se trouvait un temple du dieu Mars; et un général romain, Eulase, sur le point de livrer bataille aux Barbares qui s'approchaient, avait fait publier que le lendemain tous les habitans sans distinction devaient se rendre dans ce temple pour y obtenir la faveur des dieux. La foule y accourut au son de la trompette, accompagnée même de quelques chrétiens qui, par crainte ou par défaut de véritable conversion, se laissèrent engager à brûler de l'encens et à apporter des offrandes. A l'ouïe de ces choses, Maximilien, après une ardente prière, se précipite dans le temple vers Eulase et lui dit : « N'étais-tu pas envoyé dans ce pays pour en protéger les habitans contre les

(1) *Petz script. rer. austr.*, t. 1, p. 26.

ennemis ? et cependant, pire que l'ennemi, tu jettes dans la perdition ceux que tu devrais sauver! » — Eulase frémissant de colère, interrompit le discours de Maximilien, et ordonna qu'on le traînât lui-même à l'autel, et que s'il refusait d'y sacrifier, il fût immolé. C'est ce qui arriva effectivement.

Voilà les faibles vestiges qui nous restent de l'œuvre de Dieu dans ces contrées, pendant le cours du troisième siècle. L'histoire devient plus distincte et plus authentique vers la fin de ce même siècle, en nous racontant la vie de deux docteurs distingués qui vécurent alors en Pannonie, Victorin, évêque de Petavione (Petau) et Quirinus évêque de Sciscia (Sissek). Selon toute apparence Victorin était Grec de naissance; du moins Jérome dit de lui (1) qu'il écrivait mieux le grec que le latin. Cet homme pieux ne se fit pas connaître seulement comme évangéliste et comme pasteur de l'église de Pannonie, mais aussi comme écrivain, par ses explications de quelques livres de l'Ancien Testament, qui montrent qu'il avait effectivement étudié les Écritures avec soin. Après une vie active passée au service de Christ, il scella sa vie, en 303, par un glorieux martyre; et il a laissé dans ces contrées un souvenir béni.

Les données sur Quirinus sont encore plus nombreuses. Les deux poëtes Prudence et Fortunat ont chanté ses souffrances; et, entre plusieurs autres, Laurence Surius a recueilli dans les anciennes chroniques quelques détails circonstanciés sur ses

(1) *De viris illustribus*, c. 74.

travaux. Avec lui commença pour les contrées du bas Danube une vie chrétienne plus active : il doit avoir érigé un séminaire à Lorch. Mais la persécution de Dioclétien (303) frappa aussi ces provinces, et lui en particulier. Quand le juge romain, Maximus, eut donné l'ordre de le saisir, Quirinus s'échappa de Sciscia; mais il fut arrêté dans sa fuite. On lui demanda pourquoi il s'était enfui : — Je ne fuyais pas, répondit-il, j'obéissais simplement au commandement du Seigneur qui nous a dit que si on nous persécute dans une ville, nous devons aller dans une autre.— Qui vous a donné ce commandement? — Christ, le vrai Dieu. — Ne savais-tu pas, reprit Maxime, que les ordres de l'empereur pouvaient te trouver partout? Celui que tu nommes le vrai Dieu, n'a pas été en état de te secourir. — L'évêque répondit : « Le Seigneur que nous adorons est toujours avec nous; il l'était quand je fus pris; il est ici auprès de moi: il me fortifie; et c'est lui qui te répond par ma bouche. » — Le juge païen le menaça de la torture et de la mort; mais Quirinus lui répondit que les opprobres dont il le menaçait lui tourneraient à honneur, et que dans la mort il trouverait la vie. Alors Maximus le fit frapper; mais Quirinus se réjouit de souffrir pour le nom de Christ : « C'est maintenant seulement, dit-il, que je suis un véritable prêtre, puisqu'il m'est permis de me sacrifier moi-même au vrai Dieu. » — Il est jeté dans un cachot, chargé de chaînes; mais il répand son ame dans des prières si ardentes, avec tant d'actions de grâces, que le geolier est gagné à Christ. Trois

jours après Maximus le fait conduire au gouverneur Amantius, à Carnuntum (Haimbourg), où il s'était rendu pour affaires depuis Scarabantia (Skarping), son séjour ordinaire : les actes de ce martyre portent que dans toutes les villes par où le témoin passait en remontant le Danube, des femmes chrétiennes venaient lui apporter de la nourriture. Enfin on le fait retourner à Sabaria (Stein am Anger ou Sarwar), où il subit un nouvel interrogatoire. Il résiste, avec le respect dû aux magistrats, mais avec l'obéissance qu'on doit à Dieu dans ce qui regarde la foi. Enfin il est jeté, avec une pierre pendue au cou, dans la Günz qui passait près de là; mais encore en mourant, il oublie son propre danger pour crier aux chrétiens de ne pas se laisser effrayer par son sort.

Nous avons donné quelques détails circonstanciés sur ce martyre, parce qu'il nous montre dans ces contrées quelques endroits qui, dès la fin du troisième siècle, renfermaient des troupeaux de chrétiens plus ou moins nombreux.

Nous remontons jusque dans la Vindélicie, qui formait principalement la Bavière de nos jours. On admet presque généralement qu'un nommé Narcisse, évêque de Gérunda en Espagne, chassé de son pays par la persécution, vint se réfugier dans cette contrée, qu'il remplit de la prédication de l'évangile. Il fonda en particulier l'évêché d'Augsbourg (Augusta Vindelicorum); il doit être retourné plus tard dans sa patrie, où il aurait fini par souffrir le martyre (1).

(1) Voy. *Winters Vorarbeiten*, etc. t. 1, 5ᵉ part., 2ᵉ sect.

Nous pouvons donner plus de précision à cette tradition un peu vague touchant Narcisse, en lui adjoignant une autre légende qui se trouve appuyée par un grand nombre de témoignages anciens. Dans cette même colonie romaine d'Augsbourg que nous venons de nommer vivait, au commencement du quatrième siècle, une étrangère du nom d'Hilaria, avec sa fille Afra et quelques domestiques. Cette famille s'était d'abord vouée à l'impureté au point d'être malfamée par cette raison, même parmi les païens. Un soir un étranger arrive, et demande l'hospitalité : peut-être cette maison affectait-elle, même dans les intérêts de son péché, d'accueillir les voyageurs : on le reçoit. Or cet étranger était l'évêque Narcisse, toujours en voyage pour gagner des idolâtres à la foi en Christ. Au moment de se mettre à table, il fit une prière qui agit si puissamment sur les femmes qui lui faisaient l'hospitalité, qu'elles résolurent aussitôt de renoncer à leur mauvaise vie et d'embrasser la doctrine de la croix. Elles furent baptisées : l'évêque acheva de les instruire, et leur maison fut la première où se réunit l'église chrétienne d'Augsbourg.

Cependant la persécution de Dioclétien arrive jusqu'en ces lieux, et le gouverneur romain Gaïus fait appeler devant lui Hilaria, avec sa fille et le reste de sa maison. Par pitié pour Afra encore jeune, il cherchait à la persuader d'aller au Capitole pour sacrifier aux dieux. « Mon capitole, répond-elle, (c'est-à-dire ma forteresse) c'est Christ, que j'ai toujours devant les yeux. Je lui confesse tous les jours mon péché; et puisque je suis indi-

gne de lui apporter aucune autre offrande, ce serait ma joie que de me sacrifier moi-même à son nom, afin que le corps de péché fût ainsi purifié et sanctifié pour son service. » — On m'a dit, reprit Gaïus, que tu étais une fille de mauvaise vie; sacrifie donc aux dieux, car tu es étrangère au dieu des chrétiens, et tu ne peux lui plaire. — Afra répliqua : Notre Seigneur Jésus-Christ a dit qu'il était venu du ciel pour sauver les pécheurs. L'évangile raconte aussi qu'une pécheresse lui avait lavé les pieds de ses larmes, et avait obtenu le pardon de ses péchés : il n'a jamais repoussé loin de lui les péagers; et il ne craignait pas d'être assis avec eux à la même table. — Le juge répliqua : Sacrifie aux dieux, et tes amans reviendront, et tu seras riche! — Je n'ai plus rien à faire avec cet infâme profit, reprit Afra; je l'ai entièrement rejeté comme de la boue : nos frères pauvres même ne voulaient pas accepter ce qui m'en restait, jusqu'à ce que je les eusse conjurés de le faire, afin qu'ils priassent ensuite pour moi. — Gaïus reprit : Christ n'a rien à faire avec toi : une fille de ton espèce ne peut être une chrétienne. — C'est vrai, reprit-elle, que je ne suis pas digne de porter le nom de chrétienne; mais cependant Jésus m'a admise dans son peuple. — Je te le dis encore une fois, sacrifie aux dieux, reprit le juge en colère, j'ai honte d'avoir déjà parlé si long-temps avec toi. Si tu ne le fais pas tu mourras. — C'est tout ce que je désire, répond Afra. Que le corps qui a péché souffre son châtiment, mais que mon ame ne soit pas la proie des démons. — Alors le juge donna la sentence : qu'Afra

qui refusait de sacrifier aux dieux fût brûlée vive. Aussitôt elle fut saisie par les sergens, qui la conduisirent dans une île que forme le Lech et l'attachèrent à un pieu. Sans terreur devant sa fin qui s'approchait, mais humiliée à la pensée de ses nombreux péchés, elle éleva les yeux et le cœur vers le ciel : on entassa le bois autour d'elle, et elle mourut en priant jusqu'au dernier moment.

La place sur laquelle cette femme pieuse fut brûlée avec sa mère servit long-temps de lieu de sépulture pour les chrétiens d'Augsbourg; puis on y bâtit une église auprès de laquelle les premiers évêques de Vindélicie établirent leur demeure, et qui est enfin devenue le célèbre couvent de Saint-Ulrich et Afra (1).

Les profondes vallées de la Haute-Rhétie (Grisons et Tyrol) reçurent l'évangile plus tard que les contrées précédentes. Les Rhétiens étaient un peuple de montagnards guerriers, comme les Tscherkesses et les tribus du Caucase en nos jours; ils vivaient de pillage, et ils se rendirent souvent redoutables, même aux légions romaines. Leur isolement, leur caractère et la nature du pays devaient nécessairement retarder chez eux, avec l'entrée de la civilisation, celle de l'évangile; et nous ne pouvons guère rapporter, pour l'histoire ecclésiastique de la Rhétie à l'époque où nous sommes parvenus, qu'un trait, d'abord très-contesté depuis le dernier siècle, et qui, en outre, appartiendrait à peine à cette contrée, puisqu'il se passa

(1) *Ruinarti Acta martyrum sincera*, p. 455 et seq.

dans le Vallais. Cependant nous l'admettrons dans cette partie de notre histoire : nous voulons parler de la tradition concernant saint Maurice et *la légion Thébaine*. Vrai, faux, ou exagéré, on a si souvent cité ce fait que nous ne pouvons nous dispenser d'en faire mention, en suivant le principe déjà exprimé plus d'une fois, c'est que l'ensemble de l'histoire, et une foule de traditions qui se rapportent plus tard à cette première, ne permettent guère de penser qu'il n'y ait pas là au moins quelque fond de vérité. Ceux qui désirent examiner la légende plus à fond peuvent le faire, entre autres, daus Dubordieux qui l'a attaquée le premier (1). Voici le récit:

En 286 Dioclétien avait envoyé d'Orient à Maximien, son associé à l'empire, une légion appelée Thébaine, dont le commandant était Maurice. Ces troupes devaient se rendre dans les Gaules, pour y apaiser quelques mouvemens populaires. Lorsque Maximien eut passé les Alpes, il fit une halte à Martigny (Octodorum) en Vallais, ville alors considérable, et il ordonna que toute son armée offrît aux dieux un sacrifice solennel pour attirer leur faveur. La légion Thébaine, composée en majorité de soldats chrétiens, refusa ; et, sous la conduite de ses officiers, elle se retira dans le défilé de Saint-Maurice (Agaunum), à quatre lieues plus près du lac de Genève. L'empereur, après plusieurs sommations, ordonna que tous ceux qui composaient la légion, soldats et officiers, païens comme chrétiens, tireraient au sort, et que chaque

(1) *Dissertation critique sur le martyre de la légion Thébaine*, 1705.

dixième homme serait mis à mort. La légion se soumit à ce jugement, et les martyrs moururent avec fermeté. L'empereur menaça de recommencer une seconde décimation, au cas où les survivans persisteraient dans leur refus : et toute la troupe, sous ses chefs Maurice, Exupère et Candide, déclara hautement qu'elle était prête à tout souffrir plutôt que de renoncer à sa sainte religion. En vain l'empereur irrité fit-il de nouvelles menaces, disant que pas un soldat n'échapperait : les chefs déclarèrent par écrit, que soumis au pouvoir humain dans les choses humaines, ils ne pouvaient se laisser détourner de Dieu dans ce qui regardait la foi. « Nous sommes vos soldats, mais nous sommes en même temps les serviteurs du vrai Dieu.... Nous marchons partout joyeusement à la rencontre de l'ennemi, mais nous ne pouvons tremper nos mains dans le sang d'hommes innocens. Tu nous ordonnes de faire la guerre à tes sujets chrétiens; or nous sommes chrétiens aussi, etc. »

Cette légion consistait en 6,600 soldats bien armés qui pouvaient vendre leur vie chèrement; mais ils n'en firent rien. Maximien fit marcher toute son armée contre cette légion, qui n'opposa aucune résistance, et fut massacrée presque tout entière. L'empereur distribua ensuite parmi ses soldats les dépouilles des morts; et le plus grand nombre d'entre eux s'abandonnèrent à la dissolution qui suit une victoire, sur les cadavres de leurs compagnons sacrifiés. Le petit nombre de ceux qui échappèrent au massacre furent dispersés au loin et maltraités comme des soldats rebelles.

Il ne semble pas que ce récit, dépouillé comme nous le donnons, des additions des temps postérieurs, contienne rien d'absurde. On sait à quel point, à la fin du troisième siècle, l'Orient était rempli de chrétiens. Qu'une légion en ait été composée presque tout entière, c'est ce qui est d'autant moins surprenant, qu'il est probable qu'on cherchait à unir dans le service, les chrétiens à d'autres chrétiens, à cause des difficultés constantes que le mélange devait amener dans beaucoup de détails. Si le chef d'une pareille légion était vaillant et savait se faire aimer, on conçoit que les païens même purent lui être attachés, quoiqu'il fût chrétien. La cruauté de Maximien n'est point inouïe non plus dans les fastes militaires de Rome; et sa conduite eût même été légitime, s'il s'était agi d'un véritable devoir militaire : le caractère connu de Maximien correspond aussi à un récit semblable; et la division qui éclata bientôt entre lui et Constance Chlore, qui avait seul à commander dans les Gaules, achève de prouver que les soldats avaient doublement droit de refuser l'obéissance à un général qui venait persécuter les chrétiens d'un pays où il n'avait rien à commander, et dont il avait peu auparavant traité de rebelle la population tout entière.

Les témoignages historiques sur lesquels s'appuie cette tradition, ne manquent pas non plus de poids. Euchère, évêque de Lyon, le premier qui rapporte le fait tel que nous l'avons donné, vivait il est vrai, au commencement du cinquième siècle, et par conséquent un peu plus de cent ans

après l'événement; mais il le raconte dans une lettre à son ami Silvius, évêque de Martigny, qui était placé bien avantageusement pour vérifier des assertions pareilles. Euchère soutient dans sa lettre qu'il tient ce récit détaillé de la bouche d'Isaac, vieux évêque de Genève et du Vallais, dont le diocèse touchait à la contrée dans laquelle l'événement avait eu lieu, et qui pouvait l'avoir tenu de témoins oculaires; enfin un autre écrivain digne de foi, Sextus Avitus, évêque de Vienne dans la seconde moitié du cinquième siècle, avance que de son temps on avait élevé, en mémoire de ces martyrs, un temple à Saint-Maurice, et qu'alors déjà le peuple célébrait une fête annuelle en leur honneur.

On voit dans tous les cas, que c'est là l'origine du nom moderne de cette petite ville. L'histoire de l'Helvétie à laquelle nous allons arriver, nous engagera à revenir plus d'une fois sur cet événement, et nous montrera, dans plusieurs traditions étroitement liées avec celle-ci, de nouvelles présomptions en faveur de la vérité d'un fond quelconque de cette histoire (1).

Tandis que l'évangile se répandait ainsi dans les provinces du Danube, par des voies plus ou moins cachées, et que la persécution de Dioclétien venait les soumettre au feu de l'épreuve, l'heure de leur délivrance approchait avec l'avènement de Constantin au pouvoir. Le premier édit de tolérance de l'empereur, donné à Milan en 312, dut agir avec

(1) *Mosheim. Comment. de reb. Christian. ante Const. M.*, p. 565 sq.

d'autant plus de force sur ces provinces, que l'empereur pouvait en quelque sorte suivre de ses propres yeux l'exécution de ses ordres; et les chrétiens de l'Italie supérieure eurent dès-lors toutes les facilités pour propager dans cette vaste étendue de pays l'œuvre déjà commencée. Déjà en 325, on vit au concile de Nicée un évêque de Pannonie, nommé Domnus, qui résidait à ce qu'il paraît à Lorch. Vingt ans plus tard (345), au concile de Sardes, on trouve déjà plusieurs évêques, non-seulement en Pannonie, mais aussi dans la Norique. Et peu après, le pieux Constant, l'un des fils de Constantin et son successeur, résida pour quelque temps à Lorch, où il fit faire de grands pas au christianisme, aussi bien par son exemple que par les lois qu'il donna pour faire fermer tous les temples païens du pays. On trouve aussi, dans le code Justinien, plusieurs décrets de ce même empereur, pareillement datés de Lorch, qui assuraient à l'église de ces contrées de nouveaux avantages.

Si maintenant nous essayons de récapituler toute cette histoire des rives du Danube, nous serons surpris des progrès que fit l'évangile dans ces lieux en apparence si peu accessibles; car il résulte, soit de ce que nous venons d'exposer, soit de plusieurs autres détails historiques que nous n'avons pu donner tous, que vers l'an 400, on trouvait, dans la *Pannonie inférieure*, les évêchés de Sciscia et de Petavione (Sissek et Petau); dans la *Norique* ceux de Lorch et de Tybernia (Trebern); dans la *Vindélicie*, Augsbourg et Castra Batava; dans la *Rhétie*, les évêchés de Trente et de Coire; dans les

montagnes du *Tyrol*, la vieille Brixia (Brixen; peut-être aussi Brescia, du gouvernement de Milan); et que tous ces évêchés étaient entourés d'églises nombreuses et bien affermies. Sans doute le flot des Barbares viendra les faire disparaître dans le cinquième siècle, et les anéantir même en apparence pour un long temps; mais cependant ces semailles ne seront point perdues pour jamais, et on ne cessera plus d'en découvrir des vestiges précieux, au milieu même des décombres qui vinrent les couvrir à l'époque de l'invasion.

CHAPITRE XII.

PREMIER ÉTABLISSEMENT DE L'ÉGLISE DE CHRIST EN HELVÉTIE. (33 — 400.)

César avait soumis l'Helvétie aux Romains. Peut-être n'y eût-il pas réussi, si une entreprise aventureuse des habitans ne lui en eût offert la facilité. Soixante ans avant Christ ce peuple barbare s'était réuni pour aller chercher, en armes, vers le midi et l'occident, un ciel plus doux et des champs plus fertiles (1). Selon César les émigrans étaient au nombre de 370,000 ames, et le nombre des combattans de 92,000 : des peuplades voisines assez fortes s'étaient jointes à eux. Pour s'ôter toute tentation de revenir dans leur ancienne patrie, ils réduisirent en cendres leurs douze grandes villes et leurs quatre cents villages (2). César rencontre près de Genève ce flot de Barbares, qui se disposaient à s'écouler dans les Gaules dont il venait, lui, de faire la conquête. Les Helvétiens se détournent : mais à Bibracte (dans la contrée d'Autun) ils sont battus après une furieuse défense, et les

(1) *Jul. Cæs. de bel. Gal.* 6, 13 ; 7, 32. (2) *Jul. Cæs.* 1, 7, 8.

faibles restes des émigrans, réduits, selon César, à 13,000, sont repoussés sur les ruines encore fumantes de leur patrie et soumis au joug. Dès ce moment châteaux romains, grandes routes à travers les épaisses forêts, nouvelles villes dotées de priviléges romains, rapports nombreux établis avec l'Italie et avec les Gaules, en un mot tout l'éclat et la culture de la civilisation romaine, et par conséquent encore facilités nombreuses pour les missionnaires, que personne n'attendait, mais qui allaient bientôt arriver.

Les Helvétiens sont naturellement liés, d'un côté avec les Gaulois, de l'autre avec les Germains, et surtout avec cette portion des Germains qui peuplèrent bientôt l'Allemannie, c'est-à-dire la Souabe et le pays de Bade. Cette double parenté se fait sentir dans toute l'histoire de l'Helvétie, et dans toute la manière dont l'évangile se répandit dans ce pays. César avait déjà trouvé la contrée divisée en quatre grands districts, indiqués par des limites naturelles : les Tigurins (Gau-Rheiner) occupaient le pays entre le Rhin et la Thur; les Aargeni (nés de l'eau) occupaient les rives du lac de Constance; les Ambrons s'établirent le long du Rhône, et les Urbigènes sur les rives de l'Orbe.

Lorsque plus tard, soixante-dix ans après Jésus-Christ, les Helvétiens qui avaient essayé de secouer le joug furent de nouveau soumis par les Romains, ceux-ci songèrent à subdiviser le pays encore davantage, afin de le soumettre plus facilement. Ils adjoignirent la Thurgovie d'alors (Pagus Tigurinus) dont Zurich était la capitale, à la Rhétie su-

périeure, et tout le reste, depuis la Reuss jusqu'au lac de Genève et au Rhin, à la province Séquanaise. C'est pourquoi Pline et Ptolomée traitent l'Helvétie comme appartenant à la Gaule belgique.

Avec les Romains arriva, comme on vient de le dire, l'agriculture, le commerce et l'industrie : on commença à planter la vigne entre le Rhin et le lac de Genève (1) : et l'on trouve encore de nos jours, dans la Suisse, des traces nombreuses de routes romaines et d'autres monumens antérieurs au christianisme. Ces contrées sauvages virent ainsi s'élever des villes florissantes, au nombre desquelles se distinguaient surtout Aventicum (Avenches, Wiflisbourg) et le camp romain de Vindonissa (Windisch), deux belles villes qui comprenaient dans leur enceinte des palais, des bains et des théâtres dont la splendeur passée et l'étendue se font admirer encore à présent dans leurs ruines.

Les Helvétiens étaient primitivement un peuple celtique, dont par conséquent la religion était le druïdisme des Gaules, auquel se mêla plus tard l'idolâtrie romaine. Les divinités principales de la nation étaient la lumière et les ténèbres, le ciel et la terre, origines du bien et du mal. On rendait aussi un culte au soleil, à la lune, aux étoiles et au feu (2). Dans le nombre de ces divinités on trouve une déesse Tanfana (The-Anfang, l'origine des choses) ; après elle la terre, Herta, la mère des hommes ; son fils aîné Dis, ou Thuist, souverain

(1) *Varro de re rusticâ*, 2, 4.
(2) *Cæs.* 6 ; — *Cicero de divinat.* 1, 44 ; — *Plinius* 16, 44.

de la terre, et dieu de la guerre; Theut protecteur des limites; et Freija, déesse de l'amour.

En fait de divinités étrangères, on trouva plus tard en Helvétie Isis avec des temples magnifiques, puis Mercure, Jupiter et Diane, amenés par les Romains; enfin et par-dessus tout, la protectrice du pays, la déesse Aventia, à Avenches. — Il y avait de temps en temps des sacrifices humains.

Au milieu de tout ce système de superstitions on rencontre pourtant avec plaisir, par-ci par-là, quelques écoles établies de bonne heure par le peuple conquérant, à Avenches, à Genève et ailleurs; ce qui fut encore l'un des moyens qui favorisèrent plus tard les succès de l'évangile.

Si nous recherchons les premières traces de l'entrée de l'évangile dans le pays, nous retrouvons pour les deux premiers siècles, ici comme ailleurs, et peut-être même encore plus qu'ailleurs une grande obscurité. On ne peut se lasser d'observer que partout Dieu a pris les mesures les plus marquées pour que sa gloire ne fût pas donnée à un autre; l'histoire même repousse dans les ténèbres de l'incertitude tout nom d'homme auquel on voudrait attribuer l'œuvre céleste de l'établissement de l'évangile de Dieu parmi les hommes. Mais ici non plus les faits généraux ne manquent cependant pas pour tout cela de certitude et de précision; et l'histoire s'accorde assez clairement avec les suppositions, pour nous montrer que l'évangile du salut a pénétré en Helvétie par quatre points principaux. Selon toutes les probabilités il arriva d'abord par l'occident et par le nord : du côté de

l'occident, par les Séquaniens, en remontant le Rhône, pour s'établir à Genève, puis de là peu à peu dans les pays de Vaud, l'Uechtland et l'Ergau, qui avaient été incorporés à la Grande-Séquanoise: du côté du nord, par l'Alsace, Besançon et ses environs, qui avaient reçu l'évangile de bonne heure (c. 10, p. 347), et qui le firent pénétrer en Suisse par Bâle. Enfin l'histoire prouve encore que l'Italie supérieure et la Rhétie contribuèrent aussi à introduire le christianisme dans le midi de ce pays; et ainsi l'Helvétie, incorporée d'un côté à la Lyonnaise, s'ouvrit aux soins de l'évêque de Lyon, de Vienne et de Besançon, tandis qu'unie, de l'autre, à la Rhétie romaine, elle offrit un champ de travail au zèle des missionnaires du nord de l'Italie.

Si nous rangeons d'après l'ordre des temps, comme il est naturel, les rares détails historiques que nous possédons sur l'introduction de l'évangile en Helvétie, nous devons mentionner d'abord les deux missions de Genève et de Bâle. — Pour Genève les données de l'histoire sont confirmées par un indice intéressant, quoique faible, qui se trouve à la fin d'une vieille Bible écrite sur parchemin, qui existe encore dans cette ville. Elle porte ces mots : « *Genevensis Ecclesia a discipulis Apostolorum Paracodo ac Dyonisio fundata, Viennensibus Episcopis*, » qui indiqueraient que l'église de Genève fut établie par deux évêques de Vienne (en Dauphiné), Paracodus et Denys. Ces deux hommes qui ne sont sûrement nommés disciples des apôtres que parce qu'ils en prêchaient la

doctrine, vécurent effectivement dans la seconde moitié du second siècle (150 — 200), et se succédèrent à Vienne dans la charge épiscopale. Si, comme il est vraisemblable, Genève appartenait déjà dès-lors au pays des Allobroges, dont Vienne était la capitale, il est facile de concevoir que l'évangile dut arriver de bonne heure à cette ville; et en effet elle figure bientôt comme un évêché florissant. Les deux évêques qu'on vient de nommer avaient sous les yeux l'exemple du fidèle Irénée, dont le cœur brûlait du désir de répandre l'évangile de toutes parts, qui envoya comme on vient de le rappeler des missionnaires à Besançon et à Bâle, et qui ne put guère négliger d'en envoyer dans une ville située encore plus près de lui. Une dernière circonstance qui confirme ces présomptions sur les premières missions de Genève, et qui prouve dans tous les cas que l'évangile y fut répandu de bonne heure, c'est qu'on vit, vers l'an 300, un évêque de cette ville obtenir de Constance Chlore la permission de *rebâtir* son temple en ruine, ce qui suppose clairement une existence antérieure et passablement affermie du christianisme en cet endroit.

En même temps que la sainte lumière de la révélation pénétrait en Suisse par ce côté, Bâle la recevait à l'autre extrémité de l'Helvétie : car les mêmes documens qui nous parlent de la mission qu'Irénée envoya à Besançon indiquent encore qu'il songea aussi au pays des Rauraques; et si nous ajoutons à ces données le souvenir de la légion Thébaine dans le Vallais (c. 11, p. 376) et celui de la mission de Lucius à Coire (*ib.* p. 368) nous reconnaîtrons

que l'Helvétie fut prise dès le second ou le troisième siècle par les quatre coins.

Nous allons compléter cette esquisse par trois autres traditions qui nous conduisent plus avant dans l'intérieur de l'Helvétie; nous pourrions même en citer un bien plus grand nombre encore; mais il est si peu possible de s'y fier qu'un Baronius lui-même a dû dire à ce sujet : « Qu'on ne trouvait ici que peu de récits sans fautes, et qu'on ne rencontrait guère de vérités authentiques que par-ci par-là, comme on trouve encore quelques raisins après la vendange » *(ut perinde sit, aliqua ex his reperiri, ut post vindemiam esse solet racemus unus vel alter)* (1). — Heureux encore d'en trouver quelques-uns, et d'en profiter avec reconnaissance, comme les historiens auraient dû le faire plus souvent !

C'est pour suivre cette dernière règle que nous allons rapporter les trois autres anciennes légendes dont nous venons de parler. La première concerne l'histoire de Soleure, et présente un de ces détails que nous avons dit qui se rattachaient en si grand nombre à l'histoire de la légion Thébaine. Elle porte que pendant le massacre de cette légion quelques soldats s'enfuirent et se dispersèrent en diverses directions. Il est vrai que la superstition, passablement menteuse, des siècles suivans, qui voulait assigner un saint à chaque endroit un peu marquant, a tellement grossi le nombre de ces réchappés, qu'on pourrait presque en réformer

(1) *Martyrol. præcapit*, c. 3.

la légion entière. Quoi qu'il en soit, voici ce que Bède raconte à ce sujet : « Saint Ours et saint Victor, deux de ces militaires qui avaient appartenu à la légion Thébaine, arrivèrent à Soleure dans les Gaules (selon le langage des premiers siècles). Maximien les fit soumettre à la torture (288); mais une lumière céleste vint tomber sur eux avec un tel éclat, que les bourreaux furent renversés par terre, et que les deux chrétiens purent s'enfuir. Cependant comme ils ne cessèrent de répandre l'évangile de toutes parts parmi les païens, on s'en empara de nouveau, et on voulait les faire périr par le feu. Ils étaient déjà placés sur un bûcher, au haut d'une colline où se trouvait un temple consacré à Mercure, et qui porte encore le nom de Hermes-Bühl (colline de Hermès); mais une averse abondante vint éteindre les flammes et fit échapper les deux témoins une seconde fois. Quand le commandant les vit persévérer dans la foi à l'évangile, il les fit conduire (en 303) sur le pont de l'Aar; il leur fit trancher la tête, et il jeta leurs cadavres dans le fleuve. » Plusieurs monumens d'une haute antiquité, qu'on trouve sous l'autel du grand chœur de la vieille église de Soleure, semblent exiger qu'on admette encore ici quelque événement qui ait fourni la matière de cette légende : car quelques autres faits avérés prouvent qu'il y avait, dès-lors, à Soleure et dans la contrée un troupeau de chrétiens plus ou moins considérable.

Une autre tradition sans date, relative à quelques contrées de la Suisse centrale, doit assez probablement se rapporter au même siècle que celle qui

précède. Ce Bède que nous venons de citer, qui a écrit, au septième siècle, l'histoire de l'église anglo-saxonne, et qui donne le premier quelques indices positifs sur les commencemens du christianisme en Helvétie, parle d'un Breton qui reçut à son batême le nom de Béat, et qui partit de la Bretagne en traversant les Gaules, pour annoncer l'évangile en Helvétie. Il subsiste encore de son passage quelques traditions et quelques monumens, que rien n'oblige ni n'autorise à repousser comme supposés; et en faisant abstraction de ce que les siècles suivans ont pu ajouter à la véritable histoire, il paraît qu'un homme de ce nom, plein de piété et d'un zèle apostolique, vint dans les premiers siècles du christianisme faire l'œuvre d'un évangéliste et d'un apôtre au milieu des Helvétiens. Il s'établit comme hermite dans une caverne, qu'on voit sur les flancs d'une montagne qui borde le lac de Thun et qui porte encore son nom (Beatushœhle et Beatenberg); là il vécut au milieu de ces austérités depuis long-temps répandues dans l'église, qui n'étaient au plus qu'une exagération du modèle qu'avait donné l'apôtre de la grâce (1), et que beaucoup de chrétiens traitent maintenant avec une légèreté aussi inconvenante qu'elle leur est nuisible. L'église de Zug et la paroisse d'Yberg, qui passe généralement pour la plus ancienne du canton de Schwitz, prétendent avoir été fondées par ce serviteur de Christ; et l'on dit que c'est par cette raison que dans les processions religieuses cette paroisse tient le premier

(1) 1 Cor. 9, 27.

rang. Béat doit avoir aussi fondé une église à Windisch, capitale de l'Argovie, où s'établit plus tard un évêché. De l'Helvétie il se rendit, à travers différentes villes des Gaules, jusqu'à Vindocinum dans le pays des Caruntes (Chartres), où il termina sa vie chrétienne (1).

Le dernier fait que nous rapporterons sur les missions de l'Helvétie, et qui se rattache encore à l'histoire de la légion Thébaine, nous conduit aux antiquités chrétiennes de Zurich. C'est l'histoire de Félix et de Régula, dont le souvenir se trouve fixé dans les armoiries mêmes que cette ville porte en nos jours. Félix aurait échappé au massacre de la légion, et se serait enfui avec sa sœur Régula vers la Germanie, en remontant le Vallais, et en passant la Fourche. Ils annoncèrent l'évangile, en suivant la Reuss, par tout le pays d'Uri; puis de là à Glaris, où établis sur une hauteur, abrités par un rocher, ils instruisirent le peuple pendant quelque temps. Plus tard, en suivant la Limmat, ils arrivèrent à Zurich, où ils se fortifièrent dans la piété, la vigilance et la prière, au milieu d'un petit nombre de croyans qu'ils y trouvèrent. Après les avoir exhortés à persévérer dans la foi, ils les quittèrent pour aller de nouveau prêcher aux païens. Le récit porte qu'il leur arriva dans cette contrée, comme à Philippe dans Samarie (2), savoir « que le peuple écoutait attentivement ce qu'ils disaient, en voyant les signes qu'ils faisaient; et qu'il y eut une grande

(1) *Guilliman. in rebus Helveticis*, l. 1, c. 15. — *Hottinger Helv. Kirchengesch.*, 1re partie, p. 82.

(2) Act. 8, 6-8.

de Genève dont il a été question reçut la permission de rebâtir son église en ruine; il fut alors secondé à cet effet par le préfet de l'empereur. Mais on comprend que ce ne fut que l'avènement de Constantin qui put régulariser l'état chrétien de l'Helvétie, comme il le fit du reste du monde. Ce souverain séjourna lui-même assez long-temps dans les contrées du Rhin : la Haute-Italie et les Gaules se couvrirent rapidement d'églises; et à la mort de ce monarque, l'Helvétie fut occupée par l'évangile au nord, au sud et à l'occident.

En général l'époque de Constantin fut pour tout le pays celle d'une grande prospérité, et celle, très-probablement, où s'établirent la plupart des évêchés que nous trouvons plus tard dans le pays, sans que l'histoire en indique positivement l'origine.

L'évangile continua de faire des progrès plus rapides et plus paisibles dans le sud-ouest de l'Helvétie que dans le nord-est, dont les frontières continuèrent d'être troublées par les irruptions des Allemans. L'empereur Julien les repoussa, il est vrai, au-delà du Rhin, comme l'avaient fait déjà précédemment d'autres généraux romains; mais ces Barbares recommencèrent, sous ses successeurs, à recouvrir une grande partie de ces contrées. Pour s'opposer à ces passages du Rhin, Valentinien Ier fit border les rives du fleuve de forteresses; et quoique cette mesure n'ait pas été suffisante pour arrêter les invasions, cependant les petits troupeaux chrétiens répandus dans les châteaux furent pour le moment préservés d'une ruine complète.

Nous terminons ce chapitre sur l'Helvétie en

disant qu'on trouvait dans cette contrée à la fin du quatrième siècle six évêchés, dont deux dans la partie occupée par les Allemans : *Windisch* (Vindonissa, Brugg, en Argovie), qui fut transféré plus tard à Constance, et *Augusta Rauracorum* (Augst), qui passa à Bâle; puis dans la partie romaine-gauloise, *Genève, Sion, Coire* et *Avenches* : ce dernier évêché fut transféré plus tard à Lausanne. Naturellement ces jeunes diocèses étaient encore peu étendus et se bornaient, pour la plupart, au siége même de l'évêché et à ses plus proches environs, tandis que tout le reste était encore païen. Il est à regretter que l'histoire de l'origine de ces évêchés ne soit pas plus détaillée, ou plutôt nous manque absolument. Leurs commencemens furent si petits qu'on n'y prit pas garde au milieu des puissantes commotions de l'époque; mais leurs accroissemens furent rapides. Lorsque, plus tard, l'évêché de Windisch fut transporté à Constance, qui avait été bâtie par l'un des Constantins, ce diocèse s'étendit peu à peu à tel point qu'il embrassa la moitié d'un royaume, et arriva jusque sur les rives du Necker.

Ces premiers établissemens étaient, on le voit, de véritables stations de missions, d'où des serviteurs de Christ, zélés mais obscurs, partaient pour parcourir les pays barbares des environs : lors même que les semailles de semblables ouvriers semblent souvent perdues au milieu du tumulte du monde ou sur un terrain stérile, elles finissent, ne fût-ce qu'au bout de quelques siècles, par montrer leurs fruits. Bâle pour le nord, Genève et

[illegible] pour le midi, Coire et Constance pour [illegible] ce pays, sont devenues des points bril-[illegible] la connaissance de l'évangile s'est peu à [illegible] au loin à travers tous les siècles [illegible], il faut l'espérer, elle jaillira avec [illegible] croissant.

CHAPITRE XIII.

DE L'ÉGLISE DE CHRIST DANS LES CONTRÉES DU RHIN.

(33 — 400.)

On a vu (c. 10, p. 349) que la grande province qui s'étendait le long de la rive gauche du Rhin jusqu'à la Belgique, se divisait en première et seconde Germanie, ou Germanie supérieure et inférieure. Elle était incorporée à la province de Lyon; mais en même temps elle soutenait des rapports intimes avec la Gaule belgique, dont le gouverneur résidait à Trèves. Les Romains y avaient préparé les voies à l'évangile, comme partout, par la civilisation, le commerce, l'industrie, leurs grandes routes, leurs armées même, et le soin qu'ils prenaient de mélanger les nations entre elles. Nous trouvons des villes ainsi préparées, depuis le lac de Constance jusqu'en Belgique : *Bragantia* (Bregenz) et sa filiale *Arbor Felix* (Arbon), qui dépendaient de *Vindonissa* (Windisch); *Augusta Rauracorum* (la ville des Rauraques, où est maintenant le village d'Augst) avec *Bazela* (Bâle, dans le voisinage); plus loin la vieille *Brécecha* (Brissach), et *Argentaria* (Strasbourg); puis le commencement

de *Gormethia* (Worms) et de *Spira* (Spire). *Moguntia* (Mayence) paraissait aussi, mais restait loin en arrière de la célèbre *Colonia Claudia Augusta Agrippina* (Cologne), qui réunissait la noblesse romaine de toutes ces contrées, et qui formait la capitale de la Germanie inférieure, non loin de *Trèves* (Urbs Trevirorum), capitale de la Gaule belgique. La vieille *Tongres* (l'Aduatuca de César), commençait aussi à fleurir et à exercer une influence étendue (1).

Sans doute la plupart de ces places n'étaient encore qu'un simple rempart élevé par des soldats, derrière lequel s'établissait une troupe de colons et de soldats romains, toujours exposée à quelque nouvel assaut, dès qu'il plaisait au belliqueux Germain de donner l'éperon à son cheval de bataille pour passer le Rhin, et venir chercher une nouvelle proie dans les marais qui bordaient ce fleuve; car le pays était encore à moitié désert, et ne présentait au Romain civilisé qu'une sauvage solitude, encore trop semblable à la Germanie elle-même. Trèves, par exemple, l'une des villes les plus considérables de ces contrées, n'était encore à la fin du quatrième siècle, qu'une sorte de Botany-Bay, où le gouvernement envoyait ses sujets en exil, comme ce fut le cas d'Athanase, et après lui d'Ambroise. Un mot sur une seule de ces villes, sur Cologne, nous montrera comment les unes et les autres s'établirent successivement dans ces contrées et y prirent leur accroissement.

(1) *Schœpflini Antiq. Alleman.*, p. 16 sq.

Parmi les nombreuses peuplades allemandes, il y eut une tribu qui se distingua de bonne heure par une civilisation plus avancée; ce fut celle que les Romains nommèrent les Ubiens (*Ubii*). Elle était établie entre la Lahn, la Lippe et le Weser, et s'étendait de Mayence jusqu'au confluent de la Lippe. Ces Barbares faisaient avec les Gaulois un commerce de pelleterie et de quelques autres objets; et leurs voisins, les Suèves, les ayant souvent attaqués, ils recherchèrent l'amitié des Romains, qui peu à peu se les soumirent, et les portèrent à s'établir en entier sur la rive gauche du Rhin sous la protection des armes romaines (35 av. J.-C.). Le camp devint une ville (Oppidum Ubiorum). Plus tard (51 ap. J.-C.), le célèbre Germanicus y eut une fille, Agrippine, qui épousa l'empereur Claude, et qui s'appliqua à embellir la ville où elle avait vu le jour : de là les noms que reçut cette ville, de *Colonia Claudia Augusta Agrippina*, dont le premier seul, celui de Cologne lui est resté.

On conçoit que des villes de l'extrême frontière et d'exil, comme celles dont nous parlons, aient aussi reçu l'évangile de très-bonne heure. La persécution s'arrêtait souvent devant leurs portes, puisque la peine même prononcée contre les coupables, prétendus ou réels, consistait à les envoyer en ces lieux, d'où il était d'ailleurs facile de s'échapper, si la persécution s'était trop aggravée. Quant aux indigènes qui peuplaient ou entouraient des villes de ce genre, accoutumés à voir déjà les nouvelles divinités des Romains, ils devaient être bien moins surpris encore d'entendre tel citoyen ou tel soldat

étranger leur parler de quelque autre dieu de plus; et cela d'autant moins qu'on leur parlait de Christ avec un amour et une chaleur que jamais idolâtre ne put mettre à la prédication de ses erreurs. Enfin la réunion de la plupart de ces provinces du Rhin avec la Gaule lyonnaise, dut achever d'y faciliter l'arrivée de l'évangile. Aussi avons-nous déjà pu citer (c. 2, p. 115, ou plutôt c. 10, p. 348), un passage d'Irénée qui affirme positivement que de son temps, c'est-à-dire de 177 à 202, il existait des églises dans les deux Germanies. Du reste c'est aussi le seul mot direct que nous ayons sur l'histoire de ces contrées jusqu'à la fin du troisième siècle.

En dépassant un peu cette époque, Trèves apparaît dans l'histoire comme la première ville de Germanie dans laquelle il se soit établi une église chrétienne, quoiqu'on ne puisse faire aucun fond sur le détail des traditions qui s'y rapportent (1). Et vingt-cinq ans plus tard qu'Irénée, Tertullien affirme encore plus positivement que lui, que les Germains aussi étaient au nombre des peuples qui avaient commencé à recevoir l'évangile.

Nous ajouterons à ces données générales et imparfaites une autre tradition qui peut avoir quelque fondement réel, quoiqu'elle ne date que du dixième siècle, qu'elle suppose en outre la présence de Pierre à Rome (même sous l'empereur Claude!) (2), et qu'elle place les événemens deux

(1) Voy. *Prodromus historiæ Trevirensis, auctore Joh. Nic. de Hontheim* p. 1, p. 64 sq.; et surtout sa *Dissertatio de æra fundati Episcop. Trevir.*

(2) Voy. ce qu'on en a dit c. 1, p. 55. Les catholiques mêmes reconnaissent l'impossibilité de cette dernière circonstance.

siècles trop tôt. La voici avec ses fausses dates (1).

« Déjà du temps des apôtres, trois missionnaires, Euchère, Valère et Maternus, le premier évêque, les deux autres diacres, partirent pour l'Alsace, afin d'y prêcher l'évangile, et se fixèrent dans un village nommé *Ell* (peut-être l'origine du mot allemand Elsass). Maternus y mourut quelque temps après, mais fut, dit-on, rappelé à la vie par un miracle, attribué à une baguette merveilleuse de saint Pierre. » Sans nous joindre ici à l'église romaine pour enlever à Dieu sa gloire afin de la donner aux hommes, nous dirons pourtant que la fausseté supposée de traditions pareilles n'invalide en rien la réalité des promesses de Dieu. — Quoi qu'il en soit Maternus eut des succès éclatans. Arrivé à *Novientum* (l'abbaye actuelle d'Ébersmünster) il y détruisit le temple de Diane, et un autre encore que Jules César avait fait élever à Mercure. Plus tard il se rendit à Strasbourg, où, après une forte résistance, l'évangile trouva aussi accès. Enfin ce fut lui qui jeta les fondemens de cette église des Rauraques (Augst, près de Bâle) que nous avons déjà souvent nommée, et où nous trouverons plus tard un évêché considérable.

De là il alla rejoindre ses deux collaborateurs, pour se rendre avec eux à Spire et à Worms, puis à Trèves, trois villes dans lesquelles ils laissèrent des troupeaux chrétiens. Ensuite il alla prêcher, de nouveau seul, à Cologne, où il fut le premier instrument de l'établissement de l'église

(1) *Grandidier, Hist. de l'église de Strasbourg*, t. 1, p. 48 sq.

du lieu. Il passa de là à Tongres, Mæstricht, Namur et Liége, et jusque dans les Ardennes : il fut le premier évêque de Tongres; et il réussit partout à renverser les idoles païennes, pour dresser à leur place la croix de Jésus.

Ses deux collaborateurs, Euchère et Valère, eurent de grands succès à Trèves, où le premier fut évèque pendant vingt-cinq ans : Valère lui succéda; et Maternus qui leur survécut à tous deux, resta chargé des grands diocèses de Trèves, de Cologne et de Tongres. Selon la légende il serait mort à Cologne, en 149, après avoir travaillé pendant quarante ans à répandre l'évangile dans ces contrées. Ses succès furent si réels et si solides, que l'invasion qui survint plus tard ne put déraciner l'œuvre qu'il avait commencée.

Voilà, avons-nous dit, la tradition, dépouillée même de ses plus grossières falsifications. Ce qu'il semble qu'on peut en conclure avec quelque vérité c'est que le christianisme pénétra en Alsace et dans les environs au moyen de quelques missionnaires distingués portant ces noms. Mais du reste des historiens solides ont pu prouver rigoureusement que toute cette œuvre doit être placée plus tard, c'est-à-dire tout au plus sous le paisible gouvernement de Constance Chlore (1). Avec ces rectifications, toute l'histoire devient probable, et s'accorde parfaitement au reste des événemens connus.

Arrive la grande époque de Constantin. Ce souverain séjourna dans ces contrées pendant les

(1) Voy. *Mosheimii Comment. de rebus Christianorum ante Constantinum M.*, p. 211 sq.; et l'écrit déjà indiqué de *Grandidier*, p. 60.

premières années de son gouvernement, fortifia Cologne, bâtit sur la rive opposée la forteresse de Deutz, et fixa définitivement Trèves pour sa capitale dans l'occident. La politique, aussi bien que ce qu'il pouvait y avoir chez lui de convictions véritables, dut le porter à favoriser la propagation du christianisme dans ses états, comme une barrière de plus à opposer aux hordes germaines, entassées au-delà du Rhin. Sa pieuse mère Hélène, qui séjourna quelque temps en ces lieux, protégea cette œuvre encore plus efficacement, et éleva à Cologne et à Bonne des églises magnifiques.

Dès cette époque nous trouvons dans toutes ces contrées une succession non-interrompue d'évêchés, à Trèves, à Cologne, à Tongres, puis bientôt à Strasbourg, à Spire, à Mayence, et en plusieurs villes de Belgique. Dans l'histoire de ces contrées on remarque surtout un certain Maximin, évêque de Trèves, dans la première moitié du quatrième siècle. Vers la fin de ses jours, l'empereur Constance avait banni dans cette dernière ville le célèbre Athanase, chef du parti orthodoxe contre les Ariens (c. 6, p. 219), qui y fut bientôt suivi de Paul, évêque de Constantinople. Ces deux prédicateurs furent reçus tous deux par Maximin à bras ouverts, et s'occupèrent pendant deux ans avec succès à continuer l'œuvre de Dieu dans les pays situés le long du Rhin, au milieu des profondes ténèbres du paganisme qui les couvraient encore. On a déjà vu (c. 10, p. 352) qu'ils avaient de nombreux collaborateurs : le Rhin était devenu *le grand chemin des prêtres.*

CHAPITRE XIV.

ÉTABLISSEMENT DE L'ÉGLISE CHRÉTIENNE DANS LES ÎLES BRITANNIQUES. (33-400.)

L'histoire de l'établissement du christianisme dans les îles Britanniques présente quelques attraits supérieurs à tout ce qu'on trouve dans l'histoire des autres contrées de l'Occident. Elle a d'abord l'avantage de s'appuyer sur un nombre considérable de témoignages, qui établissent avec une parfaite certitude, quoique en termes généraux, que le message du salut parvint à cette extrémité nord-est du monde connu des Romains, dès les premiers temps de l'église. Une autre circonstance qui ajoute encore à l'intérêt de cette histoire, c'est que dès le sixième siècle, et pendant plusieurs des siècles suivans, ces îles formèrent le centre des missions du moyen-âge, comme on le verra surtout dans l'histoire de l'Allemagne.

L'avantage historique dont nous venons de parler provient de ce que l'Angleterre a eu, avant tout autre peuple de l'Occident, ses historiens indigènes, dont les œuvres servent encore aujourd'hui à éclairer les sentiers ténébreux des premiers siècles.

La source la plus ancienne de l'histoire des Bretons se trouve dans ce qu'on appelle les *Triades welches*, collection des plus anciennes pièces historiques que possède, soit l'Angleterre elle-même, soit aucune autre nation d'origine celtique.

Après les Triades vient, et déjà dans le sixième siècle, l'écrit extrêmement intéressant de *Gildes* ou *Gildas*, surnommé *le sage*, Écossais de naissance, docteur infatigable des païens et des hérétiques du nord de l'Angleterre, qui quitta sa patrie après que les Saxons et les Angles s'en furent emparés, et bâtit en 527, à Ruys, dans la Bretagne méridionale (Armorique), un couvent où il rédigea sa *Lamentation* sur la ruine du christianisme en Angleterre (1).

Un ouvrage plus important encore pour l'histoire des missions britanniques est l'*Histoire ecclésiastique de Bède*, ordinairement surnommé *le vénérable*, qui naquit en 672 dans l'évêché de Durham, et qui par ses connaissances étendues fut la gloire de l'Angleterre et de son siècle. Nous ne mentionnerons de tous ses ouvrages, que cette histoire même de l'église anglo-saxonne, qui commence à l'époque de Jules César, et conduit jusqu'en 731 (2).

(1) *Liber querulus de excidio Britanniae* (Ed. *Polydor. Vergilii.* Lond. 1525. *Basil.* 1541, 8°). — Voy. une courte esquisse de sa vie dans *Alban Butlers lives of Saints*. Vol. 1, p. 248.

(2) En général on trouve une collection précieuse des plus anciens historiens de la Bretagne dans *Rerum Britannicarum Scriptores vetustiores et praecipui. Lugduni* 1587, *fol.* — Dans le dix-septième siècle, nous avons l'ouvrage du savant Usserius : *De Britannicarum ecclesiarum primordiis.* (Dublin 1639); et ses *Britannicarum ecclesiarum antiquitates.* Lond. 1687. C'est dommage qu'un défaut de critique rende plus difficile l'emploi des matériaux précieux que renferment ces ouvrages. Plus tard le savant Stil-

Il n'y a pas jusqu'aux pères de l'église qui ne soient plus abondans et plus précis pour ces îles que pour toute autre contrée de l'Occident. Sans rappeler ce mot de Clément de Rome, « que l'apôtre Paul est venu jusqu'aux *extrémités de l'Occident* (1) », expression qui tout au moins permet de penser aux îles Britanniques, nous citerons Eusèbe, et Théodoret surtout, qui affirme (2) « que quelques-uns des apôtres ont passé l'Océan pour se rendre dans les îles Britanniques. » Ailleurs le même auteur nomme encore les Bretons parmi les peuples qui reçurent l'évangile des apôtres ; et après avoir mentionné l'Espagne il ajoute : « que Paul porta aussi le salut aux îles de l'Océan. » Tertullien appuie ces témoignages, en disant (3) qu'au nombre des peuples où la doctrine de Christ avait déjà pénétré de son temps (200), « il fallait comprendre non-
» seulement toutes les extrémités de l'Espagne, et
» différentes peuplades gauloises, mais aussi ces
» portions des îles Britanniques, *qui jusqu'alors*
» *avaient été fermées aux légions romaines*, et
» qui maintenant étaient soumises à Christ » (4).

lingfleet, donna ses *Origines Britannicæ*, *or The Antiquities of the British Church.* London 1685. — Après lui parut Godwin : *De conversione Magnæ Britanniæ ad religionem christianam.* — Enfin l'ouvrage déjà cité plus haut du savant Alban Butler (*The lives of Saints*), qui renferme, selon le jugement même de Gibbon, de riches et de précieux matériaux pour l'histoire des missions de l'Angleterre. Il parut d'abord en douze volumes, arrangés d'après le calendrier romain, puis à Dublin en 1802, en six volumes. On regrette que l'auteur, catholique romain, n'ait su se préserver des préjugés de son église.

(1) *Ep. ad Cor.*, p. 14. (2) *De curandis Græcor. affect.*, l. 9, p. 610.

(3) *Contra Judæos*, c. 7.

(4) *Britannorum inaccessa Romanis loca, Christo verò subdita.*

Au milieu du troisième siècle, Origène (1) soutient « que le pouvoir du nom de Jésus avait passé au-delà de la mer, et avait été chercher *les Bretons* dans un autre monde. » — Enfin Chrysostome, à la fin du quatrième siècle, dit dans son homélie intitulée « que Christ est Dieu » (t. 1, p. 125) : « Considérez tout ce que veut dire ce fait, qu'en si peu de temps l'évangile ait rempli le monde d'églises chrétiennes, et ait porté tant de peuples à renoncer aux lois que suivaient leurs pères!.... Que dis-je? Cela s'est fait même au-delà des pays soumis aux Romains, car *les îles Britanniques* aussi, dans l'Océan, ont senti la puissance de la parole de Dieu » (2).

De ces passages seuls des pères de l'église il résulterait déjà évidemment que l'évangile trouva de fort bonne heure quelque entrée en Angleterre, et qu'il y pénétra peut-être déjà dès le premier siècle, ou tout au moins dès le commencement du second. Mais l'histoire avance quelques faits particuliers qui sembleraient changer ces présomptions en certitude, et même reporter décidément au temps des apôtres l'introduction du christianisme dans ce pays. Avant de les raconter il importe, vu l'intérêt qu'inspire ce grand peuple, de remonter aux premiers temps où il paraît sur la scène du monde (3).

(1) *Hom.* 6, *ad Lucam.*

(2) Voy. encore son homélie *De laudibus Pauli*, t. 2, p. 477.

(3) Voy. l'excellent écrit de J. Lingard « *Histoire d'Angleterre depuis la première invasion des Romains* » (anglais), ou la traduction allemande, par C. V. Salis.

bâties en rond, comme celle des Africains méridionaux de nos jours, étaient murées jusqu'à la hauteur de quelques pieds, se continuaient en bois ou en osier, et se recouvraient d'un toit en pointe, dont l'ouverture laissait entrer la lumière et sortir la fumée. Ils cultivaient assez de blé pour être en état d'en cacher des provisions dans des cavernes. Plus au nord, les habitans étaient bergers, et couverts de simples peaux. Encore plus loin, les sauvages Calédoniens ne vivaient que de chasse, et allaient presque nus; ils furent long-temps encore un objet de terreur pour les Romains. Ils avaient aussi l'habitude de se donner un air effrayant en se tatouant en bleu ou en noir.

Du reste, déjà long-temps avant l'invasion des Romains, les tribus du sud faisaient un commerce soutenu avec les Phéniciens et les Carthaginois.

Depuis César jusqu'à l'empereur Claude il s'écoula quatre-vingt-dix-sept ans, pendant lesquels les Bretons, tout en payant le tribu aux Romains, conservaient encore leur indépendance. Mais Claude (43 ap. J.-C.) voulut se les soumettre entièrement, et leur fit une guerre opiniâtre qui dura neuf ans. Cependant Caractacus, leur principal chef, ne fut vaincu que par la trahison, qui le livra aux Romains avec toute sa famille: il fut emmené enchaîné à Rome (en 62). Le bruit de sa vaillance l'avait précédé; et tout se pressait pour voir ce héros. Comme on le conduisait à travers les rues de Rome, il exprima son étonnement sur ce que des hommes qui possédaient de pareils palais prenaient encore la peine de se battre

pour les misérables cabanes de la Bretagne. L'empereur Claude et son épouse Agrippine, le reçurent, assis sur leur trône, entourés de la garde prétorienne. On apporta d'abord les armes et les ornemens du prince breton; ensuite venait son père, son épouse, sa fille et ses frères, qui déploraient son sort : à la fin arrivait Caractacus lui-même, sans abattement sur son malheur, comme sans crainte à la vue de ce spectacle tout nouveau pour lui. Le noble prisonnier parla devant le trône impérial avec une grandeur et une dignité que nous n'avons pas coutume d'attendre de ceux qu'il nous plaît d'appeler des barbares. « Si j'eusse eu autant de prudence, dit-il, que la noblesse de ma naissance et ma fortune ont été grandes, je ne serais pas entré dans ta ville comme un prisonnier, mais comme un ami. Ou bien si, dès le commencement de la guerre, je m'étais rendu à tes soldats, personne n'aurait pensé ni à mon sort pénible ni à ta gloire; et ma destinée fût restée obscure. Maintenant me voici en tes mains; si tu me laisses la vie, tu auras élevé un monument durable à ta grâce et à ta générosité. »

Cette adresse si franche gagna au prisonnier l'admiration de l'empereur et de sa cour; on le délivra aussitôt de ses chaînes, lui et sa famille, et sa grâce fut proclamée devant tout le peuple.

Cette histoire, que les écrivains romains racontent en détail, présente un intérêt tout particulier pour l'histoire des missions, parce qu'il s'y rattache une autre tradition pareillement très-ancienne et très-remarquable. Les Triades, ce monument

vénérable de l'histoire de l'Angleterre dont nous avons parlé, racontent que « ce même Caractacus, trahi et livré aux Romains par sa belle-mère, après avoir défendu sa patrie pendant neuf ans, fut emmené, avec son vieux père Bran, ou Brennus, et tout le reste de sa famille, prisonnier à Rome, où ils passèrent ensemble plus de sept ans : qu'à cette époque (53), l'évangile était annoncé en cette ville, ce qui est effectivement le cas; que le vieux Bran, avec quelques autres membres de sa famille, y reçurent la foi chrétienne; et qu'au bout de ce temps on leur permit de retourner dans leur patrie, où ils devinrent les premiers prédicateurs de l'évangile. » C'est sans doute en conséquence de cette tradition, qu'on trouve dans l'histoire ancienne d'Angleterre un Bran désigné comme « l'un des trois rois bénis de Dieu, » et sa famille comme « l'une des trois familles saintes de la Bretagne. » La légende ajoute encore que trois chrétiens de Rome accompagnèrent la famille affranchie, à son retour en Angleterre. — Si nous rapprochons encore de ces récits une autre tradition que nous devons à Gildas, et qui porte que l'évangile fut annoncé en Angleterre sous le règne d'une nommée Boadicée, à l'époque où le pays fut soumis aux Romains (61 ap. J.-C.), nous avons là de singulières coïncidences, qui pourraient, sinon justifier, au moins excuser à un haut degré la supposition, avancée par quelques-uns, que l'Angleterre aurait reçu l'évangile de l'apôtre Paul. Car Bran était à Rome à la fin de 61, au moment où Paul aurait quitté cette grande capitale après sa première cap-

tivité; et rien ne semble s'opposer à ce que l'apôtre ait pu être l'un des chrétiens qui accompagnèrent la famille royale dans son retour en Angleterre.

La date tirée du règne de Boadicée se rapporte à un événement que nous allons bientôt raconter. Mais auparavant nous voudrions faire remarquer encore un autre fait qui se lie à ces mêmes événemens, et que nous ne devons pas entièrement passer sous silence. On sait par l'histoire romaine que le général Aulus Plautius combattit le célèbre Caractacus pendant cinq ans (1), et revint au bout de ce temps à Rome en triomphe. L'épouse de ce général était la célèbre Pomponia Græcina, dont nous avons déjà dit (c. 1, p. 44), d'après Tacite (2), qu'elle avait été accusée auprès de l'empereur d'avoir embrassé une religion étrangère; et que celui-ci laissa le jugement de cette affaire à son mari, qui la déclara innocente. Tacite remarque que cette femme menait une vie retirée et austère: et on a toutes sortes de raisons de croire qu'il s'agit là d'une conversion au christianisme. Dans ce cas il est bien facile de concevoir que Pomponia eut de nombreuses facilités pour s'approcher de ce Caractacus que son mari avait combattu, et de mettre ainsi toute la famille prisonnière en rapport avec l'église chrétienne.

Quoi qu'il en soit de ces faits réunis, que chacun appréciera et comparera comme il le jugera bon, il y a encore une dernière circonstance qui jette assez

(1) *Sueton in Claudio*, c. 17 et 24. (2) *Annales* 13, c. 32.

de lumière sur l'histoire des premiers jours de l'église britannique; c'est que les églises y portent visiblement, jusqu'à l'époque de Constantin, dans plusieurs pratiques religieuses l'empreinte des églises orientales, et n'y connaissaient que fort peu les usages et pratiques qui distinguaient déjà à cette époque celles de l'Occident. C'est ainsi, par exemple, qu'on célébrait en Angleterre, avec toutes les églises d'Orient, la mort de Jésus au quatrième jour après la nouvelle lune de mars; puis, trois jours après, la résurrection; ce qui différait sensiblement de la pratique de l'église romaine, et ce qu'on ne pourrait nullement s'expliquer si l'évangile avait d'abord été apporté en Angleterre par des chrétiens occidentaux. Et comme cependant c'est de Rome que l'évangile arriva dans cette île, comme tout l'atteste, la difficulté est pleinement levée lorsqu'on admet que les premiers évangélistes de cettre contrée, quoique partis de Rome, étaient des orientaux, comme l'étaient tous les apôtres, et la grande généralité de leurs premiers collaborateurs: ce qui nous ramène aux temps primitifs.

Nous reprenons maintenant le fil de l'histoire politique du pays. Avec la conquête de l'Angleterre par Claude, commence pour cette île une nouvelle époque : et pour les Romains aussi c'était un monde nouveau (1). Ces habiles conquérans reconnurent bientôt que s'ils voulaient régner sur le peuple, ils devaient commencer à attaquer l'autorité sacerdotale : car les prêtres druïdes régnaient

(1) *Tacite Annales* 12, 31-38.

sur les esprits d'une manière presque absolue, vu qu'ils étaient fort éclairés, au point que ceux même des Gaules venaient s'instruire chez eux (1). On résolut donc de les soumettre; et comme ces prêtres barbares immolaient à leurs idoles les prisonniers qu'ils faisaient à la guerre, les soldats romains se prêtèrent avec ardeur aux desseins de leurs chefs à cet égard. On leur déclara une guerre opiniâtre : ils furent chassés d'un lieu dans l'autre, et ils se virent enfin acculés tous ensemble dans l'île de *Mona* (Anglesey), d'où ils n'étaient séparés de l'Angleterre que par un canal étroit. Les Bretons regardaient cette île comme le sanctuaire de leur patrie : c'était à la fois la citadelle et l'académie de ces prêtres, ennemis acharnés des Romains. Suétone, qui commandait ces derniers, fait passer à sa cavalerie le détroit à la nage, tandis qu'on traverse l'infanterie dans des chaloupes. Lorsque les soldats s'approchèrent de l'île sacrée, ils en virent les rivages bordés de prêtres et de prêtresses armées, qui les attendaient, avec la fureur dans les regards. Ces dernières, enveloppées de vêtemens funèbres, les cheveux épars, et des flambeaux allumés dans les mains, couraient le long des rives en grinçant des dents. Les Romains, qui se croyaient entourés de furies infernales, furent effrayés au premier moment : mais la honte et les reproches de leur général les ramenèrent au combat; et tout ce qu'on trouva sous la main fut massacré sans distinction d'âge ni de sexe (2).

(1) *Caes.* 6, 12.

(2) *Tacite Annales* 14, l. 30.

Le pouvoir des druïdes en Angleterre fut ainsi détruit en un jour; leurs autels furent renversés; et leurs bois sacrés tombèrent sous la hache des légions romaines. Et tout cela, si nous nous rappelons les traditions dont il vient d'être question, tout cela, par une coïncidence remarquable, dans le même temps où l'évangile commençait à pénétrer silencieusement dans la contrée, par la famille de Bran et le petit nombre de leurs amis. Sans doute les Romains établirent leurs dieux à la place des idoles précédentes: mais la haine des vaincus, haine qu'il semble qu'on voit se prolonger jusque dans le cours du sixième siècle, dans la résistance que les chrétiens d'Angleterre opposèrent à l'église de Rome, cette haine ne put leur permettre de recevoir avec empressement la nouvelle idolâtrie qu'on voulait leur imposer : les Bretons ne prirent donc guère des Romains que leur civilisation avancée, qui s'établit rapidement chez eux, et qui comme partout ailleurs, prépara dans le pays les voies à l'évangile.

Cependant ces Barbares restaient irrités; et leur reine Boadicée, celle qui a été nommée plus haut, et qui peut-être avait été élue en remplacement de la famille détrônée de Caractacus, les ramena sous les armes. Ils se plaignaient de ce qu'on remplissait les légions romaines de leur jeunesse, et de ce que leurs chefs, pour payer les impôts, avaient été forcés d'emprunter dix millions de drachmes au philosophe Sénèque, qui les tourmentait pour en avoir les intérêts. Camalodunum et Londres, dont la dernière était déjà alors une

ville florissante par le commerce, furent mises en cendres l'une et l'autre parce qu'elles étaient devenues des villes romaines : et tous ceux des indigènes qui ne voulurent pas se joindre à l'insurrection furent massacrés : on dit qu'il en périt 70,000. Suétone rassemble ses troupes; après une bataille sanglante et furieuse, les Romains célèbrent leur victoire sur un monceau de 80,000 cadavres : et Boadicée se donne la mort (62).

Tels étaient, sans que les hommes s'en doutassent, les sillons que les desseins profonds de Dieu ouvraient d'avance à l'évangile. Peu après ces événemens arriva Jules Agricola, homme sage et modéré, qui, d'abord par la force, mais ensuite aussi par la justice, et même la douceur, s'appliqua à dompter ce peuple. En peu de temps le pays se couvrit de bâtimens romains, de bains et de temples; et la rudesse de la barbarie finit même bientôt par le céder à une civilisation corrompue, qui devait ramener des malheurs d'un nouveau genre.

Agricola avait appris fortuitement par un chef irlandais banni de sa patrie, qu'il y avait une île voisine assez semblable à celle de la Bretagne; et il se préparait à y passer; mais les Calédoniens (Écossais) l'en détournèrent par une guerre longue et difficile, qui finit cependant par leur soumission, et par amener également dans leur pays quelques commencemens de la civilisation romaine.

Au milieu de tous ces troubles, qui avaient lieu comme on le voit à l'époque où le christianisme commençait seulement à sortir d'Asie, l'évangile

ne pouvait naturellement faire que des progrès bien insensibles; et plus tard les empereurs romains durent souvent mettre obstacle à sa propagation. Mais il paraît cependant, par les événemens suivans, que l'œuvre n'en continua pas moins sa marche insensible; car on a vu que dès la fin du second siècle, Tertullien pouvait dire que l'évangile avait pénétré dans ce pays plus loin que les armes romaines.

C'est dans la dernière moitié de ce même siècle, et au temps de l'empereur Marc-Antonin, que tombe cette ancienne tradition d'un roi breton nommé Lucius, dont nous avons parlé dans l'histoire de la Rhétie (c. 11, p. 368); tradition que mentionnent déjà les Triades galoises, et à laquelle Bède a donné plus tard de plus grands développemens: nouvelle preuve des progrès que l'évangile faisait dès-lors dans le pays. Selon les Triades, *Lucius* avait fondé à Llandaff la première église chrétienne des îles Britanniques, et avait permis la profession du christianisme dans tous ses états. Nous n'ajoutons pas à ce fait certaines autres circonstances qui ne portent aucun caractère d'authenticité: mais, que vers l'an 180 il y ait eu, dans la principauté de Galles, un roi de ce nom favorable au christianisme, c'est ce que confirment non-seulement un bon nombre de témoignages, rassemblés par le savant Schelstraten (1), mais aussi quelques monnaies de cette époque qui en ont transmis le souvenir à la postérité (2).

(1) *Analect. Anglo-Britan.*, c. 6, p. 895.
(2) *Usher Antiquitates Britan.*, c. 3, p. 22.

Nous passons soixante-dix ans du troisième siècle sans trouver de traces ultérieures pour nous diriger dans notre histoire. Pendant cette époque le midi soumis aux Romains, se tranche avec le nord, qui recouvre ou garde son indépendance : des murailles et des remparts sont élevés en travers de l'île pour protéger la portion conquise ; et de belles routes conduisent de ville en ville, tandis que les hauteurs de l'Écosse et de l'Irlande, couvertes de forêts, continuent de renfermer une population barbare, prête à se défendre avec l'arc et la lance jusqu'à la dernière extrémité. Ce temps de repos servit puissamment à la propagation de l'évangile : car quoique les données nous manquent pour cette époque même, la suite démontre que la foi chrétienne fit pendant cet espace de temps de grands progrès dans le pays.

Ce ne fut que vers la fin du siècle que cette longue paix fut troublée ; mais alors elle le fut d'une manière qui menaça tout-à-coup, non-seulement l'existence de l'église naissante de ces contrées, mais encore la domination romaine dans la Grande-Bretagne. Trente tyrans successifs avaient, depuis un demi-siècle, affaibli l'empire romain d'une manière qui ne pouvait échapper aux Barbares du nord. Comme les Goths pressaient toujours plus les frontières de l'orient, et les Germains celles du centre de l'Europe, de même les Francs et les Saxons inquiétaient les côtes des Gaules et de la Bretagne, et les symptômes de la grande invasion se faisaient sentir partout : en Angleterre, comme ailleurs, Dieu voulait renouve-

ler la société romaine et les peuples qu'elle s'était soumis, par d'autres peuples plus jeunes et moins corrompus.

A peine donc Dioclétien et Maximien avaient-ils pris les rênes du gouvernement, que les Francs et les Saxons se jettent sur les rives de l'Angleterre: en vain Carausius est-il envoyé contre eux : bientôt il se range de leur côté, et il se fait déclarer empereur lui-même. Il régna en effet pendant plusieurs années, non-seulement sur les îles Britanniques, mais aussi sur les rives occidentales de la France, d'où il répandit au loin la terreur de son nom. Mais Constance Chlore qui venait d'être admis au partage du trône, parvint à le battre à Boulogne : l'un des propres ministres de Carausius l'assassina à York (296); et Constance fut accueilli à Londres, comme le sauveur du pays, On sait qu'il était favorablement disposé pour le christianisme, de même qu'Hélène son épouse. Celle-ci, quoique répudiée plus tard par Constance, employa cependant ce qui lui restait d'influence à la cour, à favoriser l'œuvre de l'évangile; et tout prospérait, lorsque éclata tout-à-coup la persécution de Dioclétien (303). Les bonnes dispositions de Constance ne suffirent pas pour contenir la haine des idolâtres encore en majorité, et de leurs prêtres; et le sang des chrétiens coula par torrens. « Leurs » églises furent rasées, » raconte Gildas (1); « tous » les exemplaires des saintes Écritures qu'on put » trouver furent brûlés dans les places publiques,

(1) *De excidio Britanniæ*, p. 582.

» et les bergers du troupeau immolés en même » temps que les innocentes brebis, de sorte que » dans plusieurs contrées il resta à peine encore » quelque trace du christianisme. Combien de » chrétiens s'enfuirent dans les forêts et dans les » cavernes, » ajoute cet auteur, dans son style toujours emphatique! « Combien qui furent massa» crés! Combien qui souffrirent les tortures les » plus cruelles! Combien était grande la misère » de ceux qui se laissèrent intimider! Et com» bien belle la couronne des martyrs de Christ! »

Il est très-possible que plusieurs monumens des premiers temps de l'église aient péri à cette époque : Gildas s'en plaint amèrement dans le sixième siècle. « Les monumens de l'église de notre patrie, » s'il y en a jamais eu, ne se trouvent plus : ou » l'ennemi les a livrés aux flammes, ou nos com» patriotes les ont emportés dans leur fuite. »

Ce fut la première persécution qui éclata sur les églises britanniques; mais l'histoire de leurs missions reste tellement renfermée dans des généralités que, même alors, elle ne nous présente que trois noms de martyrs. Ces trois témoins sont Albanus, citoyen considéré de Vérulam, Jules et Aaron, d'Isca Silurum (*Caerleon*, dans le *Monmouthshire*). Les premiers étaient, à ce qu'il semble, citoyens romains, et le dernier probablement un Israélite converti. Il est très-vraisemblable que la majorité des églises britanniques d'alors se composait de colons romains; et que le gouvernement devait voir ces gens avec d'autant plus de mécontentement, qu'à ses yeux ils portaient la séduction religieuse et

le trouble jusqu'aux dernières limites de l'empire.

Il paraît qu'Alban était d'une naissance distinguée, et occupait dans le gouvernement quelque poste important. Du temps où il était encore païen, il avait accueilli dans sa maison un docteur chrétien arrivé de l'étranger depuis peu. Les conversations et la conduite pieuse du réfugié portèrent Alban à embrasser le christianisme; et des huissiers étant venus chez lui réclamer son hôte, il refusa de le livrer. Le juge, indigné de voir un homme de ce rang prendre en main la cause des chrétiens, ordonna qu'Alban se rendît aussitôt à une fête païenne qui se célébrait dans ce moment même avec les désordres et les scandales qui en faisaient toujours partie, et qu'il allât sacrifier aux idoles. Mais Alban s'étant déclaré chrétien, il fut mis en sang sous les verges, puis condamné à avoir la tête tranchée. Le soldat qui devait exécuter ce jugement s'y refusa et se déclara lui-même chrétien. Alors un autre obéit : et trancha la tête d'abord à Alban, puis au soldat désobéissant, après que les chrétiens qui entouraient la place l'eurent baptisé du sang d'Alban. L'histoire ajoute qu'un grand nombre de ceux qui avaient assisté à ce spectacle embrassèrent la foi, suivirent dans le pays de Galles le docteur chrétien qu'Alban avait sauvé, et y furent baptisés au nombre de mille (1).

L'heure où le jeune Constantin arriva à York, peu de jours avant la mort de son père Constance, fut aussi l'œuvre de la délivrance de l'église de Bre-

(1) *Buttler lives of Saints*, t. 3. p. 189 sq.

tagne. Dès que les légions de ce général l'eurent proclamé empereur, il se déclara favorable aux chrétiens : les troupeaux dispersés se rassemblèrent de nouveau; des temples magnifiques s'élevèrent; et ce qui prouve bien que l'évangile avait déjà jeté de fortes racines dans la nation, c'est qu'en 314, au concile d'Arles qui se tint dans les Gaules, on trouve déjà les noms de trois évêques bretons : Ebaurius de York, pour la province Maxima : Restitutus de Londres, pour la province Flavia : et Adelphius de Richborough, pour la Britannia prima (1).

Voilà du reste tout ce qu'on sait de plus positif sur les quatre premiers siècles des missions d'Angleterre; car jusqu'à l'époque de l'invasion des Saxons, et même encore au-delà, les matériaux et les détails restent extrêmement rares.

Nous n'avons point encore parlé de l'Écosse ni de l'Irlande, parce qu'il y a pareillement très-peu de chose à en dire. Il paraîtrait que l'évangile ne pénétra point dans la première de ces contrées. Quant à l'Irlande, il semblerait au contraire que ce pays reçut la prédication presque en même temps que l'Angleterre; mais on manque absolument de données spéciales; et le peu qu'il y aurait à en dire se trouvera indiqué dans l'époque prochaine. Pélage, si célèbre par son hérésie (vers 400), était un moine irlandais; et il semble constaté qu'il eut des sectateurs assez nombreux chez ses compatriotes d'Irlande. Sans doute c'est

(1) *Eus. Hist. eccl.*, 5, 23.

un document d'un genre fâcheux : mais enfin montrer qu'il y a des malades dans un pays, c'est montrer qu'il s'y trouve des vivans; et des hérétiques supposent une église qui ne l'est pas.

Cependant tout cela n'était encore, et surtout pour l'Écosse et l'Irlande, qu'une faible aurore : ces deux dernières provinces restaient peuplées de Calédoniens, de Scots et de Pictes idolâtres; même le midi de l'Angleterre, la portion du pays la plus avancée, était encore une plante jeune et faible : et l'Angleterre aura une histoire des missions plus longue et plus troublée que celle d'aucune autre contrée. Bientôt nous allons voir en effet les pirates anglo-saxons venir inonder la contrée de leurs hordes païennes, de manière à y laisser à peine quelques traces d'un christianisme précédent; et à trois reprises différentes l'Angleterre aura vu le christianisme arriver sur ses plages, pour y combattre autant de fois le règne de l'idolâtrie. Païenne d'abord, elle reçoit la foi dès les premiers siècles; mais les Anglo-Saxons viennent y détruire presque en entier l'œuvre de l'évangile, comme le fit l'invasion en plusieurs autres lieux. Augustin, de concert avec les restes de l'église bretonne, l'y ramène en 600 : mais les Danois viennent encore une fois fouler aux pieds ces champs de l'église chrétienne; et ce n'est qu'après l'an 1000, sous les règnes de Suénon et de Canut le Grand, que le christianisme s'établit décidément dans ce pays, et qu'on peut quitter l'histoire des missions de cette contrée, si péniblement enfantée à la vie.

Tantæ molis erat.

CHAPITRE XV.

PROPAGATION DE L'ÉVANGILE CHEZ LES GOTHS, EN ALLEMAGNE ET AUTOUR DE LA MER NOIRE; ET COMMENCEMENT DE L'INVASION DES BARBARES.

(250 — 400.)

Les Goths (Gètes, Gothones) sont une tribu germanique, qui dès le commencement du troisième siècle forma l'avant-garde des essaims de Barbares qui s'abattirent successivement sur les pays méridionaux. Ils étaient originaires de Suède; et, par des raisons que l'histoire n'indique pas, ils s'étaient transportés plus tard sur les rives opposées de la Baltique, entre la Vistule et l'Oder. Leurs mœurs étaient les mêmes que celles de tous les autres Germains; ils laissaient croître leurs longs cheveux blonds, et leur barbe de même couleur; ils se couvraient d'une peau brute, vivaient en nomades, et ne connaissaient de plaisir que la guerre. Peu à peu ils s'avancèrent vers la mer Noire; et des rives du Danube ils menacèrent de bonne heure l'empire romain, jusqu'à ce qu'en 215 l'empereur Caracalla les eut repoussés pour un temps par une sanglante défaite. Mais ils prenaient de l'accrois-

garde des Barbares, à recevoir le christianisme, et à répandre par contre-coup quelque influence du même genre chez les hordes demi-sauvages qui s'accumulaient derrière eux, et qui se poussaient toutes en avant sur l'empire d'Occident.

Déjà vers l'an 320 Athanase pouvait dire dans un de ses écrits (1) : « N'est-ce pas admirable de » voir ces Barbares aux mœurs féroces, qui ne » savaient vivre sans épée lorsqu'ils servaient leurs » idoles, se tourner vers l'agriculture dès qu'ils » ont reçu la doctrine de Christ, élever leurs » mains pour la prière au lieu de les employer à » manier le glaive, et endurer le martyre pour » l'amour de Christ ?.... »

L'établissement de Constantinople, dans lequel Constantin se servit beaucoup des troupes gothes, et la position de cette ville au centre des trois parties du monde alors connu, dut contribuer aussi à associer plus intimement les intérêts des Goths à ceux de l'empire, et par conséquent à les attirer dans l'église chrétienne : cette grande capitale, en s'approchant des régions de la mer Noire où ces Barbares s'étaient établis, multiplia ainsi tout-à-coup d'une manière sensible les points de conctact avec eux. Cette même circonstance dut faciliter au plus haut degré le travail des évangélistes d'Orient parmi ces peuples : nous en avons vu un exemple frappant dans la vie de Chrysostome qui, à la fin de ce quatrième siècle, et comme métropolitain de Constantinople, avait fait

(1) *De incarnatione Verbi*, §§ 51 et 52.

bâtir dans cette cité un temple destiné aux Goths, et établi un service religieux dans leur langue (c. 6, p. 231). On a vu que ce respectable évêque citait déjà, comme autant de preuves du pouvoir de l'évangile, les nombreuses conversions qui avaient lieu chez ce peuple, et la traduction des Écritures qui venait de se faire dans sa langue.

Et en effet c'est à l'époque de Constantin qu'on peut rapporter l'origine de la conversion des Goths au christianisme, quoique les détails nous manquent sur la manière dont la chose s'opéra. On trouve au concile de Nicée un Théodose, évêque de cette nation; et peu d'années après la mort de Constantin, en 343, Cyrille de Jérusalem affirme (1) « qu'à cette époque il y avait chez les » Goths des évêques, des prêtres, des moines, » des vierges et des martyrs chrétiens. »

Nous avons déjà indiqué que ces progrès de l'évangile parmi les Goths étaient dus en grande partie aux persécutions qui éclatèrent, déjà avant la mort de Constantin, et encore plus sous son fils Constance, au sujet des malheureuses disputes de l'arianisme. Ces divisions forcèrent plusieurs des chrétiens les plus respectables et les plus zélés à quitter leur patrie, et à chercher un refuge dans la Scythie, où ils devinrent autant de prédicateurs pour les peuples de ces contrées (2). Ce fut nommément le cas d'un vieillard nommé Audius, qui avait été banni pour avoir blâmé librement les mœurs relâchées du clergé de son temps.

(1) *Catéch.* 16, n° 22. (2) *Eusebii vita Const.*, l. 2, c. 23.

Voilà comment il arrive qu'Épiphane peut dire vers la fin du siècle (1) qu'à cette époque il se formait chez les Goths, selon l'usage universel de ces temps, des couvens abondamment fournis d'hommes pieux, désireux de trouver le calme et le recueillement qui manquait de plus en plus au monde.

Ces semences de vérité chrétienne jetées chez les Goths étaient alors d'autant plus précieuses que cette nation s'accroissait et s'enflait, pour ainsi dire, d'année en année par des masses toujours nouvelles de hordes étrangères, qui sous différentes dénominations s'avançaient vers l'empire. Ainsi dans la sagesse admirable du Seigneur les mêmes peuples qui allaient servir de verge à l'Occident recevaient aussi d'avance le germe de la régénération qui devait succéder aux désastres dont ils seraient les instrumens; et déjà, en particulier, l'homme était né que Dieu avait choisi pour être le véritable apôtre de ces peuples, et pour transporter en leur langue ces vérités divines qui forment la base de l'existence de tous les royaumes du monde.

Cet homme était *Ulphilas* ou *Wulphilas* (nom gothique grécisé : Wulf, Wolf, et φίλος). Né dans un village de la Cappadoce, il avait été emmené prisonnier avec ses parens par les Goths dès son enfance, et il passa sa jeunesse chez ce peuple dont il apprit ainsi la langue. Secondé probablement par les chrétiens de sa patrie, qui ne pouvaient oublier leurs frères captifs, et sagement

(1) *Hæreses* 70, n° 14.

instruit par ses parens, il acquit des connaissances variées qui lui furent dans la suite d'une grande utilité.

On ne sait à quelle époque il se présenta aux Goths comme docteur chrétien; mais ce qui paraît certain c'est que l'empereur Constantin le distingua, vers la fin de son règne, comme un homme marquant dans l'église chrétienne. Il paraît aussi qu'à la même époque les Goths l'employèrent comme négociateur dans leurs rapports avec la cour de Rome : plus tard enfin l'histoire nous montre Ulphilas comme successeur de Théodose dans l'épiscopat, et comme premier évêque de la nation. Ce qui le distingue éminemment entre tous les hommes de son temps, et ce qui rendra sa mémoire à jamais chère aux peuples germains, c'est le grand travail dont nous venons de parler. Non-seulement il fut l'inventeur des lettres allemandes qu'employèrent les Goths, mais il traduisit dans leur langue barbare la sainte Parole de Dieu qui les tira à jamais, eux, et dans la suite des siècles, toutes les autres tribus germaines, des ténèbres de l'idolâtrie (1).

Il paraît effectivement que jusqu'à Ulphilas, ni les Goths ni aucune autre race germaine n'avait eu d'écriture. Jornandès, premier historien de la nation allemande, qui vécut de 527 à 565 sous Justinien, ne connaît rien de pareil à des caractères allemands (2). Les caractères runniques, la plus

(1) *Sozom. Hist. eccl.*, l. 6, c. 7. — *Jornandes de rebus geticis*, § 83.

(2) *De Getarum, sive Gothorum, origine et rebus gestis. Basil.* 1531. fol.

ancienne espèce d'écriture chez ces peuples, qui précéda peut-être de beaucoup l'alphabet d'Ulphilas, ne consistaient qu'en quelques barres longues, droites ou courbes, quelquefois accompagnées de deux points, et qui paraissent plus avoir servi de chiffres ou de caractères magiques que de caractères d'écriture proprement dits. L'écriture gothique qu'Ulphilas inventa paraît avoir eu beaucoup de ressemblance avec les petits caractères latins dont on se servait alors, et très-peu avec les caractères allemands actuels (1).

Les manuscrits grecs et latins étaient plus ordinairement écrits en lettres appelées onciales, qu'on trouve encore dans les anciens manuscrits. Dans cette écriture on ne sépare pas les mots, ce qui fatigue extrêmement à la lecture. Avec Ulphilas le peuple allemand commença à faire cette séparation, et en général à se servir d'une écriture plus courante.

C'est un moment de la première importance dans l'histoire d'un peuple, que celui où les sons fugitifs de la parole, et par conséquent les idées, se fixent par des signes visibles et se transmettent à la postérité, pour accumuler ainsi des richesses intellectuelles qui eussent été perdues sans ce moyen : et ce n'est donc pas sans raison que nous disons que le peuple allemand doit une reconnaissance éternelle aux précieux travaux d'Ulphilas; puisque non-seulement cet homme lui a donné

(1) Voyez l'écrit intéressant de *Bon. Vulcanius : De litteris et lingua Getarum. Lugd. Bat.* 1597.

l'écriture, mais que, pour premier usage qu'il a fait de ce don précieux, il a remis au même peuple en sa propre langue la parole de Dieu. Ainsi toute la civilisation allemande a commencé par l'Écriture sainte; et c'est à ce livre que ce peuple doit rapporter jusqu'à la dernière étincelle de culture intellectuelle qui s'y rencontre.

Ulphilas fit sa traduction du Nouveau Testament sur l'original grec, qu'il comprenait d'autant mieux qu'il était Grec de naissance. Il traduisit aussi l'Ancien Testament, sauf, s'il faut en croire Philostorge (1), les deux livres des rois, parce qu'il craignait que les Goths, déjà si belliqueux, ne prissent encore dans ces livres des occasions de plus de penser à la guerre.

Il nous reste de son travail, de ce premier livre qui ait jamais paru dans la langue allemande, des fragmens précieux conservés à l'université d'Upsal en Suède, dans un manuscrit qui porte le nom de *Codex argenteus* (cahier d'argent), à cause de ses caractères argentés, entourés d'ornemens en or. On a dernièrement multiplié, au moyen de l'impression, les copies de ce manuscrit, et on en trouve dans la plupart des bibliothèques publiques. Du reste cette traduction gothique n'est plus d'aucune importance pour l'œuvre des missions ou des sociétés bibliques; Ulphilas y a poussé la servilité jusqu'à conserver mot pour mot l'ordre des mots grecs ou hébreux de l'original. Voyez, pour exemple, à la fin du chapitre suivant l'oraison dominicale, comparée

(1) *Hist. eccl.*, l. 2, c. 5.

au grec. Et quoique cet inconvénient soit bien moindre pour la langue allemande que pour quelques autres, cependant ce travail ne sert plus à autre chose qu'à nous faire connaître l'état du texte dans le quatrième siècle, et plusieurs des anciennes racines de la langue allemande.

Cette traduction de la Bible plaça aussitôt les Goths fort en avant de toutes les autres tribus barbares; elle contribua puissamment à la propagation de l'évangile dans la nation, et à ce qui en est la conséquence ordinaire, savoir une plus grande civilisation et une augmentation de lumières en tous genres. Déjà dès la seconde moitié du quatrième siècle, on trouve des ecclésiastiques Goths occupés d'études scientifiques relatives à l'Écriture sainte; et Jérome, qui vivait à cette époque, fut agréablement surpris de recevoir à Bethléhem une lettre de deux docteurs de cette nation, Sunnia et Fretèla, qui le consultaient sur plusieurs différences qui les frappaient dans les Psaumes, entre la traduction latine ordinaire et celle des Septante. Jérome s'écrie dans son étonnement à ce sujet (1) :

« Qui l'eût cru, que la langue barbare des Goths, s'informerait du sens de l'original hébreu ? et que, tandis que les Grecs dorment, ou plutôt se disputent entre eux, l'Allemagne se mettrait à sonder la parole de Dieu ! » — Ailleurs Jérome disait encore « que les Goths, aux cheveux blancs et roux, portaient avec eux des tabernacles pour le

(1) *Epist.* 106.

culte, et que s'ils étaient en état de soutenir la lutte des combats avec les Romains, c'était peut-être parce qu'ils s'appuyaient sur la même religion » (1).

Cependant des troupes toujours nouvelles d'étrangers, des Alains, des Vandales, des Hérules et d'autres encore, arrivaient du Nord, venaient se joindre aux Goths après avoir erré pendant quelques années de côté et d'autre, et se fixaient à leurs côtés dans la Thrace, la Mésie, ou la Basse-Pannonie. On conçoit que ces peuples se divisaient très-aisément entre eux. Une partie des Goths qui prit le nom d'*Ostrogoths*, ou de Greuthingers, choisit pour chef Hermanario, et s'étendit depuis les rives de la Baltique le long de la frontière d'Asie, jusque dans la Dacie (V. 1re carte : Emp. rom.). Les autres, nommés *Visigoths*, c'est-à-dire Goths du West, ou aussi Therfingers, se rangèrent sous les ordres de Fritiger, et occupèrent la Moldavie, la Valachie, la Transylvanie et une partie de la Hongrie.

A ces divisions politiques se joignirent bientôt celles de la religion; car autour de l'an 370 on voit éclater parmi les Ostrogoths, contre les chrétiens, une persécution qui ne cessa qu'au bout de quelques années par un traité de paix qui se conclut entre les Goths et les Romains. C'était Hermanaric qui dirigeait cette persécution : il faisait conduire devant la tente de ceux qui passaient pour chrétiens une idole placée sur un char; et il faisait jeter dans le feu ceux qui refusaient de lui

(1) *Hieron. ep.* 197 *ad Lætam.*

sacrifier. On vit des centaines d'hommes et de femmes et de mères, tenant leurs enfans par la main ou dans leurs bras, se réfugier vers la grande tente qui leur servait de temple, et trouver également là une mort violente (1). Hermanaric, las de ces meurtres, chassa enfin les chrétiens par troupes du côté de la frontière romaine, où Valens les accueillit.

On lit avec intérêt le martyre de quelques-uns des premiers témoins de cette nation; il est raconté dans une lettre adressée par les chrétiens goths à l'église de Cappadoce, d'où leur était venue la lumière de l'évangile, et que dirigeait alors le pieux Basile. Cette lettre parle entre autres avec beaucoup de détails de deux martyrs, Nicétas et Sabas, dont nous donnerons ici quelques mots.

Des envoyés de Hermanaric étaient arrivés jusque près de la demeure de Sabas, cherchant des chrétiens. Plusieurs habitans du village nomade voulaient prendre sur eux de faire serment qu'il n'y en avait point parmi eux : mais Sabas s'y opposa, et déclara hautement qui il était. Alors les envoyés du roi demandèrent aux assistans si cet homme avait de la fortune; et comme ceux-ci répondirent qu'il n'avait autre chose que les habits qu'il portait sur le corps, les persécuteurs s'écrièrent que ce gueux pouvait s'en aller en liberté, puisqu'il ne pouvait faire ni bien ni mal; et Sabas fut momentanément délivré. Mais en 372 la persécution éclate de nouveau : Sabas est saisi de nuit dans la maison d'un de ses amis, le prêtre Sansala, et

(1) *Sozomène*, *Hist. eccl.*, l. 6, c. 37.

entraîné nu par-dessus des épines et des amas de rocailles. Pour le torturer encore après ces mauvais traitemens, ses persécuteurs l'avaient lié par les bras et les jambes à l'axe d'un chariot et l'avaient ainsi abandonné à son sort; il eût péri de cette manière, si quelques femmes chrétiennes de l'endroit ne fussent venues le délier. Enfin l'un des envoyés du roi n'ayant pu le porter à l'apostasie, le fit lier à la roue d'un chariot, et jeter dans un fleuve : Sabas mourut en célébrant à haute voix le nom du Seigneur.

On trouve dans les écrits de Basile une lettre (1) où cet évêque remercie Ascholius, évêque de Thessalonique, de la communication qu'il lui a faite de l'histoire de ces martyres; il est probable que c'est ce dernier qui en avait fait la rédaction, puisque Thessalonique se trouvait alors dans les pays occupés par les Goths.

Fritiger aussi, le roi des Visigoths, persécuta les chrétiens pour un temps, mais avec moins de vivacité; et on pense que sa modération fut peut-être due au désir qu'il aura éprouvé de s'attirer la faveur de la cour de Constantinople.

Cependant le Seigneur préparait par des voies cachées, au milieu de ces obstacles apparens, les moyens d'unir les Goths encore plus étroitement à l'église de Christ. Les Huns, peuplade féroce, établie au-delà du Palus Méotide (mer d'Azow) dans la Caucasie de nos jours, furent l'instrument dont la main de Dieu se servit pour pousser les

(1) *Epist.* 164.

Goths plus avant dans l'empire romain, et par cela même dans le sein de l'église. Nous pouvons placer ici quelques mots sur ce peuple qui donna l'impulsion définitive à la grande invasion, et qui plus tard en fit lui-même une si terrible sous la conduite d'Attila.

La description que nous en donne Jornandès (1) est trop naïve pour que nous ne rapportions pas ses propres paroles. Il décrit les Huns « comme la race d'hommes la plus sauvage qui existât, une race née du commerce des sorcières (Alrunen) avec les esprits impurs du désert; comme des créatures qui n'avait guère de l'homme que quelques sons articulés.» Avant l'époque où ils passèrent en Europe ils parcouraient les steppes marécageuses du Caucase, ne vivant que de chasse, et des excursions qu'ils faisaient sur le territoire de leurs voisins des rives de la mer Caspienne. Ils n'avaient encore rien su jusqu'alors des contrées qu'habitaient les Goths, au nord du Tanaïs et de la mer Noire. Mais un jour, dit Jornandès, « quelques chasseurs Huns, entraînés par l'ardeur de la poursuite, se jetèrent dans de vastes marais où ils n'avaient pas encore pénétré, et découvrirent une biche qui s'élança vers les rives opposées. Ils suivirent ses traces, et virent avec étonnement sur le territoire de la Scythie d'Europe un monde nouveau se développer à leurs yeux. Ils reviennent vers les leurs, et les engagent à passer tous ensemble dans cette espèce de terre promise : ils se précipitent en

(1) *De rebus Geticis*, c. 24.

foule sur la rive qu'on leur indique : c'est là leur entrée en Europe (375). » Ils se heurtent d'abord sur les Alains, puis sur les Goths, qui épouvantés, moins par la valeur que par la figure effroyable de ces fantômes que le marais semblait vomir, sont paralysés par la terreur, et se rendent à ces sauvages étrangers. Selon Jornandès encore, « le corps des Huns était noir : leur visage ressemblait plus à un masque qu'à une figure humaine, et sur ce masque brillaient deux petits yeux profondément enfoncés dans la tête. Ils avaient coutume de faire avec leur épée des entailles au menton de leurs enfans mâles à l'instant qu'ils naissaient, afin qu'ils apprissent à supporter des blessures avant même d'avoir goûté le lait de leur mère : c'est pourquoi, dès leur jeunesse, leur visage sillonné de blessures leur donnait l'air de vieillards, et les cicatrices de leurs joues ôtaient à leur visage toute expression humaine. Les Huns étaient petits de taille, mais vifs et lestes, excellens cavaliers, et archers très-habiles. Ils s'avançaient avec fierté et pétulance au milieu de leurs ennemis, sur lesquels ils se jetaient comme des bêtes féroces. »

A peine les Goths eurent-ils vu paraître ces terribles étrangers, que la frayeur se répandit parmi eux. Le vieux roi des Ostrogoths, Hermanaric, vivait encore ; c'était un guerrier de cent dix ans, qui avait partout répandu la terreur de son nom, depuis la Baltique jusqu'aux rives du Danube, et qui s'était soumis des centaines de peuplades. Le bonheur des armes l'avait rendu cruel : un chef avait déserté son service ; et dans sa fureur il en avait

saisi la femme, qu'il avait fait attacher à la queue d'un cheval sauvage et livrée ainsi à une mort cruelle. Les deux frères de cette infortunée s'étant alors jetés sur lui, l'avaient blessé d'un coup de lance : et il était couché sur son lit, malade de cette blessure, lorsque Balamir, roi des Huns, qui venait de battre un détachement d'Ostrogoths avec sa cavalerie légère, s'avança vers ces lieux. Hermanaric succomba à sa double infortune, et les Ostrogoths furent momentanément soumis.

Alors les Visigoths eurent à trembler pour eux, et ils ne virent d'autre ressource que de se jeter dans les bras des Romains. Ils envoyèrent donc en hâte des députés à l'empereur Valens à Constantinople; et c'est à cette occasion qu'on voit reparaître Ulphilas, que l'histoire avait perdu de vue pendant la persécution des Ostrogoths; peut-être s'était-il réfugié chez les Visigoths où, comme on l'a vu, elle n'avait pas été aussi vive. Ulphilas est placé à la tête de l'ambassade, qui va déclarer à l'empereur romain que les Visigoths sont prêts à se ranger sous les lois et sous la religion des Romains, si on leur assigne dans les limites de l'empire quelque contrée où ils puissent s'établir en paix. En preuve de la sincérité de leurs dispositions, ils demandent un certain nombre de docteurs chrétiens, pour faire instruire tous ceux d'entre eux qui étaient encore adonnés à l'idolâtrie.

Valens, réjoui de cette offre, assigna aussitôt aux Visigoths le terrain demandé, dans la Thrace et dans la Mésie, espérant établir au moyen de ce peuple vaillant une barrière autour de ses fron-

tières du nord et de l'orient (1). Nous avons vu (c. 5, p. 198,) que Valens était arien, et arien zélé : ses évêques le portèrent aisément à exiger des Goths qu'ils embrassassent cette manière de professer le christianisme; et quoique Ulphilas eût été jusqu'alors attaché à la foi orthodoxe, il eut la faiblesse de se laisser persuader, soit par les sophismes des évêques ariens, soit par la détresse de son peuple, soit probablement aussi par les distinctions délicates dont ce sujet est susceptible, de se soumettre lui et son peuple à cette forme de doctrine (2).

Ce fut, comme nous l'avons dit, la racine d'une foule de maux. Car dès cette époque, et pendant plusieurs siècles, ce sont les vues d'Arius que nous trouverons établies parmi les peuplades germaines qui s'avancent vers le midi; et cette diversité de vues entre les barbares et les chrétiens orthodoxes de l'empire romain, outre qu'elle provenait d'une erreur déplorable, dans laquelle on jetait les premiers, produisit une complication dans les rapports et une confusion, que nous verrons se prolonger pendant long-temps.

Quoi qu'il en soit Fritiger et ses Goths se firent baptiser, et Jornandès eut la joie, encore avant de fermer les yeux, de voir la religion de Christ, quoique momentanément dénaturée, généralement reçue chez son peuple.

Sans doute ce n'est pas sans raison que cet historien se plaint de ce que ses compatriotes ont

(1) *Jorn. de reb. Get.*, c. 25, p. 26. (2) *Sozom. Hist. eccl.*, l. 6, c. 37.

embrassé plutôt l'arianisme que le christianisme (1); et nous déplorerions doublement avec lui ce malheur, si l'église qui s'appelait orthodoxe n'eût pas renfermé dès-lors, à côté des saines doctrines, une multitude de commandemens humains et de superstitions, et surtout cette idolâtrie de Marie qui ne valait certainement pas mieux que l'arianisme de Valens. D'ailleurs nous ne devons pas oublier que la bonté de Dieu avait pourvu d'avance à une grande compensation, par cette traduction fidèle des saintes Écritures qu'il avait fait donner au peuple goth avant ce malheureux compromis, traduction fidèle en effet, qui renfermait le témoignage intact de la divinité de Christ, aussi bien que le reste des doctrines chrétiennes. Le passage célèbre (Rom. 9, 5), par exemple, en faveur de la divinité de Christ, est ainsi traduit dans le goth : « *Thizeei attans jah us thaimei Christus bi leika saei ist afak allaim* guth *thiuthits in aivam*, » c'est-à-dire, « de qui sont les pères, et desquels vient Christ » selon la chair, qui est *Dieu* loué sur toutes choses » éternellement. » Il paraît d'ailleurs encore que, vu la manière extrêmement superficielle dont les peuples de cette époque et ceux des siècles suivans recevaient l'évangile, ils n'eussent guère tiré plus de fruit d'une profession nominale de la pleine vérité que de ce qu'ils en avaient reçu; et il est extrêmement probable que, comme chez tant d'autres, c'était la morale chrétienne, puis l'idée générale d'un pardon, d'un Sauveur, l'efficace de la

(1) *De reb. get.*, c. 25.

prière et quelques autres semblables, qui formèrent pendant long-temps le fond presque unique de leur religion. Il est même facile de donner la preuve de ces différentes assertions. Ulphilas, et son successeur Unila continuèrent, après leur passage à l'arianisme, à être fort considérés dans l'église orthodoxe (1). Après eux, d'autres évêques Goths encore, comme Nicetas et Théotime, sont mentionnés d'une manière qui pourrait faire croire qu'ils étaient attachés, eux et la majorité du peuple, à l'église orthodoxe (2). Et les Goths sont même rangés quelquefois effectivement par les pères de l'église au nombre des orthodoxes. Cela provient sûrement de ce qu'ils étaient moins ariens de fait que dans quelques expressions : on vient de voir ce qu'était leur traduction de la Bible: Chrysostome ne se faisait aucun scrupule de leur recommander de lire le Nouveau Testament dans leur langue (3); et enfin, au nombre des dix-huit sectes ou nuances ariennes qu'on distinguait déjà du temps d'Athanase, les Goths étaient celle qui s'approchait le plus de l'église orthodoxe (4).

Quoi qu'il en soit, l'empereur Valens, instrument aveugle de la Providence qui voulait perdre l'ancien empire romain, s'empressa de passer, dans des canots et des troncs d'arbres évidés, les hordes nombreuses et guerrières des Visigoths qui devaient au bout de si peu de temps se montrer ses plus redoutables ennemis. Ces Barbares arrivent donc,

(1) *Chrysost. epist.* 14.
(2) *Sozom. Hist. eccl.*, l. 7, c. 25. — *Hieronym. epist.* 57, *ad Lætam.*
(3) *Théod.*, *Hist. eccl.*, l. 5. c. 30. (4) *Chron. Alex. ad an.* XI *Zenon.*

comme dit Ammien, historien païen de cette époque (1), innombrables comme le sable qui borde la mer, pareils à l'armée de Xerxès; et s'établissant sur la rive droite du Danube, ils s'étendent sans fin jusqu'aux portes de Constantinople, dans les vastes plaines de la Bulgarie, suivis encore d'autres tribus germaines qui fuient les Huns, ou qui viennent chercher ici un pays de délices et de richesses.

Mais bientôt ces hordes avides de pillage se virent détrompées : et une famine effroyable commença à éclater au milieu d'elles. En même temps les Romains se moquent de leur misère; ils leur vendent les vivres à un prix exorbitant, et finissent par exiger qu'ils se vendent eux-mêmes comme esclaves pour quelques misérables morceaux de viande de chien. Ces étrangers s'irritent; on commence à se battre : Valens, engagé alors tout à la fois, dans une guerre contre les Perses et dans une persécution contre les chrétiens orthodoxes, se voit obligé de revenir en hâte à Constantinople, et marche (en 378) sur Andrinople, où les Barbares avaient réuni leurs forces. Basile raconte dans une de ses lettres (2) « qu'un moine qui demeurait près de la grand'route, se présenta à l'empereur à son passage, et lui cria à la manière des anciens prophètes : « O empereur, où vas-tu?
» Tu as fait la guerre à Dieu, en persécutant les
» meilleurs d'entre tes sujets; et maintenant Dieu
» est contre toi. C'est lui qui a appelé les peuples
» barbares. Cesse de faire la guerre à Dieu; sans

(1) *Hist. Rom.*, l. 31. (2) *Epist.* 380.

» cela tu ne reviendras pas de ce voyage, et ton » armée entière périra. » — Valens fit jeter l'ermite en prison, en disant : « Je reviendrai bientôt ; et pour » ta fausse prophétie, je te ferai mettre à mort. » — « Fais-le seulement, lui répliqua l'ermite, si tu » trouves que je n'aie pas dit la vérité. » — En peu d'heures les légions romaines furent mises en pleine déroute. Des milliers de fuyards furent massacrés par les Goths, et l'empereur qui s'était caché dans une cabane de paysan, fut découvert par les troupes ennemies, qui le firent périr dans les flammes. Les Goths s'avancèrent jusqu'aux portes de Constantinople ; et ils ne se retirèrent que moyennant d'énormes sommes d'argent, que l'impératrice dut leur payer.

Tandis que ces Barbares s'établissaient ainsi en vainqueurs sur le sol romain, dans la Thrace et la Dacie, le vaillant Théodose montait sur le trône. Il conclut, en 380, un traité de paix avec Athanaric, successeur de Fritiger, pensant avec raison qu'il valait mieux gagner ces hommes farouches par la douceur et s'en faire des alliés, que d'essayer de les combattre. Cette paix dura vingt ans sans interruption, et permit aux Goths de cultiver avec fruit leurs relations avec l'église chrétienne. C'est à cette époque que Chrysostome s'occupa d'eux avec tant de zèle ; et les succès de l'évangile furent tels chez cette nation, que les Visigoths s'occupèrent à leur tour à le répandre parmi leurs compatriotes, les Ostrogoths et les Gépides, qui parlaient la même langue qu'eux (1) ; et que, de ces

(1) *Jorn.*, c. 25. — *Salvianus ae Gubern. dei*, l. 7.

peuples, la foi chrétienne s'insinua chez les Vandales, les Alains et les Suèves. Il semblerait que les chefs de ces tribus qui se proposaient d'envahir le territoire des Romains, crurent devoir s'y préparer en quelque sorte, ou gagner la faveur du Dieu des chrétiens, en embrassant la religion du grand empire sur lequel ils allaient se jeter.

Athanaric mourut de bonne heure, et Théodose le fit ensevelir avec honneur dans sa capitale. Son successeur fut le fameux Alaric, avec qui commence cette époque remarquable de l'invasion des peuples germains, dans laquelle périt pour jamais l'ancien empire de Rome, et où les Barbares vinrent établir sur ses ruines, au milieu de bouleversemens immenses, le nouveau monde européen et le commencement du règne de Christ sur terre.

C'est ce grand événement ou plutôt cette longue suite de révolutions dont nous avons maintenant à présenter le tableau.

LIVRE QUATRIÈME.

CHAPITRE XVI.

INVASION, — MOEURS ET LANGUE DES BARBARES, — ET LEURS RAPPORTS AVEC L'ÉGLISE.

§ I.

Esquisse historique de l'invasion.

C'est le spectacle majestueux et imposant d'un grand jugement de Dieu sur les hommes qui se déroule à nos yeux dans les grandes scènes que nous avons maintenant à contempler. Les esprits profonds de la Grèce et de Rome avaient déjà entrevu le principe qui nous fait considérer l'histoire du genre humain de ce point de vue élevé; ils parlaient d'un fatalisme, d'une mystérieuse destinée, qui préside au développement des nations, à

l'ascension et à la chute des empires; et en voyant se dérouler devant eux les événemens passés ou présens, ils ne pouvaient se défendre de la pensée qu'une justice rétributive des dieux présidait aux destinées des peuples comme à celles des individus, et que le passé renfermait en lui-même les germes de l'avenir. Mais jamais cependant ils ne purent s'élever à la hauteur, et se placer dans la pleine lumière, où la révélation seule peut amener les hommes. Celle-ci nous montre l'établissement d'un règne de Dieu sur terre comme le grand but auquel convergent tous les événemens du monde et tous les mouvemens des peuples. D'après elle les nations, avec leurs rois, sont les dociles instrumens d'un Chef souverain qui les appelle, quand il le veut, comme des nuées de sauterelles, des pays les plus lointains pour exécuter ses jugemens, ou pour préparer, même parmi des flots de sang, de nouvelles voies à son économie de salut et de rédemption (1).

C'est à la lumière de ces saintes vérités que nous allons maintenant contempler l'événement, unique en son espèce, de la grande migration des peuples, ce bouleversement qui commence à la fin du quatri[illegible]e, et qui, pendant le cours de deux siècles presque entiers, prépare aux contrées de l'Europe une forme toute nouvelle. Ce n'est point sortir de notre sujet que d'étudier cet événement extraordinaire; car il forme une époque entièrement nouvelle pour l'histoire des missions;

(1) Voyez *Jérémie* 18, 5-10 comparé aux ℣. 1-4.

et comme son développement et ses longues suites nous creusent le sillon que nous aurons à suivre dans les quatre ou cinq siècles suivans, c'est ici le lieu d'en tracer rapidement les principaux traits.

Dès les temps les plus reculés, l'énorme plateau qui, à partir de l'Europe, commence près de la mer Noire par le Caucase, et s'étend à travers les immenses contrées de l'Asie centrale jusqu'au Thibet et jusqu'à la Chine, dominé au midi par la chaîne gigantesque de l'Himalaya, ce plateau, disons-nous, fut le berceau et est resté en quelque sorte la pépinière du genre humain. C'est à son pied qu'a commencé l'histoire des hommes; et c'est de ses hauteurs âpres et rigoureuses que sont redescendues de temps en temps des populations sans nombre qui sont venues renouveler les races corrompues et énervées de la plaine. Cette longue chaîne de montagnes qui s'étend au travers de l'Asie nourrit dans ses alpes des centaines de tribus que jamais monarque ne s'est encore définitivement soumises; et elle partage l'ancien monde d'orient en occident.

Pendant quelques milliers d'années les essaims qui sortaient de ces montag[illegible]cendaient vers le midi et l'orient; c'est ce qui a form[illegible]histoire ancienne, dont le théâtre est au sud-est quant à nous. Mais vers le temps de la naissance de Jésus-Chris[illegible] ces peuples commencèrent à prendre une autre direction, et à s'étendre vers le nord et l'occident; c'est là que commence l'histoire plus moderne. En admettant, comme le prouvent d'ailleurs à côté de la révélation, tous les indices de l'histoire, que

cette contrée centrale de l'Asie est le berceau du genre humain, on s'explique les traits de ressemblance qui se trouvent encore entre les langues du midi et celles du nord.

Toutes les tribus qui se dirigèrent sur l'Europe dès les premiers siècles du christianisme peuvent se classer sous la dénomination générale de Germains, c'est-à-dire d'hommes de guerre (Ger-Man): ce furent elles que Dieu chargea de produire dans le monde civilisé le plus grand bouleversement dont l'histoire ait conservé le souvenir. Sans doute chaque siècle de l'histoire universelle peut nous montrer quelque migration d'une ou de plusieurs peuplades; mais ce n'étaient que des mouvemens peu importans et peu durables. Maintenant nous voyons s'avancer, de l'orient et du nord, des tribus innombrables et incessantes, qui quittent leur patrie pour jamais, et qui viennent, au prix de leur sang et par une longue suite de combats acharnés, s'établir au milieu de la brillante civilisation de l'occident. Pareilles aux vagues de la mer, elles s'avancent et se pressent les unes derrière les autres pour venir s'entasser pendant quelques années sur les rives du Danube et du Rhin, où les légions romaines ne parviennent à les arrêter un temps que pour rendre l'irruption finale d'autant plus effrayante. Ici nous laisserons pour un moment prendre la parole, ou plutôt la palette, au plus grand peintre de la langue française.

« Dieu ayant arrêté ses conseils, les exécute. Rome qui n'aperçoit à ses frontières que des solitudes, croit n'avoir rien à craindre; et nonobs-

tant, c'est dans ces camps vides que le Tout-Puissant rassemble l'armée des nations. Plus de quatre cents ans sont nécessaires pour réunir cette innombrable armée, bien que les Barbares, pressés comme les flots de la mer, se précipitent au pas de course. Un instinct miraculeux les conduit; s'ils manquent de guides, les bêtes des forêts leur en servent : ils ont entendu quelque chose d'en haut qui les appelle du septentrion et du midi, du couchant et de l'aurore. Qui sont-ils? Dieu seul sait leurs véritables noms. Aussi inconnus que les déserts dont ils sortent, ils ignorent d'où ils viennent, mais ils savent où ils vont : ils marchent au Capitole, convoqués qu'ils se disent à la destruction de l'empire romain comme à un banquet.

» La Scandinavie, surnommée la fabrique des nations, fut d'abord appelée à fournir ses peuples; les Cimbres traversèrent les premiers la Baltique; ils parurent dans les Gaules et dans l'Italie, comme l'avant-garde de l'armée d'extermination.

» Un peuple qui a donné son nom à la barbarie elle-même, et qui pourtant fut prompt à se civiliser, les Goths sortirent de la Scandinavie après les Cimbres, qu'ils en avaient peut-être chassés : ces intrépides Barbares s'accrurent en marchant. Les Slaves s'étendaient derrière les Goths, dans les plaines de la Pologne et de la Moravie; et les Alains occupaient les terres vagues entre le Volga et le Tanaïs.

» En se rapprochant des frontières romaines, les Allamans (Allemans) qui sont peut-être une partie des Suèves de Tacite, ou une confédération de

toutes sortes d'hommes, se plaçaient devant les Goths, et touchaient aux Germains proprement dits, qui bordaient les rives du Rhin. Parmi ceux-ci se trouvaient, sur le haut Rhin, des nations d'origine gauloise, et sur le Rhin inférieur, des tribus germaines, lesquelles associées pour maintenir leur indépendance, se donnaient le nom de Francs.

» Or donc cette grande division des soldats du Dieu vivant, formée des quatre lignes des Slaves, des Goths, des Allemans, et des Germains, avec tous leurs mélanges de noms et de races, appuyait son aile gauche à la mer Noire, son aile droite à la mer Baltique et avait sur son front le Rhin et le Danube, faible barrière de l'empire romain.

» Le même bras qui soulevait les nations du pôle chassait des frontières de la Chine les hordes de Tartares appelées au rendez-vous. Tandis que Néron versait le premier sang chrétien à Rome, les ancêtres d'Attila cheminaient silencieusement dans les bois; ils venaient prendre poste à l'orient de l'empire, n'étant d'un côté séparés des Goths que par les Palus Méotides, et joignant, de l'autre, les Perses qu'ils avaient à demi subjugués. Les Perses continuaient la chaîne avec les Arabes ou les Sarrasins en Asie : ceux-ci donnaient en Afrique la main aux tribus errantes du Bargah et du Sahara, et celles-là aux Maures de l'Atlas, achevant d'enfermer dans un cercle de peuples vengeurs, et ces dieux qui avaient envahi le ciel, et ces Romains qui avaient opprimé la terre » (1).

(1) *Études historiques de Châteaubriand.*

Nous quittons ces magnifiques accens pour reprendre notre humble récit. Le mouvement de ces peuples, qui viennent enlever de son ornière le puissant empire des Romains, et former le nouveau monde, commence proprement, comme on l'a déjà indiqué, avec l'irruption des Huns en Europe en 375, et ne s'arrête pleinement que sous Charlemagne, en 800, par la lutte opiniâtre de ce monarque contre les Saxons, ou même encore en 955 par le désastre des Hongrois sur le Lech. Ou, à ne considérer même cette grande tourmente qu'au plus fort de sa durée, elle se prolonge jusqu'à l'établissement du royaume des Francs, vers l'an 500, ou jusqu'à celui des Lombards en Italie en 568; de sorte qu'à ne la prendre que dans sa plus grande intensité elle a bouleversé l'Europe pendant près de deux siècles.

Cette histoire est si compliquée et présente un tel cahos qui si nous voulions continuer à ordonner, comme jusqu'ici, notre sujet par peuples et par contrées, nous serions appelés à revenir sans cesse sur le même sujet, et on ne saurait à quoi s'en tenir (1). Alaric est partout, Genserik est partout; il y a des Alaric et des Théodoric en divers temps comme en divers lieux : les Goths sont en Thrace, en Hongrie, en Pannonie, en Italie, en France et en Espagne : et pour compliquer le sujet, ils n'occupent souvent qu'une partie de ces contrées, dont le reste est tour à tour occupé et abandonné par

(1) C'est l'effet que m'a semblé produire l'ouvrage allemand dans cette partie de l'histoire; c'est pourquoi nous avons pris le parti de suivre le plan qu'on indique ici.

des Bourguignons, des Allemans, des Alains ou des Vandales, qu'on retrouve aussi partout : c'est une confusion qui est alimentée par les historiens eux-mêmes, et dans laquelle nous n'avons pas voulu introduire encore, comme un élément de plus, l'histoire des travaux silencieux des missionnaires, qui, comme les aumôniers de cette immense bataille, continuaient au milieu du désastre général, à faire l'œuvre de l'évangile comme s'ils eussent été en pleine paix (eux dont le royaume n'était pas de ce monde), à jeter des semences de résurrection au milieu de ce labourage qui bouleversait les peuples, et à placer des appuis inébranlables, quoique inaperçus, sous un monde qui s'écroulait. Nous avons donc pensé, pour plus d'ordre, donner d'abord de suite un récit historique de toute l'invasion, depuis son début jusqu'à l'établissement de la monarchie des Francs et à la mort de Théodoric le Grand, pour reprendre ensuite notre histoire des missions selon les lieux et les époques, en ne faisant alors, pour l'histoire politique de chaque pays, que rappeler ce qui en aura été dit ici.

Sans doute il y avait eu précédemment, même pour l'empire romain, des essais d'irruption très-menaçans. Déjà sous les règnes malheureux de Valérien et de Gallien (253—268), différentes nations barbares avaient pénétré fort avant dans l'empire et en avaient révélé ainsi toute la faiblesse. Les Francs du Weser et du Bas-Rhin avaient envahi, vers l'époque que nous indiquons, toute la Gaule, et poussé jusqu'en Espagne, poussé même de là

jusqu'en Afrique (1) : les Suèves s'étaient pareillement jetés, sur la Gaule, puis sur l'Italie, où ils avaient dépassé Ravenne et déployé leurs étendards victorieux presque à la vue de la capitale. On se rappelle aussi, du chapitre précédent, que vers la même époque les Goths s'étaient fixés dans la Crimée et ses environs. De là ils avaient fait avec succès, en trois fois, trois longues excursions dévastatrices, l'une pour aller piller Trébisonde dans le Pont, l'autre pour saccager la Bithynie, et la troisième pour exercer les mêmes ravages dans la Grèce, qui fut incendiée. Ils firent même trembler l'Italie. En même temps les Perses faisaient la conquête de l'Arménie, et Valérien lui-même tombait en leur pouvoir (c. 3, p. 134). Plus tard les mêmes mouvemens s'étaient encore répétés. Mais tout cela n'avaient été que des bourrasques passagères, des plaies qui se cicatrisaient, des trouées qui se refermaient; et les Romains étaient toujours rentrés dans leur domination. Maintenant nous sommes arrivés au moment où les voies d'eau ne peuvent plus s'arrêter : le vaisseau descend rapidement, et va sombrer : les digues se rompent de toutes parts : en un mot nous arrivons à l'heure solennelle où l'empire romain périt. En voici le récit succinct et fidèle, fidèle du moins, autant que le porte l'extrême difficulté du sujet.

Vers la fin du quatrième siècle les Goths s'établissent définitivement dans les provinces du nord-est (376) (2). Théodose parvient à arrêter ce commen-

(1) *Gibbon*, t. 2, c. 10, p. 135. (2) V. notre c. 15, p. 443.

cement d'invasion pendant les seize années de son règne, parce que Dieu, qui voulait faire périr l'empire romain, voulait en même temps conserver son église, et agir par elle sur les Barbares à mesure qu'ils avançaient, et mêler ainsi le levain à la masse à mesure qu'elle s'augmentait. De là sans doute les momens d'interruption que nous trouverons dans l'histoire de l'invasion même. Avant de mourir, Théodose, qui ne laissait pour régner sur l'Orient que son fils Arcadius, âgé de dix-huit ans, et pour l'Occident que le faible Honorius, plus jeune encore, avait jugé nécessaire de placer à côté de chacun de ces enfans un ministre et un général de mérite, qui pussent régner par le fait sous le nom des jeunes princes. Dans l'Orient ce fut le préfet Rufin, puis bientôt Eutrope; dans l'Occident, le célèbre général Vandale Stilicon. Malheureusement pour les Romains, ces deux tuteurs ne cessèrent d'être divisés entre eux. Le rusé monarque des Visigoths, Alaric, instruit de l'impuissance de l'empire, et d'ailleurs excité par Rufin, s'avance alors dans la Grèce (395) : les villes les plus célèbres de cette contrée succombent devant son épée; les Barbares massacrent et renversent tout ce qui se trouve sur leur chemin; et c'est comme un signal pour les nuées de sauvages qui s'étendaient depuis la mer Noire jusqu'au Rhin : tout s'ébranle, et les légions romaines ne suffisent plus pour s'opposer au torrent. Le faible Arcadius obtient pour un temps une paix honteuse, en accordant au roi des Visigoths la dignité de généralissime des troupes de l'empire, et, sous le nom de paie, un impôt

écrasant. Mais ce n'est qu'une trève qui permet aux ennemis d'accumuler des forces d'autant plus irrésistibles.

La fausse politique de la cour de Constantinople, pour détourner le danger de dessus sa tête, engage avec des sommes énormes Alaric à se jeter sur l'Italie. Les Visigoths poussent les cris d'une joie sauvage; Alaric n'avait encore été que leur chef; ils le proclament leur roi, et ils marchent avec lui sur Rome, en traversant l'Illyrie et la Pannonie (400). Ils s'emparent d'Aquilée : l'Italie en tremble; le faible Honorius ne se croit pas en sûreté dans Milan, et s'enfuit du côté de la Gaule : mais arrêté à Asta (Asti en Piémont) il était sur le point d'être pris, lorsque Stilicon vint le délivrer. Ce vaillant général avait été rassembler en toute hâte toutes les troupes qu'il avait pu retirer des bords du Rhin et de la Rhétie : il rappela même celles de la Grande-Bretagne; et il fit éprouver aux Goths près de Pollentia (1) une telle défaite que les femmes et les enfans d'Alaric tombèrent en son pouvoir. Pour les racheter, ce dernier dut quitter l'Italie et se retirer avec ses troupes en Illyrie.

Nous devons remarquer chemin faisant ce rappel qu'on vient d'indiquer, des troupes de l'empire encore cantonnées en Angleterre : c'est le moment où elles abandonnent à jamais cette contrée. Il y subsista bien encore quelque reste de domination romaine; mais on peut cependant se noter cette

(1) Les vestiges de Pollentia sont à huit lieues sud-est de Turin.

l'orage éclate tout-à-coup et avec plus de violence dans les contrées du Rhin. Le dernier jour de l'an 406 une autre portion de Suèves, de Vandales, de Bourguignons, et d'autres peuplades germaines passe le Rhin, alors fermé par les glaces; et ces Barbares disent adieu pour jamais à leurs sombres forêts de chênes. Ils se précipitent sur les Gaules, après avoir auparavant mis tout à feu et à sang sur leur passage. Les Francs, qui avaient déjà contracté des alliances avec les Gaulois-Romains, essayèrent de résister un moment; mais ils succombèrent sous les masses de cavalerie des Alains. Tout ce qui était entre le Rhin et l'Océan, entre les Alpes et les Pyrénées, fut changé en désert: et pendant plus de deux ans tout le pays resta à la merci de ces bandes déchaînées. Les villes florissantes du Rhin, Trèves, Mayence, Worms, Spire, Strasbourg et autres, sont mises en cendres : le flot entraîne des milliers de chrétiens; et plus d'une foi des paroisses entières sont passées au fil de l'épée, jusque dans les temples où elles avaient cherché un asile. Les rues des villes étaient couvertes de cadavres nus et sans sépulture, que se partageaient les chiens et les oiseaux de proie (1).

Ces désolations de la Gaule ne furent arrêtées un moment que par une armée romaine qui s'était reformée dans la Grande-Bretagne. Il est vrai que le remède même provenait d'un nouveau désordre; car cette armée ne se trouvait en France que parce que, formée en Angleterre à l'instigation et dans

(1) *Hieron*, *epist. ad Heliod.* — *Salvanius de gubernatione Dei*, l. 7.

l'intérêt des Romains, elle s'était aussitôt rendue indépendante, et avait proclamé empereur un simple soldat, nommé Constantin. Il passa dans la Gaule pour son propre compte, et il y fit reconnaître son autorité pour un certain temps. Nous le verrons tomber plus loin.

Au milieu de tout cela le pauvre Honorius, renfermé dans les retranchemens de Ravenne, s'occupait à élever de la volaille.

Cependant les Germains, laissant quelques Bourguignons derrière eux en France, avaient passé les gorges des Pyrénées pour entrer en Espagne, où Constantin ne put les suivre d'abord; et ils couvrirent cette province de morts et de dévastation. Ils pénétrèrent même sans résistance jusqu'aux extrémités de la Péninsule, dont ils prirent possession pour ne plus retourner dans leur précédente patrie. Les évêques et tout le clergé du pays sont massacrés, et les troupeaux dispersés, ou emmenés en esclavage. Après s'être rassasiés de pillage, les Barbares se répandent confusément dans ces contrées : les Suèves et les Vandales s'établissent dans la Galice et ses environs; les Alains dans la Lusitanie (Portugal); d'autres s'étendent dans d'autres quartiers de l'Espagne; et ce qui était resté d'habitans chrétiens subissent le joug de leurs hôtes nouveaux.

Les malheurs s'entassent. — Au milieu de ces orages de l'empire d'Occident, l'empereur Arcadius était mort à Constantinople en 408 : et son successeur fut un enfant de sept ans, Théodose II. Cette ombre d'empereur, ou plutôt ceux qui régnaient sous

son nom, portent eux-mêmes à l'empire romain un coup terrible en le privant de son plus vaillant appui. Stilicon, jusqu'ici sauveur de l'empire, est accusé, on ne sait si c'est à tort ou à raison, de vouloir placer la couronne de l'empire d'Orient sur la tête de son fils : et Honorius les fait exécuter l'un et l'autre à Ravenne. Le même coup d'état fut accompagné d'un massacre des Goths auxiliaires; ce fut le signal de la ruine de Rome. Alaric, débarrassé de son redoutable adversaire, et poussé tout à la fois par l'ambition et par le besoin de venger dans des flots de sang les milliers des siens que les Romains venaient d'égorger en pleine paix, s'avance sur Rome (408), que ravageaient déjà la famine et la peste, et il l'assiége. En vain on essaie de l'effrayer en lui rappelant l'immense population de cette ville et le danger de la réduire au désespoir. « Plus l'herbe est épaisse, et mieux la faux y » mord, » répond-il avec un éclat de rire insultant. — Il demande pour rançon de la ville, tout l'or et l'argent qui s'y trouve, tous les meubles de prix, tous les esclaves..... « Que comptez-vous donc nous » laisser? lui dit-on. — La vie. »

Cependant l'orgueilleux vainqueur adoucit ses prétentions : et l'on rachète momentanément la grande cité par des conditions humiliantes et pour des sommes énormes. Mais l'année suivante il se présente une seconde fois, et en 410 pour la troisième. Cette fois il pénètre dans la ville, le 24 août, à minuit; la porte Salaria lui est ouverte par la trahison : et les habitans ne se réveillent qu'au milieu des cris des Goths, au son de leurs trom-

pettes, et à la lueur des flammes qui dévorent leurs maisons. Alaric abandonna au pillage cette ville opulente avec tous ses trésors, en ajoutant seulement l'ordre rigoureux de respecter et de laisser intactes les églises des saints apôtres, et la foule des chrétiens sans défense qui s'y étaient réfugiés.

Ainsi tomba devant l'épée des Germains l'orgueilleuse Rome, onze cent soixante-trois ans après sa fondation. Dès maintenant l'Italie n'est plus, pour quelques siècles, que le théâtre de scènes sanglantes; et au bout de peu d'années on verra s'éteindre jusqu'à la dernière étincelle de son ancienne gloire.

Au milieu de la désolation qui remplissait la malheureuse ville abandonnée au pillage, il est touchant d'observer l'influence salutaire qu'exerçait déjà sur les Barbares l'évangile qu'ils avaient reçu, quelque imparfaites que fussent à cet égard leurs connaissances. Un Goth de distinction trouva dans un couvent une religieuse déjà avancée en âge, et lui demanda d'une manière mesurée de lui livrer tout ce qu'elle avait d'or et d'argent. Elle répondit qu'elle en possédait beaucoup en effet; et elle le lui montra, mais en ajoutant, selon la superstition déjà établie à cette époque : « Ce sont les vases sacrés de l'apôtre Pierre; si vous voulez les prendre, essayez-le; mais la responsabilité en sera sur vous. » — Le Goth, d'abord ébloui de la quantité et de la richesse de ces trésors, mais touché par la piété de cette femme, rapporta la chose à Alaric, qui fit conduire tous les vases sacrés sous forte escorte, dans l'église de saint Pierre sur le Vatican. La religieuse, et tous les chrétiens qui

voulurent se joindre à elle, eurent permission de suivre en paix ce cortége extraordinaire; et la procession forma un contraste singulier avec les scènes de carnage et d'incendie qui désolaient cette ville. Des soldats Goths portaient sur la tête ces objets vénérés, entre deux haies d'autres soldats de la même nation, qui les escortaient l'épée à la main, au milieu des hymnes d'une foule de Romains et de Barbares. L'immense église de saint Pierre se remplit de fuyards chrétiens, qui furent gardés par les soldats Goths, et qui, seuls épargnés dans ce désastre, se trouvèrent aussi plus tard seuls en état de rebâtir la ville sur ses ruines fumantes.

C'est à l'occasion de ce fait touchant, que saint Augustin, qui vivait alors encore, fait cette observation (1) : « Celui qui ne voit pas que ces choses sont dues au nom de Christ, et à l'efficace de son évangile, est aveugle : celui qui le voit et ne célèbre pas le Seigneur, est ingrat; et celui qui voudrait s'opposer aux actions de grâces, serait un insensé. Nul homme réfléchi ne pourra attribuer cette conduite à ces rudes Barbares eux-mêmes : ces caractères féroces ont été contenus d'une manière merveilleuse par Celui qui avait dit depuis long-temps : « Je visiterai leurs péchés avec des » verges, et leur iniquité avec des plaies, mais je » ne leur retirerai point ma grâce » (2).

Tous les chrétiens de la même époque partagèrent ces vues de saint Augustin sur ce grand événement, et virent, soit dans cette conquête de

(1) *De civit. Dei*, l. 1, c. 7. (2) Psaume 89, 33-34.

l'antique capitale, soit dans la manière dont elle eut lieu, une sainte intervention de la justice du Seigneur qui, tout à la fois, châtiait son église déjà très-relâchée, épargnait au milieu de ce jugement des hommes vraiment pieux, et sauvait d'une manière merveilleuse ce qu'il y avait encore de bon chez son peuple. Ainsi Orose, dans son *Histoire* (l. 7, c. 39) : « Ce fut une direction de la Providence qu'on ait vu presque en même temps, dans l'empire romain, deux peuples barbares avec leurs deux généraux, dont l'un, Alaric, était chrétien, et se trouvait ainsi plus rapproché des Romains : aussi comme l'événement le montra, apporta-t-il de la modération jusque dans le massacre, par respect envers Dieu; tandis que l'autre, Radagaise, païen barbare et véritable Scythe, trouvait sa joie encore moins dans la guerre et le pillage, que dans le carnage. Si Dieu eût permis à ce dernier, qui avait déjà pénétré dans le cœur de l'Italie, d'accomplir sa vengeance, lui que les Romains redoutaient le plus, parce qu'ils pensaient que les dieux lui étaient favorables à cause des nombreux sacrifices qu'il leur offrait, il eût, sans corriger l'église, versé encore infiniment plus de sang, et fourni au paganisme un moyen de plus de se confirmer dans ses erreurs : l'idolâtrie eût été rétablie par les vainqueurs : et les chrétiens au contraire, effrayés et découragés. Mais Celui qui gouverne le genre humain a fait périr l'adversaire païen, afin d'humilier les idolâtres, et a donné la victoire à l'autre, afin de châtier les chrétiens. »

Mais nous reprenons le fil des événemens.

Alaric chargé de butin, sortait de Rome en 411, enflammé par la pensée d'aller conquérir la riche Afrique et de s'y fixer avec ses guerriers. Mais au moment de mettre à la voile pour cette entreprise, une maladie subite, ou l'effet de quelque débauche extraordinaire l'enleva; et ses soldats, pour l'enterrer, détournèrent momentanément le cours d'une rivière, où ils déposèrent son corps chargé des trésors de Rome; puis ils ramenèrent le fleuve à sa première place, et massacrèrent les esclaves qu'ils avaient employés à ce travail, afin que la postérité ignorât à jamais le lieu où reposait leur héros (1). Son frère Ataulph (Adolphe) préféra rester en Italie avec ses Visigoths, faire alliance avec les Romains, épouser la sœur de l'empereur Honorius, Placidie, qu'Alaric avait emmenée prisonnière, et se mettre même au service de l'empereur contre les autres Barbares. C'est un usage qui devenait toujours plus commun parmi les chefs de ces tribus aventurières. Et certes l'empire romain, trop dégradé pour savoir se défendre par lui-même, n'avait plus guère de ressource que celle-là, quoique celle-là même le conduisît à sa ruine.

Cependant tout le reste de l'Occident était dans une anarchie sans pareille. Ce Constantin, qui sous quelque ombre de légitimité romaine était parvenu à étendre sa domination sur la Gaule et l'Espagne, se voyait disputer cet empire par trois autres rivaux; tous quatre furent attaqués par les Goths que conduisait Ataulph : et nous n'avons pas le

(1) *Jornand. de reb. get.*, c. 30.

temps de suivre cette guerre qu'il nous faut déjà parler d'une nouvelle invasion qui a lieu au même moment; car telle est la désolation de l'époque qu'on est obligé de raconter de suite une foule de calamités qui se passaient toutes à la fois. Pendant qu'Alaric ravageait le midi, les terribles Huns, déjà en mouvement, quoique invisibles pour l'Europe, derrière la masse des autres Barbares qu'ils poussaient devant eux, les Huns chassaient et amenaient ainsi sur les Romains les Bourguignons (*Burgundiones*) qui pénètrent par l'Orient dans les Gaules, au moment où Ataulph y entrait par le midi, au service des Romains. Comme ils s'y établissent dès cette époque pour un assez long temps, c'est ici le moment d'en parler avec quelque détail.

Les *Bourguignons* étaient venus anciennement des rives de la Vistule sur celles de la Saale, où ils se disputèrent avec d'autres tribus germaines pour les sources de sel que fournit cette contrée. Il paraît que plus tard (367) on les vit s'avancer sur les bords du Rhin, au nombre de 80,000 hommes sous leur chef *Gontahar* ou *Gunther* pour chercher une patrie dans l'Occident. Les anciens racontent que ces Barbares étaient des hommes de la taille de six à sept pieds, qui, pareils aux fils des dieux de la Grèce, n'étaient vêtus que de peaux de bêtes, et qui regardaient la liberté comme leur seul bien. Leur prêtre en chef (*sinnist*) jouissait d'un pouvoir sans limites; il avait à côté de lui le *hendin*, chef du peuple, qui, aussi long-temps qu'il était agréable aux dieux, conduisait les affaires de la paix et de la guerre.

Lorsque les Bourguignons parurent sur les rives du Rhin en menaçant la Gaule orientale, un vieux évêque, établi dans une ville romaine de la contrée, s'avança vers eux sans crainte et leur annonça l'évangile. Probablement il savait que c'était la peur des Huns qui poussait ces Barbares plus avant; et cette considération aura peut-être contribué à la confiance avec laquelle il se présenta, aussi bien qu'au succès qu'il obtint. « Les Gaulois » et les Romains, dit-il, vous et tous les autres » peuples, nous sommes tous enfans d'un seul » Dieu, et nous serons éternellement heureux si » nous le recherchons. Jésus est apparu : il a envoyé » douze hommes pour annoncer par toute la terre » que Rome, et tout l'empire, et toutes les nations » devaient croire en lui : Rome a obéi, vous de- » vez maintenant, vous aussi, invoquer le Père de » tous les hommes au nom de Jésus. »

L'évêque parla ainsi aux Bourguignons pendant sept jours; il paraît même qu'il leur persuada de passer tout ce temps dans le jeûne; puis Gunther et son armée renoncèrent à leurs faux dieux et reçurent le baptême (413). Dès-lors ils furent admis, dans la Séquanoise, parmi les Gaulois et chez les Helvétiens comme des frères, et c'est à ce moment qu'on peut placer le commencement de leur établissement régulier parmi les nations civilisées; car Honorius confirma alors par un acte authentique la possession de cette province à Gondicaire, roi des Bourguignons.

Nous avons tiré le récit ci-dessus d'Orose (1), qui

(1) *Hist.*, l. 7, c. 32.

vivait à cette époque; cet auteur ajoute que ce peuple puissant et si terrible, qui avait reçu son nom des lieux forts (*Burgen*) qu'il occupait, était devenu doux et paisible depuis qu'il avait reçu les missionnaires, et ne considérait plus tant les Gaulois comme une nation vaincue que comme un peuple de frères.

Socrate, qui vivait à la même époque qu'Orose, place cet événement trente-sept ans plus tard (1), au moment où les bandes d'Attila ravageaient les rives du Rhin; et il le raconte un peu différemment. Selon lui, les Huns défirent les Bourguignons, déjà établis sur les rives du Rhin, en plusieurs batailles consécutives, et les réduisirent à une telle détresse qu'à moins d'un secours extraordinaire ils n'avaient plus à attendre qu'une ruine certaine. Dans ce pressant besoin l'un de leurs corps d'armée, posté pour la défense des frontières, résolut de chercher son secours non plus auprès des hommes, mais auprès de quelque dieu puissant. Ils avaient déjà conçu une grande confiance pour le Dieu de leurs alliés romains-gaulois (car c'est ainsi qu'ils considéraient Christ); parce qu'ils croyaient avoir observé qu'il pouvait apporter un secours certain et miraculeux à ceux qui l'invoquaient. Ils résolurent par conséquent d'embrasser la foi chrétienne avant d'aller combattre les Huns; et trois mille d'entre eux se rendirent, aussi secrètement que possible, dans la ville romaine la plus rapprochée (probablement Trèves) où ils reçurent le baptême de l'é-

(1) *Hist. eccles.*, l. 7, c. 30.

vêque du lieu. Pleins d'enthousiasme ils marchent alors, au bout du huitième jour, contre le camp des Huns, dont le général Optar était mort dans la même nuit des suites d'une débauche. Dix mille Huns tombèrent sous les coups de ce détachement; ce secours que Dieu avait accordé à leur nation leur donna un zèle extraordinaire pour la foi chrétienne; et ils devinrent un levain qui se répandit plus tard dans toute la tribu des Bourguignons.

Quoi qu'il en soit des deux récits, qui peuvent aisément se concilier en les rapportant à deux événemens différens, ils suffisent pour établir qu'un plus ou moins grand nombre de Barbares de cette dénomination embrassèrent la foi chrétienne vers l'époque où nous sommes parvenus. Nous reviendrons sur l'histoire de ce peuple, qui descendit bientôt plus au midi : mais pour le moment l'ordre des temps nous ramène aux Visigoths que nous avons laissés au service de l'empereur d'Occident, occupés à faire rentrer la Gaule et l'Espagne sous l'autorité de la cour de Ravenne.

Peut-être Ataulph nourrissait-il l'espoir de succéder un jour à Honorius, et d'élever un empire goth sur les ruines de l'ancien état romain : dans tous les cas, la conduite conciliante de cet homme servit à donner à l'église quelque repos, et à établir un commencement d'intimité entre l'ancienne et la nouvelle population de la Gaule. Mais s'il désirait la paix avec les Romains, il ne put réussir dans son dessein : Honorius ne connaissait ni son époque, ni ceux avec qui il avait affaire; il se montra bientôt hostile à son redoutable beau-frère,

qui venait pourtant de lui rendre une portion de la Gaule, et qui avait déjà même pénétré en Espagne, pour la ramener également sous son joug : Ataulph fut assassiné par un de ses Goths (415). Il eut pour successeur son vaillant frère Wallia, qui renoua des rapports de bonne harmonie avec Honorius, qui se plaça également à son service, et qui continua l'œuvre de son frère. En même temps qu'un général romain défaisait Constantin dans les Gaules, et lui ôtait la vie avec l'empire, Wallia pénétra en Espagne, détruisit les Alains, renferma les Vandales dans la Bétique, et réduisit les *Suèves* dans la Galice, où ils formèrent (419) un royaume qui subsista jusqu'en 585, époque où il fut conquis par les Visigoths. Puis Wallia ramena le reste de la Péninsule encore une fois sous le joug de l'empire d'Occident, et reçut d'Honorius, en récompense de ses services (419), la province considérable d'Aquitaine, située entre la Garonne et la Loire : elle comprenait environ le tiers de la France actuelle. C'est là l'origine de cet empire *des Visigoths* dont la capitale fut Toulouse, qui s'étendit en peu de temps des Pyrénées jusqu'au pied des Alpes, puis qui entra plus tard en Espagne jusqu'au détroit de Cadix, pour jouer un grand rôle pendant le cinquième siècle, et disparaître ensuite devant les Francs quant à la Gaule, et en Espagne devant les armes des Arabes.

Voilà comment les migrations d'une partie considérable des Goths atteignirent leur terme. Cette nation, après avoir été pendant près de cinquante ans la terreur des deux empires d'Orient et d'Occident,

après les avoir amenés l'un et l'autre à deux doigts de leur perte, et avoir parcouru successivement la Grèce, l'Italie, les Gaules et l'Espagne, en les dévastant sans s'y fixer, s'arrêta enfin sur deux points. Les Ostrogoths, qui s'établirent en Pannonie, y restèrent sans éclat jusqu'à l'époque où ils fondèrent tout-à-coup en Italie le grand empire qui prit leur nom (493) : les Visigoths, dont nous parlons ici, se posèrent sur les rives de la Garonne. Dès-lors ces Germains vécurent en paix avec les citoyens romains qu'ils trouvèrent établis dans ces contrées, et ils en prirent la civilisation et les arts presque aussi vite qu'ils s'étaient d'abord emparés de leurs provinces. Ils apprirent à connaître l'ordre civil, qui protége le citoyen contre la puissance brutale, l'agriculture qui fixe le domicile, l'industrie et les arts qui embellissent la vie, et ils ne tardèrent pas à faire de tels progrès dans ce nouveau genre de mœurs qu'ils enlevèrent bientôt aux Romains la prééminence dans la civilisation, comme ils la leur avaient enlevée déjà dans l'art de la guerre ou du moins dans la vaillance.

Au milieu de tous ces mouvemens survint (424) la mort d'Honorius, qui avait régné, en quelque sorte sous tutelle, pendant vingt-huit ans, et avait vu pendant ce temps toutes les provinces de son vaste empire abandonnées aux dévastations des Germains, Rome pillée et foulée aux pieds, la Grande-Bretagne, une forte portion des Gaules, et presque toute l'Espagne perdues à jamais pour l'empire romain, et trois royaumes barbares, ceux des Bourguignons, des Visigoths et des Suèves, s'é-

tablir dans ses états. Il eut pour successeur un homme encore plus faible que lui, son neveu Valentinien III, fils de Placidie. Cependant Placidie elle-même, s'appuyant sur Aëtius, grand homme d'état et grand général, mania à sa place le gouvernail de l'état avec fermeté, pendant les quelques années qui précédèrent encore la ruine de l'empire.

Dans le même temps s'amassait, quoique en silence, l'orage redoutable dont nous avons signalé les symptômes à mesure qu'ils ont paru; nous voulons parler des pas encore inaperçus que faisait déjà chez les Huns, parmi le tumulte des événemens de ces jours, le fameux Attila, qui ne devait arriver sur les peuples civilisés que dans vingt-cinq ans environ. On a vu (c. 15, p. 439) que dans les dernières années d'Hermanaric, roi des Ostrogoths, une horde de Huns avait passé le Palus Méotide, et chassé devant elle les Alains et les Goths, pour s'emparer des vastes steppes de la Scythie (c'est ainsi qu'on désignait aussi la Russie méridionale, en la considérant comme un prolongement de la Scythie Asiatique). Pendant long-temps, divisés entre eux, ces Barbares s'étaient étendus sans éclat et dans une sorte d'oisiveté, le long des rives dévastées du Danube, où ils trouvaient pour leurs chevaux d'abondans pâturages. Depuis près de cinquante ans on n'avait plus entendu parler d'eux, jusqu'à ce qu'Attila se fût mis à leur tête (en 428), après avoir assassiné son frère Bleta. Il s'occupa aussitôt de rapprocher entre elles ses hordes désunies, puis il se prépara à son apparition dans le midi, où nous le verrons arriver en son temps.

Jusque là de nouveaux désastres devaient venir se répandre sur le malheureux empire romain. Les Vandales, refoulés par Wallia dans une seule province de l'Espagne s'y trouvaient à l'étroit : leur chef Genséric, le plus grand des généraux germains de son époque, se mit à la tête de ses guerriers pour leur procurer quelque part une issue. Jornandès dépeint cet homme (1), quant à l'extérieur, comme petit de taille, et boîteux par suite d'un accident; mais comme un penseur profond, avare de paroles, méprisant la mollesse, furieux dans sa colère, avare, habile au plus haut degré à exciter les peuples les uns contre les autres et à répandre parmi eux la division et la haine. Pour combler le malheur des Romains, Boniface, gouverneur de l'empire en Afrique, ami de saint Augustin, se brouilla à cette époque avec Aëtius; et pour se mettre à l'abri des mesures du gouverneur romain qui le rappelait, il prit sur lui d'attirer les Barbares dans sa province.

Genséric traverse donc le détroit de Gibraltar (429) à la tête de 50,000 Vandales et Alains, pour se rendre sur les rivages rians de l'Afrique romaine. A cette époque malheureuse l'église de Christ était doublement déchirée dans ces contrées par deux luttes acharnées : celle des Donatistes contre le parti catholique, et celle des Ariens contre les Orthodoxes. Depuis Théodose, les Orthodoxes avaient repris le dessus, et rendaient maintenant avec usure aux Ariens toutes les persécutions qu'ils en avaient souffertes : aussi cette église d'Afrique,

(1) *De rebus. get.*, c. 33.

autrefois si florissante, qui comptait des centaines de diocèses depuis le Nil jusqu'à l'Atlantique, maintenant divisée au-dedans d'elle-même, n'attendait plus qu'un choc du dehors pour périr. Genséric et ses hordes, qui peu auparavant avaient été amenées à la profession du christianisme par des ecclésiastiques ariens, se firent des alliés pleins de zèle de toute la portion du peuple qui appartenait à cette communion, persécutèrent les églises catholiques avec le fer et la flamme, et s'étendirent comme une noire et irrésistible tempête sur toutes les provinces d'Afrique. Boniface, que les conseils d'Augustin et peut-être sa conscience, ou même la crainte seule, avaient ramené au devoir, s'efforça en vain de résister à l'orage qu'il avait lui-même appelé sur le pays; les Vandales s'avancèrent irrésistiblement. On a vu (c. 6, p. 255), en parlant de saint Augustin, la misère inexprimable qui se répandit alors sur ces contrées; et qu'Augustin lui-même mourut pendant le siége de sa paroisse d'Hippone. Après quelques années d'effusion de sang, toutes les places fortes du pays, Hippone, Cyrtha, puis Carthage elle-même furent prises d'assaut par les Vandales, et toutes les villes et les villages par où passèrent ces Barbares, livrés aux flammes sans pitié. Genséric distribua le pays entre ses guerriers, et gouverna dès-lors depuis Carthage, dont il fit sa capitale, un empire qui s'étendait le long du rivage à soixante journées de distance. La Sicile, la Sardaigne et la Corse tombèrent pareillement entre ses mains, et Rome elle-même commença à trembler devant lui.

Vers ce même temps (430) les Bourguignons, toujours poussés par les flots qui s'accumulaient derrière eux, quittent définitivement les bords du Rhin et pénètrent plus avant en Suisse, en Savoie et dans le midi de la France; tandis que les Allemans et les Francs envahissent le nord de la Gaule: il n'y a plus que le centre de ce dernier pays où il subsiste encore un reste de puissance romaine.

Mais ce reste même s'ébranle de jour en jour. Wallia était mort en 419 et avait eu pour successeur Théodoric Ier, fils du grand Alaric (1), qu'il ne faut pas confondre avec le roi des Ostrogoths du même nom qui régnera plus tard (en 493), et dont le règne sera pareillement très-célèbre et très-long. Celui-ci fut sur le trône pendant trente et un ans, jusqu'en 450, et donna au royaume des Visigoths un accroissement considérable. A peine se vit-il en sûreté derrière lui du côté des Pyrénées, par le passage des Vandales en Afrique, qu'il commença avec les Romains des Gaules la guerre dont son peuple éprouvait le besoin. Les Romains lui opposèrent le vaillant Litorius, qui eut d'abord des succès éclatans, et qui s'avança jusqu'aux portes de Toulouse. Théodoric, consterné de se voir assiégé dans sa capitale, fit des propositions de paix par l'intermédiaire des évêques catholiques de la ville; mais le Romain les renvoya avec orgueil, en ordonnant à l'instant même de livrer l'assaut à la ville, et de ne pas y épargner une ame vivante. Les Goths crièrent à Dieu, en qui seul ils pouvaient

(1) *Gibbon*, t. 6, c. 35, p. 319.

maintenant espérer; le général romain, se fiant en ses propres forces, et encourageant son armée par des augures, restes de paganisme dont il attendait le succès, crut s'avancer vers une victoire certaine. Théodoric, plein tout à la fois de désespoir et d'enthousiasme religieux se précipita sur les Romains; le combat fut long et acharné; mais enfin ces derniers furent vaincus, et Litorius, couvert de blessures, amené en triomphe comme prisonnier dans les murs de Toulouse (439).

Tandis que ces choses se passaient chez les Visigoths, les Suèves étendaient de plus en plus, depuis le départ des Vandales, leur domination en Espagne. Ils avaient à leur tête Rechila, qui mourut en 448, idolâtre comme il avait vécu. Cette seule circonstance suffirait pour indiquer que le paganisme était loin d'être encore entièrement détruit chez cette nation. A Rechila succéda son fils Rechiarius (Richard), qui embrassa le christianisme, et se déclara même pour la foi catholique, celle des habitans du pays. Cet événement qui eût pu être heureux pour la cause de l'évangile, perdit de son effet par les guerres et les conquêtes continuelles qui conduisirent le roi des Suèves jusque sur les rives de l'Èbre, et le mirent en relation avec les Visigoths. Pour cultiver l'amitié de ce voisin dangereux, et pour rester en paix avec lui, Théodoric lui donna sa fille en mariage.

Ce même Théodoric voulut aussi se lier de cette manière avec Genséric; et il donna effectivement à Hunnerich, fils aîné du roi des Vandales, une autre de ses filles : mais il ne réussit nullement de

ce côté; et cette dernière union occasionna au contraire entre les Vandales et les Visigoths une guerre cruelle, qui finit même par amener sur l'Occident la fameuse et terrible invasion des Huns; car Genséric s'étant imaginé que sa belle-fille voulait l'empoisonner, il la renvoya à son père après lui avoir coupé le nez et les oreilles : Théodoric révolté à cette vue, et résolu de se venger, s'associa avec les Suèves et les Romains, qui continuaient de régner sur l'Italie; et le rusé Genséric voyant avancer sur lui un pareil orage, envoya des députés à Attila pour l'employer à une puissante diversion contre ses ennemis. C'est le moment où cet homme fameux paraît dans notre histoire, et celui par conséquent d'en parler avec quelque détail.

Attila est de tous les chefs barbares qui vinrent ravager l'Europe, celui qui a laissé de lui le plus long souvenir, et qui ébranla le plus fortement son époque. On a vu dans le livre précédent ce qu'étaient les Huns; et que les auteurs du temps les décrivent comme des spectres d'une apparence effrayante et d'une cruauté inouïe. Il paraît que certains Cosaks de nos jours en donneraient une assez juste idée, mais que ceux d'Attila étaient plus féroces et plus incultes encore que ces derniers. Quant à Attila lui-même, Jornandès, qui nous a transmis d'après Priscus, député de Théodose II, empereur d'Orient, une idée si effrayante du peuple même, dépeint sous des traits non moins affreux la personne et les actions de ce guerrier (1),

(1) *De reb. get.*, c. 34-43.

auquel les historiens de l'époque s'accordent généralement à donner le surnom de « fléau de Dieu » qu'il s'était donné lui-même (1). C'était, selon Jornandès, un homme né pour ébranler les peuples, et devant qui tout tremblait par la seule frayeur qu'imprimait son nom. Petit de taille, d'une physionomie horrible, la guerre était son élément, et la soumission de tous les peuples le but de sa vie. A côté de cela il paraît qu'il n'était redoutable qu'à l'ennemi qui se mettait sur son chemin, et que du reste son peuple l'aimait comme un prince juste et bon. Sévère envers lui-même, simple dans ses mœurs, il se couvrait d'un simple manteau gris. On voit qu'il avait des ressemblances jusque dans de petits détails avec un autre Attila. Il buvait dans une coupe de bois, et mangeait dans un plat de la même matière, tandis qu'autour de lui tout resplendissait d'or et de pierres précieuses.

Tel fut l'homme que la Providence choisit en ces jours pour venir mettre le comble à tous les autres fléaux qui avaient déjà fondu sur l'empire romain, et pour devenir, plus qu'eux tous, l'instrument qui devait purifier l'Occident, et faire passer l'église de Christ par le creuset de l'affliction. On a cité précédemment quelques mots terribles d'Alaric; on en a un d'Attila qui est du même genre : « L'herbe ne croît jamais où mon cheval a » passé. »

Attila reçut avec joie la proposition que lui fit

(1) On le nommait *Etzel* (Attil) et *Godegisel* (Gottes Geissel, fléau de Dieu).

Genséric de marcher contre les Romains, et leurs alliés les Visigoths; et cela d'autant plus que cette proposition coïncidait singulièrement avec un autre appel qu'il venait de recevoir d'Honoria, sœur débauchée de l'empereur Valentinien, qui, gênée des obstacles qu'on opposait à ses débordemens, envoya un messager secret à Attila pour lui offrir l'anneau nuptial, et avec lui comme dot, la moitié des états romains. Ce barbare, qui alléguait encore d'autres prétextes, crut voir au premier moment le monde entier déjà sous ses pieds. Il s'avance donc en 450 sur la route du Danube, battue depuis si long-temps par les Barbares, entouré de princes germains, et suivi de peuplades entières. Comme l'empire d'Orient lui oppose, sous Marcien, une attitude pleine de fermeté, il marche vers l'Occident qu'il va incendier et couvrir de carnage. Augsbourg seul resta intact, parce que, disent les historiens, Attila rencontra devant les portes de cette ville une figure de femme effrayante, montée sur un cheval de bataille, qui lui défendit avec menaces de toucher même les rues de cette ville. Arrivé près du lac de Constance, il fait abattre les hauts sapins de la forêt Noire pour en construire ses radeaux, sur lesquels, à prendre la plus basse des estimations qu'indique l'histoire, il passe 400,000 guerriers. Les villes qui bordent le Rhin, et qui à peine s'étaient remises des incendies précédens, sont de nouveau en flammes, et la noire nuée s'avance vers les Gaules.

On peut juger de la désolation de ces temps par les gémissemens que faisait déjà trente ans aupa-

ravant saint Jérome sur tous les maux qu'avaient entraînés les invasions précédentes. « Depuis la » mer du Pont, écrivait-il déjà en 420, jusqu'aux » Alpes Juliennes on se bat au centre même de » l'empire romain; et à force de pleurer la source » des larmes est tarie *(aruerunt præ vetustate lacrymæ)* (1). » — « Il y a vingt ans et plus, écrit-il » ailleurs, qu'entre Constantinople et les Alpes Ju» liennes le sang romain coule tous les jours. Les » Goths, les Sarmates, les Quades, les Alains, les » Huns, les Vandales et les Marcomans dévastent, » volent, pillent et assassinent, partout où ils » mettent le pied. » — Si Jérome pouvait parler ainsi déjà trente ans auparavant, que devait-on dire à l'époque où nous sommes parvenus? Car on conçoit aisément que, quoiqu'une partie des Barbares eût déjà embrassé la profession du christianisme, ces hordes déjà si féroces en elles-mêmes, et rendues plus féroces encore par des guerres continuelles, ne respectèrent pas toujours ni les églises, ni les autels, ni leurs serviteurs, ni les femmes ou les enfans. C'est ce qu'on voit aussi dans d'autres passages de Jérome. « Que de femmes, » dit-il quelque part, que de vierges consacrées à » Dieu ont été abandonnées à la fureur des sol» dats! Combien d'évêques faits captifs! combien » de prêtres massacrés, et combien d'églises dé» molies! On attache les chevaux aux autels de » Christ comme dans une écurie : partout règne » le deuil, partout on n'entend que gémissemens, » partout l'image de la mort! »

(1) *Epist.* 3 *ad Heliodorum.*

Et si ces horreurs avaient lieu au cœur même de l'empire romain et sous les yeux même du gouvernement, quel ne devait pas être le sort des pays rapprochés de la frontière, et surtout de ceux que baignait le Danube, la Norique et les deux Rhéties (l'Autriche et la Bavière), pays non-seulement visités comme d'autres par les Barbares, mais qui étaient devenus et qui restaient leur grand chemin, leur lieu de passage continuel! Des hordes toujours nouvelles, fières du sentiment de leurs forces, curieuses de s'essayer contre les légions romaines venaient, en franchissant une frontière toujours plus mal gardée, piller sans opposition tout ce qui pouvait leur plaire et dévaster tout ce qu'il ne leur convenait pas d'enlever.

Attila s'approcha donc de la Gaule par l'Helvétie, qui conserva encore pendant des siècles, jusque dans la bouche des enfans, le terrible nom d'Etzel comme le symbole de la terreur. Tandis qu'une partie de ses hordes envahit le nord, ou passe le Rhin sur une multitude de points différens, il traverse Bâle, et s'avance de sa personne vers Troyes où résidait saint Loup, évêque de cette église. Cet homme pieux, voyant approcher l'orage, venait de passer des jours entiers dans le jeûne et dans la prière, pour demander à Dieu de préserver son peuple. Lorsque Attila fut arrivé devant les portes de la ville, saint Loup plein de confiance dans le Seigneur se revêtit de ses vêtemens sacerdotaux, et accompagné de son clergé s'avança, précédé de la croix, au-devant du guerrier. —

Qui es-tu, lui demanda-t-il plein de courage?—Je suis Etzel, répondit Attila, le fléau de Dieu! — « Respectons, reprit l'évêque, ce qui vient de » Dieu; mais si tu es le fléau avec lequel Dieu » nous châtie, n'oublie pas que tu ne peux faire » que ce qui t'est permis par la main puissante » qui te gouverne toi-même. » — Attila fut frappé d'un tel respect que non-seulement il détourna son armée de la ville, mais qu'il emmena pour quelque temps l'évêque avec lui, comme une espèce d'ange gardien, et qu'en le renvoyant plus tard il lui demanda de prier pour lui.

Cependant les peuples de la Gaule, épouvantés, oublient leurs divisions et accourent en foule sous les aigles du grand général romain Aëtius, le seul homme sur lequel repose encore l'espoir de l'Occident. Francs, Bourguignons, Ostrogoths, Gaulois indigènes, se mêlent et se confondent parmi ses légions, comme se confondent sous Attila une foule d'autres tribus, ou peut-être même plusieurs divisions des mêmes races et des mêmes peuples; Théodoric accourt des Pyrénées avec ses Visigoths pour se joindre aux légions romaines. Les deux armées, ou plutôt tous ces peuples se rencontrent dans les vastes plaines de Châlons-sur-Marne et se préparent au combat; l'Asie contre l'Europe, l'Europe contre l'Asie, pour décider du sort de l'Occident. Un carnage horrible s'engage; des milliers et des milliers d'hommes tombent et tombent encore avant qu'on aperçoive chanceler ni l'une ni l'autre des armées. Attila combat comme un lion à la tête de ses Huns; partout se présente à lui Théodoric avec ses

giens qui ne cessèrent pendant long-temps de harceler les faibles garnisons romaines dans leurs forts, dont les murs commençaient à tomber en ruines. Les *Allemans* descendirent du lac de Constance jusqu'à la jonction de l'Inn avec le Danube, et même au-dessous, en même temps qu'ils couvrirent toute la partie de la Suisse qui actuellement encore parle l'allemand, et inondèrent le pays jusqu'aux Alpes, en entraînant avec eux hommes et troupeaux. Les *Thuringiens* s'avancèrent à la fois vers le Danube et vers le nord des Gaules : ils furent arrêtés, il est vrai, par Clodion, roi des Francs, du côté de la Belgique; mais ils se rabattirent vers le midi. Le désordre passait toute idée. Des milliers d'habitans venaient chercher un refuge, souvent insuffisant, dans les camps romains qu'ils encombraient; et ces malheureux fuyards finissaient, après avoir tout perdu, par se jeter en Italie où régnait un instant de paix.

C'est probablement à cette même époque que les *Bourguignons*, profitant du mouvement général, ou entraînés par lui, s'avancèrent plus au midi, et vinrent occuper la portion de la Gaule qui s'étend entre la Saône, le Rhône et la Méditerranée, puis la partie de la Suisse qui va jusqu'aux Alpes et à l'Aar.

C'est encore à cette même époque que les *Saxons* commencèrent à envahir l'Angleterre, qui déjà ne les avait appelés que pour se délivrer de l'invasion des Pictes et des Scots.

Au milieu de ces orages effrayans, la vieille Rome n'avait pas reconnu le temps de sa visitation,

la puissance évidente du Seigneur. Lorsque tout courage eut manqué aux soldats, un ministre de Christ s'avança vers le redoutable guerrier : c'était l'évêque de Rome, Léon Ier. — Il vint dans le camp d'Attila : il lui parla, comme devait le faire un messager du Seigneur, de la miséricorde de Christ; et il lui offrit les présens que l'église offre à ceux qu'elle veut honorer. Ce serviteur de Christ eut un succès que ne pouvaient avoir les menaces. Maîtrisé par la main de Dieu, frappé de vénération à la vue du noble vieillard et à l'ouïe de ses discours, Attila confond d'étonnement toute l'Italie en arrêtant ses hordes; il signe la paix avec Rome, et repasse les Alpes pour retourner à l'embouchure du Danube, son ancienne demeure.

Mais il ne l'atteignit pas même : il mourut en chemin, ou d'apoplexie, ou comme on en accuse souvent ces généraux barbares et comme c'est très-possible, des suites d'une débauche. Les Huns l'enterrèrent dans un lieu ignoré, après l'avoir enfermé dans un cercueil en or, avec une partie des trésors qu'il avait pillés dans les Gaules et en Italie. La multitude de ses fils se disputèrent bientôt entre eux le commandement; et peu d'années après cet ouragan il ne resta plus rien sur terre du redoutable nom des Huns.

Mais le désordre n'en fut que plus grand. Les différentes races de Barbares amenées par le flot, se partagèrent comme un butin les diverses contrées de l'Allemagne, depuis long-temps sans maîtres, et chacun s'empara de ce qu'il avait sous la main. Dans la Basse-Pannonie s'établirent les *Ru-*

une heure aussi solennelle, et de s'asseoir sur les ruines fumantes de cette grande cité pour s'y recueillir. L'histoire nous poursuit.

Théodoric, roi des Visigoths, étant mort à la bataille de Châlons, les troupes avaient élu sur place pour lui succéder, son fils aîné, Thorismund, dont le règne, d'ailleurs tout rempli de guerres, ne dura que trois ans. Ce roi fut assassiné par ses deux frères (453), dont l'un devint son successeur sous le nom de Théodoric II. La victoire que les Visigoths avaient remportée de concert avec les Romains sur Attila, leur avait acquis un tel ascendant sur les autres peuples, qu'il ne fallait qu'un conducteur habile comme ce nouveau prince, pour faire d'un petit royaume tel qu'était le sien, le centre d'un empire étendu : Théodoric II (1) passe les Pyrénées; il chasse les Suèves, avec leur roi Rechiarius, son beau-frère, jusqu'en Galice; et il s'empare de Braga la capitale, où il fait exécuter le roi en l'accusant d'être l'auteur de cette guerre (456). Les Suèves, parmi lesquels l'église chrétienne avait pourtant commencé à s'établir, furent maltraités avec une cruauté inouïe. Idacius, auteur espagnol qui vivait à cette époque, qui avait passé sa jeunesse à Jérusalem où il avait fait la connaissance de Jérome, et qui était alors évêque de la Galice, dit à ce sujet dans son *Chronicon* : « que les Goths avaient ouvert les tombeaux des saints, renversé les autels, emmené en captivité les religieuses, dépouillé les ecclésiastiques jusqu'à les réduire

(1) C'était un petit-fils du grand Alaric, puisque son père en était fils comme on l'a vu plus haut, p. 476.

à la nudité, arraché les hommes, les femmes et les enfans, des églises dans lesquelles ils s'étaient réfugiés, pour les assassiner, et qu'ils avaient changé les temples en écuries. » L'histoire ajoute que ce ne furent que les miracles que fit sainte Eulalie qui empêchèrent Théodoric II de livrer au pillage Mérida, capitale de la Lusitanie (du Portugal), qu'il avait aussi fini par conquérir.

Après cette guerre d'Espagne Théodoric II se tourna sur les Gaules dont quelques provinces restaient encore sous la domination romaine; et il s'en soumit une partie.

En général son règne fut très-éclatant, et les historiens nous ont laissé de sa personne et de son caractère un tableau qui montre sensiblement avec quelle rapidité ces peuples, d'abord si grossiers, avaient embrassé une partie des connaissances et des manières de la civilisation. Sidoine Appollinaire, Gaulois, évêque de Clermont à cette époque, dont nous avons encore plusieurs lettres et plusieurs poëmes (1) nous décrit ainsi le genre de vie de Théodoric II (2). « Il se levait avant le jour, et assistait à l'assemblée de ses ecclésiastiques, où il ne se faisait suivre que d'un petit nombre de personnes, et où il témoignait beaucoup d'attention. Mais on pouvait s'apercevoir, quand on vivait beaucoup avec lui, qu'il n'agissait pas ainsi par piété, mais seulement afin de faire respecter au-

(1) M. Guizot appelle le recueil de ses lettres, le monument le plus curieux et en même temps le plus authentique des mœurs de ce temps. (*Cours d'Hist. mod.*, t. 1, p. 113).

(2) *Ep.* l. 1, ép. 2, *ad Agricolam*.

près du peuple la religion, qu'il regardait comme le principal appui des souverains. Après le culte il passait aux affaires du gouvernement, accompagné du serviteur qui portait ses armes et qui ne le quittait jamais. Sa garde de corps, vêtue de peaux d'animaux comme les autres Goths, se tenait derrière un rideau qui partageait la salle. C'est là que Théodoric donnait audience aux ambassadeurs des peuples étrangers. Après cela il se rendait au trésor ou à ses écuries, ou bien il allait à la chasse jusqu'à l'heure du repas. Il y avait peu de luxe dans sa vaisselle; et ses mets, quoique bien apprêtés, étaient simples. A table la conversation était sérieuse, ou il n'y en avait pas du tout; et l'on ne buvait que ce que demande le besoin. Après le repas le roi jouait aux échecs, auxquels il était fort habile. Lorsqu'il faisait un bon coup il se taisait; il riait lorsqu'il en faisait de mauvais; il se fâchait lorsqu'il en faisait d'insignifians. Après le jeu il se remettait aux affaires du gouvernement; et son palais se remplissait jusqu'au soir d'une foule de gens d'affaires. Ensuite tout se retirait, et il ne restait avec lui que ses amis, qu'il gardait jusque fort avant dans la nuit. »

Le règne de ce souverain fut court. Après treize ans de domination il tomba par le même crime qui l'avait élevé sur le trône : son frère Eurich l'assassina (en 466), et régna en sa place. C'est sous ce roi que l'empire des Visigoths atteignit le plus haut point de sa gloire. Pendant son règne de dix-neuf ans, Eurich en éleva la puissance à une hauteur où elle parut menacer d'engloutir tous les

autres peuples de l'ancien monde romain : dès le commencement tout le pays depuis la Loire jusqu'à la Méditerranée, et depuis le Rhône jusqu'aux Pyrénées et au-delà fut soumis aux Visigoths : c'est probablement sous son règne que la province de Marseille, qui avait appartenu pour un temps aux Bourguignons, passa, avec sa ville d'Arles, sous la domination des Visigoths où on la voit bientôt. Nous reviendrons au long sur tout ce règne.

Cependant Gundioc, roi des Bourguignons, était mort en 466, et avait laissé quatre fils, dont chacun prit possession de l'une des principales villes du pays. Hilperich s'établit à Genève, Godgisel à Besançon, Gondebaud à Lyon, et Godemar, le cadet, à Vienne. Cette division du pays, qui indique en gros le territoire qu'occupèrent long-temps les Bourguignons, ne tarda pas à amener des inimitiés entre ces frères. Ceux qui étaient situés le plus près des Visigoths, c'est-à-dire qui occupaient comme eux une portion de la France, crurent devoir s'allier à leur puissant roi Eurich; tandis qu'Hilperich de Genève s'associa aux Romains du centre des Gaules, et consentit à recevoir de l'empereur d'Orient la dignité de gouverneur, ou le patriciat. Bientôt les trois autres princes bourguignons furent engagés, par le clergé arien des Visigoths, à rompre leurs relations avec l'église catholique et à se déclarer avec leurs peuples pour l'arianisme : Hilperich seul resta fidèle à l'ancienne foi orthodoxe. Cette circonstance, jointe à des conflits de territoire, devint la cause des divisions qui éclatèrent bientôt entre ces princes, et qui finirent, comme on le verra

plus tard, par ruiner et la famille et le peuple tout entier.

D'abord Eurich, qui voyait de mauvais œil l'alliance de Hilperich avec les Romains, en prit prétexte pour s'avancer sur la Bourgogne; mais, par une suite d'événemens que l'histoire ne mentionne pas clairement, la direction de la guerre changea au bout de quelque temps : ce furent bientôt Hilperich et Godemar qui, quoique divisés de croyances, se réunirent pour faire la guerre à leur puissant frère Gondebaud de Lyon; mais ils furent battus; Hilperich et ses deux fils pris et décapités, et son épouse jetée dans le Rhône, tandis que Godemar s'enfuit dans son château fort de Vienne, où il se défendit long-temps et finit par mettre lui-même le feu à son palais. Gondebaud se vit ainsi seul maître de la Bourgogne entière (vers 500).

Il ne restait plus, de tous les enfans de Hilperich, que deux filles pieuses à qui le vainqueur fit grâce de la vie : c'étaient Sédeleube, avec sa sœur cadette Clotilde. Ces deux filles résolurent d'aller passer le reste de leurs jours loin du bruit du monde dans la retraite; et elles fondèrent à Genève le célèbre couvent de saint Victor, dans lequel Clotilde resta jusqu'au moment où Clovis vint demander sa main, pour en faire la première reine des Francs (494). Nous apprendrons bientôt à connaître cette femme de plus près, comme un instrument distingué dans les mains de la Providence pour ouvrir aux Francs, encore païens, la porte du salut.

Il s'éleva à cette même époque une nouvelle guerre entre les Visigoths et les Romains de la

Gaule. Les Visigoths s'avancèrent assez loin dans le nord; et un roi d'Angleterre, Riothime, vint avec une armée nombreuse au secours des Romains. Il se jeta avec ses Bretons dans la ville de Bourges, près de laquelle Eurich le força d'accepter la bataille et le défit (470). Les débris de l'armée vaincue se virent la retraite coupée et s'enfuirent, probablement le long du Rhin, chez les Bourguignons, alors pareillement alliés des Romains, dont ils furent bien accueillis. Ce furent peut-être ces circonstances qui établirent, entre le roi des Bourguignons et les habitans des îles Britanniques, les rapports assez soutenus qu'on voit dès-lors régner entre eux lorsqu'on s'occupe des missions de la Bourgogne : car c'est dès ce moment surtout que l'Irlande, déjà convertie au christianisme, envoie dans ce dernier royaume les missionnaires dont nous aurons bientôt à raconter les travaux.

Cependant l'empire d'Occident approchait rapidement de sa ruine définitive : le dernier coup lui fut porté, en 476, par Odoacre, roi des Hérules et des Turcilingiens, qui se jeta sur Rome et força le faible Augustule à donner sa démission. Cet enfant fut relégué dans une maison de campagne de la Campanie, où il mourut bientôt après : le sénat romain déclara même officiellement, et dès l'abdication d'Augustule, que l'empire d'Occident avait cessé; et tout en en remettant, pour la forme, les rênes à l'empereur d'Orient, il abandonna le sort de l'Italie à ses nouveaux maîtres. Odoacre de son côté consentit aussi à laisser au souverain qui régnait à Constantinople un titre sans réalité sur le

gouvernement de l'Italie, tandis qu'il y régna effectivement, en prenant, selon les circonstances et avec une sorte d'indétermination, les titres de préfet, de gouverneur, ou de roi d'Italie. C'est donc à ce moment que finit cet empire romain, qui avait dominé pendant douze cent trente ans sur les peuples les plus civilisés du monde. Il est singulier que celui en qui expira cet empire ait porté les noms de ses deux fondateurs : Romulus-Augustulus.

Odoacre régna ainsi jusqu'en 493, époque où nous le verrons défait à son tour par Théodoric le Grand, roi des Ostrogoths. Mais en attendant cette catastrophe qu'alors personne ne pouvait prévoir, il régna tout à la fois avec sagesse et avec puissance. Sa domination ne se borna pas à l'Italie : elle s'étendit jusque sur les pays du Danube ; et il se servit du pouvoir qui était tombé entre ses mains pour procurer à toutes ces contrées quelque repos et quelque rafraîchissement, et pour y opérer, autant qu'il était en lui, la fusion des Barbares avec l'ancienne population romaine. Son gouvernement fut doux, éclairé, courageux ; et pour mieux apprivoiser les Romains subjugués, ce nouveau roi ménagea autant que possible l'ancienne constitution de l'état et de l'église, il conserva toutes les institutions encore subsistantes, et il chercha même à les appliquer à son peuple encore grossier et ignorant.

Cette nouvelle conquête de l'Italie et cette chute définitive de l'empire d'Occident, fut un nouveau signal pour les Barbares. Encore une fois

la digue est rompue devant les Germains; encore une fois Bourguignons, Francs, Allemans, Saxons, Bretons et Alains s'agitent pour agrandir leurs frontières : Eurich, roi des Visigoths, participe à ce mouvement, et se prépare à rentrer en Espagne, où les Romains conservaient ou avaient repris un reste de pouvoir, malgré toutes les incursions précédentes des Suèves et de Théodoric II, et le séjour qu'une partie des Barbares continuaient de faire dans le pays. On conçoit cette tenacité de la domination romaine. La régularité de son gouvernement et de son administration était faite pour reprendre toujours le dessus sur l'ignorance et la confusion qui régnaient jusqu'alors chez les Barbares. Mais le moment était venu où ces restes mêmes de l'ancienne puissance romaine allaient entièrement finir pour l'Espagne. Eurich passe les Pyrénées (477); Pampelune et Saragosse succombent; et toute la noblesse romaine qui se trouvait dans la contrée périt en une seule bataille. Cette victoire donna définitivement cette contrée aux Goths, l'arracha pour jamais aux Romains; et les derniers restes des Suèves furent repoussés dans les retraites écartées de la Lusitanie.

Il n'y avait donc plus autour d'Eurich aucun peuple Germain qui ne lui fût soumis, sauf les Francs et les Bourguignons; et ceux-ci même durent sentir le poids de son bras dans plusieurs rencontres. Ces victoires accumulées rendirent le roi des Visigoths redoutable à toutes les nations; aucune n'était en état de lui faire face : les Ostrogoths, qui vont bientôt paraître, n'occupaient

guère alors que la Pannonie; et Odoacre se bornait à maintenir ses conquêtes d'Italie et des provinces situées au nord. On vit arriver de toutes parts, même de Perse, aux portes du palais d'Eurich des ambassadeurs qui venaient chercher son amitié ou détourner ses attaques; et Eurich put se flatter d'être le plus puissant monarque de son époque en Occident.

En même temps qu'il élevait si haut la gloire militaire de son peuple, il contribuait aussi puissamment à sa culture et à sa prospérité civile. Il fut le premier roi goth qui donna à son peuple des lois écrites, et qui posa ainsi pour cette nation les bases de sa civilisation : il protégea pareillement les arts et les sciences; et les membres seuls de l'église orthodoxe eurent à se plaindre de lui; car ils furent persécutés, et plusieurs de leurs évêques et de leurs ecclésiastiques les plus distingués furent mis à mort, ou en prison, ou bannis du pays (1). L'histoire ne nous raconte du reste rien de pareil à des travaux qui aient eu lieu, sous ce règne, pour la propagation de l'évangile : le roi et le peuple étaient trop occupés de guerres : d'ailleurs il faut le dire, jamais les Ariens à moins d'être chassés par la persécution chez les païens n'ont été missionnaires : ils croient à l'utilité mais non à la nécessité de l'évangile pour le salut des ames.

Eurich mourut à Arles en 484, et laissa le trône à son jeune fils Alaric, même nom que celui du fameux conquérant qui s'était emparé de Rome en

(1) *Sidon Appoll.*, l. 7, c. 6.

409 : c'était aussi la même famille (p. 488). Nous le retrouverons plus loin.

Pour le moment le cours de notre histoire nous amène à un homme et à des événemens encore plus importans que tout ce qui précède : l'Occident n'était depuis un siècle qu'un cahos rempli de confusion : mais le Seigneur avait préparé en silence, au milieu de ce labyrinthe, l'homme dont il voulait se servir pour y mettre fin, pour tracer les premiers sillons du nouvel état de l'Europe, et pour rendre la paix à son église. Cet homme fut Théodoric (Diétrich), roi des Ostrogoths, à qui la postérité reconnaissante a justement décerné le surnom de grand.

Théodoric le Grand naquit en 455, le même jour où son père Théodémir remportait, à la tête de ses Ostrogoths, une victoire signalée sur les Huns et secouait leur joug. Théodémir, dès-lors redoutable à l'empire d'Orient, s'établit avec ses Ostrogoths dans la Pannonie et l'Illyrie, et conclut avec l'empereur Marcien, de Constantinople, un traité d'après lequel il dut envoyer son fils Théodoric, alors âgé de sept ans, comme ôtage à la cour de cette capitale. Ce fut là une direction de la sagesse de Dieu, qui voulait former de bonne heure, à l'école du christianisme et des sciences, le futur fondateur de la civilisation germanique. Le jeune Théodoric gagna bientôt la faveur de l'empereur Léon Ier; et quoique l'éducation qu'on jugea à propos de lui donner fût si imparfaite qu'il n'avait pas même appris à écrire son nom, il montra cependant de bonne

heure un tel talent de gouvernement, que l'empereur Zénon, reconnaissant ce que valait ce jeune homme, s'efforça de se l'attacher par toutes sortes de moyens et l'adopta pour son fils. A l'âge de dix-huit ans Théodoric retourna en Pannonie, où il succéda bientôt à son père dans le gouvernement des Ostrogoths, auxquels il soumit peu de temps après quelques autres tribus voisines.

Théodoric était assez clairvoyant pour reconnaître dans toutes les faveurs de l'empereur Zénon des marques de sa faiblesse, et pour pressentir la souveraineté que Dieu voulait accorder à ses compatriotes sur l'ancien monde romain; il voyait aussi avec douleur ses vaillans Ostrogoths souffrir la disette et la pauvreté dans l'inculte Illyrie, tandis que le monde civilisé tout entier pouvait s'ouvrir devant leur épée. Cependant la reconnaissance l'empêchait de chercher fortune du côté de l'empire d'Orient; et il préféra se diriger sur l'Italie, pour en chasser son compatriote Odoacre et ses Hérules. Zénon fut heureux de lui voir prendre cette direction, et se borna à lui recommander le sénat et le peuple de Rome.

Toute la nation des Ostrogoths se lève donc en masse (489), hommes, femmes, enfans, bétail, et tout ce qu'ils possédaient, et se dirige comme un torrent grossi par les pluies, en suivant une route de plus de deux cents lieues de longueur, vers les Alpes Juliennes. Théodoric défait Odoacre à trois reprises, et se soumet ainsi non-seulement toute l'Italie avec ses îles, mais aussi la Pannonie, la Norique et la Rhétie, et peu après, une

petite portion de l'orient des Gaules. Il entre en triomphe à Ravenne, capitale de son nouvel empire (en 493), et est proclamé par ses Ostrogoths seul souverain de l'Italie. Telle fut l'origine de l'un des royaumes barbares les plus puissans, et les plus remarquables par leur influence sur le sort de l'Europe. Théodoric lui-même fut incontestablement l'un des monarques les plus remarquables de tout le cinquième siècle; c'est sous son gouvernement que le nouveau monde européen commença à se développer; et l'église de Christ lui doit des bienfaits signalés. Dieu lui avait accordé tout à la fois les qualités d'un administrateur et celles d'un général, réunion nécessaire chez l'homme, quelconque, qui devait tirer l'Europe du naufrage universel de sa civilisation et opérer sa renaissance. — C'est en effet sous son règne que fut entée, sur le vieux tronc dégénéré de l'empire romain, la race nouvelle des peuples modernes; et ce monarque sage et éclairé sut faire respecter tour à tour par les armes et par la modération le nouvel ordre de choses qu'il fut appelé à établir; l'Occident romain, dévasté, dévoré, épuisé tout à la fois par les Romains et les Barbares, put respirer et se reprendre, pendant les trente ans de pleine paix qui s'écoulèrent sous son sage gouvernement: lui-même il se fit chérir non-seulement de ses Goths, mais aussi des Romains, qui le comparèrent aux meilleurs monarques de l'ancien empire, à Trajan et à Valentinien (1). Le pays vit se rele-

(1) *Procop. de bello. Goth.*, l. 1, c. 1.

ver de leurs ruines les villes et les forteresses renversées par la guerre ; et de sages lois, adaptées au nouvel ordre de choses, protégèrent l'industrie et la propriété. Quelque humiliant qu'il fût pour l'orgueil des anciens Romains de céder le pas à un peuple étranger et barbare, et de voir même tomber leur nom dans l'oubli, ils furent obligés de sentir, sous le gouvernement du héros germain, qu'ils étaient subjugués non-seulement par la force mais aussi par la vertu et la générosité.

Nous reviendrons longuement sur ce règne mémorable ; mais l'ordre des temps nous appelle pour le moment à d'autres événemens, pareillement très-graves, qui se passaient à la même époque.

Nous avons nommé déjà plusieurs fois les Francs dans le cours de cette histoire. Comme ils vont occuper dans le nouvel ordre de choses une des premières places, il est temps de donner ici une idée un peu complète de leur origine, et de leur histoire précédente.

Les Francs apparaissent vers l'an 200 sur les rives du bas Rhin. Ce fut une réunion de plusieurs hordes germaines qui se confédérèrent, en prenant pour nom commun celui d'hommes libres. Ces peuples avaient occupé surtout le pays situé depuis le Mein jusqu'au Weser, et les îles nombreuses que renferment entre eux les bras du Rhin dans la Hollande : comme le reste des Germains ils étaient païens, et ils adoraient, dans les bosquets et auprès des fontaines, des oiseaux ou d'autres animaux, et les élémens. Ils faisaient des sacrifices humains ; et ils jetaient, en temps de guerre, les

femmes et les enfans de leurs ennemis à l'eau, comme des victimes de propitiation qu'ils offraient à leur dieu Odin. Ils avaient le haut du corps nu, et ils en couvraient les parties inférieures avec une peau d'animal. Leurs armes étaient des épées, des boucliers et des haches armées de pointes de fer. D'innombrables marais avaient jusqu'alors rendu leur pays complètement inaccessible aux légions romaines; et celles qui avaient tenté de s'avancer dans ces solitudes dangereuses y avaient trouvé la mort. Eux-mêmes étaient rangés sous une multitude de petits rois, souvent en guerre entre eux. Ils n'avaient point de villes; et leurs rois mêmes demeuraient dans des sortes de métairies ou de châteaux qui sont devenus plus tard l'origine de plus d'une ville florissante d'Allemagne.

Le commerce avec les Romains avait cependant commencé à répandre parmi eux quelque civilisation. On distinguait entre autres, dans leur confédération, les Saliens et les Ripuaires (riverains). Parmi les Saliens, qui s'établirent dans la Belgique, nous trouvons déjà au cinquième siècle des lois écrites, qu'ils tenaient de quatre de leurs sages. Les Ripuaires s'emparèrent de la contrée de Cologne et de Trèves dont ils chassèrent les Romains; et il paraît que le voisinage de l'église de Christ leur donna quelque goût pour la civilisation, et une sorte de honte pour leurs mœurs barbares.

Le premier roi des Francs qu'on voie en guerre contre la Gaule romaine est Clodion, qui régnait vers 447 en Belgique et jusqu'à la Somme. Il fut suivi de Mérovée, tige de la première race des rois

de France, qu'on appela de son nom Mérovingiens. L'un des fils de Mérovée, Chilpéric, épousa Basine, femme du roi des Thuringiens, qui s'était enfuie de chez son mari, et dont il eut, en 465, *Chlodowigh* (Clovis, Louis), au règne duquel se rattache dès-lors toute l'histoire des missions chrétiennes parmi les Francs, histoire à laquelle on peut donner d'une manière particulière la devise simple mais vraie que « Dieu tire le bien du mal »; car la vie de Clovis fut jusqu'au bout celle d'un politique violent et sans conscience, tout chrétien et chrétien orthodoxe qu'il se soit appelé. Mais Dieu dirigea sa violence et sa politique de manière à en tirer des résultats éminemment heureux, comme le montreront tous les détails de sa vie remarquable.

Sa patrie devint de bonne heure trop petite pour son ambition, et il convoita les Gaules, et les Gaules tout entières. Mais pour cela il lui fallait la coopération des divers rois entre lesquels se partageaient les Francs; c'était Sigebert, roi des Ripuaires de Cologne, l'un de ses parens; Chararic, roi des Morins; et Rachnachar, établi à Cambrai. Lui-même était à la tête des Saliens, les moins barbares de la nation. Il obtint la coopération désirée, et il marcha à l'ennemi, c'est-à-dire au voisin. A cette époque (486) les Romains occupaient encore une partie du centre des Gaules sous le commandement du général Siagrius, qui gouvernait le pays au nom de l'empereur d'Orient, quoique indépendant de lui. Clovis l'attaque, le bat et s'empare de Soissons, alors capitale de la Gaule romaine. Un trait fort connu qui se passa à cette

occasion peint bien la rudesse et l'esprit d'indépendance de ces temps-là. A cette époque vivait saint Remi, évêque de Rheims, l'un des hommes les plus distingués de son temps. Les Francs pillèrent son église comme le reste; mais saint Remi s'avança au-devant du jeune vainqueur pour le prier de lui rendre les vases sacrés, et surtout une cruche de grand prix. Clovis se trouvait disposé à lui accorder sa demande; mais la liberté qui régnait parmi ces Barbares était si grande que Clovis ne put agir de son propre mouvement. Selon la règle des Germains, le butin devait être apporté tout entier sur une seule place, et distribué par le sort entre les guerriers. Clovis pria ses soldats de lui céder volontairement le vase sacré; et toute l'armée y consentit, sauf un seul soldat qui prenant sa hache de bataille brisa la cruche, en s'écriant : « Le roi ne doit avoir comme nous que ce qui lui vient par le sort. » Peu après, l'armée victorieuse étant rassemblée pour une revue, le jeune général dit à ce soldat : « Tu n'as apporté ici que des armes misérables ; ni ta lance ni ta hache ne valent rien pour la bataille. » A ces mots il les jette par terre; et comme le soldat se baissait pour les relever, Clovis lui enfonce sa hache dans la nuque en lui disant : « Voilà ce que tu as fait à la cruche de Soissons. »

On voit par là qu'il y avait à la fois plus et moins de liberté qu'en nos jours : c'est le cas de la barbarie.

La bataille de Soissons et la défaite de Siagrius portèrent le dernier coup à ce qui subsistait encore de la domination romaine dans les Gaules. C'est là qu'on doit en marquer la fin.

Les Francs étaient donc maîtres du nord et du centre des Gaules; Clovis songea aussitôt à étendre ses frontières encore plus loin. Par suite de ses conquêtes les Bourguignons étaient devenus ses voisins; et on a vu que leurs rois étaient en guerre entre eux; que l'un d'eux, Hilperich, prince de Genève, était tombé sous les coups de son frère Gondebaud, et que sa fille Clotilde était allée passer ses jours dans un couvent de cette ville. Cette circonstance offrit au conquérant l'occasion désirée de se procurer un titre sur une portion du territoire des Bourguignons. Un Romain, à la fois homme d'état et général, Aurélien, conseiller du jeune roi, lui suggéra l'idée de demander en mariage cette Clotilde, retenue en captivité; et Clovis embrassa cette pensée avec chaleur.

Aurélien reçut donc la commission de faire le voyage de Genève, déguisé en moine, pour présenter à la jeune princesse la demande de son maître. Il la trouva occupée, un dimanche soir, devant la porte de son couvent, à distribuer des aumônes aux pauvres qui s'y rassemblaient habituellement; et il alla prendre son aumône comme les autres. Mais Clotilde découvrit bientôt à l'air de cet étranger qu'il n'était pas un homme ordinaire, et elle le fit entrer comme pour lui laver les pieds, selon la coutume hospitalière du couvent. Pendant qu'elle est occupée à ce soin, Aurélien s'acquitte de sa commission, et lui met au doigt l'anneau à la fois royal et nuptial; mais Clotilde répond qu'il n'est pas permis à une chrétienne d'épouser un païen : « Je vous prie donc, ajoute-t-elle, de

» tenir la chose secrète jusqu'à nouvelles réflexions : » qu'il m'arrive du reste ce qu'aura résolu, à mon » égard, le Dieu que je confesse devant tout le » monde. » — Aurélien, qui ne se laisse point effrayer par l'objection de Clotilde, va demander sa main, au nom de son propre maître, à Gondebaud, qui se voit par là plongé dans un embarras excessif; car non-seulement cette demande lui annonçait déjà qu'il aurait à rendre l'héritage de sa nièce, mais il pressentait aussi que Clovis, qui ne demandait que des prétextes, chercherait à le punir du meurtre qu'il avait commis sur la personne de son frère. Cependant il était inutile de refuser; le mariage se décide comme Clovis décidait les batailles; et Clotilde est emmenée chez les Francs, selon la coutume de ces temps, sur un chariot ouvert attelé de quatre bœufs. Néanmoins Gondebaud, qui craignait de fournir un moyen à l'ambition et à la vengeance de Clovis, se ravise, et envoie à travers les forêts que parcourait Clotilde, un parti de cavaliers pour la ramener. Mais Clotilde, avertie à temps, prend un cheval, et échappe miraculeusement aux mains de ses meurtriers (493). Arrivée sur la frontière, elle ordonne aux serviteurs de son époux de dévaster la Bourgogne sur une étendue d'une vingtaine de lieues, afin de laisser à son oncle, couvert de sang, un monument durable de l'assassinat dont il s'était rendu coupable envers un frère ; puis elle fait son entrée dans la résidence royale de Soissons, au milieu des cris de joie de son nouveau peuple (1).

(1) *Grégor. Turon,* l. 2, c. 28. — *Fredegar Epitom.* c. 17-20.

A peine cette femme, qui paraît avoir eu une sorte de zèle pour l'évangile, s'aperçut-elle que son époux royal lui portait un véritable amour, qu'elle s'empressa d'employer son influence pour l'amener à la connaissance de Christ. Selon Grégoire (2) elle lui représenta « que les dieux qu'il adorait n'étaient que des images en bois ou en pierre qui ne pouvaient être d'aucun secours à personne; qu'il était absurde d'adorer comme dieux un Odin et une Freia, couverts de crimes; mais que le Dieu qu'elle adorait était le Dieu vivant, qui avait fait par sa parole le ciel, la terre et la mer, et qui avait envoyé son Fils pour le salut du monde..... » Toutes ces choses faisaient peu d'impression sur Clovis; mais cependant il consentit à ce que le premier enfant qu'il aurait de Clotilde reçût le baptême chrétien. L'enfant mourut dès la première semaine, encore couvert de ses vêtemens baptismaux; et le roi, qui attribuait cette mort à la colère des dieux, en fit de violens reproches à son épouse. Clotilde au contraire, exprima sa joie sur ce que son enfant avait paru devant Dieu dans le vêtement blanc de son baptême, et souffrit patiemment les reproches que Clovis put encore lui faire. Elle eut un second fils, Chlodomir, qui fut également baptisé, et qui, peu après, tomba pareillement très-malade. Clovis recommençait à exprimer des craintes violentes; mais la reine pria avec ardeur, et cette fois son fils lui fut conservé.

Cependant les exhortations qu'elle pouvait adres-

(1) *Gregor. gesta reg. Franc.*, § 12.

ser à Clovis paraissaient perdues, et il fallait un moment de détresse pour briser cet esprit obstiné : ce moment arriva plus tôt que Clovis ne s'y attendait.

Les Allemans, qui occupaient depuis long-temps les contrées situées sur la rive droite du Rhin, ne pouvaient voir sans jalousie une confédération germaine plus jeune que la leur, devenue maîtresse de ces Gaules si fertiles, qu'ils avaient si long-temps convoitées, et le pouvoir croissant de Clovis menacer leur indépendance jusque dans leurs anciennes possessions : Sigebert, l'un des rois Francs, établi à Cologne, gagnait tous les jours du terrain : et cette nation avait acquis, en général, par ses rapports avec les Romains, une supériorité de civilisation, dont les farouches Allemans ne s'étaient déjà que trop aperçus à plusieurs reprises. Résolus de conjurer, tandis qu'il en était encore temps, ces dangers toujours croissans, ils se jetèrent tout-à-coup sur le territoire des Ripuaires, en couvrant leurs pas de dévastation. Sigebert appela à son secours Clovis son parent; et il y eut à Tolbiac (Zulpich), près de Cologne, en 496, une bataille sanglante. Sigebert était blessé, ses gens en fuite; et Clovis qui parcourait les rangs comme un lion à la tête de sa cavalerie, commençait à croire la bataille perdue. Alors il se souvint des paroles de son épouse, qui avant son départ lui avait dit : « Mon royal époux ! vous sortez pour la guerre. Si vous voulez être vainqueur, invoquez le Dieu des chrétiens; il est le maître du monde entier; il est aussi le Dieu des armées; et quand vos enne-

mis seraient cent fois plus nombreux, avec lui vous en viendriez toujours à bout. » — Aurélien qui combattait aux côtés du roi, lui rappela ces paroles, dans ce moment critique où les lignes de ses soldats commençaient à se rompre. Clovis qui avait jusque là vainement invoqué Odin, ou Jupiter et Mars, descend de cheval, se jette à genoux aux yeux de tous ses Francs, sur le champ déjà couvert de cadavres, et élevant les yeux au ciel : « C'est donc à toi que je m'adresse, Dieu de Clo» tilde ! Fais-moi vaincre, et je me fais baptiser » en ton nom! » Une nouvelle ame sembla tout d'un coup pénétrer tous les rangs de l'armée franque : ses lignes rompues se rétablissent, le combat recommence avec acharnement, le roi des Allemans tombe blessé à mort, ses guerriers se soumettent et rendent hommage à genoux : les Allemans sont vaincus.

Quelques hordes allèrent chercher un refuge jusque dans les profondes vallées de la Haute-Rhétie, où le puissant Théodoric, roi des Ostrogoths, les prit sous sa protection, en adressant à leur sujet à son gendre victorieux Clovis, une lettre d'intercession (1). Cependant la plus grande partie de la nation resta dans son ancienne patrie; et Clovis pensa avec raison que ce peuple farouche ne pouvait s'apprivoiser que par de sages ménagemens et de bonnes lois; il ne tarda pas à y ajou-

(1) *Cassiodor Var.*, l. 11, ep. 41. — C'est sans doute de là qu'une partie des Grisons, et justement celle qui tire vers l'Italie, parle l'allemand. Tant l'histoire et les langues s'éclairent réciproquement !

ter le christianisme. Il laissa donc à cette nation ses mœurs et ses usages, et il lui donna des chefs tirés de son propre sein, afin de lui faire sentir que s'il l'avait vaincue il ne prétendait pas l'avoir subjuguée.

Cette bataille contribua puissamment à donner une direction nouvelle aux affaires de l'Occident, jusqu'alors encore si indécises et si confuses : elle ouvrit de larges portes à l'évangile chez les Allemans et chez les Francs, deux puissantes nations jusqu'alors encore païennes ; et surtout elle donna une pleine consistance à la puissance de ces derniers, qui devait bientôt exercer une si grande influence sur les destinées générales des autres nations.

Quant à ce qu'on appelle la conversion de Clovis, il est incontestable que cet événement aussi, sans avoir produit sur l'ame de ce guerrier ces changemens spirituels qui sont au fond l'objet unique de l'évangile, eut pourtant des suites d'une importance incalculable pour la cause de l'église chrétienne en général, comme on le verra par la suite.

Au retour de sa campagne contre les Allemans, Clovis emmena avec lui, en passant par Toul, Védaste, prêtre de cette ville, afin de se faire instruire par lui dans la doctrine chrétienne; et Clotilde, qui sentait combien son époux restait encore, dans le fond de son cœur, attaché à ses idoles précédentes, envoya de plus un message secret à saint Remi pour qu'il parlât avec force à la conscience du roi. L'évêque de Rheims se rendit effectivement auprès de Clovis, qui ne fut bientôt plus arrêté que par la crainte qu'il avait de s'alié-

ner le cœur de son armée en embrassant le christianisme. Mais ses Francs, déjà préparés, à ce qu'il paraît, jusqu'à un certain point à ce grand changement, s'écrièrent d'une seule voix : « Nous » chasserons nos dieux mortels, et nous sommes » prêts à servir le Dieu immortel qu'adore saint » Remi. »

Celui-ci put donc procéder, de concert avec son ami Védaste, à l'instruction du roi. Sans doute elle ne fut pas bien profonde : mais enfin elle se fit; puis on passa bientôt aux préparatifs du baptême, dont la cérémonie eut lieu le jour de Noël de la même année, 496, à Rheims. L'église était ornée d'une manière splendide, et couverte de brillantes tentures : on alluma des cierges sans nombre : on couvrit le baptistère de tapis et d'encens : et l'on vint présenter, en procession, au candidat royal la croix et les évangiles. « Dieu donna aux » assistans une telle grâce, dit un chroniqueur, » qu'ils croyaient se trouver au milieu des parfums » du paradis. » On raconte de Clovis en particulier qu'à l'entrée de l'église où saint Remi le conduisait par la main, il s'écria : « Vénérable père, » est-ce ici le ciel dans lequel tu as promis de m'introduire ? » — « Non, » répondit celui-ci, « ce » n'en est que le chemin ! »

Alors le roi fut baptisé, l'évêque lui disant : « Sicambre adouci, courbe la tête! Adore ce que » tu livrais aux flammes, et brûle ce que tu adorais! » (1) Après le baptême, si on devait en

(1) *Mitis depone colla, Sicamber, etc.* — M. de Châteaubriand traduit « *Doux Sicambre*; » mais chacun sait que le mot peut se prendre comme

croire les légendes, saint Remi aurait encore donné au roi la sainte onction, pour laquelle même une colombe aurait apporté du ciel un flacon qu'on a appelé la sainte ampoule. Mais les plus anciens auteurs français, ceux du temps, ne parlent nullement ni du sacre, ni de cette sainte ampoule: il n'en est fait mention que sous Hincmar, archevêque de Rheims du temps de Charles le Chauve. L'abbé de Vertot, dit Gibbon, attaque cette légende avec respect et avec adresse (t. 7, c. 38, p. 21).

Après la cérémonie, Albofleda, sœur du roi, que le grand Théodoric avait épousée peu auparavant, et trois mille des guerriers de Clovis reçurent comme lui le baptême chrétien.

Bientôt l'humeur belliqueuse de Clovis le porta à de nouvelles entreprises. Sa victoire sur les Allemans, sa conversion au christianisme et surtout son entrée dans l'église orthodoxe avaient rempli de joie tous les catholiques du midi, et leur avaient fait concevoir l'espérance qu'après avoir vaincu ses ennemis temporels les armes à la main, Clovis viendrait maintenant au secours de l'église, de toutes parts opprimée par le parti arien. Les populations de la Gaule et de l'Espagne s'agitaient pour introduire dans leurs contrées ces Francs, qui devaient les délivrer de l'odieuse domination d'un parti hostile : et Clovis n'eut garde de négliger ces dispositions des peuples. On a vu qu'Eurich, roi

une exhortation et même comme un commandement; et certainement il y a eu peu d'hommes qui aient aussi peu mérité que Clovis l'épithète que voudrait lui donner notre grand poëte.

des Visigoths, avait été remplacé sur le trône par un jeune prince du nom d'Alaric : Clovis marche contre lui. Mais Alaric appelle à son secours le puissant Théodoric, roi des Ostrogoths, qui se trouvait être leur parent commun : car Alaric avait épousé une de ses filles, et on vient de voir que Théodoric avait épousé une sœur de Clovis. Ce monarque redouté était bien en effet le seul homme de son temps qui pût servir de soutien à Alaric dans sa position dangereuse ; mais il parvint effectivement à différer encore un peu l'éclat par ses instances : il envoya au roi des Francs, par une ambassade solennelle, une lettre signée de sa propre main, où il l'exhortait à contenir l'ardeur guerrière de sa jeunesse. « C'est être bien impatient, » lui écrivait-il, « que de prendre les armes pour des riens, et de ne pas tenter d'abord d'arranger les choses à l'amiable. Votre père (il s'appelle ainsi probablement parce qu'il était plus âge que Clovis, quoique son beau-frère, et peut-être aussi parce qu'il était encore plus puissant que lui), l'ami qui vous veut du bien, vous conjure de poser les armes ; celui qui méprise mes avertissemens m'aura pour ennemi » (1). — Théodoric obtint donc un délai ; et Alaric put jouir de quelques années d'une paix plus ou moins précaire, sur lesquelles nous donnerons quelques détails de plus lorsque nous traiterons des missions parmi les Visigoths.

Clovis, momentanément arrêté de ce côté, se jette

(1) *Cassiod. Var.*, l. 3, ep. 4.

sur un autre. Sous le prétexte, depuis long-temps préparé, de venger la mort violente du père de Clotilde sur l'oncle de cette dernière, il déclare la guerre à Gondebaud (en 500). Au milieu de la bataille, le frère du dernier passe du côté de Clovis avec une partie de l'armée, et les Bourguignons deviennent tributaires des Francs. Quelques auteurs disent que l'une des conditions de la paix fut que Gondebaud embrasserait la *foi* orthodoxe. Peut-être n'est-ce qu'à cette occasion que les Visigoths, voulant leur part de la dépouille des Bourguignons, se firent céder la province de Marseille, qui tomba peu après dans les mains des Ostrogoths.

Après cette campagne Clovis ne se laisse plus arrêter par l'opposition de Théodoric. Le dernier ennemi qui lui reste dans les Gaules sont les Visigoths : Clovis leur déclare la guerre, sous l'hypocrite prétexte qu'ils sont Ariens. « Je ne puis sup- » porter, » dit-il dans une assemblée de ses Francs, « que ces Ariens possèdent une partie des Gaules; » levons-nous, et au nom de Dieu allons les battre, » et nous emparer de leur pays! » — « Car il était » très-beau, » ajoute un chroniqueur de l'époque. — Les Francs reçoivent sa proposition avec des acclamations de joie : Alaric invoque de nouveau le secours du grand Théodoric; mais cette fois la fougue de Clovis le devance; il part, en promettant de bâtir une église aux apôtres s'il retourne victorieux. Il fallait auparavant envoyer chercher un oracle sur le tombeau de saint Martin de Tours. Lorsque les députés chargés de cette commission entrèrent dans l'église, le chœur des ecclésiasti-

ques chantait justement ces paroles du psaume 18, v. 39-41 : « Tu m'as ceint de force pour le combat; » tu as courbé sous moi ceux qui s'élevaient contre » moi; tu as fait que mes ennemis ont tourné le » dos devant moi; et j'ai détruit ceux qui me haïs- » saient. » Les Francs acceptèrent cet oracle : l'armée se jeta impétueusement sur les Visigoths, dont les hommes les plus vaillans couvrirent le champ de bataille; et Alaric, leur général, tomba lui-même sous la propre main de Clovis, qui entra en triomphe à Toulouse, capitale de leur empire. Cette bataille, qui eut lieu (507) à Vouillé près de Poitiers, et qui se désigne indifféremment par le nom de l'un de ces deux endroits, porta au pouvoir des Visigoths dans les Gaules un coup mortel. Clovis s'étendit aussitôt dans le midi du pays, et vint assiéger Arles.

Mais Théodoric, offensé de la conduite de Clovis, et peut-être jaloux de ses progrès, envoya contre lui une forte armée, qui passa les Alpes sous les ordres du vaillant Ibas. Ce capitaine, arrivé sur le Rhône, près d'Arles, fit subir aux Francs une telle défaite, qu'ils laissèrent, dit-on, 30,000 morts sur la place : ils lâchèrent la partie la plus méridionale de leurs conquêtes; et Amalric, fils d'Alaric, encore enfant, fut proclamé roi des Visigoths, sous la tutelle de son grand-père Théodoric (509), et conserva en France la Septimanie (le Languedoc). Sous cette tutelle, qui dura quinze ans, tout le midi de la Gaule jouit sans interruption d'un profond repos; et il s'ouvrit de nouveau chez les Francs, chez les Bourguignons et chez

les Visigoths de vastes portes pour la prédication du salut.

Malgré l'échec que Clovis venait d'éprouver sur un point, il était vainqueur sur tous les autres; son empire avait acquis une grande étendue; sa réputation s'était propagée au loin : et l'empereur Anastase lui envoya les insignes de patrice et de consul. Puis, vingt-cinq ans après la mort de Clovis, la domination des Francs dans la Gaule fut formellement reconnue, et ainsi légitimée, par un traité de l'empereur Justinien avec les fils du roi franc (536). C'est aussi de cette dernière époque qu'on peut dater l'établissement de la monarchie française dans la Gaule : elle embrassait, depuis la soumission de la Bourgogne, toute la Gaule, sauf la Septimanie, et tout le pays des Allemans, la Thuringe, la Rhétie et la Norique.

Pour revenir à Clovis, il semblait que son ambition devait être satisfaite. Mais il ne craignit pas cependant, pour augmenter encore ses domaines et pour s'emparer de l'héritage des autres rois francs, de souiller ses derniers jours par des assassinats dont le nombre et l'atrocité excitent l'indignation. Il dépouilla Chararic de ses états de Boulogne, et lui fit couper les cheveux en signe de dégradation : il engagea Cloderic à tuer son père Sigebert; puis, sous prétexte de punir ce parricide, il ordonna ensuite le massacre du fils, dont il se fit déférer la couronne : Ragnacaire, roi de Cambrai, et Rignomer, roi de Mans, également souverains de son sang, furent de même massacrés par ses ordres.

Ce n'est donc pas sans étonnement qu'on peut lire les observations que fait à ce sujet Grégoire de Tours, qui nous a laissé, trente ans après Clovis, une histoire de l'église franque. Cet évêque, après avoir raconté presque comme autant d'exploits ces derniers crimes du roi des Francs, ajoute, en singeant le langage des Écritures (l. 2, c. 40) : « C'est » ainsi que Dieu livrait journellement ses enne» mis en son pouvoir, et accroissait son empire; » parce qu'il marchait devant Lui d'un cœur sin» cère » (1). Nous ne savons si jamais jugement de ce genre est sorti de la plume d'un écrivain protestant; mais dans tous les cas nous nous refusons bien naturellement à apporter notre pierre au monument qu'on voudrait élever ici à la piété de Clovis. Ce grand capitaine mourut en 510, à l'âge de quarante-cinq ans.

Mais il est temps de revenir à un règne plus humain et plus vraiment grand, à ce règne du grand Théodoric, qui donne moins à raconter par cela même qu'il s'écoula dans la paix, mais qui répandit une influence si étendue et si salutaire sur toute l'époque où il eut lieu. Quoique Théodoric fût, comme on l'a dit, si peu instruit pour sa personne, qu'il était obligé de se servir d'un instrument pour écrire les quatre premières lettres de son nom au bas de ses décrets, l'histoire lui rend pourtant le témoignage qu'il mit à profit, pendant

(1) Ce même texte est cité, à la suite d'un autre plus détaillé, dans le *Cours d'Histoire moderne*, t. 1, p. 361, ou dans la *Collection des mémoires de l'Histoire de France* du même auteur, t. 1, p. 104-107.

les trente-trois ans de son règne, tous les moyens qui furent en son pouvoir, et en particulier ses nombreux rapports avec le peuple romain, pour faire pénétrer chez ses Goths et chez tous les autres peuples soumis à son empire, la foi chrétienne, et avec elle l'ordre civil et l'industrie.

Partout où il exerçait quelque influence il établit des écoles, et il attira à lui des hommes chrétiens et éclairés, qu'il employa à civiliser ses vastes états : on remarque dans leur nombre le consul Boëce, l'évêque Ennodius, et surtout Cassiodore, préfet du prétoire. Plus de deux cent mille soldats Goths, auquel il faut ajouter un nombre proportionné de femmes et d'enfans, s'établirent peu à peu en Italie pendant son règne, et se mêlèrent aux autres habitans, qui furent obligés de leur céder le tiers du terrain. Quoique les Goths eussent depuis long-temps embrassé la foi et fussent déjà depuis deux siècles en rapport avec les Romains, ils étaient cependant fort inférieurs à ces derniers sous le rapport de la civilisation; mais Théodoric sentit le besoin de faire éviter aux siens l'extrême d'une vie efféminée dans lequel étaient tombés les Romains; et c'est par cette raison qu'il ne chercha pas même à faire pénétrer chez eux les lumières qu'auraient pu leur communiquer les anciens sujets de l'empire, et qu'il préféra laisser à ses Goths les habitudes et même la rudesse de leur caractère. Cependant il ne put empêcher absolument qu'il ne pénétrât parmi eux une partie des trésors intellectuels dont Dieu avait enrichi l'ancien monde; et c'est ainsi que se prépara, pendant son

règne, cette heureuse fusion des bonnes qualités de l'ancien et du nouveau monde qui distingue les nations chrétiennes de toutes les autres, aussi long-temps qu'elles restent attachées à l'évangile.

Théodoric s'attacha aussi à lier sa famille à celles de presque tous les autres princes de son temps; et il forma ainsi une grande unité politique qui, comme celle qui existait du temps des apôtres, fut extrêmement favorable à la propagation de l'évangile. Il maria ses deux filles, l'une, Theudigotha, à *Alaric*, roi des Visigoths, l'autre, Ostrogotha, à *Sigismond*, roi des Bourguignons : il avait donné sa sœur en mariage à *Thrasamund*, roi des Vandales en Afrique; et une fille qui naquit de ce mariage, sa nièce *Amelberga*, épousa *Hermannfried*, prince des Thuringiens. Lui-même avait pris, comme on l'a vu, une sœur de *Clovis*, avec laquelle il passa plusieurs années dans un heureux mariage. Tous ces rois germains vénéraient Théodoric comme leur père; et l'influence qu'il exerça sur eux fut tout à la fois puissante et salutaire. Juste envers tous « il veillait, » selon la belle expression de Jean Muller, « sur toute la barbarie » (1); et il pouvait écrire aux divers rois de la race germaine : « Il n'y » en a pas un de vous qui n'ait reçu des marques » de ma faveur : ne m'affligez pas par vos fautes. » Il m'appartient, jeunes gens couronnés, de vous » donner des conseils, sans lesquels vous vous lais- » seriez entraîner au torrent de vos passions » (2).

Il est pénible de voir ce noble Théodoric ternir

(1) Vol. 19 de ses *Œuvres*, p. 82. (2) *Cassiodor. Var*, l. 2, c. 3 et 4.

dans ses vieux jours, sous quelques rapports, l'éclat de son caractère. Il devint soupçonneux, puis cruel, envers plusieurs hommes qui l'avaient servi avec dévouement : il a chargé sa mémoire du meurtre de Boëce et de Symmaque qu'il fit exécuter sans jugement, comme soupçonnés d'avoir pris part à un complot contre sa vie : et il finit par se montrer intolérant envers les Orthodoxes ; car il défendit, vers la fin de sa vie, l'exercice du culte catholique par toute l'Italie, et il lâcha ainsi les rênes à la fureur des deux partis qu'il avait jusqu'alors contenus avec tant de sagesse. Il mourut enfin, vieillard chagrin, non sans remords, en 526, le jour même auquel il avait ordonné la clôture de toutes les églises catholiques du pays.

Peu de temps après sa mort le puissant empire des Ostrogoths succomba, en partie sous la puissance croissante des Francs, et le reste sous les Grecs, qui se relevèrent pour un temps. En effet, Bélisaire, général de l'empereur d'Orient, après s'être avancé d'abord (533) contre les Vandales d'Afrique, qu'il subjugua complètement, se versa ensuite sur l'Italie pour ramener ce pays à ses anciens maîtres. Il conquit la Sicile en 545, et poursuivit dès-lors contre les nouveaux maîtres de l'Italie une guerre qui dura vingt ans, et qui, continuée par Narsès, mit fin pour jamais à la puissance des Ostrogoths (552).

Nous dirons en son lieu quelle fut la fin des autres puissances dont nous avons rapidement raconté l'établissement, des Bourguignons, des Vandales, des Visigoths et autres; et comment les

Le long du Danube, la *Vindélicie*, la *Norique* et la *Pannonie* ne nous présentent pendant long-temps qu'une route sans maîtres, sur laquelle continuent de s'avancer pendant des siècles vers l'Occident, sous des noms toujours nouveaux, les hordes des Germains, jusqu'à ce que les *Bojares* (Bojer, Bavarois) et les *Slaves* se fixent dans ces provinces, si long-temps foulées sous les pieds.

Tel est le nouveau champ de missions sur lequel l'évangile va s'étendre pendant plus de quatre cents ans, sans éclat et comme abandonné des hommes, au milieu des steppes et des forêts qui couvrent maintenant presque toutes ces contrées.

Ce n'est pas sans une sorte d'inquiétude qu'on devait songer alors aux destinées futures de l'église. La demeure où elle s'était établie est renversée; les Barbares couvrent l'Europe : l'église y est partout asservie dans la personne de ses membres; elle a vu et elle voit encore ses temples réduits en cendres, ses sanctuaires violés, ses troupeaux dispersés : et au-dedans même, elle est désolée par la division et les hérésies. De sorte que le chrétien se demande, au milieu des ruines fumantes d'un monde pareil et dans ce naufrage universel, si l'œuvre de Dieu n'a pas péri avec l'empire romain et en même temps que son idolâtrie. Mais les siècles suivans vont se charger de repousser ces craintes, et nous montrer que si l'idolâtrie devait passer les paroles de Jésus-Christ ne passeront jamais.

Il nous reste un dernier travail à faire. Le tableau que présentait l'Europe après l'invasion ne serait

pas complet si nous ne donnions quelque idée de ce qu'étaient les Barbares eux-mêmes qui vinrent la dominer : c'est l'objet des pages suivantes.

§ 2.

Caractère, religion et langue des peuples barbares.

On a vu (c. 9) que les peuples de l'Europe tiraient leur origine de trois grandes familles, en tête desquelles a figuré d'abord la famille celtique. Notre histoire nous appelle maintenant à traiter de la seconde de ces familles, celle des peuples germains. Elle présentera sans doute plusieurs traits communs avec la première; mais nous devons cependant ajouter quelques détails à ce que nous en avions dit en parlant des peuples celtes.

A l'époque où nous sommes parvenus, les Germains ne savaient déjà plus eux-mêmes quelle était leur origine. Ils croyaient seulement, d'après une ancienne tradition, que leur premier ancêtre avait été un certain *Tuit*, ou *Teut* (père); c'est ce qui leur fit prendre le nom de *Teutsche*. Ce Teut, sorti de terre, s'était marié avec *Herda* (*Erde*, terre, la terre-mère), dont il avait eu un fils nommé *Mann* (homme), qui par la suite des temps peupla tout le pays. A côté du nom général de Teutsche, chaque peuplade portait son nom particulier. Le nom de Ger-man ne naquit qu'à l'époque où les Teutsches se furent jetés sur les Gaules pour s'y établir : il signifiait homme de guerre. Cette nation s'étendait du Rhin à la Vistule, et du Danube à la Scandinavie, c'est-à-dire à la Suède et à la Pologne

actuelles. Les autres peuples situés en dehors de ces limites, savoir les Bretons, les Suédois, les Danois, les Norwégiens, et même les Gaulois, se rattachaient à la même souche primitive, comme le montrent leurs langues; cependant ils s'en séparèrent avec le temps, et les peuplades germaniques proprement dites prirent peu à peu leur histoire particulière.

Jules César, et après lui Tacite, sont les premiers qui nous aient donné sur les peuples germains quelques détails positifs. Selon eux la Germanie tout entière ne formait de leur temps, comme ce fut le cas encore long-temps après, qu'une seule forêt qui couvrait d'un taillis impénétrable les plus hautes montagnes, comme les vallées et les plaines. Cette forêt s'appelait Hart ou Harz, probablement à cause de la résine, que fournissaient plusieurs de ses arbres et qui porte ce nom en allemand; le Romain, qui ne se hasardait que rarement à pénétrer dans ses ténébreuses profondeurs, la désignait vaguement par ce nom général de forêt du Harz : elle avait alors plus de soixante journées de marche en longueur. Outre cette grande forêt, il y en avait encore une autre, désignée sous le nom de forêt des hêtres (*buchonia: Buche*). C'est dans des contrées de ce genre, et sous l'ombre impénétrable de chênes immenses dont la hache n'approchait jamais, que les Germains établissaient leurs demeures et passaient leur vie; et ce n'est qu'après l'introduction du christianisme, que ces peuples passionnés de liberté commencèrent à fonder des bourgs, puis des villes.

Si l'on peut s'en rapporter aux données de César, ces forêts épaisses de la Germanie auraient, déjà de son temps, renfermé des populations très-nombreuses : car il fait rarement passer le Rhin à une armée de Germains, sans qu'elle atteigne le nombre de 100,000 hommes. Et lors même qu'on supposerait de l'exagération dans ces données, cependant les masses d'hommes toujours renaissantes qui se précipitèrent sur l'Occident, et le témoignage de tous les historiens de l'époque nous prouvent également que les contrées dont il s'agit renfermaient en effet des peuplades nombreuses et puissantes, qui se nourrissaient, comme maintenant les Indiens de l'Amérique septentrionale, des fruits de la forêt et de la chasse.

Tous les écrivains romains représentent les anciens Teutsches comme une race de géants, aux yeux bleus et aux longs cheveux flottant sur les épaules; et comme des hommes dont la force était proportionnée à la grandeur. Les Gaulois, si supérieurs sous ce rapport aux Romains, le cédaient en cela aux Germains : toutes les fois que César ou Germanicus haranguent leurs légions avant la bataille, ils parlent des Germains comme nous le faisons ici. Les femmes de ces Barbares ne le cédaient en rien aux hommes pour la hauteur de la stature, et apparaissaient souvent comme des figures menaçantes au milieu du tumulte de la bataille.

Le Germain ne vivait que pour la liberté. Il portait partout ses armes avec lui; et qui n'était pas guerrier était esclave. Du reste, selon Tacite, ces

hommes étaient des hommes francs et droits. Dès le temps d'Auguste c'est parmi eux que les empereurs prenaient leurs gardes, parce qu'ils croyaient ne pouvoir se fier qu'à eux. La vaillance était leur première vertu : de là comme ailleurs l'identité des mots qui indiquaient la valeur à la guerre, et la valeur morale (*vaillant* et *valoir;* — *Tugend* et *taugen*). Nul amour pour les richesses en argent ou en or : celui qui avait plus que le nécessaire pour les besoins physiques l'échangeait, ou s'en servait pour exercer l'hospitalité, vertu que les Romains et les Grecs leur ont reconnue d'une voix. Pour le Romain tout étranger était un ennemi (barbarus); mais le Germain ouvrait sa cabane à quiconque se présentait chez lui. Dans l'intérieur du pays il régnait une triple paix : la paix domestique, à laquelle pourvoyait le père de famille, comme chef : la paix du pays (Landsfriede), qui concernait les autres membres de la nation; et la paix de Dieu (Godsfriede), qu'établissait la religion lorsqu'il était nécessaire qu'elle intervînt à cet effet.

Les mœurs des Germains étaient d'une pureté particulière; et toute violation du mariage y était punie de mort. Lorsque, à l'époque de l'invasion, les Germains pénétrèrent dans les Gaules et dans l'Italie, les prêtres et les écrivains chrétiens ne purent se refuser à reconnaître leur supériorité à cet égard, sur les membres de l'église, et à les présenter aux Romains comme des exemples humilians de chasteté; et ceux-ci furent effectivement contraints de les admirer, en voyant en eux un peuple barbare où la polygamie n'était pas admise.

Les mœurs de la famille étaient simples. Tandis que le mari allait chercher à la chasse la subsistance des siens, la femme filait et faisait les vêtemens. Les jeunes gens étaient élevés à la dure, et s'habituaient à supporter le froid et toutes les intempéries.

Du reste ce tableau est troublé par deux vices saillans, qui se retrouvent pareillement chez ces Américains du nord auxquels nous avons comparé les Germains; deux vices qui ont été pour l'une et l'autre nation une source de maux incalculables : l'ivrognerie et le jeu. Depuis que les Romains eurent transplanté la vigne sur les bords du Rhin, l'ivrognerie devint chez les Germains une fureur : leurs assemblées populaires se changèrent fréquemment en orgies; puis la fureur du jeu vint se joindre à ce mal; et l'on vit souvent un homme jouer en une nuit, non-seulement tout son bien, mais encore sa liberté et celle des siens. Dans la suite le contact avec les vices des Romains, multiplié par la migration des peuples, augmenta encore l'effet de cette contagion; la fin du quatrième siècle nous montre les Germains déjà bien au-dessous de ce qu'ils étaient, selon Tacite, dans le premier; et ces peuples eussent sans doute achevé de tomber dans la même dépravation que les Romains, si le christianisme n'eût jeté de bonne heure chez eux les germes d'une régénération salutaire.

Quant à la religion, nous pouvons ajouter à ce qu'on vient d'en dire, que les Germains allèrent sous ce rapport, comme les autres nations, en empirant. Les Teutsches primitifs étaient ado-

rateurs du feu, système qu'ils avaient apporté de l'Orient, et qui rendait un culte au soleil et à la lune aussi bien qu'au feu. On a vu précédemment que c'était encore le cas des Germains du temps de César; plus tard, l'idolâtrie romaine et grecque se mêla à celle du nord : on eut à la fois Mercure, Mars, Hercule, Odin (Wodan), Thor, le dieu du tonnerre; Locke, le père du mal; Freia, la déesse de l'amour; et d'autres encore. Le grand être s'appelait *God*, c'est-à-dire conducteur, guide à la guerre. Il ne demeurait pas dans des temples, mais dans les forêts et dans les montagnes, et auprès des sources d'eau. L'endroit de la forêt où l'on se rassemblait s'appelait *Kirche* (de *Kir*, sûr, en sûreté, *securus*) (1), c'est-à-dire le lieu de sécurité, où se trouvait la paix de Dieu.

Nous avons parlé (c. 9) d'une caste de prêtres. Mais dans l'origine ce peuple n'avait pour prêtres que le chef de famille dans chaque famille. Pour le culte public on choisissait le plus âgé de tous ceux du district, qui était révéré comme prêtre aussi long-temps qu'il en remplissait quelques fonctions. Il maintenait l'ordre, et prononçait la justice au nom de la divinité, à laquelle il offrait des sacrifices et des prières. L'autel était un rocher, sur lequel brûlait le feu sacré, et où se faisaient les sacrifices, d'abord d'hommes, puis plus tard d'animaux, quand les Romains en eurent in-

(1) On tire ordinairement, et avec plus de probabilité, ce nom du grec *κυριακὴ* (*οἰκία*), maison du Seigneur. Les Germains ont dû tirer du grec (par Ulphilas) leurs premiers mots chrétiens. On en verra bientôt quelques exemples.

sensiblement répandu la coutume. Outre les pratiques religieuses, communes à toute la nation, chaque tribu avait en outre quelques rites et quelques divinités spéciales.

La langue allemande a conservé encore des traces fortement empreintes de cette idolâtrie primitive; nous n'en citerons pour exemple que les noms des jours de la semaine :

Le Dimanche s'y dit *Sonntag*, jour du soleil,

Lundi, *Montag*, jour de la lune,

Mardi, *Dienstag*, originairement Tues — ou Teutstag, jour de Teut,

Mercredi, actuellement Mittwoch (milieu de la semaine), originairement *Wodanstag* (angl. *Wednesday*), le jour de Wodan,

Jeudi, *Donnerstag*, jour de Thor, dieu du tonnerre,

Vendredi, *Freitag*, jour de Freia, déesse de l'amour (Vénus) (*Venerdi*),

Samedi, *Samstag* (Saturday, *dies Saturni*), jour de Saturne.

C'est ainsi qu'en Germanie comme partout ailleurs l'idolâtrie s'était glissée jusqu'au fond de toutes les choses humaines.

Quant à la langue, elle avait eu un double avantage qu'ont eu peu d'autres langues. Le premier, c'est que par suite de l'opiniâtre résistance et de l'esprit d'indépendance des anciens Germains et surtout de la tribu des Alemans, cette langue sut se préserver de la domination de la langue romaine, et rester ainsi langue-mère et originale. Un second,

fut cette traduction des saintes Écritures qui eut lieu, comme on l'a vu, dans la langue des Goths, l'une des langues germaines, et qui commença à fixer et à asseoir cet idiome sur une base régulière.

On distingua de bonne heure le haut allemand (Oberteutsch) dans le midi, et le bas allemand (Niederteutsch) dans le nord. C'est du mélange des deux, qu'est né l'allemand actuel (Hochteutsch). Tandis que l'Oberteutsch, langue du midi, ou des Goths qui s'établirent plus tard dans le midi, se conserva plus intacte, le dialecte du nord produisit peu à peu le Hollandais, le Danois, le Suédois, le Norwégien, puis l'Anglais, par l'Anglo-Saxon.

On sent que des observations du genre de celles que nous donnons ici ne sont nullement étrangères à l'histoire des missions. Les langues expliquent souvent les obstacles ou les facilités que trouva l'évangile pour pénétrer chez un peuple; elles expliquent aussi plus d'une fois, ce qui put engager les premiers prédicateurs d'une contrée à choisir le champ de leurs travaux dans un lieu plutôt que dans un autre.

Les peuplades gothiques sont les premières de la race germaine qui aient reçu l'évangile; et nous avons déjà dit que c'est presque uniquement parmi les Germains que nous conduira, jusqu'au neuvième siècle, notre histoire des missions : c'est aussi de ces mêmes langues qu'il nous est resté le plus d'échantillons. Le cours de notre histoire nous montrera plusieurs morceaux de ce genre dans quelques-uns des idiomes du nord : voici quelques échantillons de la famille des langues germaines proprement dites :

nous les donnons dans l'ordre de leur antiquité, et nous commençons par conséquent par le Goth, c'est-à-dire par un fragment de la version d'Ulphilas. Ce travail eût fourni un document bien plus intéressant de cet ancien dialecte germain, si le traducteur n'eût poussé, comme on l'a déjà vu (c. 15, p. 433), la servilité de sa traduction jusqu'à y conserver mot pour mot l'ordre des mots grecs et hébreux de l'original, et à cacher ainsi la syntaxe de sa propre langue.

1. GOTH. (VERS 360.)

TRADUCTION GOTHIQUE DE LA PRIÈRE DU SEIGNEUR.

(Matthieu 6, 9-13, selon le texte d'Ulphilas.)

Atta unsar, thu in himinam.	Père notre, toi aux cieux.
Weihnai namo thein.	Consacré soit nom tien.
Quimai thiudinassus theins.	Vienne règne tien.
Wairthai wilja theins, swe in himina, jah ana airthai.	Soit faite volonté tienne comme dans cieux, ainsi sur terre.
Hlaif unsarana thana sinteinan gif uns himmadaga.	Notre pain le toujours subsistant donne-nous aujourd'hui.
Jah aflet uns thatei skulans sijaima,	Et quitte nous en quoi (nous) débiteurs être pouvons,
Swaswejah weis afletam thaim skulam unsaraim.	De même que aussi nous quittons aux débiteurs nôtres.
Ja ni briggais uns in fraistubnjai,	Aussi n'amène pas nous en tentation,
Ak lausei uns af thamma ubilin,	Mais délivre-nous du mal;
Ante theina ist thiudangardi, jah makts, jah wulthus, in aiwins. Amen.	Car à toi est le royaume, et la puissance, et la gloire, dans les æones. Amen.

2. ANGLO-SAXON. (480-500.)

TEL QU'IL ÉTAIT PARLÉ PAR LES ANGLO-SAXONS A L'ÉPOQUE DE LEUR ÉTABLISSEMENT EN ANGLETERRE.

Ce fragment est tiré d'un ouvrage très-estimable, publié par Iunius et Marshall sous le titre : « *Quatuor Jesu Christi evangeliorum versiones perantiquæ duæ*. Dordrecht 1665. — Voici le passage Matth. 5, 43,—6, 15.

℣. 43. Ge (1) gehyrdon thæt gecweden wæs lusa thinne nextan, and hata thinne feond.

44. Sothlice ic secge eow : lufiadh eowre fynd, and dodh wel tham the eow yfel dodh; and gebiddadh for eowre ehteras, and taelendum eow (2).

45. Thaet ge sin eowres faeder bearn, the on heofonum ys, se-dhe dedh thaet his sunne up-a-springdh ofer tha godan and ofer tha yfelan; and he

℣. 43. Vous (1) avez entendu qu'il a été dit : Aime ton prochain, et hais ton ennemi.

44. Mais je vous dis : Aimez vos ennemis, et faites du bien à ceux qui vous font du mal; et priez pour vos persécuteurs et ceux qui vous injurient (2).

45. Afin que vous soyez les enfans de votre Père, qui est au ciel, lui qui fait que son soleil se lève sur les bons et sur les méchans; et il

(1) Le traducteur ne donne pas le mot à mot de ce morceau comme des précédens, parce qu'il y a quelques mots dont il n'est pas sûr. Mais il est facile de voir que ce morceau, d'ailleurs intéressant comme étude, présente la plus grande analogie avec les autres dialectes germains, puis, comme on le voit aussi, les germes évidens de l'anglais actuel. Il est problable que l'obscurité de quelques mots provient de quelques fautes d'impression dans l'ouvrage allemand ; mais nous n'avons pas sous la main les moyens de vérifier.

(2) L'ouvrage allemand introduit ici la note : « *tutam*, mal parler. » — Faudrait-il *tulan* (et taelendum) par un *l*, comme de la famille de *tadeln*, blâmer ?....

laet rinan ofer tha rihtwisan and ofer tha unrihtwisan.

46. Gif ge sodhlice tha lufiadh, the eow lufiadh, hwylce mede (1) habbadh ge? hu ne (2) dodh manfulle (3) swa (4)?

47. And gif ge thaet an dodh, that ge eowre gebrodhra wylcumiadh, hwaet do ge mare? Hu ne dodh haethene swa?

48. Eornustlice beodh fulfremede, swa eower heofonlica faeder is fulfremed.

Ch. VI. 1. Begymadh thaet ge nedon eowre rihtwisnesse (5) beforan mannum, thaet ge syn geherede fram him; elles naebbe ge mede mid eowrum faeder, the on heofenum ys.

2. Eornustlice thonne thu thine aelmessan sylle, ne blave man byman beforan dhe; swa liceteras dodh on gesomnungum and on wycum, thaet hy sin gearwurthode fram ma-

fait pleuvoir sur les justes et sur les injustes.

46. Si vous aimez seulement ceux qui vous aiment, quelle récompense avez-vous? Est-ce que les méchans ne font pas cela?

47. Et si vous faites seulement cela, que vous accueilliez vos frères, que faites-vous de plus? Est-ce que les païens ne font pas ainsi?

48. C'est pourquoi soyez parfaits, comme votre Père céleste est parfait.

Ch. VI. 1. Prenez garde que vous ne fassiez votre justice (5) devant les hommes, pour que vous soyez honorés d'eux; autrement vous n'avez point de récompense auprès de votre Père, qui est au ciel.

2. C'est pourquoi quand tu distribues ton aumône, que quelqu'un ne sonne pas la trompette devant toi; comme les hypocrites font dans les écoles et les rues, afin qu'ils

(1) Lat. *mercede?*

(2) Hu ne; *nonne*. Ου en grec.

(3) *Manfull*, méchant. De *full*, plein, et *man*, mal, mot également apparenté à *mal*, *malum*, et à l'anglais *mean*, mauvais, médiocre.

(4) *Swa*. Allem. *So*, *Swa*, *Swa*, comme.

(5) Pour *aumône*. C'est très-intéressant de voir cette ancienne traduction donner raison à une critique de nos jours, qui a ramené dans le texte le mot δικαιοσύνη (justice), tandis que le texte reçu porte ἐλεημοσύνη (aumône). On aura eu la crainte, ridicule, que le premier de ces mots n'attaquât la doctrine de la grâce.

num. Sodh ic eow secge hig onfengon hyra mede.

soient honorés des hommes. Certainement, je vous dis, toute perdue (*Allem.* gaus dahin) est leur récompense.

3. Sodhlice thonne thu thine aelmessan do, nyte thin wynstre (*sinistra*) hwaet do thin swythre.

3. C'est pourquoi, quand tu fais ton aumône, que ta gauche renie ce que fait ta droite.

4. Thaet thin aelmesse sy on diglum (1); and thin faeder hit agylt (2) the, se-the gesydh ondihlum.

4. Afin que ton aumône soit dans le secret; et que ton Père te la récompense, lui qui voit dans le secret.

5. And thonne ge eow gebiddon, ne beo swylce liceteras, tha lufiadh thaet hig gebiddon hi standende on gesomnungum and on straetahyrnum, thaet men hig geseon; sodh ig secge eow, hi onfengon hyra mede.

5. Et quand vous faites votre prière, ne soyez pas comme les hypocrites, qui aiment que leur prière se fasse debout, dans les écoles et dans les coins des rues, pour que les hommes les voient; sinon, je vous dis, loin est votre récompense.

6. Thu sodhlice, thonne thu the gebidde, gang into thinum bedelyfan, and thinre dura belocenre, bide thinne faeder on dihlum; and thin faeder the gesydh on diglum he hyt agylt the.

6. Toi donc, quand tu pries, entre dans ta chambre à coucher, et, ta porte fermée, prie ton Père en secret; et ton Père qui voit dans le secret, te le rendra (3).

7. Sodhlice thonne ge eow gebiddon, nellen ge sprecan fela (4) swa haethene, hig wenadh (5) thaet hig syn gehy-

7. C'est pourquoi, quand vous priez, vous ne devez pas babiller comme les païens, qui s'imaginent qu'ils sont exaucés

(1) *Diglum*, secret. Allem. *Dunkel.*

(2) *Agyldan*, récompenser. Allem. *vergelten.*

(3) La traduction allemande ajoute « dans la lumière »; mais ces mots ne semblent pas être dans le texte.

(4) Sprecan fela. Allem. *viel sprechen.*

(5) Allem. *wahn* (*vaine* imagination).

rede on hyra menig fealdan (1) spraece.

8. Nellen ge eornostlice him geefenlaecan; sodhlice eower faeder wat hwaet eow thearf (2) ys, aer tham the ge hine biddadh.

9. Eornustlice gebiddadh eow thus: Faeder ure! thu the eart on heofenum.

Si thin nama gehalgod.

10. To becume thin rice.

Gewurdhe thin willa on eorthan, swa swa on heofenum.

11. Urne daeghwamlican hlaf (3) syle us to daeg.

12. And forgyf us ure gyltas, swa swa we forgifadh urum gyltendum.

13. And ne gelaed (4) thu us on costnunge, ac alys us of yfele. Sodhlice.

14. Witodlice gif ge forgifadh mannum hyra synna, thonne forgyfdh eower se heofenlica faeder eow eowre gyltas.

15. Gif ge sodhlice ne forgyfadh mannum, ne eower fae-

quand ils parlent beaucoup.

8. C'est pourquoi vous ne devez pas les imiter; car votre Père sait quel (est) votre besoin, avant que vous le priiez.

9. C'est pourquoi, priez ainsi: Notre Père! Toi qui es dans le ciel!

Soit ton nom sanctifié.

10. Vienne ton règne.

Se fasse ta volonté sur terre comme au ciel.

11. Notre quotidien pain donne-nous aujourd'hui.

12. Et pardonne-nous nos fautes (coulpes), comme nous pardonnons à nos offenseurs (coupables).

13. Et ne nous abandonne pas à la tentation; et délivre-nous du mal. Certainement.

14. Aussi souvent que vous pardonnez aux hommes leurs péchés, alors votre Père céleste vous pardonne vos offenses.

15. Si vous, certainement, ne pardonnez pas aux hommes,

(1) Menig fealdan. *Mannig-faltig?* Mot à mot: dans leur beaucoup parler.

(2) Allem. *Bedarf.*

(3) Angl. *loaf.* Allem. *Laib* (Brod).

(4) Si nous osons nous fixer à un raisonnement d'analogie, il nous semble que le texte (*gelaed*) signifie plutôt induire qu'abandonner, comme traduit notre auteur allemand. (*Geleiten, leiten*, conduire.)

der ne forgyfdh eow eowre synna.	votre Père ne vous pardonnera pas non plus vos péchés.

Cet ancien dialecte anglo-saxon doit intéresser tout particulièrement les amis des missions; car c'est de ce dialecte surtout que se servirent, depuis le septième siècle, ces nombreux et ces bons missionnaires qui vinrent d'Angleterre apporter l'évangile aux Germains. Il en reste encore un assez bon nombre d'échantillons, au sujet desquels on peut consulter la préface du remarquable écrit : « *A Grammar of the anglo-saxon tongue, by Erasmus Rask*, traduit du danois en 1830.

3. OSTRO-FRANC (FRANCS ORIENTAUX). (400—500.)

La langue franque prit de bonne heure une direction qui s'approchait du latin, et fit par conséquent un progrès qui resta long-temps étranger au dialecte gothique. Nous pouvons citer, comme exemple de ce genre, une traduction du *Te Deum* ordinairement attribué à Ambroise. Elle se fit probablement dans le courant du cinquième siècle.

Thih cot lopemes (1),	Toi Dieu, louons nous,
Thih truhtinan gehemes (2),	Toi Seigneur, confessons nous,
Thih euuigan fater,	Toi, éternel Père,
Eokiuuelih erda uuirdit.	L'entière terre honore (*würdigt*).
Thir alle engila, thir himile	A toi tous les anges, à toi les cieux
Inti alle kiuualtido,	Et toutes puissances,

(1) Il est probable que ces terminaisons en *mes* sont déjà une influence du latin, *mus* (*laudamus*); de même que quelques finales en *a* et en *o*.

(2) Le double *uu* est pour double *w* (ewigan, eokiwelih, etc.)

Thir cherubim inti seraphim	A toi chérubins et séraphins,
Unbilbanlichero stimmo fora-harent :	Avec incessante voix crient :
Uuiher, uuiher, uuiher!	Saint, saint, saint! (*geweihet*).
Truhtin, cot, herro!	Roi, Dieu, Seigneur!
Follin sint himila inti erda	Pleins sont les cieux et la terre
Thera meginchrefti tiurda thinera, etc.	De la grande puissance de ta gloire, etc.

5. AUTRE ÉCHANTILLON OSTRO-FRANC. (VERS 600.)

Voici la plus ancienne formule de baptême que présente l'histoire des missions germaines; elle s'employait déjà avant Boniface, et dès l'établissement des premières églises de la Germanie. C'est dans la langue des Francs orientaux qu'elle nous est parvenue :

Dem. Forsachis tu diabolœ?	*Dem.* Renonces-tu au diable?
Rép. Ec forsache diabolœ.	*Rép.* Je renonce au diable.
D. End allum diabol-gelde?	*D.* Et à tout rapport avec le diable (1)?
R. End ec forsache allum diabol-gelde.	*R.* Et je renonce à tout rapport avec le diable (1).
D. End allum diabole werkum?	*D.* Et à toute œuvre du diable?
R. End ec forfacho allum diaboles werkum, end wordum, Thunœr, ende Woden, end Saxe Ote, ende allem them unholdum, the hira genotas sint.	*R.* Et je renonce à toute œuvre et parole du diable, au Tonnant (Thor) et à Wodan, et à Odin des Saxons, et à tous ces mauvais esprits qui sont leurs compagnons.
D. Gelobis tu in Got almechtigan Fadœr?	*D.* Crois-tu en Dieu le Père tout-puissant?

(1) Ou *conduite* selon le diable. — (Allemand : und allem Tenfels — *Verkehr*). *Gelde* est peut-être de la famille *geleiten*, *leiten*, conduire.

R. Ec gelobo in Got almœchtigan Fadœr.	*R.* Je crois en Dieu le Père tout-puissant?
D. Gelobistu in Christ, Godes suno?	*D.* Crois-tu en Christ, Fils de Dieu?
R. Ec gelobo in Christ, Godes suno.	*R.* Je crois en Christ, Fils de Dieu.
D. Gelobistu in Halogan Gast?	*D.* Crois-tu au Saint-Esprit?
R. Ec gelobo in Halogan Gast.	*R.* Je crois au Saint-Esprit.

(Voy. *Eckharti comment. de rebus Françorum Orient,* t. 1, p. 440.)

On voit que cette formule porte, encore plus que la précédente, la marque de la latinité : et il ne faut pas en être surpris. Les habitans du haut Rhin entrèrent de bonne heure dans des relations nombreuses avec les Romains, et les peuples civilisés finissent toujours par imposer leur cachet aux barbares, même vainqueurs. Cet effet dut augmenter avec le temps ; c'est pourquoi ce fragment de l'an 600 ressemble encore plus au latin que celui qui est antérieur d'un siècle ou deux.

5. ALLEMAN. (VERS 720.)

Ce dialecte a eu l'honneur de donner son nom à la langue germaine. Les plus anciens fragmens qui nous en soient restés sont du septième siècle.

Voici l'oraison dominicale :

Fatteer unseer, thu pist in himele;	Notre Père, tu es au ciel;
Wihi namun dinan;	Sanctifié soit ton nom;
Chweme rihi din;	Vienne ton règne;
Werde willo din, so in himile, sosa in erdu;	Se fasse ta volonté, comme au ciel, ainsi en terre ;

Proath 'unseer emezhic (1) kip uns hiutu;

Notre pain quotidien (1) donne-nous aujourd'hui;

Oblaz uns sculdi unseero, so wir oblazen uns skuldikem;

Relâche-nous nos dettes, comme nous relâchons à nos débiteurs.

Enti ni unsih firletti in khorunka;

Et ne nous abandonne pas en tentation;

Uzz erlosi unsih fona ubile.

Mais délivre-nous du mal (ou malin).

6. AUTRE ÉCHANTILLON ALLEMAN. (VERS 780.)

EXPLICATION DE LA PRIÈRE DU SEIGNEUR,

(Voy. Eccard. *Catechesis theotisca seculo nono conscripta*, 1713). — Luther en a conservé une partie dans son petit catéchisme.

Fater unser, thu in himilon bist;

Notre Père, toi tu es dans les cieux.

Giuuihit (2) *si namo thin.*

Sanctifié soit ton nom.

Gotes namo ist simbles giuuihit; auhthane (3) uuir thiz guedhem, thanne bittem uuir thaz sin namo in uns mannom uuerdhe giuuihit, thuruh goudin uuerc.

Le nom de Dieu est toujours saint; mais quand nous disons cela, alors nous prions que son nom soit sanctifié en nous hommes, par de bonnes œuvres.

Quæme richi thin.

Vienne ton règne.

Richi gotes ist simbles; endi eogihuuarther bittem uuir thoh,

Le règne de Dieu est toujours; quand cependant chacun de nous prie pour cela,

Thanne uuir thiz quedem,

Alors nous entendons ceci:

Thaz Gotes richi si in uns,

Que le règne de Dieu soit en nous,

Endi ther diufles giuualt uuerdhe arfirrit fona uns.

Et que le pouvoir du diable soit détourné de nous.

Werdhe uuillo thin sama so in himile endhi in erthu.

Soit faite ta volonté semblablement dans le ciel et dans la terre.

(1) Peut-être *nécessaire*, ou *substantiel*; car le grec a ces divers sens.

(2) Deux *u* pour un double *w*.

(3) Οταν.

Thes sculum uuir Got simbles bitten,	Ainsi nous devons toujours prier Dieu,
Thaz sin uilleo uuerdhe samalih in erdhu in mannom,	Que sa volonté se fasse semblablement en terre dans les hommes,
Soso her ist in himilie in engilom,	Comme elle est dans le ciel dans les anges,
Cithiu thaz man in erthu sinan uuilleon giuurchen (1) megin (1),	Et que l'homme, en terre, obéisse à sa volonté,
Sama so engila in himile magun (2).	Comme le peuvent (2) les anges au ciel.
Broot unseraz emezzigan gib uns hiutu.	*Notre pain permanent donne-nous aujourd'hui.*
Allomannes thurfti sintun in themo brotes namo gamenito,	Les besoins de chacun sont entendus (*gemeint*) sous le nom du pain,
Thero er ci thesemo antuuerden libe bitharf;	Dont il a besoin pour cette vie présente;
Bithiu scal mandagogi (3) huueliches thiz gibet singan,	C'est pourquoi l'homme doit dire (chanter) (3) cette prière journellement,
So uuer (4) so uuili thaz imo Got gidago sinero thurfeo helphe.	S'il veut que Dieu lui aide journellement à ses besoins.
Indi farlaz uns sculdhi unsero,	*Et quitte-nous nos dettes,*
Sama so uuir farlazzem scolom unserem.	*Semblablement comme nous quittons à nos débiteurs.*
So huuer (4) so thiz quidhit,	Quiconque dit cela,
So bitharf thaz er so due so her quithit,	Il faut qu'il fasse ainsi qu'il dit;
Huuanda her fluochot imo mer thanne her ima guodes bitte,	C'est pourquoi il se maudit plus qu'il ne demande pour lui de bien,

(1) Gehorchen mœge. (2) Ou le font? (*machen?*)
(3) Il faut probablement séparer *man dagogi* (l'homme journellement).
(4) *So ever?* (Angl.)

Iba her so ni duat, so her quidhit,	S'il ne fait pas comme il dit;
Huuando (1) so huuer so andhremo arbolgan ist,	Car celui qui est toujours irrité contre autrui,
Endi thiz gibet thanne singit,	Et dit (chante?) pourtant cette prière,
Ther bidit imo selbemo thanne ubiles.	Il se demande alors du mal.
Indi ni gileti unsih in costunga.	*Et ne nous induis pas en tentation.*
Ni letit Got eomann an in ubilo, tho hemaz (2);	Dieu n'induit personne au mal, mais il empêche,
Uzzar thanne her then man farlazzit;	A moins (excepté) qu'il n'abandonne l'homme;
So ist her sar in costungom;	Alors il est aussitôt en tentation.
Thaz meinit thaz uuort,	Voilà ce que veut dire cette parole,
Thaz er unsih ni farlazze,	Qu'il ne nous abandonne pas,
Cithiu thaz uuir in ubil gilettem uuerdhen.	Et qu'ainsi nous ne soyons pas induits dans le mal.
Auh arlosi unsih fona ubile.	*Aussi délivre-nous du mal.*
In thesemu uuorde ist bifangan allero ubilo,	Dans cette parole est comprise toute sorte de mal,
Gihuuelih thero manne giterian megi.	Qui puisse nuire à l'homme.
Bithiu so huuer, so thiz gibet hluttru muatu singit,	Si donc quelqu'un qui dit cette prière à haute voix,
Gilouban scal her	Croire doit-il
Thaz man Got thanne gihorie	Que Dieu exauce l'homme alors,
Huuanda her ni bitit thar ana ellies eouuihtes,	Quand il ne prie pas pour autre chose
Nibu thes Got selbo giboot cibittanne,	Que ce que Dieu lui-même a commandé de prier;
Endi thar sintun thoh allo mannes thurfti anabifangano.	Et que là sont compris les besoins de chacun.

(1) *Quando?*

(2) *Hemmt?* (Allem.)

7. TROISIÈME ÉCHANTILLON ALLEMAND. (VERS 860.)

Notker, moine bénédictin, surnommé Balbulus, docteur distingué de son temps, qui mourut en 872 dans le couvent de Saint-Gall, nous a conservé dans son psautier (*Vadian, de monaster. German.*, l. 2), en langue allemanne, la confession de foi que les Allemans faisaient dans l'église lorsqu'ils recevaient le baptême. C'est simplement le symbole appelé des apôtres :

Jch gelaubo an Gott, àllmachtigon fatern,	Je crois en Dieu, le Père tout-puissant,
Skeffen himeles unde erdo,	Créateur du ciel et de la terre,
Unde an sinen son den gewihten Hältare, ainigen unsern Herrn,	Et en son Fils le saint (1)... notre unique Seigneur,
Der vone demo heiligen Geist infangen ward.	Qui fut conçu du Saint-Esprit.
Von Maria der magede geboren ward.	Naquit de Marie la vierge (fille).
Genothaftet ward bi Pontio Pilato unde bi imo an crucem gestahter i starb unde begraben ward :	Il a été maltraité par Ponce Pilate, et .... à la croix .... mourut et fut enseveli.
Ze Hello fuor :	Il est allé en enfer :
An demo dritten Tage vone Tode irstuont.	Le troisième jour il est ressuscité des morts (ou de la mort).
Ze Himile fuor :	Il est monté au ciel :

(1) L'ouvrage allemand n'ayant pas ici de traduction, nous laissons en blanc les mots sur lesquels nous avons des doutes, ou que nous ne comprenons pas.

Dar sitze ze Gottis ze zesunue des almahtigen Faters : ... est assis à .... de Dieu le Père tout-puissant :

Dannan chunftiger zeite (1) .... temps à venir (1)

.... illeni di er da allelichun gesame nunga. ....

Gelaubo ze habenne dero heiligen gemeinsame, Je crois (avoir ?) leur sainte communion,

Ablasz dero sünden, La rémission des péchés,

Gelaubo des Fleisces urstendede. Je crois la résurrection de la chair ;

Gelaubo ewigen Lib. Amen. Je crois à la vie éternelle. Amen.

8. FRANC. (FRANKISGA ZUNGUN). (VERS 870.)

Fater unser guato	Notre bon Père
bist Druthin thu gimuato.	tu es le gracieux Seigneur.
In himilon io hoher	Dans les plus hauts cieux
uuih si namo thiner.	sanctifié soit ton nom.
Biqueme uns thinez richi	Vienne à nous ton règne,
thaz hoha himilrichi	ce haut royaume des cieux.
Thara uuir zua io gingen	Afin que nous allions là-haut,
ich emmizigen thingen.	oui ! que nous nous appliquions avec zèle (2).
Si uuillo thin hiar nidare	Soit ta volonté ici-bas
so s'er ist ufan himile.	comme elle est dans le ciel.
In erdu hilff uns hiare	En terre aide-nous ici
so thu engilon duist nu thare	comme tu le fais là-haut aux anges.
Thia dagalichun zuhti	Le pain quotidien
gib hiut uns mit ginuhti.	donne-nous aujourd'hui avec rassasiement.
Joh follon ouh, theist mera,	Oui, remplis-nous, c'est encore plus,

(1) Ici il manque dans le document original la fin de la seconde et le commencement de la troisième partie de ce symbole.

(2) *Allem.* Ja emsfig uns darum bemühen. — Il nous semble qu'il y a ici quelque erreur dans l'ouvrage allemand.

thines selbes lera.	de la doctrine de toi-même.
Selnd bilaz uns allen	La faute (coulpe, tort) relâche-nous à tous,
so uuir duan uuollen	comme nous voulons (aussi) faire.
(Sunta thia uuir thenken, ioh emmizigen uuirken)	(Les péchés que nous pensons, oui, que nous faisons toujours).
Ni firlaze unsih thin uuara	Que ta préservation ne nous abandonne pas
in thes uuidaruuerten fara.	dans le combat avec les ennemis.
Thaz uuir ni missi gangen thara ana ni gifallen.	Que nous n'allions pas à faux et ne tombions pas non plus.
Losi unsih io thanana	Délivre-nous aussi d'ici,
Thaz uuir sin thine thegana	Que nous soyons tes serviteurs,
Joh mit ginadon thinen then uueuuon io bemiden. Amen.	Oui, par ta grâce, Évitions l'enfer. Amen.

(*Shilteri Thesaur.* 1 lib., c. 21. Ulmæ 1728).

Voilà quelques échantillons des langues dans lesquelles l'œuvre des missions va se faire jusqu'au neuvième siècle, en Suisse, dans le nord de la France, en Angleterre et dans la moitié de l'Allemagne : on en verra plus loin encore quelques autres.

Mais nous ne pouvons nous arrêter plus longtemps sur ce sujet, ni sur la foule de questions intéressantes qu'il soulève : le tableau comparé que nous en tirons, et que présentent les pages suivantes (546 et 547) suffit, malgré son peu d'étendue, pour nous montrer dès la première inspection que ces divers idiomes ne sont que de l'allemand. S'il n'est rien resté des Alains, des

Suèves, des Vandales, des Huns, c'est probablement parce que les uns ou les autres ont disparu de dessus la scène après quelques incursions, comme les Huns, ou se sont confondus dans la suite des temps, quant à la langue, avec les peuples vaincus, beaucoup plus nombreux que leurs vainqueurs : car on sait avec quelle difficulté on fait perdre sa langue à une nation. On pourrait rechercher ici, dans les modifications qu'un même dialecte a reçues avec le temps, des indices bien intéressans sur l'histoire du peuple qui le parlait : voir comment et combien de temps, par exemple, l'influence romaine qui dominait dans la Gaule, a pu, après avoir absorbé l'ancienne langue celtique, se modifier d'une certaine manière, dans le midi, par le séjour des Visigoths, tandis qu'elle se modifiait autrement au nord, à l'est et à l'ouest, par la présence des Francs, par le séjour plus prolongé des Romains, par celui des Bretons dans l'Armorique, — puis appliquer les mêmes observations à l'Angleterre, à l'Espagne, à l'Italie, et à d'autres pays encore (1), — mais

(1) Nous aurions pu aussi tenter de montrer dans les événemens de l'invasion ce que plusieurs croient être l'accomplissement d'une prophétie de l'Apocalypse, relative à dix royaumes qui devaient se former des débris de l'empire romain (17,7-14). Et en effet il n'est pas difficile d'arriver, sans rien forcer, à trouver ce nombre dans les nouveaux états que formèrent les Barbares. On a vu, dans l'exposé qui précède, l'établissement : 1. des Bourguignons (p. 468), — 2. des Visigoths (p. 471), — 3. des Suèves (ib.), — 4. des Vandales (p. 475), — 5. des Allemans (p. 486) [ou si l'on veut, à leur place, les Thuringiens (ib. et p. 518)], — 6. des Hérules (p. 494), — 7. des Ostrogoths (p. 499), — 8. des Francs (p. 504), — 9. des Lombards (p. 519, bas), — et 10. des Anglo-Saxons (p. 486). — Nous n'avons parlé de ces deux derniers royaumes que très-succinctement, parce que la suite nous appellera à y revenir avec détail. — Mais nous ne pouvons insister sur ce sujet.

nous abandonnons ce travail au lecteur qui aurait le loisir de s'y livrer; et nous bornant à le renvoyer

MOTS FRANÇAIS.	1. GOTH. vers 360.	2. ANGLO-SAXON. vers 500.	3. FRANC ORIENTAL. *Ostro-Franc.* vers 500.	FRANC *Ost* v
Notre	unsœr	ure, urum (1)		
Père	atta (1).	fæder	fater	fader.
Toi	thu.	thu.		tu.
Tu es, il est, etc.	*ist* (il est).	thu the eart	*sint* (ils sont)	
Dans	in	on		in (po
Ciel;	himinam	heofonum	himile	
Saint, sanctifié	weihnai (2).	gehalgod.	wiher	halog
Soit		si.		
Ton	thein.	thin	thin, thir	hira (
Nom;	namo.	nama.		
Royaume	thiudinassus / thiudangardi (3)	rice	thruhtinan / thruhtin (1).	
Vienne;	quimai (4).	becume.		
Volonté	wilja.	willa.		
Soit faite	wairthai	gewurdhe		
Comme	swe	swa swa (*so*, all.).		
Terre;	airthai	eorthan	erda	
Pain	hlaif (5)	hlaf (*laib*, all.)		
Donne	gif	syle (2)		
Aujourd'hui.	himmadaga (6).	to daeg		
Relâche, pardonne	aflet (7)	forgyf		
Dettes (faute)	skulans (*schuld*)	gyltas (3)		
Débiteur.	sculam	gyltendum.		
Amène	bring.	gelaed (*geleite*).		
Tentation;	fraistubnjai.	costnunga (4)		
Délivre	lausei (*lœsen*)	alys		
Mal;	ubilin	yfele		
Puissance	makts		kiwaltido (2)	allme
Éternellement.	in aiwins (*œon*).		ewigan	
	(1) Mot grec introduit sans aucun doute par Ulphilas, qui était grec. All. *aetti*. (3) *V.* col. 3, Fr. orient., à ce mot; puis col. 8. (7) Ablassen; *V.* les col. 5 et 7. (2) *Weihen*, all. (4) *Komme*, all. (6) *Tag*, le jour. (5) *Loaf*, en angl.	(1) On remarquera les rapports de cette colonne av. l'anglais. (2) Autre verbe; mais *V.* au mot *relâche* le mot *gyf*. (3) Malgré la dissemblance des mots, il semble bien que c'est le même que *schuld*. — *Péché* se dit *synna*. (4) *V.* col. 6, et peut-être 5.	(1) Seigneur. (2) *Gewalt*, all.	

N. B. On observera que si[...] lonnes présentent moin[...] les autres, c'est uniqu[...] que nous n'avons pas d[...] dialectes l'Oraison dom[...] me nous l'avons eue po[...]

au tableau ci-joint, nous reprenons le fil de notre histoire.

MAN. 720.	6. ALLEMAN. vers 800.	7. ALLEMAN. vers 860.	8. FRANC (D'ALSACE). *Frankisga Zungun.* vers 870.	ALLEMAND ACTUEL.
....	unser	unser	unser	*Unser*
....	fater	fater	fater	*Vater*
....	thu	....	thu	*Du*
....	....	....	thu bist	*Bist, er ist*
....	in	an, ze (*zu*, all.)	in	*In*
....	himilon	himeles	himilon	*Himmel (heaven)*
....	giwihit	gewiht, heilig	wih	*Heilig, geweiht*
....	si	....	si	*Sey*
....	thin	....	thin	*Dein*
....	namo	....	namo	*Name*
....	richi	....	richi (1)	*Reich*
(1) ...	quœme	....	biqueme	*Komme*
....	willo	....	willo	*Wille*
....	werdhe	ward *fut*	si (*sey*, all.)	*Werde, sey*
....	sama so (*the same*)	....	so s'	*So*
....	erthu	erdo	erdu	*Erde*
....	broot	....	zuhti (2)	*Brod, Laib*
....	gib	....	gib	*Gib*
ute, all.)	....	....	hint	*Heute*
....	farlaz	ablasz (*rémission*)	bilaz	*Ablass, vergib*
....	sculdhi	sünden [*péchés*] (1)	selnd (3) / sunta } *péché*	*Schuld (guilt)*
1	scolom	....	....	*Schuldig*
andonne).	gileti (1)	....	firlaze	*Bring, geleite*
s (2) ..	costunga (2)	....	....	*Versuchung*
....	arlosi	....	losi	*Erlœse*
....	ubile	....	....	*Uebel*
....	....	all*machti*gon	....	*Macht, gewelt*
....	....	ewigen	....	*Ewig.*
me; *V.* marq. 5. être quelq. ce col. 2.	(1) *Geleite, leite,* allem. (2) *V.* col. 2, à ce mot.	(1) Il est bien possible que ce mot soit en rapport av. *sculd*, *schuld*, la faute.	(1) Puis *druthin*, seigneur. *V.* col. 1, remarq. 3. (2) Autre mot pour la rime. (3) Peut-être y a-t-il là quelque faute d'impression, et fait-il *sculd*.	

§ 3.

Position des Barbares vainqueurs par rapport à l'église d'Occident.

Nous finirons cette notice sur les peuples qui vinrent envahir l'Occident par quelques réflexions sur les rapports dans lesquels devaient se trouver maintenant les peuples vainqueurs avec les vaincus, les Barbares avec l'église. Qu'est-ce que les Barbares cherchaient en Occident? Et qu'est-ce qu'ils y ont trouvé ?

Il est évident que ce qu'ils cherchaient n'était qu'un pays plus riche et plus fertile, qu'un climat plus doux, et les attraits, faux ou vrais, de la civilisation qu'ils avaient entrevue ou dont la réputation était parvenue jusqu'à eux. Il est presque certain encore que ce mouvement était secondé par d'autres causes, et surtout par certaines impulsions tumultueuses qui partaient du centre de l'Asie, mais dont l'histoire ne raconte pas les détails.

La première de ces raisons eût, seule, été suffisante pour attirer les Barbares. Dans tout le nord, et jusqu'aux rives du Rhin et du Danube, ils ne retrouvaient que le même spectacle, leur sauvage pays et leurs sauvages mœurs. Mais dès les premiers pas qu'ils faisaient sur la rive opposée de l'un ou de l'autre de ces fleuves, et dès leur entrée sur le sol romain, ils se trouvaient au contraire entourés de sujets d'étonnement et d'admiration : de grandes villes, de nombreuses populations, point de forêts, de beaux champs cultivés, des mœurs délicates, des temples chrétiens magnifi-

ques, des prêtres en vêtemens éblouissans, des églises recueillies et silencieuses, des cérémonies imposantes, et enfin par-ci par-là un chrétien véritable, qui se présentait à eux avec l'amour et la solennité qu'inspire l'évangile, pour élever l'ame de ces idolâtres à la pensée du vrai Dieu et leur parler d'un rédempteur. Peut-être ce dernier effet était-il encore relevé par le contraste que présentaient quelques païens, qu'on trouvait encore mêlés en assez grand nombre à la population chrétienne, et dont la dépravation surprenait le barbare lui-même. — Il est bien possible que plus d'une tribu, saisie d'admiration à la vue de ce grand spectacle d'une civilisation chrétienne, se fût établie en paix à côté de ces peuples si supérieurs, si on eût pu ou voulu le lui permettre, et qu'elle eût alors comprimé ses forces brutales comme le lion passe parfois en paix à côté d'un être qui lui impose. Dans tous les cas il est évident que les Barbares sentaient sous beaucoup de rapports leur infériorité, et que poussés à leur insu par la main de Dieu ils vinrent, même sans s'en douter, prendre dans l'Occident la civilisation et le christianisme (1).

Si nous nous demandons d'un autre côté ce que les hordes de l'invasion apportèrent avec elles, nous aurons à nous rappeler d'abord que celles qui marchèrent en tête, les Goths surtout, puis un certain nombre d'Alains, de Suèves, de Gépides et d'autres encore, avaient déjà reçu quelques impressions du christianisme, ou l'avaient même

(1) *Orose Hist*, lib. 7, *adv. paganos.*

décidément embrassé avant d'arriver chez les Romains; et que par conséquent ces peuples apportaient déjà avec eux des sentimens plus ou moins conciliateurs. Salvien dit positivement, dans son ouvrage si intéressant *de gubernatione Dei* (l. 7), que les Visigoths avaient annoncé l'évangile (aussi bien du moins qu'ils pouvaient le faire en leur qualité d'Ariens) aux Ostrogoths, aux Gépides, et à toutes les nations qui parlaient la même langue. On a vu, d'autre part, que les Vandales professaient la même foi, lorsqu'ils s'avancèrent sur l'Espagne, puis sur l'Afrique: or on sent de quelle importance devait être cette circonstance chez des peuples qui, marchant à la tête de tous les autres, allaient leur donner une direction et un exemple à suivre. Et en effet on vit souvent ces peuplades, quand elles n'étaient pas excitées par les prêtres ariens contre l'église orthodoxe, s'asseoir en paix dans le sein de l'église qu'elles venaient d'envahir : on peut se rappeler ici le pillage de Rome par Alaric et, sauf ses dernières années, le règne du grand Théodoric.

Cependant il reste vrai que la grande majorité des Barbares étaient des idolâtres. Mais ceux-là même n'en apportaient pas moins encore des influences salutaires dans l'église dégradée; car on vient de voir qu'on trouvait parmi eux une vigueur morale, une bonne foi, une chasteté, et quelquefois une sorte de piété qui faisaient honte aux chrétiens relâchés, et que les prêtres chrétiens opposèrent souvent à leurs auditeurs (*Salvien*). Cet effet fut même tel qu'on ne doit pas craindre de reconnaître que l'invasion des Barbares, malgré tous les désastres

et les désolations qu'elle amena sur l'Europe, fut pour l'église chrétienne un bienfait signalé, nécessaire sans aucun doute au développement de ses destinées. Il est clair que dans les cas où certaines peuplades étaient conduites par la cruauté, comme l'étaient les Huns et les Vandales, ou bien lorsqu'il intervenait des haines nationales, comme cela avait lieu chez les Allemans à l'égard des Romains, les pas des Barbares n'étaient marqués que par le carnage et la dévastation : mais on vit d'autres peuplades suivre une marche toute contraire, se faire baptiser tout entières avec leurs princes à leur tête, et se confondre en pleine paix avec les peuples envahis. Nous rappellerons à ce sujet ce farouche Attila, qui s'avançait comme un orage sur l'Italie, à qui on n'avait pas un soldat à opposer, et qui se retire devant un évêque, et ramène dans leur patrie ses hordes puissantes sans plus toucher aux chrétiens. Toute l'histoire de ces temps nous prouve de la manière la plus pénétrante cette précieuse vérité, que l'église chrétienne, même dans l'état de sa plus grande décadence, renferme une puissance mystérieuse qui se fait sentir aux hommes les plus indomptables.

Une autre observation qui doit nous frapper dès les premiers pas, sur le nouveau terrain où nous arrivons, observation bien moins édifiante sans doute, et que nous ne consignons ici que comme un fait historique, c'est que dès ce moment, les conversions au christianisme se firent d'une tout autre manière que dans les quatre siècles qui ont

précédé. Jusqu'ici la conversion avait été une affaire d'individu et de conviction : dès ce jour ce furent des masses, qui, sans connaissance et souvent par des motifs tout temporels, se jetèrent dans les bras de l'église. L'exemple des chefs, le respect pour la civilisation, la beauté du culte, les institutions de bienfaisance chrétienne, la vénération pour des ermites, ou aussi ce pouvoir invisible dont nous venons de parler et qui restera toujours attaché au christianisme, même dans sa dégradation, voilà ce qui maintenant engageait des peuples entiers à se présenter au baptême.

Une autre différence entre les deux époques, et qui se lie naturellement à la précédente, c'est qu'au lieu d'aller de bas en haut, comme précédemment, le christianisme commença dès-lors, en général, par les sommités de la société ; il s'attaqua aux princes pour gagner par eux les peuples. Sans doute ce fait fut déjà dû, en partie du moins, à la politique romaine, qui se voyant incapable de résister aux Barbares à force ouverte, sentit le besoin de les adoucir et de se les associer en quelque degré, en leur faisant partager, au moins en apparence, la religion du peuple qu'ils menaçaient. Et comme les disputes, il faudrait presque dire les guerres de l'arianisme, subsistaient à l'époque de l'invasion dans toute leur fureur, on sent que les deux partis chrétiens étaient intéressés à gagner, tant bien que mal, les Barbares à l'évangile, afin de les y faire entrer dans leur sens. De leur côté les Barbares devaient céder facilement à l'attrait de cette alliance avec des nations dont ils sentaient la supériorité intellectuelle.

On se rappellera aussi que depuis long-temps les empereurs ne prenaient leurs gardes de corps que chez les Germains ; et cette circonstance dut encore puissamment contribuer à préparer une fusion entre les nations. Valens, d'ailleurs, avait établi les Visigoths dans ses états : on employait souvent des prêtres dans les missions politiques : enfin il se fit des mariages mixtes de souverains qui gagnèrent des tribus entières : telle princesse chrétienne amenait son mari à la profession de l'évangile ; et celui-ci y entraînait tout son peuple. Quoique des conversions de ce genre, lorsqu'elles n'étaient pas accompagnées d'une vraie foi et de la régénération du cœur, ne fussent rien en elles-mêmes, cependant elles avaient le double avantage, d'abord de laisser pleine liberté aux prédicateurs de l'évangile dans la nation où elles avaient lieu, puis de mettre l'instruction chrétienne à la portée de quiconque pouvait la désirer.

Il ne nous reste plus à considérer qu'une dernière question, savoir celle de la position que prenait au milieu de tous ces événemens la hiérarchie romaine, et de son influence sur les missions des premiers siècles. On peut remarquer dans l'histoire de l'église chrétienne, que l'autorité pontificale ne se présenta d'abord que comme un germe imperceptible, comme le seul résultat du besoin d'ordre dans l'église, mais bientôt aussi comme une continuation ou plutôt une suite de l'autorité apostolique. Nous avons vu naître ensuite, sous Constantin, des institutions qui introduisaient dans le

christianisme une imitation du culte judaïque. Puis, les orages croissans de l'époque firent sentir le besoin d'un gouvernement fortement constitué, et pour cela même fortement centralisé : on voulut que le troupeau fût soumis aux prêtres, que l'on considéra tout particulièrement comme les serviteurs de Dieu : les prêtres durent obéir à des évêques, ceux-ci à des métropolitains, qui régnant sur des masses considérables, devaient recevoir à leur tour les ordres d'un chef unique. On conçoit dès-lors comment l'état de la politique fit tomber, pour l'Occident, le choix sur l'évêque de Rome; et comment, à l'époque où Constantin transporta la cour impériale à Constantinople, les peuples de l'Italie, des Gaules et de l'Espagne purent rester attachés à une ville plus rapprochée d'eux, et qui avait depuis long-temps déjà exercé une forte influence dans l'église : on pensait bien plus naturellement à elle qu'aux siéges lointains des contrées de l'Orient. C'est même, pour l'observateur impartial, ou pour celui à qui les impiétés de Rome dans les âges suivans inspirent le plus d'horreur, un spectacle imposant, que ce pouvoir nouveau qui surgit au milieu des désastres de l'invasion et de l'écroulement de toutes les institutions politiques, cette main conservatrice qui vient suppléer à toute autre autorité, au moment où toute autre autorité vient d'être brisée. Car c'est en effet au moment où tombent tous les pouvoirs temporels et où l'anarchie s'étend sur toute l'Europe, qu'on voit apparaître ces évêques aux grandes prétentions, qui viennent s'emparer des rênes de l'état, abandonnées de tous, et pren-

dre en main un gouvernail qui flottait avec son bâtiment au gré de la tempête. Sans doute nous ne pouvons admirer ici que cette sagesse de Dieu, qui tire le bien du mal; et l'évangile est loin d'avoir jamais établi dans l'église un ordre de choses pareil : mais voilà, il nous semble, la leçon du temps. Les hommes ont besoin de discipline : ils l'aiment, ne fût-ce que par instinct : il la leur faut : et aussi long-temps que la grâce ne règne pas dans leur cœur ils doivent être soumis à une loi.

On vit même paraître de très-bonne heure dans l'église chrétienne des idées de ce genre : dès les premiers siècles on regarda les engagemens pris au baptême comme une sorte de serment militaire (*sacramentum miliciæ christianæ*) : la confession de foi que les chrétiens faisaient au baptême s'appela le mot d'ordre (*tessera militiæ christianæ*) : et le signe de la croix, qui s'établit aussi dans le même temps, correspondait à ces signes militaires que les soldats portent sur le front pour indiquer le chef sous lequel ils sont rangés. Toutes ces idées, associées aux causes que nous venons d'indiquer contribuèrent presque nécessairement à introduire de bonne heure dans l'église l'idée d'une hiérarchie.

Mais c'est surtout l'abandon où le gouvernement laissa toutes choses qui dut amener la conséquence dont nous parlons. « L'empire romain rap-
» pelait ses troupes : il dit aux provinces, à la Gran-
» de-Bretagne, à la Gaule et successivement à toutes
» les autres contrées de l'Occident : Je ne puis plus
» vous défendre, défendez-vous vous-mêmes. Bien-
» tôt il fit davantage : il cessa de les gouverner,

» l'administration elle-même se retira comme les » troupes : l'empire romain se replie de toutes » parts » (1). Ce ne sont donc plus que des évêques qui se présentent, et qui peuvent se présenter, au-devant des Barbares en toute espèce d'affaires; et comme les Barbares avaient déjà habitué le respect le plus outré pour leurs prêtres, ils durent naturellement transporter ce sentiment sur les prêtres bien plus imposans du nouveau culte.

Il semble qu'au sein d'une telle puissance, la hiérarchie romaine eût dû faire, dès cette époque, les efforts les plus signalés pour continuer et pour accroître la propagation de l'évangile dans toutes les directions : et cependant on est surpris de voir, au contraire, comme nous l'avons déjà fait remarquer précédemment, qu'à l'exception de quelques évêques peu nombreux, ou de quelques individus pieux qui agissent de leur propre mouvement, l'église de Rome, considérée dans son gouvernement, ne semble pas penser à rien faire, sous ce rapport jusque dans le cours du sixième siècle. Cela s'explique, il est vrai, en partie par la confusion de l'époque, et par la nécessité où se voyaient les conducteurs de l'église de mettre ordre avant tout à l'église elle-même et à ses besoins les plus pressans; mais la vraie raison en est pourtant dans ce fait que l'église, comblée de richesses par Constantin, et envahie par l'amour du monde et l'ambition, s'occupait dès-lors uniquement de conserver ou d'augmenter ces fausses richesses, au

(1) Guizot, *Cours d'Histoire moderne*, t. 1, p. 64.

lieu de songer aux vraies. Ce n'est que plus tard, quand elle eut tout ce qu'il lui fallait, qu'elle recommença, par un mélange de bons et de mauvais motifs, à vouloir étendre sur de nouveaux peuples au moyen de l'évangile, soit le règne de Dieu, soit sa propre domination.

Mais on ne peut méconnaître les avantages que Dieu tira pendant long-temps de cet état de choses, pour le bien des missions : l'histoire les montre avec évidence. Les hommes fidèles et pieux qui, des îles Britanniques et surtout de l'Irlande, se rendirent, dès le sixième siècle, dans les vastes et sauvages contrées de l'Allemagne, trouvèrent un point d'appui important et précieux dans cette puissante autorité à laquelle, dans leur ignorance, ils avaient cru devoir se soumettre : la recommandation de Rome leur procurait en une foule d'endroits un secours inappréciable; et d'ailleurs, il faut aussi le reconnaître, ils reçurent souvent des papes, sur beaucoup de points, comme la suite le montrera, des instructions vraiment éclairées dont, même de nos jours, les missionnaires évangéliques pourraient encore tirer un bon parti. Enfin, ce qui vaut peut-être plus encore, ces messagers de la bonne nouvelle, mis en état de se rattacher à un centre d'action, se trouvaient heureux du sentiment de communion spirituelle avec l'église de Dieu qui les suivait au milieu de leurs travaux parmi des peuples barbares; et ils y puisaient des forces morales dont ils avaient un pressant besoin. Nous possédons encore, de plusieurs d'entre eux, des lettres touchantes, qui décrivent avec vivacité le rafraîchis-

sement et l'encouragement qu'ils trouvaient, au milieu des peines de la vie, à cette pensée qu'ils étaient étroitement unis à l'église et soutenus par les prières des croyans. Il est facile de comprendre combien ce sentiment était naturel, au milieu du morcellement universel qu'avait amené l'invasion.

Voilà les réflexions qui expliquent, il nous semble, quelles furent les intentions du Seigneur dans la constitution qu'il laissa prendre graduellement, et pour si long-temps, à son église; nous ne doutons pas, en particulier, que la plus puissante des causes qui agirent dans ce sens dès l'époque de l'invasion des Barbares, n'ait été ce besoin d'une forte discipline dont nous avons parlé. Il paraît très-probable que le régime qui soumit les peuples à la hiérarchie romaine était nécessaire en son temps pour tenir en bride les caractères sauvages de tant de peuples nouveaux, belliqueux et indépendans, et pour préparer la civilisation européenne destinée aux descendans de ces mêmes Barbares, et seule capable de supporter la liberté de l'évangile. Le dur gouvernement des prêtres fut, comme autrefois la loi de Moïse, un nouveau pédagogue destiné à conduire les nations, au travers du moyen-âge, à l'état de liberté et de lumière où les a placés, et où les placera de plus en plus la réformation. Chaque chose à son temps.

En terminant ce coup-d'œil général sur le nouveau champ de missions qui s'ouvre devant nous, nous pouvons pressentir une observation frappante que nous fournira l'histoire des missions des siècles suivans. Nous y verrons, sans aucune excep-

tion, que l'évangile trouva chez les peuples une entrée facile ou laborieuse, précisément en rapport de ce qu'ils avaient subi ou non l'influence de la civilisation romaine, et déjà reçu, avec elle, en quelque degré la foi chrétienne. On vit, en effet, dans toutes les provinces de l'empire romain où l'église chrétienne avait décidément remporté la victoire sur le paganisme, toutes les tribus barbares qui s'y jetèrent se plier peu à peu, soit à la religion soit aux lois de l'état, et se confondre avec le peuple vaincu; tandis qu'au contraire, dans tous les pays qui n'avaient pas appartenu à Rome, il fallut commencer plus tard la mission à compte entièrement nouveau, et employer souvent quelques siècles à gagner les plus faibles tribus. Ainsi, comme autant d'exemples du premier cas, nous allons voir les féroces Vandales, quoiqu'ils n'eussent certainement du christianisme que la profession extérieure, subjuguer il est vrai l'église d'Afrique, mais non la détruire; les Visigoths et les Ostrogoths, plus paisibles encore, venir se fondre dans l'église d'Italie, des Gaules et de l'Espagne; et l'église britannique même, qui avait pourtant été moins romaine, soutenir une lutte opiniâtre de 150 ans avec les Anglo-Saxons qui l'envahissent, et se maintenir vivante et évidente jusqu'au moment où Bretons et Anglo-Saxons, Pictes et Scots se réunissent en une seule foi chrétienne. Les Francs et les Bourguignons, déjà formés en quelque degré à la culture romaine, arrivent aussi d'assez bonne heure à l'évangile; tandis que le midi de la Germanie, les Allemans, les Boyares,

les Thoringiens et autres, offrent déjà une résistance beaucoup plus vive; et qu'il faudra des siècles pour faire pénétrer l'évangile chez les Saxons sur les bords de l'Elbe, chez les Frisons dans les Pays-Bas, chez les Véndes du Brandebourg, et chez d'autres populations semblables qui n'avaient jamais soutenu de rapports avec l'empire romain. Long-temps ce ne fut pas sans danger qu'un messager du salut put se hasarder à passer l'un des torrens de l'Allemagne qui séparaient deux territoires de religions différentes, pour pénétrer dans les sombres forêts du rivage opposé, tout adonné à l'idolâtrie.

Cependant le soleil se lèvera aussi, quoique lentement, sur ces régions ténébreuses, et la vérité finira par s'y établir, pour porter enfin, au quinzième et au seizième siècle, les heureux fruits dont l'église se réjouira à jamais.

Mais il est temps de justifier toutes ces anticipations, et de revenir, maintenant que l'empire romain a changé de face, à chacun des peuples qui le composaient, pour les visiter de nouveau et pour voir ce qu'y est devenu le champ du Seigneur sous le terrible labour qu'il vient de subir. Quel est l'état de l'église dans la position compliquée où elle se trouve maintenant placée? Que vont faire les messagers du salut dans leur nouvelle tâche? Le champ est déchiré, et l'on va « y jeter la semence » en pleurant; mais on en reviendra avec un cri » de joie, en rapportant ses gerbes » (Ps. 126, 6).

FIN DU PREMIER VOLUME.

TABLE

DU TOME PREMIER.

Pages.

FIN DE LA TABLE.







